

MEGAN
MIRANDA
Évanouies

LA MORT À REBOURS

« Vous êtes bien accrochés ?
Cela vaut mieux, car ce roman va
mettre votre perspicacité à rude
épreuve avec sa chronologie
inversée. Un *page-turner* incroyable. »

Elle



MEGAN MIRANDA

Évanouies

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Brévignon

Éditions
de La Martinière

OceanofPDF.com

Pour mes parents

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

LE RETOUR

Mais l'homme s'étonna aussi de lui-même, parce qu'il ne pouvait pas apprendre à oublier et qu'il restait sans cesse accroché au passé. Quoi qu'il fasse, qu'il s'en aille courir au loin, qu'il hâte le pas, toujours la chaîne court avec lui.

Friedrich Nietzsche

OceanofPDF.com

Ça a commencé d'une façon banale, presque décevante : un simple coup de fil, facile à ignorer. Un bourdonnement sur la table de chevet d'Everett, la lueur de l'écran – trop vive dans cette chambre qu'il aimait plonger dans le noir, avec ces stores descendus jusqu'au bas des fenêtres et ces vitres teintées, comme un second rempart contre l'éclat éblouissant du soleil et le panorama de la ville. Un coup d'œil sur le nom, un clic sur Silencieux. Je reposai le téléphone près du réveil.

Mais ensuite... Réveillée, au lit, à me demander pourquoi mon frère appelle si tôt un dimanche. À passer en revue les possibilités : papa, le bébé, Laura.

Je me frayai un chemin à tâtons dans l'obscurité, les mains effleurant les coins saillants du mobilier avant de trouver l'interrupteur de la salle d'eau. Je refermai l'abattant de la cuvette, m'assis et, la plante des pieds rafraîchie par le carrelage, consultai ma messagerie vocale. Mes jambes se couvrirent de chair de poule.

La voix de Daniel résonna dans le silence.

« On n'a presque plus d'argent. Il faut vendre la maison. Mais papa refuse de signer les papiers. »

Une pause.

« Il est mal en point, Nic. »

Sans me demander de l'aide, ce serait trop direct. Indigne de nous.

J'effaçai le message, retournai sous les draps avant qu'Everett se réveille, palpai son corps à côté du mien pour m'assurer de sa présence.

Mais, plus tard, le même jour, rentrée chez moi, je parcourus le courrier de la veille et tombai sur la lettre. *Nic Farrell* dans une écriture familière, à l'encre bleue. L'adresse était rédigée d'une autre écriture, avec un stylo plus foncé.

Papa ne téléphonait plus. Le téléphone aggravait son impression de perte de repères ; il se sentait trop éloigné de la personne qu'il essayait d'identifier. Même s'il se rappelait à qui correspondait le numéro qu'il avait composé, nous nous évanouissions de sa mémoire dès que nous décrochions. Des voix désincarnées flottant dans l'éther.

Je dépliai la lettre. C'était une page de carnet, aux rebords déchiquetés. L'écriture chevauchait les lignes, partait légèrement en oblique sur la gauche, comme s'il s'était dépêché de coucher ses pensées sur le papier avant qu'elles lui échappent.

Pas de bonjour.

« Je dois te parler. C'est cette fille. J'ai vu cette fille. »

Pas de mot de conclusion.

Je rappelai Daniel. La lettre tremblait dans ma main.

« Je viens d'avoir ton message. Je rentre. Dis-moi ce qui se passe. »

OceanofPDF.com

Jour 1

Je fis un dernier tour d'horizon avant de charger le coffre : valises devant la porte, clé dans une enveloppe sur le comptoir, carton ouvert où s'entassaient les affaires de dernière minute. Depuis mon étroite cuisine, j'avais une vue générale sur l'appartement : vide, mis à nu. Pourtant persistait en moi l'impression d'oublier quelque chose.

J'avais bouclé les derniers préparatifs dans la précipitation : fin de l'année scolaire, conversations téléphoniques avec Daniel, recherche d'un candidat à la sous-location pour l'été. Pas une minute à moi pour faire une pause, pour prendre conscience de ce qui était en train de se passer. Je rentrais. Je rentrais *là-bas*. Daniel ne connaissait pas l'existence de la lettre. Il savait seulement que je revenais l'aider et que, dans deux mois, je retrouverais ma vie d'ici.

Pour le moment, je contemplais une boîte vide, industrielle, dépouillée de toute chaleur, qui n'attendait plus que l'étudiant à l'allure nonchalante qui allait y résider pendant tout l'été. Je lui laissais la vaisselle, trop galère à emballer, ainsi que le futon, parce qu'il me l'avait demandé en ajoutant un billet de cinquante dollars.

Le reste – ce qui n'entrait pas dans ma voiture, en tout cas – était stocké dans un hangar, quelques pâtés de maisons plus loin. Toute ma vie dans un conteneur scellé, rempli à ras bord de meubles repeints et de vêtements d'hiver.

Le bruit de coups frappés à la porte résonna entre les murs et me fit sursauter. Le nouveau locataire n'était pas censé arriver avant quelques heures, quand je serais sur la route. Et il était beaucoup trop tôt pour recevoir de la visite.

Je traversai la petite entrée et ouvris.

– Surprise ! lança Everett. J’espérais bien t’attraper avant ton départ.

Il était en tenue de travail – tiré à quatre épingles, immaculé – et se pencha vers moi pour m’embrasser, cachant quelque chose dans son dos. Il sentait le café et le dentifrice. L’amidon et le cuir. Le professionnalisme et l’efficacité. D’un geste du bras, il me tendit un gobelet de café fumant.

– Pour la route !

Je humai le parfum qui montait du récipient en polystyrène.

– Toi, tu sais parler aux femmes...

Adossée au comptoir, je savourai une longue gorgée.

Everett jeta un coup d’œil à sa montre et grimaça.

– Ça me fait mal de te le dire, mais... je dois y aller. J’ai un rendez-vous à l’aube à l’autre bout de la ville.

Nos lèvres se tendirent pour un dernier baiser. Au moment où il s’écartait, je le retins par le coude.

– Merci.

Il posa son front contre le mien.

– Ce sera rapide, tu verras.

Je le regardai s’éloigner d’un pas vif et assuré jusqu’à l’ascenseur au bout du couloir. Ses cheveux sombres frôlaient son col de chemise. Quand les portes s’ouvrirent, il se tourna vers moi. J’étais appuyée au chambranle de la porte, souriante.

– Sois prudente au volant, Nicolette.

Je laissai la porte se refermer sur le couloir et, brusquement, la réalité de cette journée alourdit mes membres. Mes doigts fourmillaient.

Les chiffres rouges de la pendule du micro-ondes défilaient. Je réprimai un mouvement de recul.

De Philadelphie à Cooley Ridge, le trajet dure neuf heures, sans compter la circulation et les arrêts ravitaillement-essence-pipi. Comme je partais avec vingt minutes de retard sur l'horaire prévu, j'imaginais déjà Daniel assis sous le porche, tapotant du pied en me regardant manœuvrer dans l'allée.

Je lui envoyai un texto tout en ouvrant la porte d'un coup de valise.

« En route. Arrivée plutôt vers 15 h 30. »

Je dus faire deux voyages pour traîner les bagages et les cartons restants jusqu'à la voiture, garée derrière l'immeuble. J'entendais au loin les bruits de la circulation à l'approche de l'heure de pointe, un bourdonnement régulier sur l'autoroute, quelques coups de klaxon éparés. Une harmonie familière.

Je démarrai, attendis le déclenchement de la clim. *Ça va, ça va*, pensai-je. Je posai mon téléphone sur le porte-gobelets et vis arriver la réponse de Daniel :

« Papa t'attend pour dîner. Ne sois pas en retard. »

Comme si j'allais débarquer trois heures plus tard que l'heure annoncée... C'était là l'une des réussites les plus éclatantes de mon frère : maîtriser à la perfection l'art du texto passif-agressif. Des années d'entraînement.

*
* *

Quand j'étais plus jeune, j'étais persuadée d'avoir la faculté de deviner l'avenir. Sans doute la faute en revenait-elle à mon père, qui avait bourré mon crâne d'enfant de platitudes sorties de ses lectures philosophiques et m'avait laissée croire à toutes sortes de choses impossibles. Il me suffisait

de fermer les paupières et, par ma seule volonté, l'avenir m'apparaissait en une série de flashes joyeux. Je voyais Daniel le jour de sa remise de diplôme, avec sa toge et sa toque. Ma mère lui souriait dans le viseur de mon appareil photo et je leur faisais signe de se rapprocher. *Passe le bras autour d'elle ! Faites comme si vous vous aimiez !* Je me voyais avec Tyler, des années plus tard, jetant nos sacs à l'arrière d'un pick-up crasseux de boue, au moment de partir vers la fac. De partir pour ne jamais revenir.

À l'époque, impossible d'imaginer que partir ne serait pas aussi simple qu'un trajet en pick-up, mais se révélerait un douloureux processus d'arrachement. Un lent remplissage de mois et de kilomètres long de dix années. Évidemment, Tyler n'avait jamais quitté Cooley Ridge et Daniel n'avait jamais décroché son diplôme. De toute façon, notre mère n'aurait plus été là pour assister à la cérémonie.

Si je me représentais ma vie comme une échelle, Cooley Ridge en était le tout premier barreau. Une ville quelconque, coincée dans un repli des Smoky Mountains, la définition parfaite de la Petite Ville Américaine – le charme en moins. Ailleurs, partout ailleurs, c'était un échelon supérieur, sur lequel je me hissai peu à peu, au fil du temps. Fac : trois cents kilomètres à l'est ; études supérieures : un État au nord ; premier stage : une ville où je planterais mes racines et que je refuserais de quitter. Un appartement à mon nom et mon nom sur un bureau. Avec, toujours, l'obsession de mettre le plus de kilomètres possible entre moi et Cooley Ridge.

Mais j'ai appris une chose : quand on part, on ne peut jamais vraiment revenir en arrière. Je ne comprenais plus Cooley Ridge, Cooley Ridge ne me comprenait plus. Et l'éloignement ne faisait que s'accroître avec les années.

En général, quand j'essayais de revoir la ville avec netteté – « *Parle-moi de l'endroit où tu as grandi, parle-moi de ton enfance, parle-moi de ta famille* », me demandait souvent Everett –, une caricature se formait dans

mon esprit ; une maquette de ville miniature ; un lieu figé dans le temps. Du coup, je m'en tenais à des réponses superficielles, banales, génériques : « *Ma mère est morte quand j'avais seize ans ; c'est une petite ville à côté d'une forêt ; j'ai un frère aîné.* »

Même quand je répondais à Everett, aucun détail spécifique ne s'imposait à moi. Rien qu'un Polaroid aux contours de plus en plus effacés, aux couleurs délavées. La silhouette d'une ville fantôme, peuplée de spectres.

Mais il avait suffi d'un coup de fil de Daniel – « *Il faut vendre la maison* » – pour que j'aie de nouveau l'impression de fouler les vieux planchers. D'un « *Je rentre* » pour que les contours s'animent, que les couleurs s'intensifient : ma mère pressant la joue contre mon front ; Corinne secouant doucement notre nacelle en haut de la grande roue ; Tyler marchant en équilibre sur un tronc d'arbre tombé en travers du fleuve pour me rejoindre.

« *Cette fille* », avait écrit mon père, et le souvenir de son rire fit tressaillir mon cœur.

*
* *

« *Je dois te parler. C'est cette fille. J'ai vu cette fille.* »

Une heure après, un *instant* après, il avait sans doute oublié. Mis de côté l'enveloppe cachetée jusqu'à ce que quelqu'un la trouve sur la commode ou sous son oreiller et déniche mon adresse dans son agenda. Mais quelque chose avait dû se déclencher en lui. Un souvenir. Une idée perdue dans les synapses de son cerveau. Une pensée qui avait jailli sans trouver sa destination.

La page arrachée, l'écriture en biais, mon nom sur l'enveloppe...

À présent, quelque chose d'acéré et d'incontrôlable fusait dans ma tête. Son nom, qui heurtait les parois de mon crâne comme un écho.

Corinne Prescott.

Ces dernières semaines, la lettre de mon père était restée pliée dans mon sac à main, affleurant tout juste à la surface de mon esprit. En cherchant mon portefeuille ou mes clés de voiture, je frôlais le rebord du papier, sentais l'angle du rabat sous mes doigts et, aussitôt, elle surgissait : longs cheveux aux reflets de bronze tombant sur les épaules, odeur de chewing-gum à la menthe, chuchotements à mon oreille.

Cette fille. C'était toujours cette fille. Quelle autre fille ç'aurait pu être ?

Un peu plus d'un an avait passé depuis mon dernier séjour à Cooley Ridge. À l'époque, Daniel m'avait appelée pour me prévenir qu'il fallait faire admettre papa dans un établissement spécialisé et je n'avais pas réussi à me convaincre de payer un billet d'avion plein pot. Il avait plu pendant quasi tout le trajet, à l'aller comme au retour.

À l'inverse, aujourd'hui était la journée idéale pour faire de la route. Pas une goutte de pluie, ciel couvert sans être trop sombre. Lumineux, pas éblouissant. Je traversai d'une traite trois États, les villes et les sorties d'autoroute filaient sur mon passage, indistinctes. Cela résumait exactement tout ce que j'aimais dans le fait de vivre dans le Nord : aller à son rythme, contrôler le cours d'une journée avec une simple liste de tâches à accomplir, prendre les heures à bras-le-corps et les plier à sa volonté. Ça et l'impatience du caissier de l'épicerie en bas de chez moi, sa façon de ne jamais lever les yeux de ses mots croisés, de ne jamais rencontrer le regard du client. J'adorais cette sensation d'anonymat. Marcher sur un trottoir au milieu d'inconnus, parmi des combinaisons infinies de possibilités.

La traversée de ces États me procurait la même impression. Mais le début d'un trajet en voiture est toujours plus rapide que la fin. Plus au sud,

les bretelles de sortie se font rares, et le paysage devient répétitif, jalonné de choses devant lesquelles vous avez la certitude d’être déjà passé des milliers de fois.

Je me trouvais quelque part en Virginie quand mon téléphone sonna sur le porte-gobelets. Je fouillai dans mon sac, à la recherche du kit mains libres, une main fermement posée sur le volant, avant de renoncer et de prendre l’appel avec le haut-parleur.

– Allô ?

– Salut ! Tu m’entends ?

La voix d’Everett grésillait, sans que j’arrive à déterminer si c’était à cause du haut-parleur ou du réseau.

– Oui, quoi de neuf ?

Sa réponse était incompréhensible, une suite de paroles hachées.

– Désolée, mais ça coupe tout le temps. Quoi ?

Je criai presque. Entre deux grésillements parasites, j’entendis :

– C’est ma pause déj, je venais juste aux nouvelles. Les pneus tiennent le coup, cette fois ?

Un sourire passa dans sa voix.

– Mieux que la couverture réseau !

Il rit.

– Je vais enchaîner les réunions tout le reste de la journée, mais appelle-moi quand tu seras arrivée, que je sache.

Je songeai à m’arrêter pour manger un morceau, mais les kilomètres défilaient sans rien d’autre que du bitume et des champs.

*
* *

J'avais rencontré Everett un an auparavant, en rentrant du déménagement de mon père. J'étais tendue, inquiète. Au bout de cinq heures de route, j'avais même eu droit à la crevaison d'un pneu, que j'avais dû changer sous un crachin ininterrompu.

En arrivant le soir chez moi, je me sentais au bord des larmes. Sac de voyage jeté sur l'épaule, je tremblais en tentant de faire entrer la clé dans la serrure. La tête appuyée contre la porte, je m'étais efforcée de me calmer. Pour ne rien arranger, le type de l'appartement 4A était sorti au même moment de l'ascenseur, et j'avais senti son regard posé sur moi, guettant sans doute l'instant de mon effondrement.

Le type du 4A. Tout ce que je savais de lui se résumait à : met la musique trop fort, reçoit trop de monde, vit trop en décalé. Il était accompagné d'un homme – impeccable, contrairement à lui. Policé autant qu'il était rude. Sobre autant qu'il était ivre.

Mon voisin me souriait parfois quand on se croisait dans le hall, le soir, et il avait même retenu l'ascenseur pour moi, une fois. Mais c'était la ville : les gens vont et viennent, les visages se confondent.

– Salut, 4C ! avait-il marmonné d'une voix traînante.

– Nicolette, avais-je répondu.

– Nicolette... Moi, c'est Trevor.

L'homme qui le suivait paraissait gêné pour lui.

– Et lui, c'est Everett. On dirait qu'un petit verre pourrait vous faire du bien. Allez, venez. Entre voisins !

Je m'étais dit qu'« entre voisins », il aurait peut-être pu commencer par apprendre comment je m'appelais un an plus tôt, quand je m'étais installée,

mais j'avais besoin de ce verre. Besoin de sentir la distance entre *là-bas* et *ici*. Besoin d'espace après avoir roulé pendant neuf heures dans un habitacle exigu.

Trevor avait ouvert grand sa porte et je m'étais approchée. L'homme à côté de lui m'avait tendu la main en glissant son nom, « Everett », comme si les présentations faites par son ami ne comptaient pas.

J'étais repartie un peu plus tard. Entre-temps, j'avais raconté à Everett que j'avais placé mon père dans une institution spécialisée, et il m'avait assuré que c'était une sage décision. Je lui avais aussi parlé de l'appartement, de la pluie et de tous mes projets pour l'été, pendant mes congés. Quand j'avais cessé de parler, je m'étais sentie plus détendue, en confiance. Peut-être à cause de la vodka. Peut-être grâce à Everett – en tout cas, j'aimais cette idée. Trevor, lui, comatait sur le canapé à côté de nous.

– Bon, je vais y aller.

– Je vous raccompagne, avait dit Everett.

Ma tête était plus légère tandis que nous avançons dans le couloir. Quand ma main avait tourné le bouton de ma porte, j'avais senti Everett tout près de moi. Que font les adultes, déjà, dans ce genre de situation ?

– Vous voulez entrer ?

Il n'avait pas répondu mais il m'avait suivie. Et il s'était arrêté dans ma petite cuisine, qui donnait sur le loft : une pièce rythmée par de hautes fenêtres et des rideaux transparents qui délimitaient l'espace nuit. On devinait mon lit au travers, défait, comme une invitation. Je savais qu'il l'avait vu lui aussi.

– Ça alors ! s'était-il exclamé.

À cause des meubles, j'en étais sûre. Je les récupérais dans des vide-greniers ou auprès de l'Armée du salut, les décapais et les repeignais de

couleurs vives.

– J’ai l’impression de me trouver dans *Alice au pays des merveilles*...

J’avais retiré mes chaussures. M’étais accoudée au comptoir de la cuisine.

– Dix dollars que vous n’avez jamais lu ce bouquin.

Il avait souri et ouvert mon réfrigérateur, dont il avait sorti une bouteille d’eau.

– *Buvez-moi.*

Il m’avait fait rire.

Il avait tiré de son portefeuille une carte de visite qu’il avait posée sur le comptoir, s’était penché vers moi et ses lèvres avaient effleuré les miennes. « Appelle-moi », avait-il chuchoté avant de s’en aller.

Ce que j’avais fait.

*
* *

La traversée de l’Indiana était interminable, succession de fermes blanches sur des collines et de balles de foin égrenées à travers les prairies. Puis ce fut l’enchaînement des cols montagneux avec leurs glissières de sécurité, leurs panneaux d’allumage des feux de brouillard et la radio sans cesse interrompue par des grésillements. Plus je roulais, plus j’avais l’impression de ralentir. *La relativité*, pensai-je.

Là où je me rendais, le rythme était différent. Les gens ne se déplaçaient pas si vite et n’évoluaient guère en dix ans. Cooley Ridge vous ramenait à la personne que vous aviez toujours été. Quand je sortis de l’autoroute et pris la bretelle pour m’engager sur la route principale, je m’attendais à voir Charlie Higgins ou un autre du même genre traîner devant la façade décrépie du CVS¹. Ou bien Christy Pote allumer mon frère qui feindrait de

ne pas le remarquer, même s'ils avaient tous deux pris un chemin différent et épousé quelqu'un d'autre.

Peut-être était-ce à cause de l'humidité douceâtre et visqueuse dans laquelle nous vivions, qui nous ralentissait comme du sirop collant à nos chaussures. Peut-être était-ce l'influence des montagnes toutes proches – une œuvre de mille ans, édifiée au gré des lents glissements des plaques lithosphériques – et de ces arbres déjà présents à ma naissance et qui seraient encore là à ma mort.

Peut-être enfin parce que, une fois dans la ville, on ne voyait rien au-delà de ce qui l'entoure. Juste des montagnes, la forêt et nous. Rien de plus.

Dix ans plus tard et des centaines de kilomètres plus loin, voilà que je traversais la frontière dans l'autre sens – *Bienvenue en Caroline du Nord* –, et les arbres s'épaississaient et l'air devenait plus lourd. J'étais de retour.

Les contours flous se faisaient plus nets, mon esprit se réadaptait, se rappelait. Mes fantômes reprenaient consistance : Corinne courant devant moi le long de la route en brandissant le pouce, les jambes lustrées de sueur, la jupe volant au passage des voitures. Bailey appuyée sur mon épaule, l'haleine chargée de vodka – ou était-ce la mienne ?

J'avais envie de tendre la main et de les toucher. Mes doigts se détachèrent du volant. Corinne se retournerait et lancerait : « *Grouille-toi, Bailey !* », puis me sourirait en croisant mon regard. Mais elles s'évanouirent trop vite, comme tout le reste, me laissant juste terrassée par la violence du manque.

À dix ans et à trente kilomètres de chez moi. Je revois ma maison. La porte d'entrée. Le sentier broussailleux et les mauvaises herbes à travers le gravier de l'allée. J'entends le raclement de la porte-moustiquaire et la voix de Tyler : « *Nic ?* » Ses accents sont plus graves, plus intimes que dans mon souvenir.

Presque arrivée. Presque chez moi.

Quitter la route, tourner à gauche au feu rouge. Le bitume gris et craquelé.

À un coin, un panneau récemment planté dans le sol, les montants en bois striés de boue sèche : la fête foraine de nouveau en ville.

Dans mon estomac, des palpitations.

Je vis le CVS, avec son groupe d'ados qui tenaient les murs comme Charlie Higgins en son temps. Puis la rue principale avec ses magasins... Les enseignes au pochoir sur les vitrines avaient changé depuis mon enfance, à l'exception du Kelly's Pub – notre monument à nous. Ensuite l'école primaire et, sur le trottoir d'en face, le poste de police où le dossier de Corinne devait prendre la poussière dans un vieux classeur à rideau. J'imaginai tous les indices rangés dans des boîtes entassées dans un coin, parce qu'on n'avait pas trouvé d'autre endroit. Corinne un peu plus perdue au fil des rangements. Un peu plus oubliée au fil du temps.

Les câbles électriques tendus au-dessus de la route, l'église où presque tout le monde – protestant ou pas – se rendait. Et à côté, le cimetière. Quand on le longeait en voiture, Corinne nous obligeait à retenir notre souffle. Mains en l'air en traversant la voie ferrée, un baiser aux douze coups du clocher et interdiction de respirer devant les morts. Même après le décès de ma mère, elle avait maintenu le rituel. Comme si la mort était une superstition facile à déjouer en jetant une pincée de sel par-dessus nos épaules ou en croisant les doigts dans le dos.

Je profitai d'un feu rouge pour prendre mon téléphone et appeler Everett. Comme je m'y attendais, je tombai sur sa boîte vocale.

« Ça y est. Je suis arrivée. »

*

* *

La maison était exactement telle que je me l'étais représentée pendant ces neuf heures. Le sentier menant de l'allée au porche était désormais colonisé par le jardin. Daniel avait garé sa voiture le long de l'auvent pour me laisser la place sous l'abri. Les mauvaises herbes me piquaient les chevilles tandis que je marchais sur la pierre doucement polie des dalles plates. À chaque foulée, mes jambes retrouvaient la mémoire. La façade aux teintes ivoire, plus sombre par endroits, blanchie par le soleil à d'autres, m'obligeait à plisser les yeux pour la regarder directement. À mi-chemin entre la voiture et la maison, je dressai déjà mentalement une liste : *Emprunter un nettoyeur à haute pression, payer un gamin pour tondre la pelouse, mettre de la couleur sous le porche avec des fleurs en pots...*

Les paupières toujours mi-closes, une main en visière pour me protéger les yeux, je vis Daniel apparaître au coin de la maison.

– Il me semblait bien avoir entendu ta voiture.

Il portait les cheveux plus longs que dans mon souvenir, au niveau des mâchoires – comme moi avant que je parte pour de bon. Il avait plutôt l'habitude de les raser car, la seule fois où il les avait laissés pousser, on lui avait fait remarquer notre ressemblance.

À cette longueur, ils paraissaient plus clairs – tirant sur le blond – quand ma chevelure avait foncé avec le temps. Sa peau restait aussi pâle que la mienne et ses épaules nues avaient déjà pris une teinte écarlate. Mais il avait maigri, les traits durs de son visage s'étaient creusés. Difficile dorénavant de nous prendre pour frère et sœur.

Son torse était maculé de terre et ses mains couvertes de terreau. Il s'essuya les paumes sur son jean en avançant vers moi.

– Et avant quinze heures trente ! répondis-je.

Ma remarque était idiote. De nous deux, ç'avait toujours été lui le plus responsable. Lui qui avait abandonné les études pour s'occuper de notre

mère. Lui qui avait décidé que notre père avait besoin d'aide. Lui qui aujourd'hui gérât le budget familial. Arriver à peu près à l'heure prévue ne risquait pas vraiment de l'impressionner.

Il rit et finit de s'essuyer les mains sur son jean.

– Moi aussi, je suis content de te voir, Nic.

– Oh ! désolée...

Je me précipitai dans ses bras – sans doute en faisais-je un peu trop. C'était mon défaut : toujours essayer de compenser en me jetant dans l'excès inverse. Il m'étreignit avec raideur et je sus que mes vêtements allaient être salis.

– Comment ça va, le boulot ? Et Laura ? Et toi ? demandai-je.

– Prenant. Insupportable comme une femme enceinte. Content de te voir.

Je souris, puis retournai à la voiture récupérer mon sac. Je n'étais pas douée pour les mondanités, surtout avec lui. Je ne savais jamais comment y répondre, ni la signification qu'elles revêtaient à ses yeux. Comme mon père ne se lassait pas de le répéter, Daniel était quelqu'un de difficile à déchiffrer. Son expression habituelle était la désapprobation, de sorte que je me sentais toujours sur la défensive avec lui, toujours obligée de faire mes preuves.

– Oh ! dis-je en ouvrant la portière arrière et en fouillant parmi les cartons, j'ai quelque chose pour Laura. Pour vous deux. Pour le bébé.

Où est-ce que je l'avais fichu ? Un sachet-cadeau décoré d'un petit hochet dans lequel des paillettes s'agitaient.

– C'est là, pourtant, quelque part..., bredouillai-je.

Le papier de soie était orné de petits motifs de couche et d'épingle à nourrice – ça, je ne comprenais pas vraiment, mais c'était le genre de choses susceptible de plaire à Laura.

Les longs doigts de mon frère se posèrent sur la portière ouverte.

– Nic, ça peut attendre. La *baby shower* est prévue pour le week-end prochain. Enfin, si tu as le temps. Et si tu as envie de venir.

Il s'éclaircit la gorge. Retira ses doigts.

– Laura serait contente que tu sois là.

– D'accord.

Je me redressai.

– Bien sûr. Pas de problème.

Je refermai la portière et me mis en route vers la maison, suivie de Daniel.

– Alors, la situation est si grave que ça ?

Je n'avais pas revu la maison depuis l'été dernier, lorsque nous avons accompagné notre père à Grand Pines. À l'époque, il y avait encore une chance pour que son séjour fût provisoire. C'est ce que nous lui avons expliqué. « *C'est juste pour un moment, papa. Le temps que tu reprennes des forces. Juste un moment.* » Désormais, il était évident que son état ne s'améliorerait pas. Que son séjour ne durerait pas *juste un moment*. Son esprit était en vrac. L'état de ses finances, encore pire. Un désastre qui défiait toute logique. Mais, au moins, il lui restait la maison. Il *nous* restait la maison.

– J'ai passé des coups de fil hier pour rétablir l'eau et l'électricité, mais la clim déconne.

Je sentais mes longs cheveux coller à ma nuque, ma petite robe se plaquer à ma peau, la sueur sur mes jambes nues. Et ça ne faisait pas cinq minutes que j'étais là. Je gravis les marches menant au porche en bois fendillé. Mes genoux tremblaient.

– Où est passé le vent ? demandai-je.

– C'est comme ça depuis le début du mois. J'ai apporté des ventilos. À part la clim, rien à signaler de trop lourd. Il faut prévoir un petit coup de peinture, changer quelques ampoules, nettoyer tout à fond et décider ce qu'on fait du mobilier.

Il me lança un regard sans équivoque avant d'ajouter :

– Ce serait une sacrée économie si on pouvait la vendre nous-mêmes.

C'est là que j'entrais en scène. Outre la gestion de la paperasserie administrative de papa, Daniel me demandait de vendre la maison. Il avait un métier, un bébé en route et toute sa vie ici.

Moi, j'étais en congé pour tout l'été. J'avais un appartement que je sous-louais pour me faire de l'argent, une bague au doigt offerte par un fiancé qui travaillait soixante heures par semaine. Et, à présent, un nom qui flottait dans mon esprit comme un spectre : Corinne Prescott.

Il ouvrit la porte-moustiquaire, et le raclement familial se vrilla au fond de ma gorge. Comme à chaque fois. *Bienvenue chez toi, Nic.*

*

* *

Daniel m'aida à vider le coffre, à monter ma valise jusqu'au palier du premier et à poser mes affaires sur la table de la cuisine. Il nettoya le comptoir d'un geste du bras qui souleva dans l'air des particules de poussière, prises dans le rayon de soleil traversant la fenêtre. Il toussa, porta une main à sa bouche.

– Désolé, je ne me suis pas encore occupé du ménage. Mais j’ai apporté l’équipement !

Il indiqua un carton sur le comptoir.

– C’est pour ça que je suis venue.

Si je comptais m’installer ici jusqu’à la vente de la maison, il valait mieux que je commence par me préparer tout de suite un endroit où dormir. Je calai le carton contre ma hanche et montai à l’étage, pris ma valise et mis le cap sur mon ancienne chambre. Comme toujours, à un pas de la porte, le parquet se mit à craquer. Les rideaux filtraient la lumière dans la pièce, et cette lueur semblait la plonger dans une semi-existence. Je pressai l’interrupteur du plafonnier – rien. Je posai le carton par terre et allai ouvrir les rideaux. Dehors, Daniel revenait de l’auvent avec un ventilateur sous le bras.

L’édredon jaune à motifs de marguerites pâles était roulé en boule au pied du lit, comme si je n’étais jamais partie. Les draps portaient l’empreinte d’une hanche, d’un genou, d’une tête de profil, comme si quelqu’un venait de se réveiller. En entendant Daniel rentrer dans la maison, je lissai rapidement les draps et les recouvris de l’édredon.

J’ouvris les deux fenêtres, celle avec le loquet qui fonctionnait et celle avec le loquet cassé, jamais réparé depuis le collège. La moustiquaire n’était plus là, mais ce n’était pas une grande perte ; elle avait fini par tomber, complètement tordue à force d’être malmenée. Nuit après nuit, année après année, je prenais appui dessus pour me hisser sur le toit en pente, avant de me laisser tomber sur le tas de paille – rien de dangereux sauf si on calculait mal son coup. Ce genre de cascade me semblait indispensable quand j’avais dix-sept ans, parfaitement ridicule aujourd’hui. Au retour, comme je ne pouvais pas grimper sur le toit, je me faufilais par la porte de derrière, montais l’escalier sur la pointe des pieds et contournais la

zone grinçante du plancher. J'aurais certainement pu suivre le même chemin à l'aller, éviter le saut et épargner ma moustiquaire.

Je me retournai. La chambre était maintenant baignée de lumière, et je remarquai les deux ou trois bricoles déjà effectuées par Daniel : quelques photos décrochées des murs dont témoignaient les rectangles de peinture jaune décolorée ; les vieilles boîtes à chaussures rangées tout en haut du placard désormais empilées dans un coin de la pièce ; et le tapis qui avait appartenu à ma mère, enfant, retiré de sous les pieds de mon lit et laissé au centre de la chambre.

Un craquement : Daniel apparut dans l'embrasure de ma porte, le ventilateur à la main.

– Ah ! Merci !

– De rien.

Il le posa dans un coin et l'alluma. Extase.

– Merci d'être venue, Nic.

– Merci d'avoir commencé à t'occuper de ma chambre, répondis-je en me balançant d'un pied sur l'autre.

Comment des frères et sœurs peuvent-ils avoir des relations simples ? Ça me dépassait. Être capables, en un clin d'œil, de revenir à leur état d'enfance en laissant tomber toutes les formalités ? Daniel et moi étions partis, je le sentais, pour passer la journée à marcher sur la pointe des pieds dans la maison et à nous remercier jusqu'à la nausée.

– Hein ? demanda-t-il en poussant le ventilateur à pleine puissance, ce qui transforma le doux bourdonnement en un grondement opaque qui étouffait tous les autres bruits.

– Ma chambre ! dis-je en indiquant les murs. Merci d'avoir retiré les photos.

– Ce n’est pas moi.

Il ferma les yeux une seconde.

– C’est sûrement papa.

Possible. Je ne me le rappelais pas. J’étais ici un an plus tôt, le soir où on l’avait transféré, et les détails... les détails m’échappaient. Les boîtes à chaussures étaient-elles déjà sorties ? Et les photos retirées ? Je m’en serais souvenue, quand même. Mais cette soirée restait floue dans ma mémoire.

Daniel ignorait que j’étais retournée dans la maison au lieu de rentrer directement chez moi, comme je le lui avais dit. « *J’ai du boulot, je file.* » J’étais revenue ici, errant de pièce en pièce, l’œil sec et le cœur en miettes, comme une gamine perdue dans une fête foraine guettant dans la foule un visage familier. Blottie sous les draps dans la maison vide jusqu’à ce que j’entende une voiture arriver et la sonnette à laquelle je n’avais pas répondu. Raclement de la porte-moustiquaire, clé dans la serrure, bruit de bottes dans l’escalier. Et Tyler adossé au mur de ma chambre. « *J’ai failli te louper. Comment tu te sens ?* »

– Quand est-ce que tu es venu ici pour la dernière fois ? demandai-je à Daniel.

Il se gratta le crâne.

– Je ne sais pas. Quand je passe devant, de temps en temps je m’arrête pour jeter un coup d’œil. Ou alors si j’ai besoin de demander quelque chose à papa. Pourquoi ?

– Pour rien.

Mais ce n’était pas rien. J’imaginais l’ombre de quelqu’un d’autre dans ma chambre. Fouillant dans mes boîtes. Déplaçant mon tapis. Regardant partout. *Cherchant* partout. L’impression que mes affaires n’étaient plus là où elles auraient dû se trouver. Les marques inégales laissées dans la

poussière que le soleil venait de me révéler. À moins que ce ne fût juste mon regard. J'avais grandi, la maison avait rétréci. Dans mon appartement, je dormais dans un lit *queen size* qui occupait la moitié de l'espace. Everett, lui, avait un lit *king size*. Ce lit dans ma chambre paraissait celui d'un enfant.

Je me demandai si, en m'allongeant sur le matelas, j'allais sentir les marques d'un corps inconnu. Peut-être mon propre fantôme. D'un coup sec, je retirai les draps et passai devant Daniel. Il me suivit du regard et je vis la ride entre ses yeux se creuser.

Quand je remontai à l'étage après avoir mis le linge sale à laver, j'eus un peu plus l'impression de retrouver ma chambre. Tout comme avec Daniel, moi et ma chambre avions besoin de temps pour nous réhabituer l'une à l'autre. Je retirai ma bague et la posai dans la petite coupelle en terre cuite ébréchée sur la table de chevet avant de m'attaquer à la salle d'eau et aux tiroirs de la commode.

Quand j'eus terminé, je m'assis par terre devant le ventilateur, puis m'allongeai en arrière, en appui sur les coudes.

Deux heures que j'étais ici et, déjà, je procrastinais. Il fallait que j'aille voir papa. Que je lui apporte différents papiers, que je l'écoute radoter en boucle. Que je lui demande ce qu'il voulait dire, dans sa lettre, en espérant qu'il s'en souviendrait. Et que je fasse semblant de ne pas me sentir giflée quand il oublierait mon nom.

Peu importait combien de fois j'avais pu vivre cette scène. Ça me laminait toujours.

*
* *

Je rassemblai les documents liés à la curatelle, destinés au médecin de papa. Pour lancer officiellement la *procédure*. Afin que nous devenions

responsables de notre père et de ses biens, comme le veut cette ironie suprême de l'existence. Au moment de partir, j'entendis des bruits faibles et assourdis au-dehors – portières claquées, vrombissement de moteur. Sans doute Daniel avait-il appelé quelqu'un pour s'occuper du jardin. Mais le raclement de la porte-moustiquaire me parvint à travers le grondement du ventilateur.

– Nic ?

Je reconnus tout de suite cette voix, comme si une seule syllabe, un seul souvenir pouvaient faire resurgir une histoire vieille de douze ans.

Je me penchai à la fenêtre et vis : la camionnette de Tyler dans la rue ; une fille côté passager ; mon frère, le dos brûlé par le soleil, en train de discuter avec la fille par la vitre de la camionnette.

Merde !

Je m'écartai de la fenêtre juste au moment où Tyler franchissait le seuil de ma chambre.

– Ça aurait été grossier de ne pas passer te dire bonjour...

Je souris sans raison, juste parce que c'était Tyler. Un réflexe pavlovien.

– Un peu comme t'abstenir de frapper à la porte ?

Je le fis rire. En l'occurrence, de moi. J'étais un livre ouvert pour lui et je détestais ça.

Il ne dit pas : « *Qu'est-ce que tu deviens ?* » ni « *Quoi de neuf ?* », il ne me demanda pas si je lui avais manqué sur le ton de la plaisanterie même s'il était sérieux. Il ne fit pas plus allusion aux cartons, à la valise ou à mes cheveux, plus longs et plus bouclés que l'année dernière. Mais je le vis embrasser tout cela d'un regard. Et je fis de même.

Visage à peine plus replet, crinière brune à peine plus échevelée, yeux bleus à peine plus vifs. Dans sa jeunesse, il avait des cernes sous les yeux qui ne s'atténuaient jamais, même après une journée complète de sommeil. Ils ajoutaient en quelque sorte à son charme. À présent, ils avaient disparu et il était tout aussi charmant. Plus jeune. Plus joyeux.

– Dan ne m'avait pas prévenu que tu viendrais aujourd'hui, ajouta-t-il en avançant au milieu de ma chambre.

Daniel aimait bien Tyler, à condition qu'il ne m'approche pas. J'avais seize ans quand il m'avait expliqué que je risquais ma réputation si je continuais de fréquenter un type comme lui. Je ne savais pas si cette remarque était censée me vexer ou vexer Tyler, mais mon frère semblait n'avoir jamais accepté le fait qu'il se trompait sur lui.

– Il ne m'a pas dit non plus que tu venais, répondis-je en croisant les bras.

– À sa décharge, je précise que j'aurais dû passer lui prêter ma tondeuse à gazon il y a cinq heures, pendant ma pause-déjeuner.

Il haussa les épaules.

– Comme j'étais dans le coin... D'une pierre deux coups, pas vrai ?

Je regardai par-dessus mon épaule en direction de la fille, mais aussi pour cesser de dévisager Tyler. Si Daniel et moi avions besoin de plusieurs jours pour renouer avec une sorte de familiarité, c'était tout le contraire avec lui. Peu importaient le temps écoulé et ce que nous nous étions dit la dernière fois que nous nous étions vus. Tyler dans ma chambre et c'étaient les vacances scolaires d'il y a deux ans. Tyler qui marchait vers moi et c'était l'été après la fac. Tyler qui prononçait mon nom et j'avais dix-sept ans.

– Ta copine ?

J'aperçus une queue-de-cheval blonde, un bras maigre passé à la portière.

Il eut un large sourire.

– Si on veut.

– Tu ferais mieux d'y retourner. Daniel est sûrement en train de la mettre en garde contre toi.

Le torse de Daniel disparut dans l'habitacle de la camionnette et je sursautai au coup de klaxon.

Tyler était tout près de moi maintenant.

– Encore un peu et je vais penser qu'il n'aime pas quand je suis avec sa petite sœur...

Je me retins de sourire. C'était notre blague rituelle. Et le moment où le danger pointait. Aucune importance qu'il y ait une fille dans sa camionnette ou qu'il s'apprête à rejoindre sa petite copine. Chaque fois que je revenais, c'était le même scénario. Même si je finissais par repartir et qu'il restait toujours. Même si nous ne parlions jamais ni du passé ni de l'avenir. Même s'il renonçait à quelque chose pour moi et que je feignais de ne pas m'en rendre compte.

– Je suis fiancée.

J'avais parlé très vite, forçant les mots à sortir.

– Ouais, ça, il me l'a dit.

Ses yeux se posèrent sur ma main. Mon annulaire sans bague.

Je me frottai le doigt avec le pouce.

– Elle est sur la table de chevet. Je ne voulais pas l'abîmer.

Précision ridicule. Prétentieuse. Tout ce que Tyler méprisait chez une fille – et dans une bague.

– Eh bien, voyons voir ça, dit-il en riant, comme pour me défier.

– Tyler...

– Nic...

Je renversai la coupelle en terre cuite dans ma paume et lui lançai la bague comme si elle ne valait guère plus que ma fortune et la sienne combinées. Il l'examina pendant une minute, yeux écarquillés.

– Eh ben, Nic ! Bien joué ! Qui est l'heureux élu ?

– Il s'appelle Everett.

Il se remit à rire et je me mordis les lèvres pour ne pas l'imiter. J'avais eu la même réaction lors de notre rencontre : le coloc de mon voisin, pur produit de l'Ivy League² et associé dans le cabinet de son cher papa. Je m'étais dit : « *Everett, naturellement. Il ne pouvait pas s'appeler autrement.* » Mais il m'avait surprise. Et il continuait de me surprendre.

– Il s'appelle Everett et il t'a offert cette bague. Évidemment. À quand le mariage ?

– On n'a pas encore fixé la date. Mais... ça va se faire.

Il hocha la tête et me renvoya la bague du même geste désinvolte. Comme une pièce lancée à pile ou face, ou dans une fontaine, pour porter chance. *Fais un vœu !*

– Tu restes combien de temps ?

Je posai la bague dans la coupelle.

– Je ne sais pas. Le temps que ça prendra. Je suis en congé tout l'été.

– Alors on se reverra !

Déjà, il repartait.

– Je la connais ? demandai-je avec un geste vers la fenêtre.

Il haussa les sourcils.

– Annaleise Carter.

Voilà ce qui l’amenait dans le quartier. La maison des Carter était voisine de la nôtre et Annaleise était l’aînée des enfants, quoique pas aussi vieille que nous.

– Ça lui fait, quoi ? Treize ans ?

De nouveau ce rire et l’impression qu’il lisait dans mes pensées.

– Salut, Nic.

Annaleise Carter avait de grands yeux de biche qui lui donnaient un air à la fois innocent et ébahi. Je les voyais à présent : penchée à la portière de la camionnette, elle me fixait, clignant lentement les paupières, comme si elle venait de voir un fantôme. Je levai une main – *Salut !* – puis l’autre – *Non coupable.*

Avec un dernier geste dans ma direction, Tyler prit place au volant avant de démarrer.

Elle devait avoir vingt-trois ans, maintenant. Pour moi, elle en aurait toujours treize. Et Tyler dix-neuf, et Corinne dix-huit. Figés à l’instant où tout avait changé. Quand Corinne avait disparu. Quand j’étais partie.

*

* *

Il y a dix ans, pile à cette période de l’année – la seconde quinzaine de juin –, la fête foraine était en ville. Plus tard, lorsque je reviendrais à Cooley Ridge, ce ne serait jamais à la même période, mais mon souvenir le plus vif,

celui qui venait en premier avant que je le repousse, chaque fois qu'Everett me posait des questions sur l'endroit où j'avais grandi, restait lié à la fête.

Moi, penchée sur la rambarde de la nacelle de la grande roue, le métal enfoncé dans mon ventre, appelant Tyler ; Tyler en contrebas, trop loin pour que je voie les traits de son visage, les mains fourrées dans ses poches pendant que les gens vont et viennent autour de lui. Il nous regarde. Il me regarde. Corinne murmure à mon oreille : « *Vas-y, fais-le !* » Le rire de Bailey, tendu et nerveux, et la nacelle qui se balance lentement d'avant en arrière, suspendue au-dessus de Cooley Ridge. *Tic-tac, Nic.*

Moi, grim pant par-dessus la rambarde malgré ma jupe, mon poids qui fait osciller encore plus la nacelle, les coudes serrés autour de la barre métallique qui nous surplombe, les pieds en appui sur la rambarde. Les mains de Corinne posées sur mes coudes, sa respiration dans ma nuque. Tyler regardant la roue qui commence à redescendre en arrière. Le vent qui s'engouffre à mesure que le sol approche, mon estomac se noue, mon cœur s'emballe. La roue s'immobilise en crissant et je saute une seconde trop tôt.

Le choc du marchepied métallique contre mes genoux, ma course le long de la rampe, le flot d'adrénaline qui me donne le tournis, le préposé qui me hurle dessus et à qui je réponds : « *Ça va, ça va, je me casse !* » Tyler près de la sortie qui me sourit faiblement, mais ses yeux me disent tout ce qu'il désire en cet instant précis. Un *provocateur*. C'est comme ça que Daniel l'appelait quand il cherchait un autre responsable que moi à mes conneries.

« *Dépêche !* » avait articulé Tyler mais j'étais à bout de souffle, sur le point d'éclater de rire, et je fonçai vers lui. Ses lèvres avaient dessiné un demi-sourire et j'avais compris que nous n'aurions pas le temps de sortir du parking. Nous serions déjà chanceux d'atteindre sa camionnette.

Une main m'avait agrippée.

« Je me casse, j'ai dit ! »

Et je m'étais dégagée d'un geste du bras.

Mais ce n'était pas le préposé. C'était Daniel. D'une poigne solide il m'avait attrapée et, de toutes ses forces, il m'avait frappée. Un coup de poing en plein visage. J'avais décollé du sol pour m'écrouler sur le flanc, le bras tordu sous le ventre.

Dans ma mémoire, le choc et la douleur, la peur et la honte avaient le même goût, auquel se mêlait celui du sang et de la terre. Mon frère ne m'avait jamais frappée auparavant. Pas même quand nous étions gamins. Dix ans plus tard, cet instant pesait sur chaque aspect de notre relation, dans chaque texto passif-agressif, dans chaque coup de fil ignoré.

Plus tard, quelque part entre la fermeture de la fête foraine et six heures du matin, Corinne avait disparu, et tous les événements de cette journée prenaient aujourd'hui un poids nouveau, une signification nouvelle. Dans les semaines qui avaient suivi, la possibilité qu'elle soit morte avait gagné en consistance. Elle flottait parmi nous, intangible mais suffocante, présente dans chaque nouveau scénario. Elle pouvait être morte de mille façons différentes.

Ou s'être enfuie car son père abusait d'elle. Raison pour laquelle sa mère avait divorcé et quitté la ville un an plus tard.

Ou alors le coupable était son petit ami Jackson – les petits amis sont souvent les coupables, et ils se disputaient fréquemment.

Ou bien c'était le type de la fête foraine avec qui elle avait flirté, celui que personne ne connaissait. Celui du stand de hot-dogs qui, à en croire Bailey, n'avait pas cessé de nous regarder.

Ou peut-être avait-elle simplement levé le pouce en bord de route pour rentrer chez elle, et un étranger passant par là s'était arrêté devant cette

jeune fille en jupe courte et tee-shirt transparent à manches longues, l'avait fait monter, l'avait violée puis abandonnée.

À moins qu'elle ne fût tout simplement partie. C'était l'hypothèse que les flics avaient fini par retenir. Elle avait dix-huit ans – sur le plan légal, une adulte responsable – et elle n'en pouvait plus de Cooley Ridge.

« *Qu'est-ce qui s'est passé pendant toutes ces heures entre vous ?* » avaient-ils demandé. Dévoilez-nous tous vos secrets, le Qui et le Quoi et le Pourquoi, entre vingt-deux heures et six heures du matin. Ces mêmes flics qui mettaient fin à nos fêtes trop bruyantes mais nous raccompagnaient chez nous en voiture au lieu de prévenir nos parents. Ces mêmes flics qui sortaient avec nos amies et buvaient des bières avec nos frères et nos pères. Aucun de nos secrets – *Où étions-nous entre vingt-deux heures et six heures* et *Qu'est-ce que nous faisions* et *Pourquoi* – ne tiendrait longtemps avec ces flics-là. Ni au bar, ni au lit, ni dans cette ville.

Quand l'État avait envoyé des renforts, c'était trop tard. On s'était déjà refermés sur nous-mêmes, avec nos propres théories, déjà persuadés de ce que nous avions besoin de croire.

Version officielle : la dernière fois que Corinne avait été aperçue en vie, c'était à l'entrée de la fête foraine. À partir de là, elle s'était évanouie.

Sauf qu'elle ne s'était pas vraiment évanouie. Il y avait autre chose. Un fragment de vérité que chacun d'entre nous gardait pour soi.

Pour Daniel, elle avait disparu aux abords de la fête foraine, derrière le guichet d'entrée.

Pour Jackson, elle avait disparu sur le parking près des cavernes.

Et pour moi, après un méandre de la route sinueuse, sur le chemin du retour vers Cooley Ridge.

Notre ville était emplie de peur, en quête de réponses. Mais elle était aussi peuplée de menteurs.

*
* *

La cafétéria de Grand Pines était déroutante. Plancher et nappes en lin sombre sur les tables. Plus adaptés à un restaurant qu'à un établissement de soins de longue durée. Un piano dans un coin, surtout pour la décoration apparemment, et un discret fond sonore de musique classique pendant les repas. La nourriture était, paraît-il, la meilleure de ce genre d'instituts dans tout le Sud – c'est ce qu'on avait dit à Daniel lorsqu'il avait choisi l'endroit, comme si ça pouvait atténuer sa culpabilité et la mienne, par contrecoup. « *Pas d'inquiétudes, papa : on viendra te voir souvent et la cantine est fabuleuse.* » L'infirmière de la réception m'escorta jusqu'à la salle et j'aperçus papa assis à une table pour deux. Ses yeux passèrent sur l'infirmière puis sur moi avant de retourner aux pâtes entortillées sur sa fourchette.

– Il ne nous a pas prévenus que vous veniez, sinon nous lui aurions demandé de vous attendre, m'expliqua la femme, les lèvres tordues par le regret.

Papa leva la tête tandis qu'elle m'accompagnait à sa table. Il ouvrit la bouche comme s'il allait dire quelque chose, mais l'infirmière le devança. Son sourire était parfaitement rodé et communicatif : j'y répondis et papa étira la bouche.

– Patrick, vous avez de la visite !

Elle se tourna vers moi.

– Nicolette, c'est un plaisir de vous revoir.

– Nic, corrigeai-je.

Mon cœur se serra dans l'espoir que mon prénom serait aussi contagieux que le sourire de l'infirmière.

– Nic, répéta papa.

Ses doigts pianotèrent sur la table, lentement : un, deux, trois, un, deux, trois, puis un déclic parut se faire. Le rythme accéléra : undeuxtrois, undeuxtrois.

– Nic.

Il sourit. Il était avec moi.

– Salut, papa !

Je m'assis face à lui et lui pris la main. Mon Dieu, ça faisait si longtemps ! Un an que nous ne nous étions pas trouvés dans la même pièce. Des coups de fil de temps en temps, avec des accès de lucidité intermittents, jusqu'à ce que Daniel m'explique qu'ils le rendaient trop nerveux. Après quoi, seulement mes lettres, avec une photo glissée dans l'enveloppe. Mais il était avec moi, à présent. Comme une version plus âgée et plus corpulente de Daniel après une vie entière de fast-food et d'alcool.

Il referma sa main sur la mienne et la pressa. Il réussissait toujours ce scénario : l'affection physique, les signes extérieurs de tendresse paternelle. Ses étreintes quand il rentrait en pleine nuit, à moitié ivre. Ses pressions de la main quand il fallait faire des courses mais qu'il n'arrivait pas à se tirer du lit. *Une pression de la main : prends ma carte de crédit*, et ça suffisait.

Son regard glissa vers ma main et il tapota mon annulaire.

– Où elle est ?

En mon for intérieur, je hurlai. Mais je souris à mon père car il s'était souvenu de ce détail. Ça me faisait plaisir qu'il se rappelle certaines des choses que je lui racontais dans mes lettres. Il ne perdait pas la raison, il se

perdait dans sa raison. Il y avait une différence. Et *je* vivais dans sa raison. *La vérité* vivait dans sa raison.

Je sortis mon téléphone et parcourus l'album photos jusqu'à trouver celle que je voulais. Je fis un zoom.

– J'ai laissé la bague à la maison. Je faisais le ménage.

Il scruta l'écran. Le diamant étincelait, parfaitement taillé.

– Tyler t'a offert *ça* ?

Mon estomac se tordit.

– Pas Tyler, papa. Everett.

Il était perdu de nouveau, mais il ne se trompait pas. Il était juste parti ailleurs. Dix ans plus tôt. On était des gosses, et Tyler ne m'avait pas exactement demandé de l'épouser ; il m'avait présenté les choses comme une requête. Qui signifiait : *Reste*.

Et cette bague signifiait... je n'en savais rien. Everett avait trente ans, j'allais sur mes trente ans, et il m'avait demandé ma main le jour de son anniversaire, signe que je ne lui faisais pas perdre son temps et qu'il ne me faisait pas perdre le mien. J'avais dit oui, mais cela faisait déjà deux mois et nous n'avions pas encore parlé de mariage, ni d'emménagement ensemble quand mon bail toucherait à sa fin. C'était un *projet*. Qui *finirait* par se concrétiser.

– Papa, je voudrais te poser une question.

Son regard tomba sur les documents sortant de mon sac à main et ses doigts se recroquevillèrent en poing.

– Je lui ai déjà dit ! Je ne signerai rien ! Empêche ton frère de vendre la maison. Ce sont vos aïeux qui ont acheté cette terre. Elle est *à nous*.

Je me sentais dans la peau d'une traître. D'une façon ou d'une autre, cette maison serait mise en vente.

– Papa, on est obligés de la vendre, répondis-je d'une voix douce.

Tu n'as plus d'argent. Tu l'as gaspillé dans Dieu sait quoi. Il ne restait plus rien. Rien d'autre que l'argent caché dans la dalle de béton, quatre murs et un jardin à l'abandon.

– Nic, voyons... Qu'est-ce que ta mère dirait de tout ça ?

Je commençais à le perdre. Bientôt il disparaîtrait dans une autre époque. Ça débutait toujours de la même façon, avec ma mère, comme si son évocation entraînait mon père en un lieu où elle était toujours vivante.

– Papa, ce n'est pas pour ça que je suis venue.

J'inspirai lentement.

– Tu m'as envoyé une lettre il y a quelques semaines, tu t'en souviens ?

Ses doigts reprirent leur pianotage sur la table.

– Bien sûr. Une lettre.

Il gagnait du temps. Je le sentis lutter, s'efforcer de se rappeler.

Je sortis le papier, le dépliai sur la table. Ses yeux fixèrent la page.

– Tu m'as envoyé ça.

Son regard s'attarda sur les mots, puis il leva vers moi ses yeux bleus humides. Aussi insaisissables que ses pensées.

« C'est cette fille. J'ai vu cette fille. »

J'entendis battre mon cœur dans ma tête. Et ricocher son nom.

– Tu parlais de qui ? Qui as-tu vu ?

Il parcourut la cafétéria d'un regard circulaire. Se pencha vers moi. Ses lèvres s'ouvrirent et se fermèrent deux fois avant de laisser un murmure s'échapper :

– La fille Prescott.

Je sentis les poils de ma nuque se dresser un à un.

– Corinne, dis-je.

Il acquiesça.

– Corinne, répéta-t-il comme s'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Oui. Je l'ai vue.

À mon tour, j'inspectai la salle du regard. À mon tour, je me penchai vers lui.

– Tu l'as vue ? Ici ?

Je tentai de me représenter le fantôme de Corinne traversant les couloirs en flottant. Ou son visage en forme de cœur, ses cheveux couleur bronze, l'ambre de ses yeux et l'arc de Cupidon de ses lèvres. À quoi pourrait-elle ressembler dix ans plus tard ? Passant un bras autour de mes épaules, pressant sa joue contre la mienne, m'avouant tout avant de chuchoter : « *La meilleure blague de toute ma vie, pas vrai ? Allez, ne fais pas cette tête ! Tu sais bien que je t'aime.* »

Le regard de papa était devenu flou, puis s'affûta, engloba son environnement immédiat, les documents dans mon sac, moi.

– Non, non, pas ici. Elle était à la maison.

– Quand, papa ? Quand ? Elle a disparu juste après la remise des diplômes. Juste avant mon départ. Il y a dix ans de ça... Le dernier soir de la fête foraine.

Tic-tac, Nic. Ses mains froides sur mes coudes... La dernière fois que je l'ai touchée...

Aucun signallement depuis.

Nous avons agrafé aux arbres son portrait tiré de l'annuaire du lycée. Fouillé les endroits les plus effrayants, cherché quelque chose que nous redoutions de trouver. Nous avons creusé au plus profond de nous-mêmes, exhumé les fragments de Corinne qui auraient dû rester enterrés.

– J'aurais dû demander à ta maman...

Son regard redevint flou. Il avait dû tomber sur un souvenir vieux de plusieurs années. Un souvenir d'avant la disparition de Corinne. D'avant la mort de ma mère.

– Elle était sur le porche de derrière, mais ça n'a duré qu'un instant...

Il écarquilla les yeux.

– La forêt a des yeux.

Papa avait toujours eu un faible pour les métaphores. Pendant des années, il avait enseigné la philosophie au collège. Quand il était saoul, c'était encore pire : il citait des passages de livres, les mélangeait pour les plier à son désir ou les sortait de leur contexte si bien que je luttais désespérément pour essayer de tirer au clair leur message caché. Au bout du compte, il se mettait à rire, me donnait une bourrade et passait à autre chose. Mais, aujourd'hui, il se perdait lui-même dans ses métaphores, incapable de s'en extirper. Son moment de lucidité se dissipait.

Je le saisis par le bras pour l'obliger à se concentrer sur mes paroles.

– Papa ! *Papa*, on n'a plus beaucoup de temps. Parle-moi de Corinne. C'était moi qu'elle cherchait ?

Il eut un soupir exaspéré.

– Le temps ne file pas. Le temps n'existe même pas *vraiment*.

Je compris qu'il ne me reviendrait plus. Il errait à l'intérieur de son esprit.

– Ce n'est qu'un outil de mesure inventé par l'homme pour comprendre les choses. Comme le centimètre ou le kilomètre.

Il agitait les mains pour appuyer son propos.

– Cette horloge, dit-il en la montrant du doigt, elle ne mesure pas le temps. Elle le crée. Tu saisis la différence ?

Je regardai l'horloge sur le mur au fond de la salle, la petite aiguille noire en mouvement, en mouvement, toujours en mouvement.

– Et pourtant je continue de vieillir, répondis-je à mi-voix.

– Oui, Nic, oui. Tu changes. Mais le passé, lui, il est toujours là. La seule chose en mouvement, c'est toi.

Essayer d'avoir une conversation avec mon père, c'était se transformer en un hamster dans une roue. J'avais appris à mettre de côté les arguments pour me contenter d'attendre. Éviter de le bousculer, ce qui l'aurait décontenancé un peu plus. Je décidai de réessayer demain, sous un angle différent, à un autre moment.

– O.K., papa. Bon, je vais devoir y aller...

Il se recula sur sa chaise et me dévisagea. Je me demandai quelle version de moi il voyait : sa fille ou une inconnue.

– Nic, écoute-moi...

J'entendais le tic-tac de la pendule. *Tic-tac, Nic.*

– ... il faut absolument que tu goûtes ces pâtes.

Il eut un large sourire, chaleureux et lointain.

Je me levai, tapotai ma liasse de documents sur la table, lui adressai un sourire chaleureux et lointain.

– C’est bon de te revoir, papa.

Je contournai la table, le serrai fort contre moi, le sentis hésiter avant de poser la main sur mon bras et de me serrer à son tour.

– Empêche ton frère de vendre la maison, chuchota-t-il, redémarrant la boucle de notre conversation.

*
* *

La lanterne du porche était allumée et le ciel presque noir quand je me garai dans l’allée gravillonnée. J’avais reçu un texto de Daniel. Il reviendrait dans la matinée et je pouvais l’appeler si j’avais besoin de quoi que ce soit. Si je changeais d’avis, je pouvais m’installer chez lui et Laura.

Assise dans la voiture, je regardais la lanterne osciller sous le vent et les ombres mouvantes qu’elle jetait sur le perron. Et je réfléchissais à la proposition de Daniel. J’avais envie de retourner en ville et de récupérer le matelas gonflable dans la chambre du bébé encore inoccupée. Parce que je nous revoyais sous ce porche, dix ans auparavant, nous racontant des histoires horribles à la lumière de la lanterne qui faisait danser nos ombres.

Corinne et Bailey fascinées quand Daniel leur racontait qu’un monstre hantait la forêt, un monstre qu’on ne voyait pas mais qu’on devinait. Qu’il prenait possession des gens, les obligeait à faire des choses terribles... Dans ma tête, j’entendais cette autre version de moi-même lancer que tout ça, c’étaient des conneries. Et Corinne inclinait la tête en écoutant mon frère, et elle s’appuyait contre la balustrade du porche, poitrine en avant, et elle posait un pied sur un montant de bois, tendait son autre jambe interminable

avant de demander : « *Qu'est-ce qu'il les oblige à faire ?* » Toujours à nous titiller. Toujours provocante.

Je détestais l'idée que nos fantômes puissent continuer de vivre dans cette maison. Mais Laura était presque au terme de sa grossesse et il n'y avait aucune place pour moi chez mon frère ; sa proposition suggérait implicitement que je la décline. J'avais ma maison, ici, ma chambre, mon espace. Il n'était plus responsable de moi.

Je pénétrai dans l'entrée et entendis une porte s'ouvrir à l'autre bout de la maison, comme si j'avais perturbé l'équilibre du lieu.

Je me figeai sur place.

– Il y a quelqu'un ? Daniel ?

Rien. À part le vent du soir qui faisait vibrer les vitres des fenêtres dans un tremblement familier. Dieu merci, ce n'était que ça : le vent.

J'allumai les appliques dans le couloir – une sur deux fonctionnait correctement – et me rendis dans la cuisine.

Daniel n'était pas là. Personne n'était là.

Je tournai le verrou, mais le bois tout autour était rongé par l'humidité, fendu, et la porte ne fermait plus. Tout était comme je l'avais laissé en partant : un carton sur la table, un verre sale dans l'évier, et partout une mince couche de poussière.

La bague. Je montai l'escalier quatre à quatre et me précipitai dans ma chambre. Les doigts tremblants, le cœur palpitant, je tâtai la coupelle sur la table de chevet jusqu'à sentir le contact froid du métal.

La bague était là. Ouf ! Je la remis à mon annuaire et passai une main fébrile dans mes cheveux. *Tout va bien. Respire.*

Le lit n'était pas fait, mais les draps étaient pliés et empilés à la tête du matelas, comme Daniel avait pris l'habitude de le faire depuis qu'il avait remplacé maman dans les tâches ménagères. Je rangeai les boîtes à chaussures dans le placard, glissai le tapis sous les pieds du lit. Je plaçai la boîte à bijoux juste en dessous du miroir, sur le carré épargné par la poussière où elle se trouvait depuis au moins l'année dernière. Tout se remettait en place. Se réalignait.

Je sentis que mes souvenirs suivaient le même mouvement. Se remettaient en ordre. L'enquête. Tout ce que j'avais laissé derrière moi, rangé soigneusement dans ces boîtes pendant dix ans.

Je regardai ma chambre et remarquai les rectangles de peinture délavée. En fermant les yeux, je revoyais chaque photo à sa place.

Mon estomac gargouilla, perturbé. Sur toutes les photos, Corinne.

Coïncidence, pensai-je. Corinne se confondait tellement avec mon enfance qu'en parcourant les pièces de la maison j'aurais sûrement pu trouver son ombre partout.

Il fallait que je découvre quelle pensée avait surgi dans l'esprit de papa puis en avait disparu pour qu'il en vienne à prendre un bout de papier et à écrire mon nom sur une enveloppe. Quel souvenir vacillant s'était frayé un chemin à travers les fragments moribonds de son cerveau, réclamant son attention avant de se diluer pour de bon ? Corinne. *En vie*. Mais quand ? Je devais trouver la réponse.

Ici, tout semblait paralysé. Comme dans l'attente de quelqu'un qui viendrait réordonner les indices, les témoignages, les événements jusqu'à leur trouver une signification.

De ce point de vue-là, papa avait raison. À propos du temps. À propos du passé qui vit toujours.

Je descendis les marches en bois et retournai à la cuisine. Le linoléum commençait à se soulever dans les coins. L'espace d'un instant, je m'imaginai apercevoir une fille aux longs cheveux couleur bronze et entendre son rire résonner dans la nuit tandis qu'elle montait en sautillant le perron du porche de derrière.

Tic-tac, Nic.

Je devais garder la tête froide, comprendre ce qui se passait dans cette maison et partir. Avant que le passé ne commence à suinter des murs, à murmurer dans les conduits de cheminée. À sortir tout seul de cette boîte, souvenir après souvenir, dans un long flashback.

OceanofPDF.com

-
1. Chaîne de pharmacies et drugstores. (NdT, ainsi que les suivantes.)
 2. Nom donné aux huit universités privées du nord-est des États-Unis, parmi lesquelles Yale, Princeton, Harvard et Columbia.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

À REBOURS

*Ce que dit la philosophie est fort juste : la vie ne peut être comprise
qu'en se tournant vers le passé.*

Søren Kierkegaard

OceanofPDF.com

Deux semaines plus tard

OceanofPDF.com

Jour 15

En fermant les yeux, j'arrivais presque à imaginer que nous rentrions à Philadelphie. Everett au volant, la banquette arrière chargée de bagages et Cooley Ridge s'éloignant dans le rétroviseur. Plus de filles portées disparues. Plus de voitures sans plaque rôdant autour de la ville. Plus rien à craindre.

– Ça va ? me demanda-t-il.

Encore un instant. Laisse-moi juste une minute. Une minute pour croire que ça ne recommence pas.

Pas ici, pas à Cooley Ridge. Pas encore.

Pas une autre fille s'évanouissant dans la forêt au milieu de la nuit sans laisser de traces. Pas d'autres affichettes agrafées sur les arbres, scotchées aux vitrines des boutiques, avec ce visage innocent, suppliant. *Pitié, pas ça !*

Mais les contours du monde redevinrent nets, et ma nuque se mit à me picoter, et elle était là, impossible de la manquer sur l'affichette du poteau téléphonique, avec ses grands yeux bleus qui me fixaient sous les lettres rouges :

AVIS DE RECHERCHE

ANNALEISE CARTER

DISPARUE

– Nic ?

Bon Dieu... Quelques jours dans ce patelin avaient suffi pour qu'il me donne du « Nic ». Cooley Ridge avait déjà planté ses griffes en lui.

– Ouais..., dis-je sans détourner mon regard du pare-brise.

Mes yeux se posèrent encore sur elle au feu rouge suivant, son visage sous l'enseigne au pochoir blanc du Grenier de Julie, à côté du présentoir à bijoux artisanaux et d'un foulard en soie vert. Annaleise Carter dont la maison jouxtait la mienne, Annaleise Carter qui sortait avec Tyler, mon ex-petit ami, le soir de sa disparition. Annaleise Carter. Sans nouvelles d'elle depuis deux semaines.

– Hé !

La main d'Everett se posa sur mon épaule et la pressa doucement.

– Tu es avec moi ?

– Pardon. Oui, ça va.

Je me tournai vers lui mais je sentais toujours le regard d'Annaleise dans mon dos, comme si elle essayait de me parler. *Regarde. Approche. Tu vois ?*

– Je ne pars pas tant que je ne suis pas sûr que tu te sens mieux.

Sa main restait sur mon épaule. La manche de sa chemise à col boutonné laissait apparaître une montre en argent – en acier, m'avait-il expliqué. Comment faisait-il pour ne pas mourir de chaud ?

– Je croyais que c'était le but de ce rendez-vous, répondis-je en lui montrant le sachet en papier de la pharmacie. Deux comprimés et un coup de téléphone chaque matin.

Il parvint à sourire, mais son expression se crispa quand ses yeux s'attardèrent sur mon annulaire. La bague n'y était plus.

– Ne t'en fais pas, je vais la retrouver, dis-je.

– Ce n’est pas pour la bague que je m’inquiète. C’est pour toi.

Peut-être faisait-il allusion à mon apparence : cheveux tirés en arrière par une vilaine queue-de-cheval, short qui m’allait encore deux semaines plus tôt mais pendait à présent tristement sur mes hanches, vieux tee-shirt qui venait de passer dix ans sur un cintre dans ma penderie. Everett, quant à lui, arborait une coupe de cheveux à la mode et son costume d’avocat, comme si tout cela était prévu dans son emploi du temps : *Emmener Nicolette chez le médecin cause manque de sommeil ; régler paperasse cf. futur beau-père ; prendre taxi pour aéroport et préparer procès.*

– Everett, sincèrement, je vais bien.

Il lissa les cheveux qui s’étaient échappés de mon élastique.

– Promis ?

– Oui, promis.

Les yeux brûlants, je croisai de nouveau le visage d’Annaleise Carter. Seule une personne parfaitement saine est capable de ressentir le moment où elle va basculer. Contrairement à mon père qui n’avait jamais su quand il frôlait l’abîme, ni remarqué la vitesse soudaine de sa longue chute.

Mais moi, je savais. Je savais que nous étions tous au bord du précipice. Et, tant que j’en étais consciente, j’étais tirée d’affaire. Selon Tyler, c’était la règle d’or pour ne pas partir en vrille.

– Nicolette, je n’ai pas envie de te laisser toute seule ici.

Une voiture klaxonna et Everett sursauta avant de relancer le moteur devant le feu vert.

Je regardai son profil. Au-delà, la route passait à toute allure.

– Je ne suis pas toute seule. J’ai mon frère.

Everett soupira et, dans le silence qui suivit, je sentis sa désapprobation.

Les disparues ont une façon particulière de s'immiscer dans nos pensées. On ne peut pas s'empêcher de les reconnaître dans chaque visage croisé. Elles soulignent le caractère fragile et éphémère de notre existence. Un instant nous sommes là, l'instant d'après une simple photo dévisageant les passants dans une vitrine.

C'est une sensation qui s'installe dans notre cage thoracique et nous ronge lentement de l'intérieur. La peur irrationnelle que des gens se volatilisent d'un coup sous nos yeux. Je la percevais, à la surface des choses, dans le monologue lancinant du message vocal de Tyler et dans l'expression de plus en plus opaque de Daniel. Je la percevais avec plus de violence encore chaque fois que je franchissais la porte de Grand Pines. De retour depuis quinze jours à Cooley Ridge et, déjà, je sentais tout le monde menacé de disparition.

Everett s'engagea dans l'allée gravillonnée, se gara et sortit de ma voiture sans dire un mot. Il examinait la façade de la maison de la même façon que moi, la première fois que j'étais revenue.

– Je dois faire sortir papa de Grand Pines, dis-je en avançant vers lui.

Everett avait obtenu des flics qu'ils arrêtent d'interroger mon père pour le moment, mais je savais que ce n'était qu'une question de temps avant que ses divagations à propos de « cette fille » ne lui valent la visite d'inspecteurs désespérément en quête d'une piste.

Nous entrâmes. Everett me prit par la taille et je sentis qu'il palpait le tissu lâche de ma chemise.

– Il faut que tu fasses attention à toi, maintenant. Le médecin a dit...

– Le médecin a dit que je n'avais *aucun* problème.

Everett avait insisté pour être à mes côtés dans la salle d'examen. Au début, le médecin m'avait interrogée sur mon histoire familiale – exercice déprimant et inutile. Puis était arrivé le moment du *Quand est-ce que ça a*

commencé ? Everett avait parlé de la disparition d'Annaleise, ma voisine, et le médecin avait opiné d'un air entendu. *Angoisse. Peur. L'une ou l'autre. Ou les deux.* Il avait griffonné une ordonnance pour un anxiolytique et un somnifère, m'avait prévenue des risques si je ne rattrapais pas mon retard de sommeil : esprit ralenti, engourdi, pertes de conscience de plus en plus fréquentes dans la journée. Et c'est ainsi qu'Everett avait récupéré mes clés.

Essayez de dormir quand une autre fille est portée disparue et que la police interroge votre père sans tenir compte de son état mental, avais-je eu envie de lui répondre. Essayez de dormir quand vous savez qu'un intrus s'est baladé dans votre maison. Comme s'il suffisait de se détendre pour que tout rentre dans l'ordre...

Everett m'enserrait toujours comme pour m'empêcher de m'envoler dans l'atmosphère.

– Rentre à la maison avec moi.

La maison ? Où était-ce ?

– Je ne peux pas. Mon père...

– Je m'en occupe.

Je savais qu'il le ferait. C'était la raison de sa présence.

– La maison..., insistai-je en montrant les cartons ouverts dans les coins, la porte de derrière à réparer, tous les points de ma liste qu'il restait encore à rayer.

– Je paierai quelqu'un pour finir le boulot. Allez, viens, rien ne t'oblige à rester ici.

Mais je secouai la tête. Il ne s'agissait pas seulement de réorganisation, de réparations ou de nettoyage. Plus maintenant.

– Je ne peux pas partir. Impossible, avec ce qui se passe en ce moment.

Ce qui se passe : les grands yeux qui nous regardaient sur chaque poteau téléphonique, chaque vitrine de magasin. *Ce qui se passe* : l'enquête qui venait tout juste de commencer. *Ce qui se passe* : les facettes les plus sombres de ma famille sur le point d'être de nouveau mises en lumière.

Everett soupira.

– Tu m'as téléphoné pour avoir mon avis. Le voici : tu n'es pas en sécurité ici. Cet endroit, avec ces flics à l'affût, comme des putains de vautours qui se jettent sur le moindre truc... Ils interrogent les gens sans raison. C'est absurde. Ça ne change rien au fait que ça a bel et bien eu lieu.

Everett ne comprenait pas pourquoi. Moi, si. Annaleise avait envoyé un texto sur le portable personnel de l'agent de police Stewart la nuit précédant sa disparition. Elle voulait lui poser certaines questions à propos de l'affaire Prescott. Quand il l'avait appelée le lendemain, il était tombé directement sur sa boîte vocale. Elle n'était plus là.

Tous les flics étaient originaires de la région. Ils étaient déjà en poste dix ans plus tôt, quand Corinne avait disparu. Ou ils en avaient entendu parler, d'année en année, de bar en bar. Aujourd'hui, ils se retrouvaient avec deux filles de la même ville, à peine majeures, qui avaient disparu sans laisser le moindre indice. Et les derniers mots d'Annaleise concernaient Corinne Prescott.

Pour un habitant de Cooley Ridge, c'était parfaitement cohérent.

Si l'intégralité des éléments de l'enquête officielle sur Corinne se trouvait dans la boîte que je me représentais au poste de police, j'imaginai sans peine son contenu : le test de grossesse rangé dans un sachet de bonbons caché au fond d'une poubelle ; une bague portant des traces de sang trouvée dans les cavernes ; des heures d'interrogatoires sur cassettes audio – faits, mensonges et demi-vérités à tirer au clair ; les listings

téléphoniques de Corinne ; et des noms. Griffonnés sur des bouts de papier arrachés, assez nombreux pour tapisser, rembourrer toute la boîte.

Jusqu'à présent, je m'étais toujours représenté cette boîte fermée par du Scotch et rangée dans un coin, derrière d'autres boîtes plus récentes. Désormais, j'avais l'impression qu'il suffirait d'une pichenette pour la renverser et faire tomber le couvercle, laissant s'éparpiller les noms dans la poussière. Une boîte à l'image de Cooley Ridge : un passé invisible, sous scellés, mais jamais vraiment hors d'atteinte.

Ouvre le couvercle, car Annaleise a mentionné le nom de Corinne avant de disparaître. Ferme les yeux et plonge la main dedans. Sors-en un nom.

Voilà comment ça se passe ici.

Voilà ce qui se passe ici.

Oui, j'avais appelé Everett pour lui demander de l'aide. Au sujet de mon père. Il aurait pu se contenter de me conseiller sur l'attitude à adopter envers les flics qui le harcelaient ; au lieu de quoi, il avait sauté dans le premier avion et avait dépensé une fortune en taxi pour venir établir son centre opérationnel dans la salle à manger. Quand j'avais ouvert la porte, il m'avait expliqué que je lui avais flanqué la trouille, et je l'avais aimé pour ça. Pour avoir fait le déplacement. Mais impossible de me plonger dans notre histoire avec Everett à mes côtés. Impossible de comprendre ce qui était arrivé à Annaleise en prenant le risque de l'embarquer dans ce bordel...

Mon conseil pour Everett : *Pars. Pars avant qu'on t'entraîne dans notre chute.*

– C'est ma famille, dis-je.

– Je ne veux pas que tu restes ici, chuchota-t-il. Une fille a disparu en quittant ce jardin...

Il indiqua le jardin à l'arrière de la maison, qui s'étendait aussi loin que portait le regard.

– Je prendrai les médicaments et j'essaierai de dormir davantage, promis. Mais je dois rester.

Il m'embrassa sur le front et marmonna dans mes cheveux :

– Je ne sais pas pourquoi tu fais tout ça.

N'était-ce pas évident ? Elle était partout où mes yeux se posaient. Aux endroits exacts où, dans le temps, j'avais placardé les affiches de Corinne. Chez tous ces commerçants dont je faisais frénétiquement la tournée, la boule au ventre, comme si accélérer le rythme avait le pouvoir de modifier l'issue de l'enquête.

Dorénavant, ces affiches portaient le nom d'Annaleise et ses yeux grands ouverts m'exhortaient à mieux regarder. Elle était partout. *Regarde, regarde, ouvre bien les yeux.*

*
* *

Le standard m'avait annoncé un taxi dans une vingtaine de minutes, mais je tablais plutôt sur quarante. Appuyé contre le chambranle de la porte de la buanderie, Everett me regardait sortir son linge du séchoir avec un demi-sourire.

– Tu n'es pas obligée de faire ça, Nicolette.

Je me raclai la gorge et calai le panier à linge contre ma cuisse.

– J'en ai envie.

J'avais envie de plier ses vêtements, de les mettre dans sa valise et de lui dire adieu. J'avais envie qu'il rentre chez lui et pense à moi en ouvrant sa valise. Surtout : j'avais envie qu'il parte.

Il m’observa former des piles de vêtements parfaitement carrées sur la table du séjour, puis les glisser dans son bagage comme si j’exécutais une intervention chirurgicale délicate.

– Renseigne-toi pour savoir si tu peux résilier ton bail en avance.

Il vint vers moi et m’enlaça pendant que je pliais sa dernière chemise. Il écarta ma queue-de-cheval sur le côté et m’embrassa la nuque.

– Dès que tu rentres, je veux que tu emménages chez moi.

Je hochai la tête sans interrompre mes gestes. Ç’aurait dû être facile pour moi de répondre *Oui, bien sûr que oui*. De me voir ranger mes affaires d’un côté de son placard, mitonner des petits plats avec lui dans sa cuisine, me blottir sur son canapé en dépliant le plaid rouge sur mes jambes parce que Everett a l’habitude de chauffer cinq degrés en dessous de ma zone de confort. De nous servir du vin rouge pendant qu’il me parle du tribunal et que je lui parle de mes élèves.

– C’est quoi, le problème ? demanda-t-il.

– Rien. Je pense simplement à tout ce que je dois d’abord faire ici.

Il toussa, recula et, s’efforçant de garder une voix naturelle :

– Si tu as besoin de quoi que ce soit... De l’argent, peut-être ?

Je tressaillis. Il ne m’avait jamais proposé d’argent. On n’avait même jamais abordé ce sujet. Lui en avait, moi pas, c’est pourquoi nous évitions prudemment d’en parler, comme si c’était un feu susceptible de se transformer à toute vitesse en incendie fatal. Voilà pourquoi je ne parlais jamais non plus de mariage : il aurait fallu évoquer le contrat que son père n’aurait pas manqué d’exiger et que je n’aurais pas manqué de signer, et l’incendie se serait rapidement déclenché, prêt à nous dévorer.

– Non, merci, je n’ai pas besoin de ton argent.

– Ce n'est pas ce que je... Nicolette, je veux juste te dire que je peux t'aider. Laisse-moi t'aider, je t'en prie.

Peu de temps après notre rencontre, il m'avait avoué que j'incarnais tout ce qu'il avait toujours rêvé d'être. Quelqu'un qui avait su prendre la route de la liberté, qui s'était fait à la force du poignet. Je lui avais répondu qu'il fallait venir de rien pour en arriver là. Avoir bouffé de la vache enragée.

Ah oui ? Bah, si tu veux, j'en ai encore pour dix ans de crédits à rembourser...

Parfois je me demandais si, en cas de mariage, il solderait toutes mes dettes. Et en quoi ça ferait de moi une personne différente. Si je lui inspirerais toujours le même amour.

– Everett, merci, mais l'argent ne va rien régler.

Je refermai sa valise et la posai près de la cloison.

J'entendis une voiture prendre le grand virage, au loin.

– Ton taxi est arrivé, murmurai-je en passant les bras autour de sa taille et en posant la tête contre son torse.

– Tu y réfléchis, d'accord ?

Je desserrai mon étreinte. Je n'étais pas sûre de comprendre de quoi il parlait : sa proposition d'emménager avec lui ou d'accepter son argent ? Le fait qu'il mette ces deux sujets sur la table *maintenant* me déplaisait. Comme s'il avait besoin de me découvrir dans cette situation, en équilibre au bord d'un précipice insondable, pour avoir encore plus envie de moi.

– D'accord.

À voir l'expression de son visage, je me demandai si je ne venais pas d'accepter quelque chose contre mon gré.

– Si seulement je pouvais prolonger mon séjour...

Il m'attira vers lui et m'embrassa.

– Mais bon, je suis tout de même heureux d'avoir pu rencontrer ta famille.

Je ris.

– Oui, une vraie chance !

– Je suis sérieux...

Et, baissant la voix :

– Ce sont des gens bien.

– Ouais...

Je le laissai me serrer si fort que j'allais sans doute avoir la marque de son col de chemise sur la joue.

– Toi aussi, tu es un type bien, ajoutai-je.

Il s'écarta, laissa glisser ses mains le long de mes bras et considéra ma main gauche.

– Je dépose une déclaration de perte dès demain.

Je réprimai un gémissement.

– Elle va peut-être réapparaître... Elle doit être dans un de ces cartons encore à moitié pleins. Je vais fouiller...

– Préviens-moi si tu la retrouves.

Il fit rouler sa valise jusqu'à la porte d'entrée.

– Et, Nicolette...

Son regard interrompit les battements de mon cœur.

– Si tu n'es pas de retour le week-end prochain, je viens te chercher.

*
* *

Après avoir regardé le taxi s'éloigner, je poussai la porte, verrouillai la serrure et fis jouer la poignée pour m'assurer que je ne risquais pas d'être dérangée. Puis je fis le tour de la maison, inspectant chaque porte, fermant les fenêtres qu'Everett avait insisté pour ouvrir. Je coinçai le dossier d'une chaise contre la poignée de la porte de derrière – celle dont le verrou était cassé. Tout me semblait lent, laborieux, jusqu'à ma respiration. À cause de la chaleur. Cette foutue climatisation n'avait pas encore été réparée. Je me traînai jusqu'à la cuisine – j'avais besoin de boire. Quelque chose de froid. Idéalement, à base de caféine.

J'ouvris le réfrigérateur et y plongeai la tête, passant en revue mes options : Coca. Gatorade. Eau. Je m'agenouillai, inspirai profondément l'air froid. *Réagis, Nic*. Dans mon oreille, le feulement de l'électricité. La lumière du réfrigérateur inondait la pièce.

Soudain, un bruit strident retentit, le grincement d'une chaise sur le sol. La porte de derrière s'ouvrit en grand, je me retournai, dos au réfrigérateur, tâtonnant à la recherche d'un objet, n'importe lequel, pour me défendre.

Tyler se tenait devant moi, bras tremblants, couvert de sueur, de crasse et de quelque chose qui avait l'odeur de la terre et du pollen. Son corps secoué de soubresauts paraissait galvanisé par l'adrénaline. Il luttait pour rester immobile. Il fronça les sourcils devant la chaise renversée et scruta la pièce derrière moi.

– Tyler ? Qu'est-ce que tu fous ?

Une épaisse couche de boue recouvrait ses bottes de chantier. Je me relevai, fermai la porte du réfrigérateur, et un silence gêné retomba sur la maison.

– Tyler ? Qu'est-ce qui se passe ? Dis quelque chose !

– Il y a quelqu'un avec toi ?

Je savais qu'il pensait à *quelqu'un* en particulier.

– Il est parti.

Ses bras tremblaient toujours.

– Je suis toute seule...

Il n'allait pas bien. C'était de nouveau le Tyler de quinze ans, à l'enterrement de son frère. Assis sur le banc de l'église, à côté de sa mère qui tenait un drapeau américain plié sur ses genoux, il paraissait parfaitement immobile mais, en y regardant de plus près, on voyait son corps parcouru de frissons. J'étais certaine qu'il allait exploser en mille morceaux, et tous ces inconnus qui se pressaient autour de lui n'arrangeaient rien... Ou bien Tyler à dix-sept ans, le jour où nous étions sortis ensemble, quand j'avais rayé la portière de sa voiture et que je l'avais vu tellement tendu, nerveux. Constatant que je retenais mon souffle, dans l'attente de sa réaction, il avait lancé un simple : « *Bah, ce n'est que de la ferraille...* »

– Il n'y a que toi et moi, murmurai-je.

Il avança d'un pas. Un peu de boue séchée tomba sur le linoléum.

– Oh ! désolé, bredouilla-t-il en voyant qu'il salissait.

– Tu étais où ?

Mais il fixait ses chaussures et la boue par terre. J'avais peur qu'il reparte. Qu'il reparte, disparaisse et que je ne le revoie plus jamais.

– Attends un peu...

Je me baissai devant lui, tirai sur les lacets boueux de ses bottes. Sa respiration était rauque et, de près, j'aperçus une fine poudre jaune sur son pantalon. Je m'efforçais de contrôler mes mains, d'enrayer le malaise qui

commençait à monter en moi. *C'est Tyler. Ce n'est que Tyler.* Je venais de délayer sa première botte quand la sonnerie de mon téléphone sur la table nous fit tous deux sursauter. Tout en retirant son autre botte, Tyler me regarda traverser la cuisine pour prendre l'appel.

– C'est mon frère, dis-je en regardant l'écran d'un air contrarié.

Tyler réagit de la même façon. Je portai le smartphone à mon oreille.

– Nic, commença Daniel sans attendre mon « Allô », dis-moi où tu es.

– À la maison.

– Everett est avec toi ?

Je reconnus le bruit du vent dans son combiné. Daniel se déplaçait. Vite.

– Non. Il vient de partir. Je suis avec Tyler.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Tyler s'était rapproché : il se tenait au milieu de la pièce, tête inclinée, comme s'il essayait d'entendre la conversation. Je perçus le moteur de la voiture de Daniel qui démarrait.

– Écoute-moi bien, Nic. Tu vas sortir...

Je me liquéfiai de l'intérieur. Je jetai un nouveau coup d'œil en direction des bottes de Tyler.

– Sors *tout de suite*.

Je laissai retomber la main.

– Tyler ?

Je lâchai le téléphone, dont l'écran se fissura en tombant.

Du pollen. De la terre.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Sa voix se voulait calme mais laissait percer la panique.

Je regardai ses mains. La terre dure sous ses ongles. Le sang séché qui traçait une ligne entre son pouce et son index.

– Tyler... Qu'est-ce que tu as fait ?

Il serra le dossier d'une chaise. Ses doigts se crispèrent sur le bois.

– Je n'ai plus beaucoup de temps, Nic.

Alors, je l'entendis : indistinct, lointain. Le cri perçant d'une sirène.

Tic-tac, Nic.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il ferma les paupières et une onde traversa lentement tout son corps.

– Ils ont trouvé un cadavre à Johnson Farm.

Le champ de tournesols. Le pollen. La terre.

La sirène de plus en plus nette, insistante.

Tyler, de plus en plus près.

Et le temps parfaitement immobile, douloureusement immobile. Une invention de l'homme. Un outil de mesure. Une façon de comprendre le monde, de l'expliquer. Il peut se retourner sur lui-même et révéler certaines choses, si on le laisse faire.

Si on le laisse faire.

La veille

OceanofPDF.com

Jour 14

Le temps m'avait filé entre les doigts. J'avais fouillé dans les boîtes de papa remplies de vieux livres et de manuels en attendant qu'Everett s'endorme. J'avais sorti des bouts de papier glissés entre les pages, lu les annotations dans les marges. Minuit était passé depuis longtemps et je n'avais toujours rien trouvé de convaincant. C'était plus simple et plus sûr de tout jeter à la poubelle. Je stockai les boîtes dans le couloir pour les descendre au garage dans la matinée.

Un bruit de froissement de draps me ramena dans la chambre à pas feutrés. Everett était allongé au milieu du matelas, l'édredon jaune repoussé au pied de mon lit, gisant en tas. Il n'avait pas ce qu'on appelle un sommeil lourd, mais sa respiration était lente et scandée. Je posai une main sur son épaule : elle se mit à monter et à descendre au même rythme régulier.

Le réveil sur la table de chevet indiquait trois heures quatre. Parfait. Pile dans l'entre-deux de la nuit, cette parenthèse de temps suspendu entre le moment où chacun a regagné son lit – y compris les derniers clients du Kelly's Pub – et celui où les lève-tôt croisent les livreurs de journaux. Quand le monde est plongé dans un silence lourd d'attente.

Je quittai ma chambre, enjambai la latte de parquet grinçant et me rendis dans la chambre de mes parents. Là, j'ouvris le placard dans lequel s'entassaient les pantoufles élimées, les chaussures miteuses et les vêtements de travail dont mon père n'aurait plus jamais besoin. Je glissai une main dans la pantoufle où j'avais caché la clé en attendant de pouvoir vérifier – m'assurer – à quelle serrure elle était destinée. J'entrevis une empreinte de pas dans la descente de lit en fausse fourrure. L'acier de la clé était froid dans ma paume. Dans la pénombre, les motifs compliqués du porte-clés rectangulaire étaient invisibles mais, en serrant le poing, je sentis l'entrelacs infini de leur boucle refermée sur elle-même. *Tic-tac, Nic.*

Mes baskets m'attendaient à côté de la porte de derrière. Une bouffée d'air frais me caressa les bras. Everett avait dû ouvrir à nouveau les fenêtres du rez-de-chaussée.

Je les refermai et poussai les loquets.

Puis je disparus.

*
* *

Cette forêt m'appartient.

J'avais grandi avec elle. Elle partait de ma maison et s'étendait à travers la ville jusqu'au fleuve et aux cavernes, reliant tout à tout. Cela remontait à des années mais, si je cessais d'écouter ma raison pour me fier à mon instinct, je devais encore être capable de la parcourir en tous sens, de jour comme de nuit. Elle m'appartenait comme je lui appartenais. En temps normal, je n'aurais même pas eu besoin de me le rappeler. Mais, désormais, les inconnues étaient bien trop nombreuses. Toutes ces bêtes qui grouillent dès la tombée de la nuit, ces animaux nocturnes si dérangeants, ces créatures qui ont besoin de l'obscurité pour vivre. Ces choses qui respirent, grandissent, puis meurent. Toute cette vie en perpétuel mouvement.

Cette forêt m'appartient.

Je me répétais cette phrase en avançant parmi les arbres dont je caressais les troncs. C'est dans cette forêt que je m'échappais la nuit pour retrouver Tyler. Il garait sa camionnette sur le parking de la supérette et me rejoignait à mi-chemin dans une clairière que mon frère m'avait montrée quand nous étions gamins. Daniel et moi y avions construit un fort en branchages entouré d'une muraille de ronces *pour empêcher le monstre d'entrer*, m'avait-il expliqué. La tempête qui avait dévasté la forêt un peu plus tard avait détruit le fort. Comme Daniel était désormais trop grand pour s'en soucier, la clairière était devenue mon territoire, à moi et à moi seule.

C'était dans cette forêt qu'Annaleise avait été aperçue pour la dernière fois. Dans cette forêt aussi que nous avions organisé une battue, voilà dix ans, pour rechercher Corinne. Avant de remettre ça, la semaine dernière. Et je m'y retrouvais donc seule, dans cette parenthèse de temps habitée par les animaux nocturnes et les créatures avides d'obscurité.

Ma torche balayait la nuit, les branches basses, les racines surgissant de terre, de petites ombres détalant à mon approche. Je me résignais à ne plus être discrète : mes pas se firent plus bruyants, plus rapides.

Je franchis la dernière rangée d'arbres pour pénétrer sur le terrain des Carter. À l'écart de la maison principale, l'atelier d'Annaleise – son studio, à l'époque où elle rêvait d'intégrer une école d'art – était plongé dans le noir. Ni l'un ni l'autre n'étaient spécialement vastes, mais ils étaient entretenus correctement, à part la cour et le toit en bardeaux. Les lanternes sur la façade de la maison étaient allumées, comme si la mère d'Annaleise attendait son retour d'un instant à l'autre.

L'atelier avait été aménagé par son père dans un ancien garage, quelques années plus tôt (« *Ma fille est tellement prometteuse* », avait-il expliqué à papa). Mais c'était avant qu'il perde son travail (« *Dégraissage !* » s'était-il plaint à papa en buvant un verre sous le porche). Avant le divorce (« *Elle récupère la putain de baraque ! Une maison qui appartenait à ma famille !* »). Avant qu'il trouve un nouveau poste dans le Minnesota ou le Mississippi, je ne m'en souvenais jamais. À cette époque, « être prometteuse » semblait encore receler une once de vérité.

Par le passé, notre garage avait subi le même genre de rénovation pour Daniel. Trouver un lieu de vie à Cooley Ridge n'était pas aussi facile que dans le Nord. Pas d'appartements qui se libèrent régulièrement, et la plupart des locations étaient bloquées pour un an. Il y avait bien quelques logements au-dessus des boutiques dans la rue principale, des sous-sols ou

des mobile homes à louer. Mais Daniel avait décidé de rester et de réaménager le garage. C'était l'option la plus économique. Le chantier avait été confié à Ellison Construction – la société du père de Tyler –, mon père et mon frère donnant un coup de main pour réduire encore les frais.

Avant le début des travaux proprement dits, un auvent avait été construit entre la maison et le garage, après quoi les ouvriers avaient coulé une nouvelle dalle de béton sur le sol irrégulier en laissant des tranchées pour les canalisations. Mais ils n'étaient jamais allés jusqu'à la plomberie ou l'isolation : Corinne avait disparu et le monde avait cessé de tourner. Daniel avait changé d'avis sur la façon de dépenser ses économies, préférant vivre sous le même toit que papa. Quelques années plus tard, il avait acheté sa propre maison avec Laura.

Je pressentais qu'Annaleise avait d'autres projets que prendre racine à Cooley Ridge. N'était-elle pas déjà partie, une fois ? Certes, elle était revenue, mais j'aurais parié qu'elle et Cooley Ridge n'avaient plus rien à faire ensemble. Cet atelier était le sien, mais son frère lycéen pouvait l'occuper. Pour un peu, je l'aurais entendue plaider, chaque fois que le sujet revenait sur la table : « *C'est provisoire... En attendant qu'une occasion se présente. Que je trouve ma voie.* »

Une allée sinueuse menait de la route au flanc de l'ancien garage. Trois voitures, dont celle d'Annaleise, étaient garées sous l'auvent très large de la maison principale.

J'éteignis ma torche jusqu'à la porte arrière de l'atelier. Les dents de la clé me cisailaient la paume. Je respirai profondément et l'insérai dans la serrure. Les rainures glissèrent sans rencontrer de résistance. Ma main trembla lorsque je tournai la clé : la serrure s'ouvrit d'un coup.

Je franchis le seuil. L'angoisse électrisait mon corps. *Je ne devrais pas être ici.*

Je rallumai ma lampe en maintenant le faisceau baissé, loin des fenêtres. L'endroit ressemblait un peu à mon appartement, avec des demi-cloisons pour délimiter les pièces mais aucune porte. Devant moi, un lit *queen size* avec une couette blanche et une table à dessin contre le mur d'en face. Les fournitures étaient rangées dans des bacs parfaitement alignés.

De l'autre côté d'une cloison, un canapé faisait face à une télé murale. Il y avait peu de mobilier mais il était de bon goût. La décoration se caractérisait par un minimalisme étudié, sauf sur les murs : ils étaient tapissés de dessins, de croquis, au crayon ou au fusain apparemment, mais tout aussi dénués de couleur.

J'examinai chaque œuvre à la lueur de ma lampe. Certaines étaient encadrées – signées Annaleise, sans doute –, d'autres étaient des copies de photos célèbres. Marilyn Monroe, de trois quarts, tête baissée, sur fond de mur en brique. Une petite fille aux cheveux broussailleux soufflant sur son visage. Je l'avais déjà vue quelque part, mais impossible de me rappeler où. D'autres portraits ne m'évoquaient rien du tout. S'agissait-il de copies ou d'œuvres originales d'Annaleise ?

Tous ces dessins avaient un motif commun : une fille, seule. Vulnérable, triste, pleine de désirs inassouvis. Et tous ces portraits de filles alignés sur les murs me fixaient. *Regarde. Regarde-nous.*

Comme Annaleise sur les poteaux téléphoniques : silencieuses et réduites au silence.

Personne n'avait été surpris quand elle avait été admise dans une école d'art réputée. Collégienne, elle avait remporté le premier prix d'un concours de photos à l'échelle de l'État. Tous les journaux locaux en avaient parlé. Elle était parfaite dans le rôle de la fille-de-l'autre-côté-de-l'objectif : timide, les traits fins, de grands yeux et des gestes hésitants, précautionneux, pondérés. La force créatrice, clairvoyante, qui restait invisible. Tout le contraire de Corinne.

Je savais que les flics avaient fouillé l'atelier – il paraissait pourtant intact. Aucune trace de lutte non plus. De toute façon, on savait qu'elle était sortie se promener. Si on l'avait agressée, ce n'était pas ici. Pas de trace de son sac à main, mais peut-être était-elle partie avec. Sa voiture était toujours là. C'était le Grand Signe. Qui part sans prendre sa voiture ? Son téléphone portable n'ayant pas été retrouvé, les enquêteurs en avaient conclu qu'elle l'avait emporté – mais où ? Et comme il était éteint, impossible de le localiser.

Je fouillai son bureau. Son placard. L'armoire dans la salle d'eau. Même la poubelle, en pensant au test de grossesse retrouvé chez Corinne, caché dans une boîte de Skittles.

Rien. Un mouchoir, un stick de déodorant usagé, un emballage de savon. Bien sûr, quelqu'un pouvait très bien être passé avant les flics et avoir tout nettoyé pour épargner à Annaleise la gêne de voir découvertes des choses qu'elle voulait cacher.

J'ouvris les tiroirs de la commode. Tous les vêtements étaient rangés, pliés. Tous lui appartenaient. Aucun vêtement masculin. Pas de seconde brosse à dents près du lavabo, pas de messages laissés sur son bureau. Rien d'autre que l'ordinateur portable ultrafin à côté d'un assortiment de câbles. Je me mordillai le pouce. L'ordinateur avait forcément déjà été passé au peigne fin. Mais je pouvais l'emporter et le rapporter sans que personne s'en aperçoive. *Je pouvais.*

Je le pris avant de changer d'avis.

Au moment de sortir, je jetai un coup d'œil sous le lit. Une valise. Autre preuve qu'Annaleise n'était pas partie en voyage. À côté, une boîte blanche assez grande pour contenir un album photos. Je posai l'ordinateur sur le plancher et tirai la boîte vers moi. Je soulevai le couvercle : elle contenait les autres dessins, ceux qui n'étaient pas exposés sur les murs.

Je les passai en revue rapidement – la lampe-torche avait un goût métallique entre mes dents. Peut-être avait-elle caché quelque chose entre les feuilles ? Quelque chose qui avait échappé aux flics ? Mais non, seulement des dessins. D'autres filles au visage triste. Yeux ouverts, yeux clos. Perdues dans leurs pensées. Les contours étaient si peu marqués que je dus plisser les paupières pour distinguer leur expression. C'étaient plus des esquisses que des portraits achevés. À retoucher, rehausser d'ombres, remettre en volume. Tous ces visages se confondaient à mesure que je tournais les feuilles.

Soudain je m'interrompis, revins quelques dessins en arrière. Je pris la lampe de ma bouche et passai le faisceau sur les traits familiers, la courbe du sourire, les taches de rousseur à la commissure de l'œil droit. L'arc de Cupidon des lèvres, la jupe de paysanne flottant juste au-dessus des genoux...

Corinne.

Le croquis représentait Corinne. Non : c'était la copie d'une photo qui décorait un mur de ma chambre. Prise dans un champ de tournesols. Johnson Farm. À quelques villes de Cooley Ridge. C'était quasiment une attraction touristique, certaines personnes n'hésitaient pas à se coltiner un trajet de plusieurs heures en voiture pour y prendre quelques photos. C'était le décor préféré de Bailey.

Cette photo datait de l'été précédant notre dernière année de lycée. Bailey en avait pris une centaine ce jour-là. Corinne et moi posions l'une à côté de l'autre pendant si longtemps que nous finissions par oublier l'objectif. Bailey s'amusait à nous faire tourner sur nous-mêmes le plus vite possible et réglait un temps d'exposition plus long. Une fois la pellicule développée, nous apparaissions comme des visions floues, entêtantes. Des fantômes.

Je n'en avais choisi aucune. Je détestais voir nos corps confondus sans qu'on puisse nous distinguer l'une de l'autre. J'avais gardé uniquement celles où nous souriions, visages saisis dans une expression heureuse, et je les avais accrochées à mes murs comme une preuve.

Je figurais aussi sur la photo. Les yeux de Corinne étaient fermés et Bailey avait saisi son petit sourire d'une fraction de seconde. Elle était en train de nous raconter une histoire dont je ne me souvenais plus, en caressant les pétales d'un tournesol géant. Je me tenais derrière elle et la regardais en riant.

C'était ma photo préférée de nous deux. Mais Annaleise avait seulement dessiné le visage de Corinne. Elle m'avait effacée en remplissant de tournesols l'espace que j'occupais. Occultée, rayée de ce souvenir. Une excroissance inutile, facile à amputer. Sans moi, Corinne dégageait une impression de solitude et de tristesse, comme toutes les autres filles contenues dans la boîte.

Je passai à la feuille suivante et tombai sur un autre dessin calquant une photo où Corinne posait avec moi et Bailey. Corinne y figurait, là encore, toute seule, jetant un regard de dépit vers le côté. Sur la photo, elle et moi regardions Bailey en train de tourner, la tête en arrière, sa jupe blanche volant autour de ses jambes mates. À présent, Corinne se retrouvait seule au milieu d'un champ de tournesols.

Comment Annaleise s'était-elle débrouillée pour mettre la main sur ces putains de photos ? Elle avait dû venir chez moi. Entrer dans *ma* chambre. Qui était cette fille à côté de laquelle j'avais vécu pendant des années ?

Annaleise avait cinq ans de moins que moi et, à l'époque, on la remarquait à peine, d'autant que c'était une fille très discrète. Je me rappelle surtout qu'elle traversait cette phase inconfortable où l'enfant se mue en adolescente maigrichonne, hésitante.

Voilà tout ce que je savais d'elle : à la mort de ma mère, ses parents l'avaient chargée de nous apporter des petits plats cuisinés. Trois mois durant, chaque fois que j'ouvrais la porte, elle semblait se demander que faire de toute cette nourriture et restait là sans dire un mot. Elle n'avait sans doute pas beaucoup d'amis car je la voyais toujours seule. Elle avait remporté ce prix de photographie, mais je l'avais su grâce à Bailey, qui concourait également. Et elle aimait la glace à la fraise. En tout cas, elle en mangeait une à la fête foraine, dix ans plus tôt.

Elle se tenait seule près de l'entrée quand je m'étais échappée à toute vitesse de la grande roue. Au début, je ne l'avais pas vue. Je n'avais d'yeux que pour Tyler, qui m'attendait. C'est seulement après avoir été projetée à terre par le coup de poing de Daniel que, tournant la tête en essayant de dégager mon bras, j'avais aperçu son visage pétrifié derrière une boule de glace à la fraise dégoulinante, la langue à mi-chemin du cornet.

J'avais entendu un poing entrer en collision avec de la chair – un bruit de craquement – et je n'avais pas eu besoin de regarder pour comprendre ce qui venait de se passer. La boule était tombée du cornet et Annaleise s'était enfuie de la fête foraine en courant. J'avais vu des gouttes de sang s'écraser sur le bitume, Daniel plié en deux, les mains plaquées sur le nez, et Tyler secouant la main en jurant.

Je refermai la boîte et la remis à sa place sous le lit. Les portraits de Corinne, je les glissai sous l'écran du portable. De toute façon, ils étaient presque à moi.

*

* *

– Nicolette ?

Everett était assis de mon côté du lit et me regardait contempler l'espace vide des murs où se trouvaient auparavant mes photos.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je réfléchis.

J'ouvris le premier tiroir de la commode et sortis des vêtements de rechange.

J'avais caché l'ordinateur et les dessins dans le placard de mon père en même temps que cette fichue clé, avant de retourner en douce au lit. Mais il avait ouvert les yeux pendant que je me faufilais sous l'édredon et je les sentais posés sur moi.

– Est-ce que tu as dormi, au moins ? Quand je me suis réveillé, tu n'étais pas là.

– Un peu. Je ne trouvais pas le sommeil, du coup je suis redescendue emballer d'autres trucs...

Je me rendis dans la salle d'eau et ouvris le robinet de la douche. J'espérais qu'Everett laisserait tomber le sujet.

– Je t'ai entendue, dit-il.

Il se tenait à l'entrée de la salle d'eau et m'observait en train d'écraser le tube de dentifrice.

Tout en me brossant les dents, je l'interrogeai du regard en haussant les sourcils. Je gagnais du temps.

– Je t'ai entendue rentrer. Qu'est-ce que tu faisais dehors ?

D'un geste des mains, il indiqua la forêt de l'autre côté des murs. Everett avait grandi dans une ville où les rues n'étaient pas sûres, la nuit, pour une fille seule. Pour lui, la forêt était un territoire exotique ou dangereux, le théâtre d'aventures à partager avec des amis en buvant des bières tièdes sous la tente.

Je crachai dans le lavabo.

– Je suis allée me promener. Me rafraîchir les idées.

Je le sentais occuper l'espace autour de moi. Je retins mon souffle. Il savait comment obtenir la vérité. C'était son gagne-pain. Il lui suffisait de me travailler assez longtemps pour que je me brise en deux. Il excellait dans son métier.

Mais il n'insista pas.

– J'ai besoin d'aller à la bibliothèque ce matin, dit-il. Je peux prendre la voiture ?

Il était obligé de s'y rendre chaque fois qu'il devait utiliser Internet. La maison n'était même pas équipée d'une ligne téléphonique.

– Je te dépose.

Je fixai l'eau qui tournoyait dans le lavabo, mais mon esprit était ailleurs. De l'autre côté des arbres, parcourant les dessins d'Annaleise.

Il se matérialisa à côté de moi et, me prenant le menton, m'obligea à lui faire face. La brosse à dents fichée entre les lèvres, j'eus un mouvement de recul.

– Quoi ?

Il laissa retomber la main, mais son regard ne me quittait pas. Les coins de ses lèvres se baissèrent.

– Tu as l'air crevée. Tes yeux sont injectés de sang.

Je détournai la tête et reposai ma brosse à dents, puis me déshabillai avant d'entrer sous la douche.

– Tu sais, tu peux prendre quelque chose pour t'aider. Pour mieux dormir. On ira voir le médecin demain.

Aux commandes. Il prenait tout en charge. Établissait le plan de bataille. Désamorçait la crise.

La vapeur se mit à remplir lentement la salle d'eau. Même quand il sortit, Everett ne me quitta pas des yeux.

*
* *

Je m'arrêtai devant la bibliothèque, qui ressemblait à une bibliothèque seulement si vous saviez que c'en était une. Jadis une propriété de style victorien, de trois étages, bow-windows et porche filant, elle avait été partiellement réaménagée – cloisons abattues pour agrandir l'espace –, mais la cage d'escalier à large rampe et les toilettes vieillottes n'avaient pas bougé.

– Tu y restes combien de temps ? demandai-je.

– J'en ai bien pour la journée, désolé. Le procès a lieu la semaine prochaine.

– Vous refusez la négociation de peine ?

Il me décocha un coup d'œil cinglant.

– Ça, ça ne te regarde pas.

Ça ne me regardait jamais. Ce qui ne m'empêchait pas de poser la question. Quelques soirs avant mon départ pour Cooley Ridge, tandis que je m'évertuais à terminer tous mes dossiers de conseillère d'éducation pour l'année, Everett travaillait sur son affaire, assis juste en face de moi, le contenu de son attaché-case éparpillé sur la table. J'avais attrapé quelques feuillets du bout des doigts, parcouru les passages surlignés en jaune, les notes griffonnées en marge.

– L'affaire Parlito ? avais-je demandé.

Everett s'employait à faire retirer du dossier une série de localisations téléphoniques embarrassantes pour son client. Et, si j'avais bien lu, la partie adverse avait proposé une négociation de peine.

Il avait souri et récupéré ses papiers. Puis, tendant le bras sous la table, il m'avait pincé le mollet. C'était notre petit rituel, à chacune de mes questions. Il ne me disait jamais rien. Et, pour être tout à fait honnête, j'aimais ça. Qu'il soit bon dans son métier mais aussi foncièrement bon tout court.

– Tu m'appelles quand tu as fini ? demandai-je, les yeux mi-clos devant l'éclat du soleil sur le pare-brise.

Il m'attrapa le coude avant d'ouvrir sa portière.

– Prends rendez-vous avec un médecin, Nicolette.

*

* *

Parfois, quand je ne suis pas concentrée sur ce que je fais, je me retrouve dans un endroit où je n'avais pas du tout l'intention de me rendre. Comme si ma mémoire musculaire prenait le contrôle. J'atterris à l'école au lieu de faire mes courses au supermarché. Dans le métro alors que j'avais rendez-vous à la banque. Je prends la voiture pour aller chez Daniel et je me gare devant la maison de Corinne. Sans doute le même phénomène venait-il de se produire, puisque, bien décidée à rentrer à la maison, je venais de m'arrêter au coin du Kelly's Pub.

Mes yeux passèrent de la vitrine à l'auvent, puis du bloc du climatiseur accroché en façade à la fenêtre à l'étage. Le store était ouvert.

J'avais besoin de lui parler, de toute façon. Et il ne répondait jamais à mes messages – mais ça, je ne pouvais pas le lui reprocher.

Je poussai la porte et pénétraï dans le vestibule. Le tintement de la clochette me serra la gorge. Au moins, le soir, il y avait trop de bruit pour qu'on l'entende. En me dirigeant vers l'escalier étroit, je sentis une odeur de fumée, de graillon et de rance. « Il n'est pas là ! » cria une voix, et une vague de rires déferla dans la salle assombrie.

Je grimpai les marches deux par deux et arrivai devant une alcôve munie de deux portes. Je m'approchai de celle de droite, frappai trois coups rapides, attendis. Encore trois coups. Je pressai mon oreille contre la porte. Puis sortis mon portable et composai son numéro. Quelque part derrière la porte, le bourdonnement cadencé d'un téléphone en mode vibreur. Puis, dans mon oreille, sa voix : « *Salut, c'est Tyler. Laissez un message.* » Peut-être qu'il prenait sa douche. Je guettaï le moindre bruit d'eau dans les canalisations ou de mouvement derrière la porte. Je rappelai. De nouveau : vibreur, messagerie, rien d'autre.

Nouveaux éclats de rire au rez-de-chaussée. Je regardai l'heure sur mon écran : treize heures, dimanche. Le nouvel horaire pour se cuire. Pendant les congés scolaires, c'était souvent au Kelly's que je récupérais mon père. Mais pas si tôt. Jamais si tôt.

Je m'apprêtais à partir, mais la sensation glaçante d'être observée me saisit, de la nuque jusqu'à la chute des reins. La cage d'escalier était vide. La porte en bas était fermée. Je guettaï un bruit de mouvement, un froissement de vêtements derrière les murs, une respiration dans les bouches de ventilation. Une ombre coupait le mince rai de lumière sous la porte du deuxième appartement, de l'autre côté du palier, mais elle ne bougeait pas. Je m'approchai en essayant de faire le moins de bruit possible.

Peut-être était-ce dû à l'angle, aux reflets du soleil ou aux meubles mais... je collai mon œil au judas et vis mon propre visage déformé comme dans un palais des glaces : yeux trop gros, bouche trop petite, le tout vertigineusement étiré.

Je frappai un coup, en douceur, mais l'ombre ne bougea pas. Les poils se dressèrent sur ma nuque. Je fermai les yeux, comptai jusqu'à dix. C'est classique, quand on mène une enquête – sentir des yeux partout sur soi,

soupçonner tout le monde. Tout peut facilement voler en éclats si on ne garde pas le contrôle. *Le contrôle.*

Je descendis l'escalier en courant – les marches creuses résonnaient sous mes pas – et traversai le hall du bar. Une foule de visages que je connaissais vaguement se tourna dans ma direction et un homme se pencha vers son voisin pour lui parler. Je lus sur ses lèvres : *La fille de Patrick Farrell* et l'autre inclina sa canette de bière vers sa bouche.

Je tentai de croiser le regard du barman, mais il ne me voyait pas, ou je ne l'intéressais pas. Sans doute la seconde hypothèse. Je tapotai sur le comptoir.

– Jackson, dis-je en essayant de ne pas élever la voix.

Il finit de laver et d'empiler les assiettes – les muscles et les tendons saillaient sur ses avant-bras –, puis il s'approcha. Ses yeux verts injectés de sang se plantèrent dans les miens.

– Ouais, Nic ?

– Qui habite l'appart du dessus ? En face de chez Tyler ?

Il passa une main cuivrée sur son visage parcheminé.

– Moi. Pourquoi ?

Je secouai la tête.

– Comme ça.

Il fallait que je rentre. Que je fouille l'ordinateur. Que je le rapporte chez Annaleise avant que quelqu'un ait l'idée de le chercher.

Jackson me regarda de la tête aux pieds.

– Assieds-toi, Nic. Ça pourrait te faire du bien.

Il me versa un shot dans un verre bordé de traces de lèvres.

– Vodka, hein ? C’est pour moi.

Mon estomac se révolta et je lui rendis son verre en le faisant glisser sur la surface poisseuse du bar.

– Je dois y aller.

Il m’attrapa le bras. Son sourire taquin tentait d’atténuer la vigueur de sa poigne. Il se détourna des autres clients et :

– Je viens de voir passer une voiture bleue trois fois en une demi-heure. Tu n’es pas la seule à chercher Tyler. Il est parti pour le week-end.

Parti pour le week-end.

Avec son téléphone là-haut.

– C’est juste que j’étais dans le coin..., dis-je.

– Bien sûr.

Je me demandai si Jackson en savait davantage, mais son visage ne trahissait rien. Il pencha la tête, ses doigts encerclèrent mon poignet.

Un homme à l’autre bout du comptoir leva son verre – un ami de mon père ou, plutôt, un compagnon de beuverie. Ses cheveux grisonnaient et ses joues rouges luisantes évoquaient des pommes.

– Amitiés à vot’ père, gamine ! Tout va bien ?

Ses yeux glissèrent vers la main de Jackson avant de revenir sur moi.

– Oui, tout va bien, répondis-je en retirant mon bras.

Jackson fronça les sourcils, vida mon shot et abattit son verre sur le bar.

– Il y a de la tension dans l’air, Nic. Tu la sens, pas vrai ?

Comme un voile électrostatique. Un filet qui se referme. Une voiture qui tourne dans le quartier. Deux semaines après avoir fouillé dans le passé, tous les mensonges remontaient à la surface. Annaleise disparue, la boîte

contenant les indices de l'enquête sur Corinne secouée, vidée. Tous les noms renversés...

J'étais devant la porte d'entrée quand je la vis. Une berline bleue aux vitres fumées qui roulait au pas le long du pâté de maisons. J'attendis qu'elle disparaisse au coin de la rue pour rejoindre ma voiture.

*
* *

L'ordinateur d'Annaleise n'avait pas de mot de passe, ce qui me sembla d'abord bizarre. Puis, à la réflexion, pas tant que ça : après tout, elle vivait seule au milieu de nulle part. À moins que la police ait cracké la protection sans la rétablir. Je passai en revue les dossiers contenant les projets de fac, les lettres de motivation pour l'école d'art, en les classant par date de dernière modification afin de repérer les éléments récents ou potentiellement intéressants. Je procédai de même avec les photos.

Leur unique critère de classement était la date, l'ordre chronologique : de cinq ans à trois semaines. Je m'attardai sur une photo de Tyler dans sa camionnette, bouche entrouverte, main légèrement tendue. « *Souris !* » dit-elle. *Il lève la main pour la saluer ou pour l'empêcher de déclencher.* Un moment suspendu. Cent scénarios possibles simultanément. Les photos les plus récentes concernaient la fête foraine de cette année. La grande roue se dressait dans le ciel, nacelles vides, scintillements de lumières dans le crépuscule. Une fillette dévorant sa barbe à papa, la bouche poisseuse de sucre rose, les filaments cotonneux fondant au contact de ses lèvres. Des vendeurs distribuant des hot-dogs et rendant la monnaie à des clients déjà penchés vers leurs enfants, déjà repartis vers leur vie.

J'imaginai Annaleise dans ce décor. Témoin de ces histoires, spectatrice de ces existences qui se déroulaient sous ses yeux. Je refermai l'album, retournai au dossier. Et remarquai aussitôt les discordances : les noms des fichiers image classés par ordre numérique ne se suivaient pas

exactement, révélaiient des lacunes, des *trous*. La corbeille avait été vidée. Annaleise n'aimait peut-être pas le résultat de ses tirages. Mais je n'arrivais pas à me défaire de l'impression que quelqu'un avait fait le ménage, supprimé des photos qu'il ou elle jugeait compromettantes. Je notai les dates correspondant à cette suppression : un groupe de fichiers qui remontaient à quatre ou cinq mois.

Quand Everett m'appela pour que j'aille le chercher à la bibliothèque, j'avais passé à la loupe le moindre recoin du disque dur. Trouvé les albums contenant les scans de mes photos et les photos de ses propres dessins. J'avais consulté son historique de recherche sur Internet : les derniers sites étaient pour la plupart des sites d'écoles d'art ou d'offres d'emploi.

Bon Dieu, Annaleise, où est-ce que tu es fourrée ?

Je nettoyai le clavier et le reste de l'ordinateur et glissai la clé de l'atelier dans la poche de mon short. Le métal avait été chauffé par le soleil. Je cacherais le tout de nouveau dans le placard de papa jusqu'à ce que le soir tombe et que le monde s'endorme, silencieux.

*

* *

Mises bout à bout, toutes les conversations que j'avais eues avec Annaleise ne devaient pas excéder une heure. Pourtant, une connexion intangible et étrange me reliait à elle, la rattachait à mes souvenirs les plus marquants.

Car, dans cette boîte que j'imaginai cachée dans un coin du poste de police, hors de portée, son nom était pour toujours associé aux nôtres. Les flics nous avaient tous interrogés au sujet de cette fameuse soirée : pourquoi Daniel avait le nez cassé, pourquoi Tyler avait les phalanges en sang, pourquoi j'avais l'air de m'être battue... C'était Tyler qui s'était souvenu d'elle. Il leur avait dit : « *La fille Carter... Son prénom commence par un A... Elle était là. Elle nous a vus.* »

Je supposais qu'ils l'avaient questionnée à son tour et qu'elle avait confirmé notre version des faits, car nous n'avions plus jamais été interrogés.

Annaleise nous avait servi d'alibi.

OceanofPDF.com

Jour 13

– Everett est là, dis-je.

Recroquevillée dans un coin de la salle d'eau, je chuchotais dans mon téléphone pendant que la douche coulait.

– Everett est où ? répondit Daniel.

La vapeur emplissait la pièce, couvrait le miroir d'une fine couche brumeuse.

– *Ici !*

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

– Dans ma chambre. Je l'avais appelé au sujet de papa, il a carrément débarqué hier pour m'aider. Et ça, pour aider, il aide !

J'entendais Laura à l'arrière-plan maugréer à propos des odeurs de peinture, du bébé. « *Ouvre cette putain de fenêtre !* » Pendant un court moment, je ressentis un élan d'amour pour elle.

– Bon, bon, très bien.

Il y eut une pause. Sans doute le temps pour mon frère de s'éloigner de Laura.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ?

J'entrouvris la porte et la vapeur s'insinua dans ma chambre, aspirée en volutes par les grilles d'aération. Everett était toujours au lit, étendu sur le ventre. Je pariai sur une gueule de bois. Je refermai doucement la porte, traversai la salle d'eau et sortis par l'autre accès, qui donnait sur l'ancienne chambre de Daniel.

– Je lui ai dit la vérité, qu'est-ce que tu crois ? Que la police essaie d'interroger papa à propos de la disparition d'une jeune fille il y a dix ans,

sans tenir compte de son état mental. Everett a débarqué au poste de police *et* à Grand Pines en menaçant de porter plainte si ça se reproduisait.

– Et c’est tout ? Il a fini ?

– Il a encore un truc à faire lundi. Récupérer un document signé par le médecin, ce genre de choses. D’ici là, ils ne tenteront rien.

– Donc il reste jusqu’à lundi ?

– On dirait bien.

J’entendis de nouveau Laura : « *Qui reste jusqu’à lundi ?* » Puis les bruits me parvinrent étouffés, comme si Daniel couvrait le combiné avec sa main. Il toussa.

– Laura veut que tu l’amènes avec toi pour le dîner de ce soir.

– Remercie-la mais...

– Parfait. Dix-huit heures, Nic !

*

* *

Je ne réveillai pas Everett avant midi, et seulement parce que son travail s’entassait au milieu de la table du séjour et qu’il allait devoir rattraper le temps perdu la veille. Je lui donnai un petit coup sur l’épaule, des analgésiques dans une main, un verre d’eau dans l’autre. Il geignit en roulant sur lui-même. Son regard balaya la pièce dans un effort pour se réorienter.

– Salut, toi ! dis-je en m’agenouillant sur le lit et en essayant de dissimuler mon sourire.

C’était le matin qu’Everett me plaisait le plus, quand il était paresseux, malléable, que ses pensées accusaient quelques secondes de retard. Sa

surprise quand il prenait enfin conscience de ce qui lui arrivait. Puis la caféine irriguait son flux sanguin et son esprit s'affûtait.

Je l'aimais plus encore les rares matins où il se réveillait dans mon appartement, s'asseyait dans le lit et tâtonnait pour couper l'alarme de son téléphone, perturbé par la distance entre le lit et la table de chevet, la configuration du studio et les meubles peints.

– Salut, répondit-il avant de grimacer.

Il se redressa, s'appuya sur les coudes et avala les comprimés avant de s'affaler de nouveau.

– Tu veux rester encore un peu au lit ?

Il tourna le regard vers la pendule, jeta un bras sur ses yeux.

– Ooooh ! non.

Il avait dormi presque douze heures. Pendant ce temps, j'avais déplacé tous les cartons de la salle à manger au garage. Empilés contre les murs, ils étaient classés selon leur destinataire : *Papa. Daniel. Moi.*

Tout le reste, qui occupait le milieu du garage sous la forme de sacs-poubelles, devait partir : livres de cuisine, figurines en verre, magazines périmés, rideaux à motifs floraux qui avaient connu des jours meilleurs, vieilles facturettes de carte bancaire et stylos vidés de leur encre.

– Le café est prêt. Descends quand tu veux.

*

* *

Je me remplis un mug et restai devant la fenêtre de la cuisine qui donnait sur le porche de derrière et sur la forêt. Everett frôla mon bras. Je sursautai.

– Pardon, je ne voulais pas te faire peur, dit-il en tendant le bras devant moi pour attraper la cafetière.

Je bus une gorgée, mais le café avait une saveur âcre qui me laissa un arrière-goût écœurant. Je vidai mon mug dans l'évier pendant qu'Everett se servait.

– Je vais en refaire, annonçai-je.

Il porta la tasse fumante à ses lèvres.

– Jolie vue.

En fait de vue, la seule dont nous pouvions profiter au creux de la vallée était constituée d'arbres, mais c'était toujours mieux, sans doute, que ce que propose la ville : immeubles et coins de ciel ou, chez moi, le parking. Et puis, derrière la maison, une colline offrait un beau panorama sur la vallée d'un côté et sur la forêt descendant jusqu'au fleuve de l'autre. Il faudrait que je l'y emmène, un jour. Lui montrer quelque chose qui en vaille la peine. Je lui dirais : « *Cette terre appartient à ma famille depuis trois générations.* » Ce n'était pas grand-chose, mais mon père avait raison sur un point : si petite soit-elle, elle était à nous. La propriété des Carter jouxtait la nôtre au niveau d'un ruisseau. Asséché depuis longtemps, ce n'était plus qu'un fossé étroit s'aplanissant d'année en année sous l'effet de l'érosion et de la décomposition des feuilles. La génération suivante serait obligée d'installer une clôture ou de planter un écriteau pour définir la limite entre les deux terrains.

Everett ne resta pas longtemps à la fenêtre. Il s'effondra sur une chaise et but son café en se frottant la tempe.

– Bon Dieu, qu'est-ce qu'ils servent dans les bars, par ici ? Dis-moi que c'était de l'alcool de contrebande, que je ne me sente pas complètement merdique...

J'ouvris un placard et comptai les tasses.

– C’est ça, le Sud ! Ils t’en donnent toujours pour ton argent. Pas le genre à couper à l’eau pour gonfler les prix.

Je pouvais apporter la porcelaine de mariage à Daniel ce soir et j’en aurais presque fini avec la cuisine. J’en profiterais aussi pour lui laisser l’argent avant qu’il s’en aperçoive et qu’il refuse. De toute façon, avec Everett dans les parages, c’était tout ce que je pourrais terminer.

– Daniel et Laura nous invitent à dîner ce soir.

– Formidable ! Et encore plus formidable s’ils ont Internet...

– J’en suis sûre. Mais Laura doit avoir à peu près trois cents questions à poser sur notre mariage. Prépare-toi !

Il releva la tête. Grand sourire.

– Ah ! oui, trois cents ?

– Le prix à payer pour avoir accès à Internet.

– C’est honnête.

Il se rendit dans la salle à manger où l’attendaient son ordinateur et sa mallette. J’avais rangé et classé la plupart des cartons dans une petite alcôve visible depuis la cuisine.

Il balaya du regard la pièce vide.

– Beau boulot ! Depuis combien de temps tu es debout ?

– Un petit moment.

J’ouvris le reste des placards, rétrécissant davantage encore la pièce, comme si les murs se refermaient sur nous.

– Regarde un peu tout ce qu’il reste à faire.

– Oui, eh bien, j’aurais sûrement pu boucler ça en deux fois moins de temps si tu avais bien voulu attendre que...

– Everett, s’il te plaît.

Il tapota son stylo sur la table de la salle à manger.

– Tu es stressée.

Je pris une pile d’assiettes et la posai en face de lui.

– Bien sûr que je suis stressée. Imagine *ton* père traité comme ça par la police.

– C’est bon, calme-toi.

Brusquement, je détestai cet accent raisonnable dans sa voix. Condescendant. Il remua sur son siège, le bois grinça sur le plancher.

– En parlant de ton père, Nicolette...

– Oui ?

Je croisai les bras sur ma poitrine.

– Je peux empêcher qu’on l’interroge, mais je ne peux pas lui interdire de fournir de nouvelles informations de son plein gré. Tu le comprends, n’est-ce pas ?

Mon ventre se noua.

– Mais il ne sait même pas ce qu’il raconte ! Il est au bord de la sénilité ! *Tu* le comprends, n’est-ce pas ?

Il hocha la tête, alluma son ordinateur, me coula un regard par en dessous et revint à son écran.

– Est-ce qu’il est possible qu’il ait quelque chose à voir avec ça ?

– Avec quoi ?

Il regardait toujours l’écran, comme s’il était en train de travailler. Mais je le connaissais trop bien.

– La fille. Il y a dix ans.

– Non, Everett. *Bon sang...* Et elle s'appelle Corinne. Ce n'était pas juste *une fille*. C'était ma meilleure amie.

Il parut déstabilisé. Son regard se fit flottant, comme s'il venait de se réveiller dans mon appartement rempli de mobilier peint.

– Tu réagis comme si j'étais censé le savoir mais tu ne l'as jamais mentionnée. Pas une seule fois. Ne te mets pas en colère contre moi sous prétexte que tu n'as pas daigné me parler d'elle, d'accord ?

Daigné. Comme si j'avais manqué à mon devoir. Comme si j'avais fauté. Comme si j'avais échoué. Toutes les histoires dont je ne lui avais pas parlé... Corinne avec moi dans le bureau du principal. Corinne avec ma mère et moi dans la cuisine, couvertes de farine, léchant le sucre sur nos lèvres. Corinne avec moi à l'arrière de la voiture de l'agent Brick, engagé depuis un mois, qui essaie de rester sérieux en nous disant : « *Je ne suis pas taxi. La prochaine fois que je vous emmène au poste, débrouillez-vous pour que vos parents viennent vous chercher.* » Corinne était associée à presque tous mes souvenirs d'enfance. Pourtant, Everett n'avait jamais entendu son nom.

Il n'aimait pas être surpris par des détails. Un jour, au beau milieu d'un tribunal, il s'était retrouvé pris de court par une information que son client lui avait tue, et il avait perdu le procès. Pour lui, c'était une issue imprévisible, inenvisageable, qu'il avait prise de plein fouet. Il s'était renfermé. Il était devenu impénétrable. Hors d'atteinte. À deux doigts de la dépression. « *Tu ne peux pas comprendre* », répétait-il sans cesse, et il avait raison. Trois jours plus tard, il avait débuté une nouvelle affaire et il était redevenu l'Everett que je connaissais. Il n'avait plus jamais évoqué cet épisode.

Si Corinne était encore là, elle aurait appuyé encore et encore sur cette blessure jusqu'à ce qu'il tombe le masque. Alors, il lui aurait livré toute sa vulnérabilité. Et lui avec.

J'étais plus compréhensive envers les failles des gens. À chacun ses démons – et je ne faisais pas exception à la règle.

– Je ne sais rien de toi depuis le lycée non plus, lui fis-je remarquer. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'on s'en fiche.

– Ma famille ne s'est pas retrouvée impliquée dans une enquête potentiellement criminelle.

Il ne me regarda pas en disant cela.

Je me penchai sur la table. Mes paumes étaient moites sur le bois.

– Oh... je comprends ! Ça ne serait pas bon pour ton image, c'est ça ? Ni pour celle de ta famille parfaite ?

Il frappa du poing sur la table. À voir l'expression de son visage, il était aussi surpris que moi par cet éclat de violence. Il passa une main dans ses cheveux, puis s'adossa à sa chaise en me dévisageant.

– Je ne te reconnais pas, dit-il.

Et j'en étais seule responsable. Je n'étais pas certaine qu'Everett ait jamais perçu qui j'étais vraiment. Nous avions commencé à sortir ensemble pendant mes vacances d'été, que j'avais entièrement passées dans le rôle de la petite amie d'Everett. Je pouvais être tout ce qui lui faisait plaisir, quand ça lui faisait plaisir. J'étais la définition même de la souplesse. Je pouvais lui apporter son déjeuner au bureau, dire bonjour à son père, sortir aussi longtemps que je le voulais et dormir jusqu'à midi. Je pouvais aider sa sœur à déménager, chiner dans des brocantes tout l'après-midi et le retrouver à son retour du bureau, disponible, toujours prête à suivre ses projets pour la

soirée. Lorsque j'avais moi-même repris le travail, je m'étais aperçue que nous avions presque vécu trois étés en un.

Je m'étais effacée, rendue discrète pour me fondre dans sa vie d'avant. Un an plus tard, il énumérait les choses qu'il savait de moi comme des indices présentés à un procès, soigneusement prélevés sur la scène de crime, mis sous sachet, étiquetés : *Nicolette Farrell. Âge : vingt-huit ans. Père : Patrick Farrell, démence vasculaire consécutive à une attaque. Mère : Shana Farrell, emportée par un cancer. Ville natale : Cooley Ridge, Caroline du Nord. Formation : licence en psychologie, master en sciences de l'éducation. Frère : Daniel, expert en sinistres pour les assurances. Plats préférés, émissions favorites, les choses que j'aimais, pour quelles raisons je les aimais...* Pour Everett, mon passé n'avait jamais existé autrement que comme une liste de faits.

– Je ne suis pas venu ici pour qu'on se dispute.

– Je sais, dis-je en inspirant profondément. Corinne était complètement barrée et je ne m'en suis pas rendu compte. Ou j'ai fermé les yeux. Je ne sais pas. Et l'enquête... c'était du grand n'importe quoi. Mais mon père n'a rien fait.

– Eh bien, raconte-moi. Raconte-moi toute l'histoire.

Devant mes réticences, il leva les mains comme pour prévenir un refus.

– C'est mon boulot. Et je suis plutôt bon en la matière.

L'histoire. C'était exactement ça, maintenant. Une histoire pleine de trous que nous tentions de combler avec des choses qui ont du sens. Une histoire avec des points de vue différents, des narrateurs différents et, au centre : une fille.

– On avait dix-huit ans, tout juste sorties du lycée...

Ma voix se fit grave, lancinante – même à mes oreilles. Une voix habitée.

– On était à la même période qu’aujourd’hui, il y a dix ans. La fête foraine s’était installée en ville, exactement comme la semaine dernière. Et on était allés y faire un tour, ce soir-là.

– Qui ça, *on* ?

– Nous tous. Tout le monde, quoi.

– Même ton père ?

Une scène surgit devant mes yeux : moi à la barre, interrogée par Everett. L’avocat en quête de vérité.

– Non, pas mon père. Daniel, Corinne, une autre amie, Bailey, et moi. Nous étions venus dans la voiture de Daniel. On devait rejoindre nos amis sur place, tous nos amis.

– Et vous êtes repartis ensemble ?

– Everett, tu me laisses raconter mon histoire ou tu veux me soumettre à un contre-interrogatoire ?

Il croisa les mains sur la table.

– Pardon. Déformation professionnelle.

Mes membres se crispèrent. Trop de caféine. Je fis les cent pas devant la table pour les détendre.

– Non, on n’est pas repartis ensemble. Daniel et moi, on s’est battus et après, c’était un peu le bordel. Alors me rappeler qui est resté, qui est reparti avec qui... Mais je sais que, quand je suis partie accompagnée, Corinne était encore là.

Je haussai les épaules.

– Voilà ma version de l’histoire. Ensuite, Bailey est partie à la recherche de Corinne mais, comme elle ne la trouvait pas, mon frère est venu la récupérer un peu plus tard. Elle pensait que Corinne était rentrée avec son ex, Jackson. Mais Jackson prétend qu’il ne l’a pas vue ce soir-là.

Everett avala une gorgée de café, en silence, attendant la suite.

– Sa mère a appelé chez moi le lendemain matin, puis chez Bailey et chez Jackson. Elle la cherchait. Quand le soir est tombé, une battue avait déjà été organisée dans la forêt.

– C’est tout ?

– C’est tout.

Impossible d’expliquer la suite à quelqu’un qui n’y était pas. Qui ne la connaissait pas, qui ne nous connaissait pas. Quelqu’un pour qui une histoire n’est que la version simplifiée d’une chaîne d’événements complexes, un résumé de phrases toutes faites, à la fois percutantes et assourdies.

– Je connais la musique, Nicolette.

J’acquiesçai, mais restai debout. Sans m’approcher de lui.

– À cause de l’enquête pitoyable, l’ambiance est devenue vraiment pourrie. Les gens ont commencé à s’accuser les uns les autres, à balancer des horreurs sur Corinne... Un grand déballage de secrets, de rumeurs, de soupçons... Un vrai carnage. Je suis partie à la fin de l’été, mais rien n’a changé depuis. Et on ne l’a jamais retrouvée.

Everett laissa passer un temps. La lueur sur son visage s’assombrit quand l’écran de son ordinateur se mit en veille.

– Alors, qui a fait le coup ?

– Pardon ?

– Je veux dire, si je pousse la porte d’un bar....

Il frissonna.

– ... quand je me serai remis de ma cuite d’hier, en tout cas... Si j’entre dans un bar et qu’après avoir offert ma tournée, je demande aux clients ce qui est arrivé à Corinne, qu’est-ce qu’ils vont me répondre ? Il y a toujours un nom. Même si elle n’aboutit pas forcément à une arrestation et à un procès, il y a toujours une hypothèse communément admise. Alors, quel nom ?

– Jackson. Jackson Porter.

– Le petit ami ?

J’aurais voulu lui dire : « *Celui qui t’a servi au bar hier.* » Mais non : *le petit ami*, c’était le rôle que l’enquête lui avait donné.

– Exact.

Everett but une autre gorgée puis réendossa son costume d’avocat :

– C’est souvent le cas. Et il est également soupçonné pour l’autre fille ?

– Annaleise.

Je me tournai vers la fenêtre.

– Je ne sais pas. Possible.

– Et toi, tu en penses quoi ? C’est lui ?

– Je ne sais pas.

Il y avait trop de choses à expliquer, trop de choses que le contre-interrogatoire du témoin à la barre aurait simplifiées à l’extrême.

– Le truc, c’est que Jackson et Corinne se disputaient tout le temps. Ça n’avait rien d’inhabituel.

Ils passaient au moins la moitié de leur temps à rompre et le reste du temps à se remettre ensemble. À coup sûr, si Corinne n'avait pas disparu, ils y seraient encore. Elle, l'obligeant à faire des choses qu'il n'aurait pas dû faire ; lui, poussé à bout, finissant par la quitter ; elle lui « pardonnant » ; et lui revenant vers elle. Il revenait toujours vers elle.

Peu importe qu'elle ait un jour mis Bailey au défi de lui voler un baiser alors qu'il était plus qu'ivre mort. Ou bien qu'une fois sur deux Corinne lui ait posé des lapins. Ou alors qu'elle ait régulièrement débarqué chez moi sans prévenir, en me jurant qu'on avait prévu de se voir. « *Comment tu as pu oublier ? Tu as les fils qui se touchent ou quoi ?* »

Peu importe qu'elle ait été constamment en demande de preuves de loyauté de notre part.

– Elle aimait bien le mettre à l'épreuve. Elle mettait tout le monde à l'épreuve. Mais il n'a jamais cessé de l'aimer.

Everett leva un sourcil.

– Et c'était ta meilleure amie ?

– Oui, Everett. Elle était belle, elle était farouche, et je la connaissais depuis toujours. Elle me connaissait mieux que personne. Ça compte beaucoup pour moi, tu sais.

– Si tu le dis.

Il retourna à son travail, calme, dans sa bulle. Me laissant gavée d'adrénaline.

Everett n'avait jamais été une adolescente. Il existe peut-être certaines similitudes dans les relations entre jeunes garçons, quelque chose qui frémit sous la surface d'une amitié. Mais je m'en tenais à la vérité la plus élémentaire : quand une fille comme Corinne se mettait à vous aimer, vous

ne demandiez pas pourquoi. Vous espériez seulement que ça ne changerait pas.

Tyler n'avait jamais compris, lui non plus. Fatalement, c'était à cause de lui que nous nous étions éloignées l'une de l'autre. Vacances d'hiver, dernière année : Corinne m'avait traînée dans une soirée où je n'avais pas envie d'aller, surtout parce que mon frère s'y rendait aussi. « *Ne dis rien à Tyler, c'est une surprise* », m'avait-elle glissé. Elle m'avait demandé de mettre nos affaires au vestiaire et, de l'intérieur de la maison, je l'avais vue se jeter au cou de Tyler, resté dehors, assis à l'arrière de sa camionnette, jambes pendantes sur le hayon baissé. Il l'avait repoussée, pas violemment mais fermement, et Corinne avait titubé avant de heurter la voiture garée à côté.

– Connard ! C'est de la violence domestique, ça ! avait-elle lancé en se frottant la hanche tandis qu'un attroupement se formait.

Moi, j'étais sortie dès que je l'avais vue se pencher vers Tyler.

– Tu ne m'intéresses pas, avait-il répondu.

Puis, scrutant la foule du regard, il m'avait aperçue et s'était frayé un chemin jusqu'à moi, puis dans la maison. Derrière nous, Corinne était déjà occupée à raconter sa mésaventure à qui voulait l'entendre.

– Tu te demandais vraiment comment j'allais réagir ? m'avait demandé Tyler. Je ne rentre pas dans ses petits jeux. Ne perds pas ton temps à y jouer avec moi, Nic.

– Ce n'est pas ce que j'ai fait. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait derrière la tête.

Quand ses yeux avaient balayé la foule, j'avais vu sur qui ils s'étaient arrêtés. Et de quelle façon Corinne lui avait renvoyé son regard.

– Tu es son amie, tu y joues *déjà*.

Action ou vérité ? Action. Action. Toujours choisir Action.

Tic-tac, Nic.

J'allai la voir avant de partir. Tyler m'attendait à la porte d'entrée.

– Putain, Corinne, c'était quoi ça ?

– Tu avais besoin de savoir, m'avait-elle répondu en souriant. Eh bien maintenant, tu sais.

Tout en se frottant le bras, remarquant que Tyler nous observait, elle s'était penchée vers moi.

– Dis-moi... il est toujours aussi brutal ?

La scène s'était déroulée six mois avant sa disparition. À l'époque, je commençais à prendre mes distances, petit à petit. Dix-huit ans, l'aube de l'âge adulte, avec cette impression lancinante d'être prisonnière de mon corps. Prise au piège. Et Cooley Ridge était ce à quoi il fallait que j'échappe.

J'étais passée à côté de quelque chose, avec Corinne. C'est ce que j'avais raconté à Everett. J'avais laissé trop souvent ses coups de fil sans réponse quand j'étais avec Tyler. Je l'avais trop souvent rejetée quand elle venait me voir en me rappelant nos prétendus projets, lui préférant Tyler.

Je m'étais détournée d'elle, et elle avait disparu.

*

* *

Certaines de ces histoires avaient fini dans la boîte imaginaire – l'enquête officielle –, dans les déclarations des témoins, dans les soupçons des gens.

Tyler repoussant violemment Corinne : dans la boîte.

Bailey embrassant Jackson : dans la boîte.

Mais d'innombrables histoires n'étaient jamais arrivées jusque-là. Des choses qui faisaient partie de moi, comme les chuchotements de Corinne, la nuit, dans son sac de couchage à côté du mien. Comme ce soir où un oiseau avait surgi par la haute fenêtre de son salon et qu'au lieu de sursauter elle avait roulé des yeux, était descendue prendre une pelle au garage pour faire ressortir l'animal et, une fois dehors, l'avait frappé jusqu'à ce qu'il s'écrase sur le trottoir. Le bruit de ses ailes frappant le bitume m'avait hantée pendant des mois. Tout comme les paroles de Corinne : « *Tout le plaisir est pour moi !* »

Lors d'une semaine de camping avec les élèves de fin de secondaire, elle m'avait obligée à venir avec elle sous la douche extérieure – « *Sois pas si coincée !* » – et avait sorti son grand numéro. Nos pieds nus visibles sous la porte battante où nous avions jeté nos vêtements. « *Tu me savonnes le dos, Nic ?* » avait-elle demandé assez fort pour provoquer les sifflets des garçons. Elle s'était tournée lentement afin de bien me montrer la cicatrice partant de sa colonne vertébrale et remontant jusqu'à son omoplate et l'autre, fine et précise comme un coup de rasoir. Je n'avais rien dit, m'étais contentée de savonner son dos tout autour, pas trop près des cicatrices. Corinne ne m'avait pas dit si elles étaient l'œuvre de Jackson, de son père ou d'autre chose mais elle me les avait montrées, et désormais je savais.

Quand nous étions sorties de la douche, nos vêtements secs collaient à notre peau humide et j'avais senti la chaleur du regard sombre de Jackson, qui m'observait entre les arbres. Cette sensation ne m'avait pas quittée du reste du séjour.

Corinne était un personnage hors norme. Plus encore depuis sa disparition. Mais ce n'était qu'une gosse de dix-huit ans, à l'étroit dans son corps, persuadée que le monde se plierait à sa volonté. Ça avait dû faire très mal la première fois qu'elle avait pris conscience de son erreur.

*
* *

Everett releva la fenêtre à guillotine. Le grincement des huisseries et le bruissement de ses papiers sur la table avaient quelque chose d'hypnotique.

Je passai le reste de l'après-midi à emballer la porcelaine dans de vieux journaux et à charger la voiture de cartons pour mon frère. Mes doigts étaient couverts de noir. Quand arriva l'heure du dîner chez Daniel et Laura, je redescendis la fenêtre ouverte par Everett en refermant le loquet.

– Ça va être un vrai four quand on va rentrer, observa-t-il.

– La nuit, il fait froid ; c'est la montagne, ici ! Allez, va allumer la clim dans la voiture.

J'entendis le moteur démarrer et jetai un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine. Puis je pris une chaise et calai son dossier contre la poignée de la porte de derrière. Si quelqu'un tentait à nouveau d'entrer, je le saurais. La chaise aura bougé, ou le loquet de la fenêtre aura été retiré.

Je le saurais.

*
* *

Quand Laura ouvrit la porte, je remarquai tout de suite les poches sombres sous ses yeux. Daniel se frottait le cou comme s'il essayait de faire disparaître un torticolis. Ma belle-sœur avait atteint un tel volume qu'il était impossible de la prendre dans ses bras autrement que par le côté, ce que fit Everett. En parfaite maîtresse de maison, elle affichait une expression de bonheur étudiée.

– J'ai tellement entendu parler de toi ! glissa-t-elle à Everett en l'embrassant dans le vide et en posant ses doigts enflés sur sa nuque.

– Moi aussi, répondit-il en s'écartant, mains fourrées dans les poches de son pantalon. Ravi de faire enfin connaissance !

– Pareil. J’ai hâte que tu me racontes, pour votre mariage ! Nic a été trop occupée depuis son retour pour en parler.

Sourire taquin à mon intention. Sourire forcé d’Everett. Coup d’œil étonné de ma part.

– À quand l’heureux événement ? demanda Everett.

Elle passa les mains sur le tissu de la robe à fleurs tendu sur son ventre.

– Trois semaines.

– Et vous savez ce que ce sera ?

Laura me fusilla du regard.

– Une fille.

– Vous avez déjà des idées de prénom ?

Nouveau regard de Laura, qui comprenait que je n’avais pour ainsi dire pas parlé d’elle à Everett.

– Shana.

– Joli.

Elle pencha la tête sur le côté.

– En souvenir de la maman de Dan et de Nic.

Everett hocha la tête juste un peu trop vite. Daniel vint à notre secours en indiquant d’un geste la salle à manger.

– Nic m’a dit que tu avais des e-mails à envoyer ?

Il conduisit Everett jusqu’au canapé et Laura, abandonnant son rôle, s’adossa au mur, épaules affaissées.

– On arrive au mauvais moment ? Ça ne va pas ? lui demandai-je.

Elle m’attira dans la cuisine.

– Mon Dieu, Nic..., commença-t-elle, yeux écarquillés.

Elle était comme ça : pour elle, l'étiquette de « belle-sœur » faisait officiellement de moi sa confidente, sans que rien dans notre histoire le justifie. Elle m'avait ignorée pendant tout le lycée et les années suivantes, jusqu'à ce qu'elle commence à sortir avec Daniel il y a quatre ans. Brusquement, elle avait décrété que nous serions proches et qu'elle allait tout mettre en œuvre pour instaurer une familiarité entre nous.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Le minuteur de la cuisinière se mit à sonner, mais Laura ne parut pas s'en apercevoir.

– La *police* est venue tout à l'heure ! murmura-t-elle.

Elle était presque collée à moi. La sonnerie insistait. Je sentis une migraine sourde se former derrière mes yeux. Daniel finit par entrer et, d'un air réprobateur, éteignit le minuteur.

– Qu'est-ce qu'ils voulaient ? demandai-je devant lui.

– Tu veux dire, à part provoquer mon accouchement prématuré ?

Elle se frotta de nouveau le ventre en soufflant lentement.

– Ils sont venus vous voir, vous aussi ?

– Laura, qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

– Oh ! ils n'ont rien *dit*. Ils ont posé des questions. Exigé des réponses. Ils m'ont traitée comme... comme...

– Laura ! intervint Daniel.

Everett apparut dans l'embrasure de la porte, tenant son portable refermé contre sa taille.

– Tout va bien ?

– Tu as fini d’envoyer tes mails ? lui demandai-je en m’écartant de Laura.

– Bah, j’avais juste à cliquer sur « envoi », tu sais.

Ses yeux passaient sans cesse de ma belle-sœur à moi.

Laura se balançait d’un pied sur l’autre.

– Tu es avocat, alors dis-moi : Est-ce que c’est légal d’interroger quelqu’un sans raison ?

– Laura...

Je n’avais pas envie d’impliquer Everett là-dedans. Je ne voulais pas voir cette histoire débarquer dans ma vie avec lui.

– Attends un peu..., dit-il. C’est encore au sujet de ton père ?

Laura s’appuya au plan de travail.

– Des policiers sont venus tout à l’heure m’interroger à propos d’Annaleise Carter. Sans aucune raison ! Ils ont le droit ?

Une légère crispation, puis le visage d’Everett se détendit.

– Ils n’ont arrêté personne, donc ils n’ont pas à t’informer sur tes droits. Mais tu n’es pas obligée de leur répondre, même s’ils peuvent quand même essayer de t’interroger.

Elle secoua la tête.

– Bien sûr que si, je suis obligée de leur répondre...

– Non. Légalement...

Elle rit et répéta :

– Légalement !

Elle posa les mains au bas de son dos.

– Si on ne parle pas, ils croient qu'on a quelque chose à cacher. Même *moi*, je sais ça.

– Qu'est-ce que tu leur as raconté ? demandai-je.

– Il n'y avait rien à raconter, en fait. C'était Bricks, tu sais, Jimmy Bricks ? Tu te souviens de lui ? Avec un autre type, qui n'était pas en uniforme et que je n'avais jamais vu. C'est lui qui a le plus parlé. Il m'a demandé si on la connaissait et, bien sûr, on la connaissait, mais pas *si bien que ça*. Bricks aurait pu le lui dire. Puis à quand remontaient nos derniers échanges avec elle. Ça, je n'en étais pas sûre... Peut-être à l'église ? Quand elle m'a demandé des nouvelles du bébé ? Je ne *sais pas*. Je la voyais à peine ! Ensuite, il a voulu savoir si Daniel la connaissait...

– De simples coups de sonde, expliqua Everett.

– Et alors, tu as répondu quoi ? demandai-je à mon frère.

– Je n'étais pas là.

Il serra les mâchoires et je compris alors ce que la police cherchait vraiment. Pourquoi Laura pensait qu'ils pourraient s'intéresser à moi, ensuite. *Daniel*. Voilà que son nom était pioché dans la boîte...

– Vous savez ce que j'ai pensé quand je leur ai ouvert la porte ? *Il est arrivé un malheur à Dan !*

Elle posa de nouveau les mains sur son ventre et respira profondément.

– Ça devrait être interdit, de faire des choses pareilles...

Elle serra les poings.

– C'est *notre* vie, ça ne regarde que nous !

Daniel lui frotta le dos.

– Allez, allez... C'est fini.

– Non, ce n'est pas fini, gémit Laura en levant sur mon frère des yeux humides. Ça ne fait que commencer.

Après cela, personne ne trouva les mots pour la reconforter. Après tout, nous avions tous déjà vécu ce genre d'épreuves.

Même si Annaleise avait été notre alibi en confirmant nos témoignages – pendant une dispute entre frère et sœur, Daniel m'avait frappée –, ça ne l'avait pas mis à l'abri. Ça avait même plutôt aggravé son cas. Le temps que cette histoire fasse le tour de la ville, les gens se demandaient ce que Daniel avait pu me faire d'autre, en privé. Mon dos était-il couvert de bleus ? Que se passait-il dans cette maison sans mère, avec un père presque inexistant ?

« *Corinne et lui ont-ils eu une relation ?* » avaient-ils demandé. À lui. À nous tous.

« *Jamais* », avait dit Daniel.

« *Jamais* », avait dit Bailey.

« *Jamais* », avais-je répondu.

*
* *

Pour le repas, Laura nous avait servi un poulet rôti avec des légumes provenant de son potager. Elle avait également préparé du thé sucré, qu'Everett n'avait à l'évidence jamais goûté auparavant. Dès la première gorgée, son regard le trahit, mais il se ressaisit rapidement et je pinçai sa cuisse sous la table.

– Le sucre et l'alcool, dis-je. On ne plaisante pas avec ça, en Caroline du Nord.

Il sourit et je songeai que, finalement, nous allions peut-être réussir à traverser ces turbulences. Mais il ne fallut pas plus qu'un second moment

de silence – cliquètement des couverts contre les assiettes, craquement du pain dans ma bouche – pour que Laura remette ça.

– Ils feraient mieux de retrouver les types qui bossaient à la fête il y a dix ans. C’est ce que je leur ai dit. Quand une histoire se répète, on parle bien de série, pas vrai ?

Ses longs cheveux blonds frôlaient son assiette. Je lui fis signe du bout de ma fourchette.

– Oh ! merci !

Elle les releva derrière ses épaules.

– C’est vraiment délicieux, dis-je.

– Tu me passes le beurre ? ajouta Daniel.

– Ils cherchent tous aux mauvais endroits, reprit Laura.

J’essayai de croiser le regard de Daniel, mais il était concentré sur la découpe du poulet. Son expression était indéchiffrable. Laura recula sa chaise et s’assit de trois quarts.

– Franchement, ils devraient plutôt s’intéresser à Tyler...

Ma main se figea, couteau en suspens au-dessus du poulet. Elle se pencha vers moi et, d’un ton de conspiratrice :

– Ne prends pas ça mal, Nic. Mais il sortait *vraiment* avec elle, et j’ai entendu dire que son numéro était le dernier qu’elle avait composé...

Daniel posa sa tasse sur la table un peu trop fort.

– Tyler ? Qui est-ce ?

Laura rit à la question d’Everett avant de comprendre qu’il était sérieux.

Daniel s’éclaircit la gorge et répondit à sa place.

– Un ami d'enfance. Il sortait avec Annaleise. Lui et son père bossent dans le bâtiment et ils nous donnent parfois des coups de main.

– Tu sais bien, ajouta Laura. Le Tyler de Nic !

Comme si ça devait dissiper le malentendu.

– Oh ! mais oui ! m'exclamai-je en roulant des yeux. Un ex à moi, Everett. Mon petit ami au lycée.

Everett adressa un sourire crispé à Laura.

– Le Tyler de Nic, ah tiens ?

Puis, se tournant vers moi :

– Et il donne un coup de main pour la maison de ton père ?

– Oh ! mais ça remonte à des années, intervint Laura. C'est un type bien. Il te plaira.

Daniel s'étrangla, toussa dans le creux de son bras et Laura tendit la main vers lui.

– Ça va ?

Ma fourchette tremblait dans ma main. Je la posai et pressai mes paumes contre mes cuisses pour les immobiliser.

– Tu penses qu'il a joué un rôle dans la disparition d'Annaleise ? demandai-je. C'est ce que tu as raconté aux flics ?

– Non, ce n'est pas ça que je voulais dire. Je disais juste qu'ils feraient mieux de l'interroger *lui*, pas nous. Il en sait sûrement plus que... Oh !

Laura poussa un petit cri, m'attrapa la main et la pressa contre son ventre. Je tentai poliment de la retirer quand quelque chose roula doucement, langoureusement sous ma paume. Je retins mon souffle, me penchai et palpai le ventre de Laura.

– Tu l’as senti ? s’enquit-elle.

Je la dévisageai – elle avait un visage plus rond que joli, qui contrebalançait les traits durs de Daniel – et, en cet instant, je sus que ce bébé avait de la chance. Contrairement à ma mère, Laura resterait en vie. Et Daniel saurait quelle attitude adopter, il ne se laisserait pas écraser sous le poids des responsabilités.

– Un jour, ce sera votre tour, annonça Laura, et je retirerai doucement la main.

Everett décida finalement qu’il n’avait pas entendu notre conversation et se concentra sur son assiette. Daniel l’imita.

– Délicieux, ton poulet, Laura, dis-je.

– Vraiment délicieux, oui, renchérit Everett.

*
* *

Everett m’aïda à débarrasser la table.

– Tu me rejoins dans le jardin pour boire un verre ? lui proposa Daniel.

– Je te rejoins dans le jardin mais sans le verre.

Il me sourit.

– Nicolette m’a sorti hier et je me suis payé une sacrée cuite. Question alcool, vous avez la main lourde par ici !

Daniel rit.

– Plutôt, oui. Elle t’a emmené où ?

– Au Murry’s ? Au Kenny’s ?

– Kelly’s Pub, rectifia Daniel. Tu m’étonnes...

Je cessai de frotter les assiettes dans l’évier et me tournai vers eux.

– Daniel, montre-lui le jardin. Tu vas voir, Everett : tu crois que tu as une belle vue, mais là tu ne vas pas en revenir...

Laura s'approcha pour m'aider.

– Reste assise.

– Merci. Désolée pour tout à l'heure, je ne voulais pas t'attirer de problèmes avec Everett.

– Ne t'inquiète pas. C'est juste que je ne parle pas souvent de ma vie d'ici. Ça l'a sûrement surpris.

– O.K. Bon, je suis désolée. J'étais encore troublée... par la visite des flics. Et quand je suis nerveuse, je parle trop.

Je hochai la tête. Et, alors qu'elle ouvrait la porte donnant sur le porche de derrière, je fis un geste qui nous surprit toutes deux : je l'étreignis. J'avais les mains pleines de mousse, quelques miettes atterrirent sur ses cheveux, et je sentis son abdomen se coller à mon flanc.

– Toi et Daniel vous allez avoir une belle vie, murmurai-je.

Quand notre étreinte se desserra, elle eut un petit mouvement de tête. Ses yeux brillaient de larmes. Elle toussa.

– Tu viens ? proposa-t-elle.

Everett et Daniel étaient assis sous la lanterne du porche et contemplaient le crépuscule.

– Une seconde, je passe d'abord aux toilettes.

Je pris mon sac à main et attendis dans le couloir d'entendre le bruit de la porte-moustiquaire. À présent que la chambre d'enfant était presque terminée, le bureau de Daniel avait été délocalisé sous l'escalier dans un débarras de la taille d'un dressing. Je sortis l'enveloppe kraft pleine de billets et pris un stylo pour y écrire « DANIEL ». Sans doute Laura ne venait-

elle pas souvent dans le bureau, mais je préfèrai ranger l'enveloppe dans le tiroir du secrétaire.

Je devais de l'argent à mon frère. Mais si je lui envoyais un chèque, il ne l'encaisserait pas. Si je lui donnais l'argent de la main à la main, il le refuserait. J'aurais pu le confier à Laura, mais j'étais presque certaine qu'elle ignorait tout de cette dette. Lui en parler maintenant était la meilleure façon de l'amener à se demander quels autres secrets son mari pouvait bien lui cacher.

Cela ne faisait pas longtemps que j'avais commencé à le rembourser, car j'avais du mal à mettre de l'argent de côté, après le loyer et mes emprunts scolaires. Mais je passais l'été à Cooley Ridge et mon étudiant m'avait payé toute la sous-location d'avance. Si je m'autorisais un mois de retard – juste cette fois – dans le paiement des traites de ma voiture, je pouvais me permettre de laisser cette enveloppe à Daniel. Avant la naissance du bébé. Pour solder ma dette. Rompre les derniers liens.

Il m'avait donné cet argent avant mon départ – guidé par un sens des responsabilités plutôt maladroit. Il me l'avait donné et avait laissé le garage en chantier. « *Pour tes études* », m'avait-il dit avant de me demander de partir. Une sœur digne de ce nom n'aurait pas pris l'enveloppe. Mais il avait encore son nez cassé et c'était difficile de ne pas me rappeler... Difficile de refuser devant ses coquards. Il avait répété que je devais accepter. Il l'exigeait.

En fait, il voulait surtout que je parte.

*

* *

J'ouvris le tiroir de Daniel, poussai sur le côté une pile de blocs-notes pour poser l'enveloppe bien en évidence. Mais la lumière du couloir fit étinceler quelque chose tout au fond. Un éclat d'argent. Le miroitement d'une clé. Après un regard par-dessus mon épaule, je plongeai la main dans

le tiroir. On aurait dit une clé de maison, attachée par un simple anneau à un porte-clés en argent gravé. Dans un entrelacs de boucles se devinait la représentation artistique d'un A.

Pitié, non...

Des rires me parvinrent du dehors. La porte-moustiquaire grinça.

Je pris la clé, la glissai dans ma poche et laissai l'enveloppe sur le secrétaire.

– Everett ! criai-je. Je ne me sens pas très bien...

Ils revinrent du porche à pas lents, en discutant de notre prochaine visite en ville. Daniel prit la carte d'Everett, lui promettant de l'appeler en cas de besoin – n'importe quel besoin. Everett posa la main sur mon bras et nous regagnâmes ma voiture au clair de lune.

– C'était sympa.

– menteur.

Je lançai un bref regard vers la maison : Daniel nous observait derrière la fenêtre.

Le A peut signifier n'importe quoi, pensai-je.

La clé peut ouvrir n'importe quelle porte.

Il n'y avait pas forcément de signification à trouver. Mon frère n'était pas forcément impliqué.

*
* *

– Et sinon, tu avais l'intention de me parler de ce Tyler, un jour ?

En ligne droite sur une carte, le trajet aurait dû prendre cinq minutes, mais la route était parsemée de virages inutiles à travers la forêt et la montagne, et nous en avions pour vingt bonnes minutes.

– Tu ne vas quand même pas me mettre sur le gril à propos de mes ex, si ?

Je scrutai son visage à la recherche d'un sourire.

– Bon sang, tu es sérieux...

– Arrête ton cirque.

– Il n'y a rien à raconter, Everett.

– Ce n'est pas ce que Laura pensait.

– Ça se passe comme ça, ici : des ragots vieux de dix ans sont toujours vivaces. Parce que personne ne part jamais.

– Sauf toi.

– Sauf moi.

Il fronça les sourcils, peu convaincu.

– Everett, on était des gamins !

Il s'étira et posa la tempe contre la vitre de sa portière. Un rictus déformait un coin de sa bouche.

– C'est avec lui que tu es allée au bal de promo ?

– Arrête un peu... Pas de bal de promo pour moi.

Je vis qu'il me charriait. Je ris.

– Tu as perdu ta virginité à seize ans sur la banquette arrière de son pick-up ?

– Ce que tu peux être con...

– Parce que j'ai raison, hein ?

Grand sourire.

– Non.

À dix-sept ans. Dans sa chambre. Sur un lit au sommier qui grinçait, avec une couverture prise sur le canapé car il me savait frileuse. C'était mon anniversaire. Ses doigts tremblaient sur les boutons de ma robe et je les avais pris dans mes mains pour l'apaiser. Pour l'aider.

L'habitacle de la voiture était exigü, surchauffé. Je baissai les vitres. L'air s'engouffra dans mes cheveux comme un souvenir impossible à saisir.

– Ça fait une éternité, Everett.

*
* *

Je garai la voiture dans l'allée, laissant les phares éclairer le porche désert.

– O.K., reprit Everett. Est-ce que ce Tyler pourrait avoir fait quelque chose à Annaleise ? À ton avis ?

Bon Dieu, on était vraiment en train de discuter de ça ? Je coupai le moteur. La nuit se fit sombre et habitée.

– Personne ne sait s'il lui est arrivé quoi que ce soit. Son frère l'a vue partir dans la forêt. Personne ne sait si elle est revenue. Si ça se trouve, elle est revenue. Ou alors elle est partie de sa propre volonté.

– Mais lui, est-ce qu'il aurait pu la faire disparaître ? insista Everett.

S'il aurait *pu* ? Là était la question.

Il profita de mon temps de réaction.

– Je ne veux plus que tu restes ici toute seule.

– Tu plaisantes ?

– Ton ex est la dernière personne à avoir été appelée par une fille qui a disparu dans la forêt derrière chez toi. Et il travaille dans ta maison !

– Tyler ne me ferait jamais de mal.

Nous entrâmes.

– Les gens changent en dix ans, Nicolette.

– Merci, je sais.

Sauf que non, pas vraiment. *Pas vraiment*. Les gens sont comme des poupées russes : différentes versions empilées dans la version la plus récente. Mais elles continuent toutes de vivre à l'intérieur, intactes, simplement invisibles. Tyler était *Tyler*. Un homme qui ne lèverait jamais la main sur moi, j'en étais persuadée. Mais aussi un homme qui avait aimé voir sa petite amie faire des acrobaties dans la nacelle d'une grande roue et qui avait violemment repoussé Corinne devant témoins sans jamais formuler le moindre regret.

Je vérifiai la chaise coincée contre la porte de derrière dans la cuisine. Avait-elle légèrement bougé ? N'était-elle pas un peu de travers ? L'avais-je laissée exactement dans cette position ?

– Tout va bien ? me demanda Everett.

Je sentais de l'électricité partout : dans l'air, dans les murs...

– Je réfléchis.

– Viens te coucher.

– Je ne suis pas fatiguée.

J'observai nos reflets dans la fenêtre. Everett approcha, ses mains soulevèrent mes cheveux au-dessus de mon épaule. Ses lèvres se posèrent sur la peau de mon cou.

– Viens au lit avec moi.

Je me concentrai sur un point au-delà de nos reflets, au-delà des arbres.

– Je ne suis pas fatiguée, répétai-je.

Je sentis le poids de la clé dans ma poche, ses stries pressées contre ma peau. Cent scénarios possibles simultanément.

OceanofPDF.com

Jour 12

Il y avait quelque chose dans cette maison.

« *Là où on planque les cadavres* », m'avait dit papa la veille. Il m'avait l'air en plein délire, mais j'étais assez désespérée pour essayer de dénicher une signification à ses pensées tordues. Et je ne serais pas la seule à chercher.

J'avais appelé Everett pour qu'il me donne des conseils à propos de mon père et il m'avait répondu qu'il se chargeait du dossier. Mais il était à Philadelphie et j'étais ici, et je n'avais reçu aucune nouvelle depuis notre conversation. Si Everett ne m'expliquait pas comment mettre un terme à la procédure, la police allait finir par fouiller la maison – toute la nuit au besoin, comme je venais de le faire.

En fin de compte, j'avais tiré au clair le cheminement de la pensée de papa. Il avait dû vouloir parler d'un placard. Son placard. *Les cadavres dans le placard...* J'avais déjà cherché dans le mien, et celui de Daniel était complètement vide.

C'était ici, forcément. Dans la chambre de mon père.

Le placard n'était pas éclairé. Mais il ne contenait rien d'autre que de vieilles tenues de travail qu'il ne mettrait plus jamais, des pantoufles usées qu'il fallait vraiment jeter et quelques pièces de monnaie éparpillées sur le plancher, entre les moutons de poussière.

Dans un ultime effort pour trouver quelque chose, j'arrachai d'un coup les vêtements de leurs cintres en métal, qui se balancèrent sur la tringle en cliquetant. Et je me retrouvai assise au milieu d'un tas de vieilles fringues puant le renfermé.

Je pris sur moi pour ne pas éclater en sanglots.

Voilà ce qui arrive quand on écoute des vieillards séniles, Nic.

Voilà ce qui arrive...

Je me relevai et respirai profondément pour cesser de trembler, mais mes doigts étaient toujours parcourus de fourmillements. Je baissai la tête et essayai de retrouver le contrôle de mon corps, bras en appui sur le mur du fond du placard, front posé contre le plâtre, yeux fixés sur les nœuds dans les lames du plancher.

Poussière. Pince à cheveux qui devait dater de ma mère. Deux minuscules vis à côté de mon pied gauche, dans un coin. *Si je commençais à perdre la boule, où est-ce que je planquerais les choses importantes ?* Je tapai les vis du bout de l'orteil et m'aperçus que leurs têtes étaient peintes en blanc. La couleur des murs. Je levai les yeux : la grille d'aération juste au-dessus de moi était mal fixée. Cette découverte me coupa le souffle. Une bouffée d'espoir me traversa. Une troisième vis maintenait partiellement la grille en place. Je la retirai, les doigts tremblotants, et elle tomba sur le plancher. La grille s'inclina, révélant un conduit rectangulaire.

Sous cet angle, impossible de rien distinguer. J'enfonçai la main dans la cavité, mes doigts effleurèrent du papier – des carnets à spirale. Je les sortis, les laissant tomber par terre au milieu de quelques feuilles volantes. Dressée sur la pointe des pieds, j'explorai ensuite le reste du conduit et en sortis ce que je pouvais. Le sol était jonché de papiers, de poussière et de calepins. Quelle était la profondeur de ce trou ? Dans quels recoins de sa maison mon père avait-il enfoui ses secrets ? J'imaginai des piles et des piles de papiers stockées entre les cloisons comme autant de cadavres.

J'entassai les vêtements au fond du placard et grimpai dessus pour explorer la cavité jusqu'au bout. Elle formait un coude de quatre-vingt-dix degrés vers le haut. Je grappillai les derniers fragments, mes doigts se refermèrent sur le coin d'une page jaunie, quand la sonnerie de l'entrée retentit.

Merde.

Merde, merde, merde.

Pas si tôt. Pas si vite. Ils auraient réussi à se procurer un mandat de perquisition dans un délai aussi court ? Est-ce qu'ils savaient ce qu'ils cherchaient ? Où le chercher ?

Je m'immobilisai. Retins ma respiration. Ma voiture était garée devant la maison. Ils savaient que j'étais là.

Nouveau coup de sonnette. Suivi de coups sourds frappés à la porte. Je n'étais pas obligée d'ouvrir. *Sortie me promener. Sous la douche. Chez des amis.* Mais était-ce important que je sois là ou non ? Avec un mandat de perquisition, ma présence n'était pas indispensable, j'en étais presque sûre.

Je lâchai un gémissement et remis tout mon butin en place, froissant les pages en boules que je jetai dans le conduit. J'eus le temps de remettre deux vis avant un autre coup de sonnette. Incapable de visser la troisième, je la fourrai dans ma poche puis dévalai l'escalier, cheveux ébouriffés, vêtements fripés, comme si je venais de sauter du lit.

Bien.

J'inspirai un grand coup, me forçai à bâiller et ouvris.

Téléphone à l'oreille, Everett semblait, à en juger par sa main levée, sur le point de frapper une troisième fois à la porte. Soulagée, je sautai dans ses bras dans un élan incontrôlé. *Everett.* Pas la police : Everett.

Il rayonnait.

Jambes nouées autour de sa taille, je m'enivrai de son parfum familial – gel capillaire, savon, amidon – pendant qu'il entraînait en riant.

– Toi aussi, tu m'as manqué... Je voulais te faire une surprise, pas te réveiller.

Je me laissai glisser par terre. Remarquai son jean, son polo léger, la valise sur le porche.

– Je suis surprise. Qu’est-ce que tu fais ici ?

Mes mains refusaient de le lâcher. Ses bras solides. La force de son étreinte. Tout était si réel.

– Tu m’as demandé de l’aide, je te la livre à domicile. Il faut régler ça d’homme à homme. Et c’est un bon prétexte pour te voir.

Ses yeux s’attardèrent sur moi. Mon apparence négligée fit vaciller son sourire – il trouva aussitôt une diversion.

– Où est-ce que j’ai mis ma valise... Ah, la voilà !

Il la fit rouler par-dessus le seuil de la porte et, quand il se tourna vers moi, je retrouvai l’expression habituelle d’Everett : calme et mesuré.

– Alors, qu’est-ce qu’on fait ? demandai-je.

Je sentis une tension dans mes épaules et, autour de mes yeux, ce qui ressemblait aux prémices d’une migraine.

– J’ai déjà fait un saut au poste de police en venant. Je leur ai laissé quelques papiers officiels exigeant l’arrêt de tout interrogatoire tant que ton père n’a pas fait l’objet d’un examen psychiatrique.

Tout mon corps se relâcha. Mes muscles se détendirent.

– Mon Dieu ! Tu es un amour.

Debout au milieu du salon, Everett contemplait le spectacle : les cartons entassés dans la salle à manger et dans le vestibule, la table bancale et la porte-moustiquaire grinçant dans le vent. Le parquet abîmé, les meubles déplacés au petit bonheur pour repeindre les murs. Et moi. C’était bien moi qu’il regardait. Je m’efforçai d’apaiser ma nervosité.

– Je t’avais dit que je m’en occuperais.

– Merci.

Alors ce ne fut plus qu'Everett et moi dans cet endroit que je ne pensais jamais avoir à lui montrer, et j'hésitais sur la suite des événements.

Ses yeux me parcoururent de nouveau.

– Ça va aller, Nicolette.

J'acquiesçai.

– Tu vas bien ?

J'essayai d'imaginer ce qu'il voyait en ce moment : moi au milieu de ce bordel. Je ne m'étais pas douchée depuis la veille et j'avais passé la nuit à fouiller dans les placards. J'avais bu beaucoup trop de café et mes mains étaient prises de tremblements dès qu'elles arrêtaient de serrer quelque chose.

– Toute cette histoire m'a stressée...

– Je sais. Ça s'entendait dans ta voix, hier.

– Ah ! merde... Tu avais du boulot en plus.

On était quel jour déjà ? Jeudi ? Ah ! non, vendredi. On était vendredi.

– Comment tu as réussi à t'échapper ?

– J'ai apporté du travail. Je déteste faire ça, mais je vais être obligé de bosser pendant une bonne partie du week-end.

– Tu restes combien de temps ? lui demandai-je en passant devant lui pour prendre sa valise, plus grosse qu'un simple sac de week-end.

– On ira voir les médecins de ton père tout à l'heure et, avec un peu de chance, ils auront les papiers qu'il nous faut d'ici à lundi. Mais après, je serai obligé de repartir.

Je pensai aux calepins dans la bouche d'aération. À la porte qui ne fermait pas. Aux disparues, hier et aujourd'hui.

– Allons à l'hôtel, alors. Cette maison est étouffante, tu vas la détester.

– Ne sois pas idiote. L'hôtel le plus proche est au moins à quarante kilomètres.

Donc, il s'était renseigné avant de venir. Et il ne tenait pas compte du motel bas de gamme situé au bord de la route, entre cette ville et la suivante. À coup sûr, celui-là avait des chambres de libres.

– Allez, tu me fais faire le tour du propriétaire ?

Je n'en avais aucune envie. D'un haussement d'épaules, j'entrepris de vider la maison de tout ce qu'elle représentait, m'interdisant de penser : *C'est le fauteuil de papa, la table de maman, elle a décapé et rafraîchi tel ou tel meuble, cet objet appartenait à mes grands-parents...* Une fois ramenée à l'état de boîte, je fis en sorte de la voir avec les yeux d'Everett.

– Ce n'est vraiment pas grand-chose. Salle à manger, salon, cuisine, buanderie. La salle de bains est au bout du couloir et il y a un porche à l'arrière, mais on s'est débarrassés du mobilier et les moustiques sont sans pitié.

Everett avait l'air de chercher un endroit où poser son ordinateur. En l'occurrence, la table de la salle à manger.

– Mets-le ici, dis-je en récupérant les factures et la paperasse pour les ranger dans le tiroir où je les avais prises.

Il posa son ordinateur avec sa mallette à soufflets.

– Je peux travailler ici ?

– Bien sûr. Par contre, je n'ai pas Internet.

Il grimaça et me tendit une facture que j'avais oublié de ramasser, non sans lui avoir jeté un coup d'œil perplexe : Home Depot, avec une date presque illisible surlignée en jaune. J'en fis une boule, comme si c'était sans importance.

– Personne ne vit ici depuis un an, ç'aurait été idiot de payer un abonnement.

D'autant que, même avant, nous n'avions pas Internet : dans le coin, la connexion par satellite sautait au moindre signe de mauvais temps et, pour ce que mon père en aurait fait, ce n'était pas la peine de s'embêter avec ça. La plupart des gens relevaient leurs mails sur leur smartphone, mais un seul opérateur couvrait la région – et ce n'était pas celui d'Everett.

– Tu pourras te connecter à la bibliothèque. À côté du poste de police. Ce n'est pas loin. Je peux t'y conduire.

– Ça me paraît bien, Nicolette. On s'y arrêtera en allant voir ton père, j'ai un dossier urgent à envoyer.

– Tu es sûr ? Parce que sinon...

– Je suis venu pour te voir, pas pour passer ma journée dans une bibliothèque. Tu m'as manqué.

De fait, nous ne nous étions jamais trouvés séparés aussi longtemps. Nous n'avions pas non plus fait des pieds et des mains pour ne jamais être éloignés l'un de l'autre, mais je me demandais si nous ne nous étions pas laissé porter par le mouvement, sans prendre le temps de faire un pas en arrière ou un pas de côté. Que se passerait-il si on pressait le bouton « Pause » ? Si on s'accordait une respiration ?

Je lui avais manqué, d'accord. Il voulait m'aider, d'accord. Mais j'avais aussi l'impression que son affaire commençait à l'user nerveusement et qu'il avait besoin de souffler. De prendre de la distance. Je l'avais entendu dans sa voix, au téléphone.

– Qu'est-ce que les policiers ont dit ?

Il passa une main dans ses cheveux.

– Ils n'avaient pas grand-chose à dire. Ils n'avaient pas l'air ravis de me voir, mais leur priorité du moment semble être ailleurs. Je ne suis pas sûr que les déclarations de ton père leur soient très utiles dans leur enquête.

Il m'observa du coin de l'œil tout en installant son matériel.

– Parle-moi de cette fille disparue. J'ai vu des affiches partout.

– Ce n'est pas *cette fille*. Elle s'appelle Annaleise Carter. Son frère l'a vue partir dans la forêt et, le lendemain matin, elle n'était toujours pas rentrée. Depuis, personne ne l'a revue.

Mes yeux se portèrent d'eux-mêmes vers le jardin et, au-delà, la maison des Carter.

– Tu la connais ?

– Everett, dans une ville comme Cooley Ridge, tout le monde connaît tout le monde. Mais nous n'avons jamais été amies ou ce genre de choses, si c'est ce que tu veux dire. Elle est plus jeune que moi, mais elle habitait juste derrière chez nous.

D'un signe de tête, j'indiquai la cuisine. Everett se rendit jusqu'à la fenêtre.

– Je ne vois que des arbres.

– Oui, bon, pas *juste* derrière chez nous. Mais les Carter sont nos voisins les plus proches.

– Hum...

Le voir rester devant la fenêtre me rendait nerveuse. Cette forêt renfermait des secrets. Le passé y resurgissait, chevauchait le présent,

traçait une ligne ininterrompue de dominos qui avaient déjà commencé à tomber. Je secouai la tête pour chasser cette image. Everett se retourna.

– Il y a un problème ?

Les filles disparues. Les policiers, mon père, ce qu'il leur racontait. Les papiers dans le placard dont il fallait que je me débarrasse avant que quelqu'un d'autre tombe dessus.

– J'ai perdu la bague.

Je respirai par courtes saccades en essayant d'étouffer la panique qui montait en moi, le picotement des larmes qui se pressaient à mes yeux. Everett n'était plus qu'une silhouette floue.

– Je suis désolée... Je l'avais retirée pour m'occuper des cartons, et on n'arrêtait pas de les déplacer, et maintenant je ne la trouve plus.

Everett prit mes mains crispées et m'attira vers lui. Je posai ma tête contre son torse.

– Ça va, ça va... Elle est forcément dans la maison, pas vrai ?

– Je ne sais pas. Je l'ai perdue.

J'entendis un écho quelque part. Mon fantôme peut-être, une autre version de moi-même venue d'un autre temps pour errer dans ces couloirs. Je retirai mes mains et les serrai.

– Je l'ai perdue...

Deux filles disparues à dix ans d'intervalle. La fête foraine de retour en ville. Et nous tous réunis. Bouclant la boucle comme si dix années étaient passées en une fraction de seconde. Le temps de cligner les paupières. De regarder par-dessus son épaule.

– Ne pleure pas, dit-il en passant un pouce sur ma joue pour effacer mes larmes.

« Bah ! Ce n'est que de la ferraille, avait dit Tyler. Juste un peu d'argent. »

– Elle est assurée. Je suis certain qu'elle va finir par réapparaître.

J'acquiesçai. Ses mains pressèrent doucement mes omoplates.

– Tu es sûre que ça va ?

J'acquiesçai de nouveau. Sentis son rire à l'intérieur de son torse.

– Je n'aurais jamais cru que tu étais le genre de fille à pleurer à cause d'une bague.

Je retrouvai mon souffle et lâchai Everett.

– Elle était si jolie...

Cette fois, il éclata d'un rire sonore, tête en arrière. Comme toujours.

– Allez ! On la termine, cette visite ?

Il posa un bras sur mon épaule et, sa valise dans l'autre main, avança vers l'escalier.

Je ris à mon tour.

– Tu vas regretter de ne pas avoir choisi l'hôtel...

Nous arrivâmes tous deux dans le couloir étroit qui prolongeait l'escalier et donnait sur la chambre parentale avec salle de bains et sur deux autres chambres, reliées par une salle d'eau.

– C'est ici que dort mon père, dis-je en montrant le lit *queen size* et la vieille armoire.

Je refermai la porte, guidai Everett vers la pièce suivante.

– Et la chambre de Daniel, mais il a emporté tous ses meubles.

C'était devenu un dépotoir pour tout ce dont mon père n'avait plus l'usage : vieux bouquins, matériel éducatif, cartons remplis de plans de cours, ouvrages de philosophie cornés et papiers couverts de notes de son écriture penchée.

– On nous livre une benne la semaine prochaine. Ensuite...

Je toussai.

– ... ma chambre.

Le lit jaune paraissait terne. Et la pièce, beaucoup trop petite maintenant qu'Everett s'y tenait. Lui qui n'aimait pas rester dans mon studio, j'osai à peine imaginer ce qu'il pensait.

– Peut-être qu'on pourrait prendre l'autre chambre ? Le lit est beaucoup plus grand.

– Pas question que je dorme dans le lit de mes parents ! Je prends le canapé si tu te sens trop à l'étroit dans le mien.

Il me regarda. Il regarda le lit.

– On trouvera une solution plus tard.

*
* *

Everett avait plaqué son Blackberry contre la vitre de la voiture et marmonna un « alléluia » sarcastique quand un signal sonore lui indiqua le téléchargement de ses mails. Nous étions à mi-chemin de Grand Pines, dans une zone enfin couverte par le réseau.

Il observa brièvement le paysage avant de plonger dans sa messagerie.
Tap, tap, tap.

– On devrait revenir cet automne. La vue doit être sublime.

Sans cesser de pianoter sur son téléphone.

– Oui, oui, dis-je.

Nous savions tous deux que nous ne le ferions jamais. L’automne s’abat violemment sur la région après les premières roussissures des feuilles : pendant deux jours, le vent souffle et la pluie finit par recouvrir tout le paysage, comme peut le faire la neige.

– C’est plus joli l’hiver.

– Hum, hum.

– Sauf si tu essaies de te déplacer d’un point à un autre. Sous la neige, cette route est pire qu’un col de montagne.

– Hum, hum.

Tap tap tap sur le clavier, suivi du *whoosh* annonçant l’envoi d’un message.

– Tiens, un grizzli !

– Hum... Attends... Quoi ?

Je lui souris.

– Je m’assurais simplement que tu m’écoutais.

*

* *

La femme qui tenait l’accueil de Grand Pines commença à se dandiner dès que nous franchîmes la porte d’entrée. Épaules en arrière, poitrine en avant, mouvement de chevelure étudié. J’avais l’habitude : Everett provoquait cette réaction instinctive auprès des femmes.

Mon fiancé était l’incarnation du Philadelphien fortuné de génération en génération. Toute sa famille était bâtie sur le même modèle : celui des vieux édifices solennels couverts de lierre, celui des ruelles pavées, celui de la *Liberty Bell*¹. Et, tout comme cette dernière, leurs imperfections ne les

rendaient que plus attachants. Encore plus dignes du destin qui leur avait été réservé. Everett était ce qu'on appelle communément un ténor du barreau. Même avec ses amis. Même avec moi. Il détenait ce pouvoir si beau, presque magique : l'assurance qui n'a pas besoin d'être autoritaire, la confiance dénuée d'arrogance. Sans doute les membres de sa famille observaient-ils tous la même ligne de conduite, dans leur façon d'être comme dans leur façon de se saouler : *Tu connaîtras Tes classiques et Ta bière*. Tous parfaitement calibrés, autour d'un père prompt à les remettre dans le droit chemin dès qu'ils s'en écartaient.

Confiante, je m'avançai au côté d'Everett dans le hall de Grand Pines. Les gens d'ici ne faisaient pas le poids et je le savais.

Tandis qu'il s'éloignait pour aller voir le directeur, la femme derrière son guichet leva un sourcil en m'apercevant et articula le mot : *Joli*.

Je hochai la tête. *Je sais*.

Puis ses yeux me détaillèrent, comme si elle me disséquait : vêtements mal ajustés, cheveux mal coupés, mains tremblant encore sous l'effet de la caféine.

– Je viens voir mon père. Patrick Farrell, annonçai-je.

– Pas de problème, dit-elle en décrochant son téléphone.

L'infirmière que j'avais vue le premier jour vint me chercher et m'accompagna jusqu'à la salle de vie commune, où papa jouait aux cartes. Une partie de solitaire, apparemment, même s'il ne semblait suivre aucune des règles que je connaissais.

– Regardez sur qui je suis tombée, Patrick : votre fille !

Il leva les yeux et son grand sourire spontané fit naître le même sur mon visage.

– Salut, Nic.

Une phrase toute simple. Et si belle.

– Vous êtes très demandé en ce moment, commenta l’infirmière en partant.

Je la rattrapai par le bras.

– Qui d’autre est venu le voir ? Des policiers ?

– Des... quoi ?

Elle regarda mes doigts sur sa manche, je la lâchai aussitôt.

– Non. L’homme qui vient pour son déjeuner.

Elle frotta sa manche pour effacer les plis. Mes yeux passèrent d’elle à mon père.

– Daniel ?

Elle secoua la tête.

– Non, l’autre. Patrick, qui est ce monsieur qui vient déjeuner avec vous tous les vendredis ?

Il pianota sur la table et, avec un léger sourire, se mit à fixer un point derrière moi.

– Je ne peux pas te le dire, Nic !

Je feignis une expression amusée, comme si sa remarque n’était qu’une taquinerie. Très drôle, même.

– Papa, qui est venu ?

– Je ne suis pas censé te le dire.

Et il eut le culot de rire.

L’infirmière lui lança un clin d’œil et se tourna vers moi.

– Le genre beau mec. Yeux bleus, cheveux bruns, toujours en jean avec des bottes de chantier...

Papa se mordait la joue.

– Tyler ? lui demandai-je.

L’infirmière donna une petite tape sur l’épaule de mon père et s’éloigna. Il avait reformé le paquet de cartes et se mit à les distribuer entre nous deux. Je me retrouvai avec une main dont je ne savais quoi faire. Il posa un roi et parut attendre ma riposte.

– Qu’est-ce que Tyler est venu foutre ici ?

– Pourquoi il ne viendrait pas ? Tu as posé une clause d’exclusivité sur l’amitié de Tyler Ellison, peut-être ? À toi de jouer.

Je posai un as.

Il fallait que j’empêche cette conversation de lui échapper trop vite. Je tentai de soulager mes épaules d’un poids.

– Ah ! Je n’avais pas remarqué que vous aviez tellement de points communs.

Papa fronça les sourcils et piocha une carte avant d’abattre un cinq de carreau.

– Reste un peu concentrée, Nic !

– C’est exactement ce que je fais. Dis-moi ce que voulait Tyler.

Je cessai de jouer. Il fallait qu’il reste avec moi.

Il haussa les épaules, évita de croiser mon regard.

– Il ne veut rien du tout. Il vient, c’est tout.

Il agitait les mains devant mon jeu jusqu’à ce que je pose une carte au hasard.

– C’est un bon garçon, Nic. Je crois qu’il aime bien manger ici.

Il regarda autour de lui, comme s’il se sentait brusquement désorienté.

– Ou alors c’est pour la jeune infirmière qui travaille le vendredi... Je ne sais pas. En tout cas, il vient déjeuner.

D’un rapide coup d’œil, j’aperçus une infirmière dans le couloir près de l’accueil. Plus petite que moi, dans une tenue de travail indéfinissable, avec un rouge à lèvres qui s’aventurait bien au-delà du contour de sa bouche, mais séduisante. Cheveux noirs bien coupés. Jeune. Pleine d’entrain.

– Et c’est ça que tu es censé ne pas me dire ?

– Absolument pas.

Deux de cœur.

– Et pourquoi ça, s’il n’y a pas d’autre raison à la venue de Tyler ? Réfléchis un peu, papa.

Deux de pique.

– Tu n’es pas concentrée..., répéta-t-il en renversant la pioche.

À propos des cartes ou de Tyler ? Je n’en étais pas certaine.

Un nouveau groupe de résidents fit son entrée au milieu d’un ballet d’infirmières munies de blocs-notes. Le temps pressait. Papa reforma la pioche et je posai une main sur la sienne.

– Papa, il faut que je te parle.

– C’est ce qu’on est en train de faire, non ?

– Écoute-moi. On s’est occupés de tout. La police ne peut plus venir t’interroger. Ne laisse *personne* te poser des questions. Si ça arrive, tu dois nous prévenir tout de suite. Ou prévenir l’infirmière. Ou le médecin. Les policiers n’ont pas le droit. Tu n’es pas obligé de leur répondre. Compris ?

– Je... bien sûr. Je ne leur répondrai jamais.

Mais tu l'as fait.

– J'aurais tellement voulu être un meilleur père, Nic.

– Papa, ne...

– Vraiment. Je m'en rends bien compte, maintenant que c'est fini. Mais on ne peut pas revenir en arrière, hein ?

Je fis un signe de tête. *Non, on ne peut pas.*

Il se cogna doucement la tempe avec le poing.

– C'est ma pénitence, tu ne crois pas ?

Comme si perdre la boule était le prix à payer pour avoir été un père merdique...

– Tu n'étais pas méchant. Tu n'étais pas mauvais.

Il n'était rien du tout. Il m'avait fait rire, il avait mis un toit sur ma tête et de la nourriture dans mon assiette, il n'avait jamais levé la main ni la voix sur moi. Pour beaucoup de gens, ça aurait suffi à faire de lui quelqu'un de bien. Un bon père. *Un homme bon.*

Il se pencha sur la table et me prit la main.

– Est-ce que tu es heureuse, Nic ?

– Oui.

J'avais tout ce que je voulais à Philadelphie. Toute ma vie m'attendait là-bas.

– Bien, bien.

Je pressai sa main.

– Tu ne mérites pas ça, papa. Rien de tout ça.

Il se remit à pianoter avec les doigts, redoublant la cadence. Et, baissant la voix pour la réduire à un murmure rauque :

– Écoute-moi bien, Nic. Je dois payer. Je le dois.

– Je m’occupe de tout. N’en parle plus jamais. Plus rien. Pas un mot. *À personne.* Compris ?

– Compris.

Mais je savais que sa résolution ne durerait pas plus d’une heure ou deux.

– Je veux que tu te concentres là-dessus, papa. Je veux que tu t’en souviennes.

– Je m’en souviendrai, Nic.

Son visage se releva et ses yeux étaient ceux d’un enfant. M’implorant de lui expliquer.

Je regardai nos deux mains l’une sur l’autre. Les taches de vieillesse sur la sienne. Les taches de rousseur sur la mienne.

– Papa, ils veulent t’emmener au poste de police. Tu dois absolument arrêter de parler. *Je t’en prie.*

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais je levai la main pour l’en empêcher. Derrière lui, je vis Everett devant l’entrée de la cafétéria. Ses yeux croisèrent rapidement les miens. Je lui fis signe et mon père suivit mon regard.

– Papa, je veux te présenter quelqu’un. Voici Everett.

Souviens-toi d’Everett. Je t’en supplie.

Il regarda Everett qui venait de nous rejoindre, puis mon annulaire nu, et il sourit.

– Bien sûr, bien sûr. Ravi de vous rencontrer, Everett.

Everett lui serra la main.

– Moi aussi, Patrick. Désolé de vous avoir raté à Noël.

Nous avions prévu de faire un aller-retour en avion pour lui rendre une petite visite au moment du réveillon, mais une tempête de neige avait modifié nos plans et nous n'avions pas réservé d'autre vol. Mais ce détail était trop compliqué pour la mémoire de mon père. Il fit un petit bruit passe-partout qu'Everett dut sans doute prendre pour l'expression d'un regret.

– Tout est réglé ici, Nicolette, à moins que tu ne veuilles rester dîner ?

Tout à coup, j'avais de nouveau dix-sept ans, assise dans la cuisine quand mon père me demandait si je restais ou si je partais. « *Je pars* », disais-je. Toujours partir. Un pied dehors dès que j'avais renoncé à croire à la guérison de ma mère.

– J'ai encore beaucoup de travail. Mais je repasse plus tard, papa.

Everett posa sa carte de visite sur la table.

– J'ai déjà prévenu le directeur et les infirmières à l'accueil, mais si quelqu'un vient vous poser des questions – n'importe qui –, passez-moi un coup de fil.

Papa haussa un sourcil perplexe à mon intention et nous partîmes. Avant de tourner au coin du couloir, je lui jetai un coup d'œil : il nous suivait du regard. Je secouai la tête, espérant qu'il se rappellerait...

Everett discutait avec la femme de l'accueil. Je me repliai dans les toilettes juste en face du guichet. Sitôt la porte verrouillée, je pris mon téléphone et composai le numéro de Tyler. Une sensation de gêne m'envahit.

– Décroche, bon Dieu ! grommelai-je.

Évidemment, le téléphone sonna dans le vide.

J'envisageai d'appeler les renseignements pour demander le numéro du Kelly's Pub, mais j'entendis à cet instant Everett en pleine conversation avec l'infirmière :

– Qu'est-ce que Patrick Farrell a raconté, au juste ?

Je sortis précipitamment de ma cachette. Everett s'éloigna du guichet.

– Tu es prêt ? On y va ?

*
* *

La rumeur. La composante la plus dangereuse d'une enquête. Contagieuse. Inéluctable. Je ne la connaissais que trop, avant même de travailler comme psychologue scolaire.

Son danger vient de ce qu'elle plonge ses racines dans le réel. Une graine semée dans l'humus, qui prend vie d'elle-même. Tout s'entremêle – la vérité, la fiction – et, parfois, il est difficile de faire la part des choses. De se rappeler ce qui relève de la vérité.

Après la disparition de Corinne, les listes des lieux où la chercher, des suspects à interroger et des indices à suivre s'étaient peu à peu épuisées. Les gens s'étaient alors rabattus sur la dernière chose qu'ils pouvaient encore faire : parler.

De Corinne, de Bailey et de moi. Trois filles téméraires, shootées à la vie, qui ne pensaient jamais aux conséquences de leurs actes. De nos soirées passées à picoler dans la clairière et à emmener des garçons dans les cavernes voisines. De nos vols de bonbons à l'épicerie (*Action ou vérité ? Action !*), de notre mépris envers la propriété privée et l'autorité. De la fusion totale qui existait entre nous, mélange de bras, de jambes, de cheveux et de peau embrassée par le soleil – « *Elles se refilaient même leurs petits amis, vous savez ?* »

Car, enfin, regardez un peu les indices empilés dans la boîte : Jackson embrassant Bailey ; Corinne se jetant au cou de Tyler devant moi ; nous trois tournoyant parmi les tournesols, silhouettes floues et fantomatiques. Et moi, juchée sur la nacelle de la grande roue, narguant la mort... Nous vivions trop près les unes des autres, trop près de ce mystérieux précipice. Intrépides, invincibles, trop naïves pour croire à notre propre mortalité – *trop*, tout simplement.

Les gens disaient : « *Après tout, elles l'ont bien cherché.* »

Possible.

Mais les gens parlaient aussi de l'autre partie du groupe : Daniel, Jackson et peut-être même Tyler, toujours considérés avec méfiance. Qui nous entouraient, nous surveillaient, nous guettaient. Qui laissaient exploser leur colère, qui passaient à l'acte. Qui rompaient avec nous, qui nous repoussaient quand ils en avaient marre mais revenaient vers nous et en redemandaient.

Pour un observateur extérieur, tout cela était-il vraiment si surprenant ?

Après toutes ces rumeurs, je ne comprenais pas comment mes amis avaient pu rester à Cooley Ridge.

*
* *

Les rayons éblouissants du soleil presque couchant m'obligeaient à conduire lentement, d'autant que la route devenait sans prévenir de plus en plus sinueuse et abrupte. Sans parler du chevreuil qui pouvait surgir à tout moment pour s'immobiliser pile sur la double ligne blanche. Et du réseau que nous risquions de perdre alors qu'Everett était en train de relever ses mails.

J'attendis qu'il se mette à injurier son Blackberry.

Ce ne fut pas long.

– Tu veux qu’on repasse à la bibliothèque ?

– Non. Je peux attendre jusqu’à demain, concéda-t-il en posant la tête contre la vitre de la portière.

– Tu as faim ?

– Je meurs de faim.

– Parfait. Je connais un endroit...

Je lui jetai un regard en coin.

– Tout ce que j’ai à la maison pour le moment, ce sont des plats surgelés. On ira faire des courses demain.

– Tu devrais faire attention à ce que tu manges. On dirait que tu as perdu du poids.

Il suffisait de voir mon pantalon flotter à la taille pour comprendre qu’Everett avait raison. J’avais eu beaucoup de travail, j’avais sauté des repas, avalé des litres de café et de soda jusqu’à ce que je sente l’acide bouillonner et remonter dans mes boyaux. Tout le reste avait un goût métallique ou rance.

Je me garai sur le parking derrière le Kelly’s Pub, car les trottoirs devant l’entrée étaient déjà pris d’assaut par les voitures des gens du quartier. La camionnette de Tyler n’était pas là, mais je reconnus la moto de Jackson dans un coin.

La clientèle du vendredi soir n’avait rien à voir avec celle de la journée. Les étudiants de retour chez eux qui cherchent à passer le temps. Les collègues qui s’offrent quelques verres à la sortie du travail avant de retourner auprès de leur famille. Seule l’odeur ne changeait pas : alcool, graillon et parfum mêlé de sueur.

Tous les tabourets étaient occupés et deux personnes officiaient au bar : Jackson, tout au bout, et une femme que je reconnaissais vaguement, avec un haut trop serré et des cheveux vraiment raides tombant jusqu'à la taille. Elle regardait dans notre direction quand nous entrâmes.

– Asseyez-vous, dit-elle en indiquant les tables dans la salle, comme si nous ne savions pas comment fonctionnait le lieu.

Je choisis une table pour deux, coincée contre une fenêtre, avec vue imprenable sur le vestibule d'où partait l'escalier menant aux appartements.

– Regarde le menu. Je vais nous chercher à boire.

Everett fit un geste au serveur et aux serveuses qui arpentaient la salle, mais je secouai la tête.

– Crois-moi, c'est plus rapide si je me déplace.

J'avancai jusqu'au bar et frappai des petits coups sur le comptoir pour attirer l'attention de Jackson.

– Hé ! Qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui, Nic ? demanda-t-il avec un sourire suffisant.

– Deux vodkas tonic.

– Journée difficile ?

– Avec de l'eau.

Jackson marqua un temps d'arrêt et regarda derrière moi : Everett étudiait le menu, concentré sous la faible lumière.

– Putain ! C'est qui, celui-là ?

– Everett. Mon fiancé.

Les yeux injectés de sang du barman revinrent vers moi.

– Tu as vu Tyler, Jackson ? J'ai besoin de lui parler.

– Donc tu t’es dit que tu allais amener ton fiancé juste en bas de chez lui... C’est cruel. Même venant de toi.

J’encaissai.

– C’est une urgence.

– Je ne l’ai pas vu, Nic.

Il fit glisser deux verres devant moi puis, inclinant la tête en direction d’Everett :

– Mais *ça* n’est pas la meilleure façon d’attirer son attention.

Je bus une gorgée de vodka.

– Fais-moi plaisir, dis-je en indiquant mon verre. Ne le laisse pas vide.

Je retournai à table, et Everett m’observa lorsque je passai commande auprès de la serveuse. Quand elle s’éloigna, je crus remarquer un tressautement à la commissure de ses lèvres. L’alcool n’en était sans doute pas responsable – pas encore.

– Première fois que je t’entends parler comme ça à quelqu’un d’autre que moi. C’était mignon.

Mon accent n’avait jamais été aussi marqué que chez la plupart des gens de la région. Mon père n’était pas d’ici. Ma mère si, mais elle en était partie. Elle s’était enfuie. Avait suivi des études, rencontré mon père, s’était mariée. Sa carrière, toute sa vie se trouvaient loin d’ici. Elle était revenue quand elle avait eu Daniel. Elle voulait élever ses enfants là où elle avait grandi, là où ses parents avaient vécu, étaient morts puis enterrés. Et à présent, sa tombe jouxtait la leur.

Quand à mon tour j’étais partie, j’avais appris à masquer mon accent, si léger fût-il. À détacher mes mots, à raccourcir les voyelles, abréger les « i »,

affûter les « a ». Bref, à parler avec détachement et efficacité. Comme si je venais de n'importe où, sauf de Cooley Ridge.

Mon accent réapparaissait quand j'étais ivre, et je ne l'étais pas souvent. Là, j'avais à peine commencé à boire et voilà qu'il se faisait de nouveau entendre.

– Tu as l'intention de me saouler pour profiter de moi, c'est ça, Nicolette ?

Je m'obligeai à sourire.

Je passai l'essentiel du dîner à scruter la porte ouverte et à me laisser gagner par une colère irrationnelle due à l'absence de Tyler. Aux visites qu'il rendait à mon père. Aux questions dont j'attendais la réponse. Je l'imaginais regardant l'écran de son téléphone, voyant mon nom s'afficher et décidant de ne pas décrocher.

Nous avions presque fini nos burgers et Everett vidait sa troisième vodka tonic double quand il fit son entrée. Il parcourut la salle du regard, m'aperçut, entrevit Everett et s'éclipsa.

– Je reviens. Toilettes.

Everett, tournant le dos à la salle, ne me vit pas fendre la foule et tourner dans le vestibule au lieu de me diriger vers les toilettes.

– Hé ! toi ! criai-je sans que Tyler s'arrête de gravir l'escalier. Il faut que je te parle !

Il s'immobilisa sur une marche mais ne se retourna pas.

– C'est lui ?

Je montai les marches d'un pas lourd et, baissant la voix :

– Alors comme ça tu rends visite à mon père à Grand Pines ? On peut savoir pourquoi ?

Il se retourna. Nous étions beaucoup trop près. Je me plaquai contre la rampe.

– Eh bien, quoi ? J’ai un chantier dans le coin, je passe déjeuner avec lui une fois par semaine. Un peu de compagnie ne lui fait pas de mal et je suis tout à côté.

– Un peu de compagnie ? C’est tout ce que tu as trouvé pour me faire sentir coupable ?

– Non. Je n’ai aucune intention de te faire sentir quoi que ce soit.

Il parut remarquer combien nous étions proches, soupira et recula.

– Ta mère est morte et il est parti en vrille. Je le sais, j’en ai été témoin. J’ai compris. Tu ne lui dois rien. Personne ne t’accuse.

– Ce n’est pas pour ça que je ne... J’ai un métier et j’ai une vie. Je ne peux pas tout *arrêter* sous prétexte que mon père s’est abruti d’alcool pour oublier.

Il hocha la tête.

– C’est bon, Nic. Tu n’as pas besoin de me convaincre. J’ai décidé de lui tenir compagnie. Moi aussi, c’est mon choix.

– Il m’a dit qu’il n’était pas censé me l’avouer.

Il y avait forcément une raison. J’avais eu l’impression que Tyler me cachait quelque chose ; à présent j’en étais persuadée.

– De quoi parlez-vous ? Qu’est-ce qu’il t’a raconté ?

Il regarda le plafond.

– Rien. On discute, c’est tout. Et s’il n’est pas censé te le dire, c’est précisément pour ne pas en arriver à ce genre de discussion. C’est *ça*, la raison.

Je plantai l'index contre son torse.

– Arrête de me mentir.

Ses mâchoires se crispèrent.

– Je ne te mens pas. Et tu le sais.

À une époque, j'avais cette certitude. À une époque, il n'y avait personne sur terre à qui je fasse davantage confiance que Tyler. Il n'en restait pas moins qu'il ne m'avait pas parlé de ses visites à mon père et qu'il ne voulait pas que je sois au courant.

– Dis-moi pourquoi, Tyler.

– Fous-moi la paix, il n'y a rien à ajouter !

Il s'approcha.

– Il fait partie de ta famille, et tu étais à moi. Tu es partie, pas lui. Je ne coupe pas les relations avec les gens quand ils ne me conviennent plus. C'est aussi simple que ça, Nic.

Je croisai les bras. *Quand ils ne me conviennent plus.*

– Je ne suis plus à toi depuis dix ans. Il n'a plus aucun lien avec toi. On peut difficilement faire plus simple.

L'espace d'un instant, je crus qu'il allait répliquer. Me débiter toutes les raisons pour lesquelles je me trompais, tous les aspects qui m'échappaient. Il se contenta d'éclater de rire. Un rire yeux fermés qui ressemblait à une grimace.

– O.K. Pas de problème.

Il monta une marche, sortit un trousseau de clés.

– Dix ans, hein ? J'aurais juré que ça faisait moins longtemps.

Il retira une clé de son anneau – *ma* clé – et me la lança. Je la laissai retomber dans l’escalier avec un bruit métallique.

– Écoute, Nic, j’ai beaucoup de trucs à régler en ce moment. Alors rends-moi service : ne cherche pas à me voir.

C’est alors que je le sentis – le coup de poing dans mon ventre. L’impression qu’il y avait encore quelque chose à sauver et que j’étais en train de le perdre. Une fois encore.

Je levai la main pour le retenir mais il avait refermé les yeux.

– Fous-le dehors. J’ai envie de descendre boire un putain de verre et je ne veux pas avoir ce type sous les yeux.

– Tyler...

– Non, Nic.

Il fit un geste en direction du bar.

– C’est plus fort que moi.

Il laissa retomber le bras.

– Allons au plus simple, d’accord ? Tu m’as demandé de te laisser tranquille. Maintenant, je te demande la même chose. C’est tout ce qu’on veut, toi et moi, pas vrai ? Un truc simple.

J’avais de nouveau dix-huit ans et j’étais en train de rompre avec mon petit ami. La dureté du métal sur le béton d’une cage d’escalier. Nous n’avions jamais vécu cette situation. Je m’étais enfuie, il avait fait mine de ne pas s’en rendre compte. Qui de nous deux était coupable ? Toujours est-il que nous n’avions jamais officiellement rompu. C’était absurde de penser à ça à cet instant. De se dire que tous ces moments fragmentés constituaient la relation la plus longue et la plus importante de mon existence. Que nous étions effectivement restés dix ans ensemble parce que nous n’avions

jamais rompu. J'avais juste fui. *Coupé une relation avec des gens qui ne me convenaient plus.*

Déjà à l'époque, mon comportement m'avait écœurée. Comment avais-je pu disparaître au beau milieu de la nuit sans même un au revoir ? Dix années n'y avaient rien changé : la nausée était toujours en moi, le visage de Tyler affichait toujours la même expression.

Je me détournai pour lui cacher mon émotion.

Je ramassai ma clé avec peine, retournai au bar et abattis violemment mes paumes sur le comptoir.

Dans son coin, Jackson me scrutait.

– Une vraie réussite, ces retrouvailles, hein ?

– Ne fais pas chier. S'il te plaît.

Il posa une dernière vodka devant moi.

– C'est ma tournée. Et après tu rentres.

Je pris le verre et il me saisit le bras.

– Je suis sérieux. Tu rentres.

Cette fois, j'avalai la moitié du verre avant de rejoindre Everett.

*

* *

– Allez, quoi !

J'étais obligée de tirer Everett vers la voiture : il avait nettement dépassé le stade où la posture verticale n'est plus une option. Je fouillai dans mon sac à la recherche de mes clés. Everett se colla à moi.

– Salut, toi...

Je levai la tête vers lui. Il m’embrassa dans un choc d’incisives tout en glissant la main vers ma poitrine.

– N’y pense même pas, dis-je en le repoussant.

L’appartement de Tyler donnait sur le parking et, contrairement à ce que Jackson avait sous-entendu, je n’étais pas cruelle *à ce point*.

– Je crois... que j’ai un peu trop bu.

– Bonne analyse.

Je l’aidai à s’installer côté passager.

Il mit une main sur mon épaule et, levant les yeux vers le bâtiment derrière nous :

– Quelqu’un nous regarde.

– Monte dans la voiture, Everett.

– D’ailleurs, c’est l’impression que j’ai eue toute la journée...

Il oscilla légèrement, puis se laissa tomber sur le siège.

– ... que quelqu’un nous observait... Toi aussi ?

– Tu n’es pas habitué à la forêt, c’est tout.

Mais un frisson parcourut ma colonne vertébrale, parce que oui, moi aussi, je les avais sentis. Des yeux dans la forêt, des yeux dans le noir derrière les fenêtres. Des yeux partout.

*

* *

La lanterne sous le porche dansait toujours, créant sa cohorte d’ombres et de fantômes.

– C’est casse-gueule, ici, quand il fait nuit, commenta Everett en me suivant dans l’allée.

– Ça l’est surtout quand on est bourré, dis-je en l’aidant à entrer.

Il alla s’affaler dans le canapé.

– Ça va faire mal, demain matin..., gémit-il en fixant un point au plafond.

– Je vais allumer un feu.

– ... Une vraie fournaise...

– Les nuits sont fraîches. Repose-toi.

Pendant qu’il restait étendu, yeux fermés, un bras traînant à terre, comme une poupée de chiffon, je fis le tour de la maison et vérifiai les issues : les fenêtres du rez-de-chaussée, la porte de derrière coincée par la chaise, la fenêtre au loquet baissé dans la chambre. Apparemment, rien n’avait bougé. J’entrai dans la chambre parentale, éclairée par l’écran de mon téléphone. La grille d’aération dans le placard était exactement dans la position où je l’avais laissée – mais pour combien de temps ?

– Nicolette ? m’appela Everett.

Je n’avais plus le temps.

– J’arrive...

Je l’aidai à monter dans la chambre, le mis au lit et m’esquivai lorsqu’il tenta de m’entraîner sous les draps.

– Je reviens tout de suite.

Après avoir dévissé la grille d’aération, je récupérai les carnets et les papiers pour les descendre au rez-de-chaussée. Assise devant la cheminée, je passai en revue chaque document – les carnets n’étaient pas des journaux, plutôt des sortes de registres – et, pendant une seconde à peine, j’eus le sentiment que les pièces du puzzle allaient s’emboîter. Quant aux feuilles volantes : inventaire des bijoux de ma mère, reçus de ventes, preuves de

dépôts d'objets chez des prêteurs sur gages. Je déchirai les pages des carnets, les froissai et les jetai au feu. Les bords des feuilles se recroquevillèrent, noircirent...

Puis je sortis du tiroir de la table de la salle à manger tous les documents que j'avais essayé de décrypter, retraits bancaires, factures surlignées, et les brûlai aussi. Un tas de cendres fumantes, et bientôt plus rien. Je n'avais plus le temps de les lire en détail. Percer leur signification était un luxe que je ne pouvais plus me permettre. Si je devais comprendre, ce serait d'un coup, violemment. Comme les feuilles d'automne changent de couleur en guise d'avertissement puis tombent à la première rafale de vent.

-
1. La *Liberty Bell*, symbole de l'indépendance américaine, est une cloche installée à Philadelphie en 1752 et qui fut fêlée dès sa première utilisation.

Jour 11

Les jeunes dans la clairière s'étaient enfin endormis et je traversais avec précaution leur campement, enjambant des canettes vides et des sacs de couchage pour rallier les cavernes par le chemin le plus rapide. L'aube perçait déjà entre les arbres, le ciel se teintait d'un rose vapoureux, mais la bouche d'ombre donnant sur les cavernes était une invitation. En bas, le temps n'existait plus. Il y avait trop d'anfractuosités pour que la lumière s'y engouffre. Trop de distance. On ne s'y déplaçait qu'à l'instinct, au ressenti. Mes mains collées à la taille de Tyler, je marchais dans ses pas, et le rire de Corinne résonnait dans les profondeurs.

Il y a dix ans, ces cavernes nous appartenaient.

Par la route, une bonne quinzaine de kilomètres les séparaient de chez moi, mais, en passant par la forêt, le trajet se limitait à trois ou quatre kilomètres. Corinne, Bailey et moi nous y rendions à pied avant d'être en âge de conduire. Pas pour les cavernes – elles étaient venues plus tard, toujours par défi. C'était la clairière qui nous avait attirées ici en premier. C'était notre lieu de réunion, comme pour ces gosses aujourd'hui.

À l'origine, il s'agissait d'un endroit géré et entretenu de façon privée. Aujourd'hui à l'abandon, il était en bonne voie vers la décrépitude même si les vieilles toilettes et leur plomberie fonctionnaient encore. Le lieu idéal pour des feux de camp et des fêtes. Une sorte de paradis pour ados – qui, dès qu'ils passaient à autre chose, oubliaient son existence, comme sous l'effet d'un charme.

On se glissait entre les grilles rouillées menant aux cavernes et, de là, une voie sécurisée par une corde nous descendait aussi loin que nous l'osions. Nous éteignions nos lampes-torches, des frissons parcouraient notre dos, soudain une tape sur l'épaule : *Action ou vérité ?*

Dans l'obscurité, ce n'étaient que jeux de mains, rires, chuchotements. On se cramponnait les uns aux autres, on se pressait contre les parois humides, c'était à qui impressionnerait le plus les autres. On jurait avoir vu des fantômes, on se *prenait* pour des fantômes, jusqu'à ce qu'une de nous abrège le jeu en rallumant sa lampe.

*
* *

Les visites officielles des cavernes avaient cessé vingt-cinq ans plus tôt, à la suite d'un accident : un couple oublié par le guide, perdu dans l'obscurité totale, un seul survivant le lendemain matin. La femme avait glissé le long des rochers huileux, s'était fracassé la tête, et son mari n'avait pas pu la retrouver dans le noir. Il avait fait le tour de la caverne à quatre pattes, en cercles concentriques, criant son prénom sans jamais tomber sur elle. Il était remonté jusqu'à la grille, fermée, criant à l'aide toute la nuit, mais ses hurlements s'étaient égarés dans l'immensité de la forêt. Quand on est en bas, on peut très facilement perdre ses repères. Il paraît inimaginable de se retrouver piégé dans une caverne avec une autre personne sans jamais pouvoir la trouver, mais quiconque y était descendu comprenait. Ce genre de choses peut *vraiment* se produire.

La femme avait été retrouvée baignant dans une mare de sang. Son mari à moins de vingt mètres d'elle.

Ils s'étaient mis dans l'idée d'explorer un tunnel étroit à l'écart de la visite guidée. N'avaient pas remarqué que tout le monde était parti, jusqu'à ce que leur lampe s'éteigne. Avaient regagné à tâtons la caverne principale d'où ils avaient tenté de retrouver la corde qui conduisait à la sortie. C'est à ce moment-là qu'il l'avait perdue.

Bien sûr, c'était ce qu'il avait raconté aux secouristes. Mais les rumeurs, les ragots n'avaient pas tardé, toujours vivaces. Il l'avait tuée. C'était son plan dès le départ. Ou alors c'était un accident dans le feu d'une dispute

conjugale, un coup de coude trop appuyé... Ou bien, selon la version de Daniel, c'était le monstre qui l'avait poussé à commettre cet acte. Le monstre de la forêt qui vivait dans les cavernes. Ce monstre dont la voix murmurante ressemblait à notre propre écho.

Quoi qu'il en soit, l'endroit avait fermé, le générateur avait grillé et l'éclairage des abords avait été coupé – retirant à la ville une partie de ses revenus. La région attirait beaucoup les touristes, avant, entre les cavernes, les montagnes et le torrent. Sans compter Johnson Farm – et ses tournesols – facilement accessible par la route. Les gens se garaient sur le bas-côté et s'y engageaient comme dans un labyrinthe, appareils photo suspendus au cou.

Certes, les montagnes et le panorama attiraient toujours du monde, de même qu'un certain *art de vivre* auquel on pouvait trouver un charme désuet. Mais la ville, située à trente kilomètres, était desservie par une ligne ferroviaire, avec un train pittoresque proposant des excursions d'une journée, et elle aussi avait les montagnes, le torrent et la proximité de Johnson Farm. C'est vers elle que se tournèrent les quelques touristes qui restaient.

Les grilles métalliques avaient été scellées à l'entrée des cavernes, fermées par des chaînes et par un cadenas. Un panneau mettait en garde : DANGER – ENTRÉE INTERDITE – NE PAS FRANCHIR CETTE LIMITE.

Autant afficher dans le ciel un Bat-Signal¹ : BIENVENUE AUX JEUNES !

Et nous avions répondu à l'appel.

Les grilles et le cadenas étaient là surtout pour la frime. On connaissait tous quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui avait la clé. De notre temps, il y en avait au moins huit copies qui circulaient de main en main, comme un rite de passage des élèves de dernière année aux petits nouveaux. Une fois diplômés, les défis, les paris, la sombre intimité des cavités perdaient de

leur intérêt. C'était le motel entre les deux villes, et non plus les parois froides et le sol humide des cavernes, qui abritait les secrets.

Quand Corinne avait disparu, les flics n'avaient pas pu chercher *partout*. Trop de lieux et pas assez de moyens en attendant les renforts de l'État. Surtout pour une gamine de dix-huit ans et en l'absence de tout signe suspect. Le scénario de la fugue restait envisageable.

Les cavernes se trouvaient proches de la route principale entre la fête foraine et notre ville, avec un accès semi-carrossable, vestige de l'époque où la municipalité gérait l'endroit. C'était le lieu idéal pour cacher un corps.

Jackson avait lancé l'idée quand les flics avaient formé les équipes de fouilles quarante-huit heures après la disparition. *Est-ce que quelqu'un a regardé dans les cavernes ?* Ils n'avaient pas *pu* ne pas regarder. Pas avec nous tous, prêts à partir chacun avec sa propre lampe de poche, son désespoir et une copie de la clé.

Nous étions là quand les flics étaient entrés. Bailey, à côté de Jackson, le visage posé contre son torse, maculant son tee-shirt de traces de rimmel ; Tyler, doigts serrés trop fort entre les miens ; Daniel, bras croisés, maussade et rongé d'inquiétude. Les flics avaient apporté une grosse pince pour couper le cadenas, mais ils n'en avaient pas eu besoin. Une fois le cadenas ouvert, les chaînes retirées et les grilles entrouvertes, l'obscurité nous avait fait signe.

Jimmy Bricks était descendu avec un gros spot pendant que l'agent Fraize nous obligeait à rester avec les badauds attroupés. Nous avions attendu une éternité. Chaque minute écoulée serrait davantage ma gorge. L'air estival était épais et chargé d'une odeur de décomposition.

La fouille avait duré plus d'une heure. Mais une seule chose était remontée des cavernes : une bague.

Une bague très belle, unique en son genre. Des rubans d'argent entrecroisés sertis d'une rangée de pierres bleues. Je l'avais vue le lendemain au poste de police, quand les flics avaient posé le sachet d'indices devant moi sur la table.

– Prenez bien le temps de la regarder, m'avait dit l'agent Fraize.

Certaines pierres étaient noircies, tachées de sang séché. J'avais fermé les yeux, secoué la tête.

– Ce n'est pas à elle.

Les semaines suivantes, ils avaient essayé de retrouver sa provenance – nous l'avions su grâce à l'agent Fraize, le mari de la secrétaire administrative du lycée qui en avait parlé à ses amies du club de lecture. Ils avaient tenté de relier la bague à Corinne ou à Jackson en examinant les factures et les copies de photos d'identité d'un prêteur sur gages. Mais la bague avait surgi comme Corinne avait disparu.

De nulle part.

Vers nulle part.

Bailey leur avait dit qu'elle n'appartenait pas à Corinne. Jackson leur avait dit qu'elle n'appartenait pas à Corinne. Mais la police se raccrochait à cette idée, persuadée que nous ne savions pas tout d'elle. Par exemple, la raison qui l'avait amenée ici, pourquoi elle avait fini par se fondre dans les parois de la caverne – ses os dans la roche tendre, ses dents absorbées par la pierre ébréchée, ses vêtements désintégrés dans le noir – pour ne laisser que le métal d'une bague et le sang collé dessus.

Pour quelle autre raison Jackson aurait-il aiguillé les flics vers les cavernes ? C'est ce que les coupables font quand la culpabilité menace de les submerger. C'est dans la nature humaine de vouloir parler. Être absous.

Ensuite, ils avaient de nouveau fermé l'accès aux cavernes : nouvelles chaînes, nouvelles grilles, nouvelle serrure. Pas de clés. De ce que j'en savais, il n'avait jamais été rouvert.

*
* *

Je me fis la réflexion que les gamins dormant dans la clairière étaient peut-être venus la veille au soir pour chercher Annaleise. Comme nous avions cherché Corinne. Peut-être qu'ils savaient quelque chose de plus, quelque chose dont ils avaient peur de parler. Mais non.

Quand Corinne avait disparu, nous avions tout ratissé. Quand la police n'avait plus voulu ou pu poursuivre les fouilles, nous avions redoublé d'efforts. Nous nous étions tellement investis dans sa disparition que certains d'entre nous ne s'en étaient jamais vraiment remis.

« *Le monstre vit là-dedans* », disait Corinne. Alors, elle m'attrapait par la main et me tirait vers l'intérieur. « *Trouvez-nous maintenant !* » criait-elle avec son rire voilé, et nous entendions bientôt des bruits de pas – Jackson ou Tyler –, et de minces faisceaux de lumière se mettaient à balayer le sol tandis que nous nous tapissions dans l'ombre pour ne pas nous faire repérer.

Je me tenais devant ces grilles à présent. Mes mains encerclaient les barreaux d'acier rouillé, je tendis l'oreille, écoutai le vent s'engouffrer dans les ténèbres suivi de son écho sourd et lugubre. La serrure était fermée, les chaînes ensevelies sous une mousse épaisse qui se détachait trop facilement : mes mains en étaient couvertes.

Je suivis la chaîne et arrivai au cadenas. Je tentai de secouer les barreaux, mais ils restaient fermement ancrés dans la roche. Pas même un bruit. Mes doigts se crispèrent sur eux et je pressai mon visage contre la grille. Les yeux braqués vers cet endroit où la lumière disparaissait derrière un coin de rocher.

– Hé ! Ho ! murmurai-je.

J’entendis ma voix ricocher sur les parois. Je réessayai :

– Annaleise ?

Seul l’écho me répondit.

Je m’attaquai à nouveau aux grilles, cette fois depuis un angle différent, tirant sur les barreaux parallèlement au rocher pour voir s’ils pouvaient céder, si je pouvais les écarter. Je les secouai de plus en plus fort jusqu’à ce que j’entende une fille marmonner quelque part derrière moi :

– Hé ! vous avez entendu ?

Je disparus entre les arbres avant qu’elle ait le temps de m’apercevoir.

*

* *

J’éprouvai un moment de panique. Serais-je capable de retourner à la maison maintenant qu’il n’y avait plus de sentier à suivre ? Cela faisait si longtemps que je n’avais pas pris ce chemin seule. Mais tout revint très vite : la piste foulée si souvent qui menait à la clairière où je retrouvais Tyler, et les bruits du torrent pour me guider jusqu’à chez moi.

La vague de chaleur n’avait pas faibli et, le temps d’arriver dans mon jardin, j’étais en sueur, crasseuse.

En voyant la voiture de Daniel garée dans l’allée, je restai un instant à l’orée de la forêt. Puis j’avançai jusqu’à la porte de la cuisine, essayant de comprendre où il se trouvait. Je l’entendis au téléphone, le bruit de ses chaussures foulant le plancher.

– Dis-moi juste si elle est là.

Une pause. Nouveaux pas.

– Déconne pas ! Dis-moi qu'elle va bien. On s'est engueulés et... elle est... je ne sais pas. Elle ne va pas bien.

Les pas reprirent.

– Non. Je suis arrivé, sa voiture est ici, tout son bordel est ici mais pas elle.

– Daniel ?

Je poussai la porte de derrière.

Il apparut au coin de la pièce, téléphone toujours collé à l'oreille.

– C'est bon, c'est bon...

Il glissa son téléphone dans sa poche.

– Salut, Nic, dit-il d'une voix traînante.

Mains sur les hanches, jouant le type détendu.

– Où tu étais passée ?

– Sortie me balader.

Ses yeux s'attardèrent sur mes vêtements – les mêmes que ceux de la veille – et il fronça les sourcils.

– Dans la forêt ?

– Non. Le long de la route. Dis donc, tu sais si les flics ont fouillé les cavernes ?

Le pli au-dessus de son nez se creusa, les coins de ses lèvres s'affaissèrent.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Les cavernes. Tu sais si la police y est allée ?

Daniel me considéra de la tête aux pieds. Je serrai les poings pour cacher les traces de terre et de mousse.

– Laissons-les faire leur boulot, tu ne crois pas ? Ça ne sert à rien de s'impliquer personnellement.

– Quand même... Il faudrait vérifier.

Il agita la main.

– Nic... Je suis venu pour te parler...

Il se frotta le cou. Un instant, je crus qu'il allait me présenter des excuses, et je me préparai mentalement à faire de même.

– À propos de papa. J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

Non, ce ne sera pas pour cette fois.

– Première chose : une date a été fixée pour le tribunal.

Nous avons les déclarations sous serment de deux témoins attestant l'incapacité intellectuelle complète de notre père et une requête qu'Everett m'avait aidée à rédiger, désignant Daniel comme son tuteur principal, le rôle me revenant en cas de décès de mon frère.

– Mais ce n'est pas avant deux mois.

– Deux mois ?

– Ouais. Et si papa refuse toujours de signer les papiers pour mettre la maison en vente, on devra attendre l'audience de tutelle avant de publier une annonce.

– Je vais lui parler.

Daniel toussota.

– Peut-être que tu devrais rentrer chez toi.

Je le fixai du regard. C'était toujours mon frère qui me disait de rester ou de partir, et je voulais savoir pourquoi. En l'occurrence, pourquoi il voulait que je m'en aille.

– Je croyais que tu avais besoin de mon aide ? C'est ce que tu m'as dit. Tu voulais que je vienne.

– Je peux me débrouiller.

Son visage se verrouilla. Indéchiffrable. Daniel tout craché.

– Je vais aller voir papa, il signera les papiers. On vendra la maison.

Il hocha la tête. Son regard se porta vers la forêt.

– La prochaine fois que tu sors, prends ton téléphone. Je n'aime pas m'inquiéter inutilement.

*
* *

Il y avait une voiture de police dans la première rangée du parking à moitié vide de Grand Pines et, instinctivement, j'allai me garer vers le fond. Réflexe irrationnel, je le savais – quand bien même.

Le flic sortit du bâtiment au moment où je quittais ma voiture. Je restai à côté de la portière, à triturer les papiers que mon père devait signer. Sa démarche m'était vaguement familière : yeux baissés, mains fourrées dans les poches. Ses cheveux d'un noir profond se détachaient parfaitement sur sa peau beige. Une peau *cannelle*, disait Jackson à propos de Bailey, comme si ses origines ethniques avaient un parfum ou un arôme caractéristiques.

Je fis quelques pas vers lui.

– Mark ? Mark Stewart ?

Le flic auquel Annaleise avait laissé un message avant de disparaître.
« *Je me pose certaines questions au sujet de l'affaire Corinne Prescott...*

Est-ce qu'on pourrait se voir pour en parler ? »

Mark Stewart. *Ici.*

Il s'immobilisa à quelques mètres de sa voiture, comme arrêté par la ligne bleue d'une place pour handicapé. J'avancai vers lui au petit trot, mes tongs frappant le sol en cadence. La liasse de papiers dans le dossier coincé sous mon bras commençait à glisser, je la retins entre le coude et la taille. Le cœur battant, je me montrai moi-même du doigt.

– Nic Farrell. Tu te rappelles ?

Ses yeux s'écarquillèrent sous la surprise, pour laisser rapidement place à un hochement de tête et à un sourire.

– Salut, Nic. Eh ben... ça fait un sacré...

Il laissa sa phrase flotter entre nous.

– Ouais. Bon sang, ce que tu as grandi !

Je scrutai son visage, mais il était complètement neutre, à la fois familier et impénétrable. Sa sœur, Bailey, m'avait toujours captivée. C'était le genre de personne dont on ne peut pas détacher le regard, même quand on l'a vue mille fois. Leur mère était japonaise – leur père l'avait rencontrée pendant ses quatre années dans l'US Navy – et elle parlait avec cet accent un peu guindé que Bailey imitait à la perfection.

Comme Mark, Bailey avait les cheveux sombres, les yeux marron et la peau cannelle. Pourtant, cette combinaison identique produisait des effets opposés. Dans un groupe, lui passait inaperçu, n'attirait pas les regards. Je me demandai s'il avait été proche d'Annaleise. S'il savait quelque chose qu'il gardait pour lui. Et pourquoi elle l'avait appelé au sujet de l'affaire Prescott.

À l'époque où j'étais partie, Mark avait quatorze ans. Le seul trait marquant de sa personnalité dont je me souvenais, c'était son côté

incroyablement loufoque et immature quand il se trouvait sous son propre toit. Dès qu'il sortait de chez lui, il devenait morose, silencieux. Quand je le croisais dans la rue, loin de sa famille, il rougissait violemment comme s'il était gêné que je connaisse l'autre version de lui-même.

– Qu'est-ce qui t'amène ici ? demandai-je.

Ses joues virèrent à l'écarlate et je constatai avec plaisir que je lui faisais toujours le même effet. Ça l'obligeait à surcompenser en se livrant à quelques confidences.

– Un tuyau..., commença-t-il.

Il prenait soin d'éviter mon regard.

– D'une infirmière. Au sujet d'un crime potentiel. Nous sommes obligés de tout vérifier.

J'acquiesçai. Tentai de maîtriser le tremblement de mes mains et ma respiration saccadée.

Ça pourrait être n'importe qui. Combien de patients à Grand Pines ? La brochure disait... voyons... six cent vingt, non ? Ou deux cent soixante ? Bref, ça fait toujours moins de 1 % de risque...

– Bon, et sinon, qu'est-ce que tu deviens ? Tu vis toujours en ville ?

– Bah, non. Je bosse ici, c'est tout. Je me suis installé à quelques kilomètres de Bailey. Un coin sympa. Enfin tu connais.

Il se comportait comme si j'étais au courant de la vie de Bailey. J'ignorais où elle habitait, ce qu'elle faisait... Je n'avais pas envie de poser de questions à son sujet – trop peur de laisser affleurer une vérité désagréable : Bailey et moi, on ne se parlait plus. Plus depuis la disparition de Corinne. Pas une seule fois depuis.

Cette boîte au poste de police, elle provoquait de drôles de réactions chez les gens. Des envies de dire du mal des autres. Comme un rapport écrit de vos trahisons, avec votre signature juste en dessous.

– Eh bien, ça m’a fait vraiment plaisir de te revoir, Mark.

J’étais presque parvenue à la porte d’entrée quand il m’appela.

– Hé, Nic !

Je ne l’avais jamais entendu avec cette voix. Sa voix de flic.

– Tu restes encore un peu en ville ?

Je haussai les épaules.

– Juste le temps de régler quelques affaires.

Je serrai ma liasse de papiers pour contrôler mes mains.

Il ne me demanda pas pourquoi j’étais là ni à qui je rendais visite.

Il le savait déjà.

Dès que les portes se refermèrent, je courus vers la chambre de mon père.

*
* *

Papa était particulièrement désemparé, ou choqué, ou les deux.

Assis au bord de son lit, il fixait le mur devant lui, se balançant doucement d’avant en arrière. Je frappai quelques coups contre la porte ouverte, mais il ne répondit pas.

– Papa ?

Il se tourna vers moi, me regarda avant de revenir à son mur et à son balancement. Complètement refermé sur lui-même.

Pas de danger dans l'immédiat. Aucune raison pour que la directrice appelle Daniel, fixe un rendez-vous ou fasse part de son inquiétude. Tous étaient sans doute très contents de la façon dont il se comportait.

Mais, pour moi, c'était bien plus terrifiant. Il ne se débattait pas pour recouvrer sa santé mentale ; il ne luttait pas pour comprendre ; il ne se révoltait pas contre ce brusque sentiment d'étrangeté. Il lâchait prise.

Sur le mur étaient scotchées des photos de nous, de moi, de Daniel, des infirmières et des médecins, tous les gens dont il ne devait pas se méfier. Dont il devait se souvenir. À présent, son regard les effleurait sans les voir. Je m'approchai et me postai devant ma photo. Mes cheveux étaient plus courts sur le cliché. Je souriais à côté de papa qui passait le bras autour de mes épaules. Elle datait de l'an dernier : on l'avait prise dans cette chambre le jour de l'installation de mon père, faute d'avoir trouvé une photo récente de nous deux. Daniel avait écrit en dessous : *Avec ta fille, Nic.*

Papa continuait de se balancer. Il marmonnait quelque chose pour lui-même, une succession absurde de mots.

– Papa, insistai-je, mais de nouveau son regard me traversa.

Soudain il s'arrêta, l'air concentré.

– Shana ?

Je fermai les yeux. Il reprit son balancement.

Il n'y avait aucune photo de ma mère sur le mur. Ç'avait été une décision difficile, celle qui nous avait fait le plus hésiter, Daniel et moi : ajouter son portrait pour laisser notre père espérer qu'elle soit toujours en vie ou faire comme si elle n'avait jamais existé ? Quel était le pire ? Nous en avions débattu pendant tout le dîner, la veille du départ de notre père. Et c'est moi qui avais tranché, car je connaissais la puissance ravageuse de la perte. Perdre quelque chose que l'on pense posséder : c'est pire, bien pire que tout.

Je déboulai dans le couloir. La lumière était trop violente, le bourdonnement des néons couvrait le murmure sourd des voix dans les chambres.

– Hé ! lançai-je à la première personne d'apparence un peu officielle que je croisai.

Pas de blouse d'infirmière, tenue de femme d'affaires décontractée, cheveux dénoués, tête de moineau. Je l'avais déjà vue lors de ma précédente visite. Elle passa devant moi avec un sourire figé, mais je la saisis par le bras.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Était-ce ma façon de lui prendre le bras ? Ou la détermination de mon regard ? Elle cligna lentement les paupières et répondit :

– Je préviens le médecin.

– Non. Je veux parler à Karen Addelson.

Voix tranchante et nom complet de la directrice. C'était ma meilleure imitation d'Everett.

– Elle est en réunion.

Si Everett avait été à ma place, il aurait persuadé mon interlocutrice d'aller chercher la directrice en pleine réunion sans même lui donner l'impression d'exiger ça d'elle. Il l'aurait simplement laissée parler en boucle, et elle aurait fini par croire que l'idée venait d'elle : *Elle ne devrait pas tarder... Oh ! je comprends le problème, oui... Bon, je vais juste jeter un coup d'œil, voir si elle peut vous accorder une minute.*

– Il faut que je lui parle.

– Je la préviendrai dès qu'elle aura terminé.

– Tout de suite. Il faut que je lui parle *tout de suite*. Est-ce que quelqu'un est venu voir mon père ? C'est à cause de ça qu'il est en train de se balancer sur son lit sans dire un mot ? Ça doit être votre conception d'un *encadrement exceptionnel au service des résidents*, comme le prétend votre brochure ?

Ses joues s'empourprèrent.

– Bien. Installez-vous dans la salle d'attente. Je vais prévenir Mme Addelson.

Elle repartit d'un pas résolu. Je la suivis.

– Pourquoi la police était-elle ici ?

Sa démarche se fit moins assurée, mais elle continua d'avancer.

– Je ne sais pas. Des policiers sont arrivés il y a une heure...

– Des policiers ? Ou *un seul* ? Mark Stewart ?

Elle s'arrêta devant la porte de son bureau et, se tournant vers moi d'un air narquois :

– Un policier.

Elle s'éclaircit la gorge et poursuivit :

– De type asiatique, je crois ?

Elle rougit à nouveau, comme si elle avait enfreint les règles du politiquement correct.

– Un type banal. Un gamin tantôt fantasque, tantôt maussade.

Mark.

– Et vous l'avez laissé parler à mon père ? Si *sa situation* empire...

D'un mouvement du bras, je tentai d'englober tout ce qui caractérisait l'état de mon père en ce moment.

– ... je vous en tiendrai toutes pour personnellement responsables !

Elle m’indiqua le canapé de la salle d’attente et alla s’asseoir dans le bureau voisin en précisant :

– J’étais ici, à mon poste. Je n’ai aucune idée de ce qui est arrivé.

Elle prit le combiné téléphonique et pressa une touche.

– La fille de Patrick Farrell est dans la salle d’attente.

Karen Addelson sortit de son bureau une minute plus tard, accompagnant un couple en s’excusant d’écourter leur entrevue. Puis, me tendant les mains :

– Nicolette. Je vous en prie, entrez.

Comme si elle m’attendait.

La pièce était décorée de plantes en pots. Sur une table basse, un rectangle de sable où un râteau minuscule avait tracé des sillons ondulants composait un jardin zen en miniature.

– Qu’est-ce que vous avez fait à mon père ? J’ai croisé l’agent Stewart sur le parking et voilà que je trouve mon père prostré dans sa chambre, pratiquement catatonique. Bon Dieu, qu’est-ce qui s’est passé ?

– Asseyez-vous, je vous en prie.

J’ignorai le sofa qu’elle m’indiquait et pris place sur une chaise. Difficile de s’indigner vautrée dans un canapé géant devant un jardin zen.

Elle prit tout son temps pour contourner le bureau et aller s’asseoir en face de moi. Croisa les doigts sur son sous-main. Les veines bleues qui parcouraient ses phalanges la vieillissaient de dix ans par rapport à l’âge que je lui avais d’abord donné. La soixantaine. L’âge de mon père. Bon sang, il n’avait rien à faire ici...

– Mademoiselle Farrell, commença-t-elle, je ne peux pas interdire à un policier d’interroger un patient, même si je le déplore. L’agent Stewart lui a juste posé quelques questions. Apparemment, votre père aurait été témoin d’un crime.

Je ris.

– Bien sûr. Et un témoin très utile, vraiment ! Je parie qu’ils l’imaginaient déjà à la barre...

– Mademoiselle Farrell, même si son témoignage est juridiquement considéré comme irrecevable, nous avons les mains liées. Nous n’avons aucun poids légal pour empêcher un officier de police de questionner un de nos patients. C’est une responsabilité que nous assumons.

– Vous l’avez vu ? C’est une catastrophe. Il répète sans cesse des choses sans queue ni tête...

– Écoutez, il était en train de discuter avec une infirmière, et l’infirmière m’a rapporté qu’il l’appelait Nic et mentionnait de façon insistante une fille disparue. Il prétendait savoir ce qui lui était arrivé. Nous étions obligés d’en faire part à la police.

Je pris sur moi pour dissimuler ma stupeur, mais une vague nauséuse déferla de mon estomac jusqu’à ma gorge.

– Bien sûr que non, vous ne comprenez pas ? S’il prenait votre infirmière pour moi, c’est qu’il ne savait déjà plus ce qu’il disait ! Vous ne voyez pas que votre raisonnement est foireux ? Rien de ce qu’il dit n’a le moindre sens !

– Au contraire. Votre père est un homme très intelligent. Il y a toujours une part de vérité en lui. Peut-être devriez-vous lui en parler. L’interroger sur cette fille disparue, voir ce qu’il va vous dire.

– Vous étiez présente lors de l’interrogatoire ?

Elle prit un instant pour se donner une contenance, et je reconnus sa pause comme une tactique qu'Everett aurait pu utiliser. Rester calme, calmer le jeu. Contrôler ses émotions, toujours garder la main.

– Non. Le policier a insisté sur le caractère confidentiel de leur entretien. Comme je vous l'ai dit, nous avons les mains liées.

Je m'éloignai du bureau. Quand je me mettais en colère, je ne pouvais pas empêcher les larmes de couler. Comme deux émotions inextricables. Et ça ne faisait que renforcer ma fureur, car je renvoyais une image de faiblesse là où je voulais paraître confiante et exigeante, comme Everett. La seule chose que je réussis à faire fut de sortir avec fracas de la pièce.

*
* *

Papa mit plus d'une heure à me reconnaître. Une heure que je passai assise dans sa chambre, à l'attendre. Soudain, le déclic sembla se faire. Son regard erra de la photo sur le mur à la fille assise sur une chaise dans un coin.

– Nic, dit-il en pianotant sur le plateau de la commode. Nic, ton amie... enfin, le frère de ton amie. Tu savais qu'il était policier ? Je l'ignorais...

– Ça va aller, papa. Je vais m'occuper de tout. Dis-moi ce qu'il t'a demandé. Dis-moi ce que tu lui as raconté.

Je me levai, fermai la porte. Son regard ne me quittait pas.

– C'était à propos de cette fille. Cette fille qui a disparu...

Je frissonnai.

– Tu n'es pas obligé de répondre, papa. Toute cette histoire date de dix ans. Si ça se trouve, Mark ne s'en souvient même pas.

– Non ! Pas Corinne. Je veux dire, si, elle. Mais aussi... l'autre. L'autre fille. La...

– Annaleise Carter ? Comment tu aurais pu être témoin de quoi que ce soit ? Tu es ici depuis...

Je toussai.

– Tu étais déjà ici quand elle a disparu.

– Depuis combien de temps, Nic ? Ça fait combien de temps que je suis ici ? C'est important.

Je laissai passer un moment.

– Environ un an.

Il lâcha un sifflement.

– Je suis en retard.

– Papa, qu'est-ce qu'on t'a demandé ?

Il fallait que je maintienne sa concentration.

– Si je la connaissais bien. Si ton frère la connaissait bien. Ton frère, comme toujours... Il n'aurait jamais dû faire ça.

Il fixa mon visage de profil, comme pour y voir la marque que Daniel m'avait faite dix ans auparavant. Comme si ça venait de se produire. Je sentis la brûlure cuisante remonter à la surface. Je passai la langue dans ma joue, pensant y retrouver le goût du sang. Son geste l'avait condamné à être à jamais suspect.

– Et si je pensais que les deux disparitions étaient liées. Celle de Corinne et celle d'Annaleise. Oui. C'est ça que le policier voulait savoir. Il y a trop de choses dans cette maison, Nic.

– Il n'y a plus rien dans la maison, papa, tu peux me croire.

– Il y a des tas de choses... J'ai besoin de... de garder des traces. Mes archives, pour aider mon esprit à...

La porte s'ouvrit sur une infirmière.

– Mme Addelson a demandé une expertise du médecin, annonça-t-elle sans un regard vers moi. Vous me suivez, Patrick ?

Il se leva et, en passant devant moi, sa lourde main atterrit sur mon épaule. Il se pencha vers mon oreille.

– Là où on planque les cadavres..., chuchota-t-il. Va vite les chercher. Avant que d'autres aient l'idée.

*
* *

Le trajet du retour se passa en coups de fil à des gens qui ne décrochaient pas. Daniel était en déplacement. Tyler était sans doute occupé par son travail, lui aussi. Everett ne décrocha pas non plus, mais m'envoya un texto m'expliquant qu'il était coincé en réunion et qu'il me rappellerait plus tard.

Quand je me garai dans l'allée, je vis Laura sous le porche d'entrée. Elle était assise sur les marches en bois, penchée en arrière, en appui sur les coudes.

Il y avait un problème. Notre relation n'incluait pas les passages à l'improviste. Nous ne nous étions plus adressé la parole depuis la *baby shower*. Et quel genre de nouvelles ne pouvait-elle pas me donner par téléphone ? Le cœur battant, je retins mon souffle en avançant vers le perron – jusqu'à ce que j'aperçoive les pots et les sacs de terreau posés sous le porche.

– Salut ! lança-t-elle maladroitement. Dan m'a dit que vous pouviez avoir besoin de bricoles pour le jardin. Je suis en pleine période de nidification, mais je ne sais plus quoi ajouter au nid. Je m'occuperais bien du jardin mais maintenant, quand je m'y mets, je bascule sous mon poids. C'est gênant...

– Merci ! Tu n’étais pas obligée, voyons... Mais merci.

– Et puis aussi... je voulais te dire que j’étais désolée pour samedi. Mes amies...

Je secouai rapidement la tête.

– T’inquiète. Tout va bien.

– Non ! C’est juste que, parfois, elles ne réfléchissent pas. Ce sont des filles bien, vraiment. Mais ça n’excuse pas tout...

– O.K., dis-je pour l’interrompre.

Je m’assis à côté d’elle sur les marches.

– Je te proposerais bien d’entrer prendre le frais, mais je pense que c’est encore pire à l’intérieur. Tu veux boire quelque chose ?

– Non, ça va. Tu es occupée ? Ou tu as un peu de temps pour que je t’explique comment on se sert de tout ça ?

Sa voix était si chargée d’espoir que je n’eus pas le cœur de la congédier. Pas comme ça. Pas maintenant. Pas au moment où tout le monde était injoignable et où je restais avec, pour seule compagnie, les paroles de mon père. « *Les cadavres* ». Je sentis que mon esprit aurait volontiers sauté, après lui, dans le terrier du lapin.

– Oui. J’ai du temps.

Laura avait un parfum bien à elle : l’odeur du jardin qui l’imprégnait, s’attachait à elle, prenait racine en elle. Comme si, semblable à une plante, elle s’épanouissait, prospérait. Sa peau était devenue transparente, ou bien ses veines avaient foncé avec l’afflux sanguin, et je voyais une cartographie légère se dessiner sur elle. *La vie*, pensai-je.

– Celles-là ont besoin de beaucoup d’ombre, commença-t-elle en me montrant un pot. Elles seront parfaites pour le jardinet.

Elle marqua une pause, son front se plissa.

– Des animaux y ont fait beaucoup de dégâts.

Je me relevai et tendis la main pour l’aider à se redresser. Elle lissa le tissu de sa robe puis, tendant le cou, regarda la façade.

– C’est une maison solide. Elle a juste besoin de quelques travaux. Dan est content que tu sois là.

– Il a une curieuse façon de le montrer.

Elle balaya ma remarque du revers de la main.

– Il a beaucoup de pain sur la planche en ce moment. Entre le travail, votre père, la maison, le bébé... Il est simplement stressé.

Elle me sourit.

– J’ai prévu de lui demander de construire une extension pour la maison, mais je crois qu’il vaut mieux attendre un peu que tout ça soit réglé.

Elle fit un geste vague et je me demandai si elle parlait de la maison ou de *tout le reste*.

– Bonne idée.

Je ramassai les grands pots de fleurs et me mis en marche vers le jardinet longeant le mur du pignon. Laura m’emboîta le pas, chargée de pots plus petits.

– Je sais qu’il n’est pas parfait. Je sais que vous avez eu des différends. Mais il s’occupe bien de votre père et il s’occupe bien de nous. Ça va être un père formidable – tu t’en es rendu compte, non ?

– Bien sûr, répondis-je automatiquement.

C’était la réponse attendue. La chose à dire.

Elle prit un air contrarié, comme si elle voyait clair dans mon jeu.

– C’était un gosse à l’époque, Nic. Comme toi.

Ils semblaient en avoir déjà parlé. Comme si Daniel l’avait embarquée dans notre famille avec toute son histoire – pas comme un simple prolongement mais comme une partie de notre passé autant que de notre avenir. Adossée au mur, elle m’observait.

Je soupirai.

– Et voilà, Laura, dis-je en m’essuyant les mains sur mon pantalon. On commence par quoi ?

*
* *

Mon portable sonna alors que j’étais sous la douche, maculée de terre qui disparaissait en tourbillonnant dans la bonde. Je tendis la main à travers le rideau et activai le haut-parleur pour éviter de mouiller l’appareil.

– Allô ?

Je m’attendais à entendre Daniel ou Everett. Mais cette voix... Cette voix était aussi aiguë que dans mon souvenir. Vive et tendue. Douce et incertaine.

– C’est Bailey.

– Salut, répondis-je bêtement.

Je coupai l’eau et me retrouvai nue, cheveux dégoulinants, la peau peu à peu gagnée par la chair de poule.

– Ils vont emmener ton père au poste demain pour l’interroger.

Elle souffla lentement.

– Je ne sais pas pourquoi je te dis ça.

Rien ne restait longtemps secret dans cette ville. Rien de ce qui se disait au lit, au dîner, au bar, entre parents, amis ou voisins. Et même rien de ce qui se disait entre nous.

La panique m’envahit, les pensées se bousculaient dans ma tête où une liste de choses à faire venait de surgir, floue et illisible. *Everett. Appeler Everett.*

– Tu me sauves la vie. Je ne sais pas comment te remercier.

Mes mots résonnèrent dans la salle de bains. Je dus faire un effort pour entendre, malgré ma propre respiration, Bailey me répondre, après une pause :

– Ne cherche pas à me voir.

Si j’avais des dettes, j’étais sans doute en train de les payer. À moins qu’il ne s’agisse des siennes.

*
* *

Je téléphonai à Everett une serviette nouée autour du corps, ruisselant sur le linoléum.

– J’étais sur le point de te rappeler. Désolé.

– J’ai besoin d’un avis.

– D’accord. À propos de la tutelle ? Tu as bien les attestations, hein ?

– Ils veulent interroger mon père. À propos d’un meurtre. Alors qu’il délire complètement, Everett !

Ma voix se mit à vaciller.

– Je ne sais pas ce qu’il raconte ou ce qu’il va leur raconter. Il faut que je l’en empêche. Dis-moi comment faire.

– Attends, attends... Qu’est-ce qui se passe, au juste ?

Je lui expliquai la situation par fragments. Une fille disparue dix ans plus tôt. Une autre qui venait de disparaître et faisait resurgir la précédente affaire. Je parlai d'une voix aiguë, hachée, gorgée de larmes.

– Je m'en occupe.

– Mais moi, je fais quoi ? À qui dois-je parler ?

– Je te dis que je m'en occupe. Appelle Grand Pines, donne-leur mon numéro et demande-leur de m'appeler si quelqu'un, *n'importe qui*, essaie de parler à ton père. Dis-leur que je leur colle un procès s'ils laissent faire. Ça n'est pas recevable mais dis-leur quand même.

J'obéis. Appelai Karen Addelson et laissai sur sa boîte vocale un message autoritaire et catégorique qui avait nécessité trois répétitions devant la glace. Puis je prévins Daniel de la situation en lui rapportant les paroles de Bailey et d'Everett.

Je réessayai de composer le numéro de Tyler. Pour lui laisser un message, peut-être ? Mauvaise idée, je le savais. Ne pas laisser de traces susceptibles d'être utilisées si l'enquête était brusquement rouverte et que nous nous retrouvions sur le gril. Ils essayaient déjà de trouver un mobile pour Tyler... Ce n'était pas nouveau. Je me rappelai l'un des éléments dans le carton de l'affaire Prescott : un message archivé sur une boîte vocale. De Corinne à Jackson. « *Je suis désolée* », disait-elle d'une voix étranglée qui ne lui ressemblait pas du tout. L'inspecteur du SBI² me l'avait fait écouter en espérant que je comprendrais de quoi elle parlait. « *Je t'en prie, Jackson... Je t'en prie, reviens. Je serai à la fête foraine. Rejoins-moi là-bas. Je ferai tout ce que tu veux. Mais ne me laisse pas. Ne me laisse pas. Je t'en prie.* »

Jackson jurait qu'ils ne s'étaient pas vus à la fête. Mais s'il mentait – si le dernier élément avéré de l'enquête était les retrouvailles entre Corinne et Jackson, alors ça aurait suffi : un message suppliant, et Corinne disparue

juste après. Dans un endroit comme Cooley Ridge, c'était assez pour condamner quelqu'un.

*
* *

Je raccrochai quand l'annonce de Tyler résonna dans le combiné. Et je me mis à fouiller la maison. À chercher les cadavres. Il fallait que je les trouve. Vite. Avant que d'autres n'aient la même idée.

-
1. Signal projeté, dans la série *Batman*, dans le ciel de Gotham City pour appeler le super-héros à l'aide.
 2. State Bureau of Investigation : équivalent du FBI au niveau d'un État américain.

OceanofPDF.com

Jour 10

Impossible de dormir : l'idée que j'avais pu passer à côté de quelque chose me taraudait. Quelque chose ou *quelqu'un* était entré chez moi et se trouvait peut-être en ce moment même aux abords de la maison. Peu après minuit, je sortis sous le porche de derrière – un peu de fraîcheur pour m'aérer le cerveau – et m'assis sur les marches. J'avais pris soin de laisser la lanterne allumée, je me serais sentie trop vulnérable avec rien d'autre en tête que les paroles de mon père : *La forêt a des yeux*.

Je scrutais la nuit, me laissant dériver d'un état de conscience à l'autre. Les ombres découpées sur fond de ciel sombre, changeant d'aspect au gré des nuages défilant devant la lune. Tout autour de moi, des formes sombres grouillaient tels des monstres.

*
* *

Les flics n'avaient encore rien trouvé. Pas d'indices concrets. Ou alors ils en avaient mais n'en parlaient pas. Ça ne leur ressemblait pas – pas ceux que je connaissais, en tout cas.

À l'époque de la disparition de Corinne, l'agent Fraize était dans la police depuis dix ans. Il avait parlé de Jackson, de Bailey, de Tyler et de moi à sa femme, qui travaillait comme secrétaire administrative au lycée. Peut-être pensait-il apprendre des choses utiles à l'enquête. Lui soutirer des informations, sans trop s'embarrasser de subtilités : *Bailey et Jackson ? Corinne et Tyler ? Tu te souviens de Daniel Farrell ? Parle-moi d'eux. Dis-moi tout ce que tu sais*.

Jimmy Bricks passait sa dernière année au lycée quand Daniel y était entré. Il serait le premier Bricks à faire des études universitaires et il détenait aussi le record du plus grand nombre de bières englouties d'affilée.

Le record tenait toujours quand j'avais quitté le lycée. Nous étions trop proches en âge pour que je le considère comme une figure d'autorité. Nos cercles d'amis se recoupaient. Nous le retrouvions dans des soirées chaque fois qu'il rentrait de la fac. Il répandait des rumeurs à propos de Corinne comme s'il s'agissait de faits établis par une enquête de police.

C'est seulement quand Hannah Pardot, du SBI, était entrée en scène que l'enquête s'était accélérée. L'inspectrice qui ne souriait jamais, même quand elle essayait d'endosser le rôle de la gentille, avec ses yeux perçants et son rouge à lèvres couleur sang qui, parfois, tachait ses dents. Elle me rendait affreusement nerveuse, surtout quand je pensais qu'à une époque elle aussi avait eu dix-huit ans. Elle semblait savoir que la personnalité de Corinne était bien plus complexe que quiconque pouvait le lui dire.

Elle avait la trentaine, des cheveux auburn bouclés, des yeux gris qui ne laissaient rien transparaître. Peut-être que, depuis, elle avait fondé une famille. Ou qu'elle avait pris une retraite précoce. Ou bien une affaire en avait chassé une autre et elle nous avait oubliés – là où nous avions gardé sa marque en nous.

Hannah était méticuleuse, extrêmement discrète et se concentrait uniquement sur les faits concrets. Si elle avait été là depuis le début, peut-être aurait-elle découvert ce qui était arrivé à Corinne.

Et si elle était ici en ce moment, peut-être les flics trouveraient-ils ce qui était arrivé à Annaleise.

Les faits. Difficile de les distinguer nettement. Ils étaient comme la vue depuis le porche : des ombres dans l'obscurité, des formes engendrées par la peur.

*

* *

Il y avait quelqu'un dehors. Des pas faisaient crisser le gravier, de plus en plus forts, de plus en plus proches. Quelqu'un en train de courir. L'adrénaline me fit me relever d'un coup, tandis que le sang affluait vers mon crâne. Des pas de plus en plus rapides, sur ma gauche. Retenant mon souffle, je tentai de scruter la nuit, mais l'intrus restait caché derrière les arbres. Il dépassa la maison, les feuilles craquaient sous ses chaussures à un rythme régulier, puis une pause assez longue indiqua qu'il sautait par-dessus le ruisseau, à sec et pénétrait sur le terrain des Carter.

Je cherchai mon téléphone – *laissé à l'intérieur* –, puis me demandai si quelqu'un d'autre risquait de débarquer. Les pas s'éloignaient pendant que je réfléchissais à la marche à suivre.

Allez !

Je traversai le jardin rapidement mais, dès que je pénétrai dans la forêt, mes pieds nus hésitèrent, ma foulée ralentit. J'étouffai un cri quand une brindille pointue me griffa la cheville. Je m'arrêtai, appuyée à un arbre, tendis l'oreille : silence total. M'avait-il entendue ? Était-il parti ?

Je repris mon souffle, comptai jusqu'à vingt et repartis.

Toujours aucun bruit.

J'avancai prudemment, m'arrêtant toutes les dix secondes pour écouter, jusqu'à atteindre la butte séparant notre propriété de celle des Carter. Je la gravis à quatre pattes et me postai pour avoir la meilleure vue possible malgré les arbres.

Là-bas. Une lumière. Une ombre se devinait entre les lamelles d'un store dans l'atelier d'Annaleise. Je me rapprochai en descendant la butte en oblique. C'était une lueur, trop faible pour provenir d'une lampe, un simple rai de lumière dans la pénombre. Lampe de poche, téléviseur, ordinateur peut-être...

Je parvins assez près de l'atelier, mais une main écarta les lames du store et la silhouette jeta un coup d'œil au-dehors. La lune éclairait de biais la fenêtre : je distinguai des yeux, un reflet, puis fermai les paupières pour ne pas me faire repérer à mon tour. Je regagnai le couvert des arbres, m'adossai à un tronc, m'efforçai de ralentir ma respiration.

Une porte s'ouvrit, une clé tourna dans une serrure : l'intrus était dehors à présent. J'entendis du mouvement dans les feuilles, un trajet en cercle. Lent d'abord, de plus en plus proche. Puis plus rapide, s'éloignant.

J'attendis quelques minutes, plus peut-être, avant de rentrer chez moi. Mes jambes tremblaient, mes pieds étaient devenus insensibles. Quelqu'un était entré chez Annaleise au beau milieu de la nuit. Quelqu'un qui connaissait bien la forêt. Quelqu'un qui avait la clé. Quelqu'un capable de courir dans le noir sans se perdre.

*
* *

La douche était froide. Je ne savais pas si je tremblais à cause de la température ou du résidu d'adrénaline dans mon organisme. Mais la sensation de l'eau était réconfortante. La chaleur du jour commençait déjà à se faire sentir et je n'avais même pas cherché un réparateur pour la climatisation. Tyler avait évoqué un problème de condensateur, mais Daniel voulait un autre avis. Un avis *fiable*, avait-il précisé.

Je m'habillai, lançai le café, me laissai tomber sur une chaise et calai ma tête entre mes bras. J'essayai d'apaiser mon esprit, de sombrer dans un oubli dépouillé de tout souci. Mais il fallait que je mette la main sur Tyler avant qu'il parte. Que je le regarde dans le blanc des yeux quand je lui poserais la question. Je *devais* savoir.

Encore une minute. Encore un moment et je partirai.

*
* *

Le café était tiède quand je parvins à m'arracher à la table. *Merde.* J'avalai une tasse en vitesse, fis l'impasse sur le petit déjeuner et sautai dans ma voiture, direction le Kelly's Pub.

Sa camionnette était déjà partie, mais je distinguais les lumières tamisées du pub à travers les fenêtres crasseuses. Comme d'habitude, Jackson avait garé sa moto sur le parking de derrière. Nous étions un mercredi matin, mais il y avait déjà quelques clients accoudés au bar. Avec un verre de whisky. Ou une bouteille de bière. Un assortiment de cacahuètes dans un bol à portée de main.

Je poussai la porte d'entrée et la clochette tinta. Jackson vrilla son regard sur moi.

– Je peux faire quelque chose pour toi ?

En m'approchant, je vis qu'il tentait de réprimer un sourire narquois.

– Ma parole, tu passes ta vie ici ?

– C'est mon boulot.

Ses mains épaisses étaient appuyées sur le comptoir et son tee-shirt moulait son torse musclé. Sur ses avant-bras, les tatouages paraissaient prendre vie. Ses ongles étaient rongés jusqu'à la lunule et j'avais du mal à voir si la teinte de ses doigts était due à l'alcool ou à la nicotine.

– À propos, tu l'as loupé de quelques heures.

Pour télécharger plus d'ebooks gratuitement veuillez visiter notre site :
www.bookys.org

Il avait parlé sans me regarder.

Nous étions toujours prudents l'un envers l'autre. Même quand ses paroles étaient lourdes de menaces, Jackson prenait garde de les envelopper d'autre chose. Je le connaissais trop bien et lui aussi me connaissait. Depuis l'enquête, nous en avons beaucoup appris sur chacun et sur Corinne. Avec

sa disparition, je m'étais rendu compte que ma meilleure amie m'avait confié très peu de choses sur elle. Les questions trop précises d'Hannah Pardot me laissaient sans voix. « *Qu'est-ce qu'elle pensait de ses parents ? Dans quels termes parlait-elle de Jackson ? Vous saviez qu'elle avait prévu de le retrouver ? Qu'est-ce qu'elle lui demandait au juste dans ce message ?* » Je ne pouvais répondre qu'aux questions hypothétiques. Pour celles-là, je savais. « *Elle était capable de partir avec quelqu'un qu'elle venait de rencontrer ? De s'enfuir ? De vous piquer votre petit ami en prétextant que c'était pour votre bien ?* »

Mais impossible de dire dans quel état d'esprit elle vivait. Tout ce qui avait un peu de substance – les réponses tangibles, réelles – m'échappait. La Corinne que je connaissais vivait dans les hypothèses, les possibilités théoriques : avec elle, le conditionnel était obligatoire.

C'est seulement quand Hannah Pardot l'avait percée à jour que j'avais tout découvert sur elle. Corinne Prescott : plus réelle présumée morte que vivante.

Jackson avait réussi à préserver les informations qu'il gardait pour lui : « *Je ne l'ai pas vue. Elle ne m'a jamais rejoint. Je ne sais pas à quoi elle faisait allusion dans son message.* »

Parce que je n'avais pas attiré l'attention sur lui. À l'époque, c'était lui que les gens voulaient croire. « *Jackson Porter ? Il aimait Corinne. Il n'aurait jamais...* »

Quand on était adolescents, il dégageait un je-ne-sais-quoi qui inspirait confiance. Pas précisément de l'honnêteté, mais les traits de son visage semblaient incarner la fiabilité.

Les gens voyaient ses grands yeux noisette bordés de cils trop longs pour un garçon et ils avaient l'impression qu'il les écoutait même quand ce n'était pas le cas. Il y avait une logique imparable et rassurante dans le fait

que ses cheveux étaient assortis à ses yeux. Plus encore : la symétrie de son apparence paraissait le rendre étranger à toute tromperie. Quand les premiers interrogatoires commencèrent, après la disparition de Corinne, je fus frappée de voir Jackson réussir à se tirer de toutes les situations – comme il l’avait toujours fait.

Et je sus qu’il mentait.

Je ne voulais plus me retrouver dans la même pièce que lui. Ni parler de lui. C’est cela qu’Hannah Pardot avait immédiatement retenu : non pas mes paroles mais la distance que j’essayais de mettre entre Jackson et moi. Ce refus de commenter le moindre de ses propos. De confirmer ou d’infirmier quoi que ce soit. Je me retranchais invariablement derrière un : *Je ne sais pas*. C’était tout ce que Corinne m’avait laissé, de toute façon.

Au bout du compte, ça n’avait rien changé. Bailey avait craqué à la première occasion, en entendant parler du test de grossesse dans la salle de bains de Corinne. Elle avait rempli la boîte avec toutes nos trahisons et toutes ses peurs. Déclaré tout ce qu’Hannah Pardot avait voulu entendre : « *Nic ? Elle se croit trop bien pour cette ville. Mais, sans nous, elle n’est rien du tout. Rien.* » Et aussi : « *Non, on ne savait pas que Corinne était enceinte. Sûrement de Jackson. C’est sans doute de ça qu’elle parlait dans son message, et apparemment Jackson ne voulait pas du bébé.* » Bailey avait simplement réuni toutes les pièces du puzzle que Pardot avait posées devant elle et lui avait resservi l’histoire qu’elle voulait entendre. Corinne était une fille impulsive, casse-cou – elle avait même fichu le feu à la grange des Randall ! – et je lui en voulais toujours d’avoir dragué Tyler lors de cette soirée. Quant à Daniel, il était vraiment trop dur avec moi – en accentuant le *dur*. « *Jackson n’avait pas l’intention de lui pardonner, cette fois*, avait conclu Bailey. *C’est lui-même qui me l’a dit.* »

C’était lui. Forcément lui. Il en avait assez d’elle ou il ne voulait pas du bébé.

Bailey avait monté l'histoire de toutes pièces et, comme elle était l'une des meilleures amies de la disparue, l'histoire était devenue réalité. Ensuite, chacun y était allé de sa contribution : « *Une fois, je l'ai entendue vomir dans la salle de bains. Elle ne portait plus ces tee-shirts trop courts parce qu'elle voulait cacher son ventre. Elle avait honte. Jackson l'a larguée. La pauvre. Vraiment, la pauvre. Mais, au fond, elle l'a bien cherché, vous savez...* »

Quand je l'ai découvert, je ne sais pas ce qui m'a pris. Pourquoi j'ai bousculé Bailey, pourquoi j'ai hurlé, pourquoi je l'ai accusée de foutre en l'air Jackson. Pourquoi ça me tenait tellement à cœur.

Car elle l'a vraiment foutu en l'air. Son histoire, c'est celle que tout le monde a crue, même si personne ne pouvait apporter le moindre début de preuve. Et c'est pour cette raison qu'aujourd'hui il travaillait au pub, tout seul. Sans petite copine. Dorénavant, ses grands yeux aux cils incroyablement longs lui donnaient l'air d'un comploter. D'un homme qui passait son temps à épier les gens. Son apparence le trahissait. Ses traits symétriques étaient ceux d'un masque. Un masque qui cachait un monstre.

Ce bar était l'endroit le plus sûr où parquer un type comme lui.

– Pourquoi tu ne t'en vas pas, Jackson ?

Il ne répondit rien. Ses tatouages s'animaient pendant qu'il passait un torchon sur le comptoir entre nous. Mais je crois que je savais. Dans ce genre de lieu, on attend les gens. On attend que les gens reviennent. Que la vie trouve une signification.

– Et toi, pourquoi tu reviens tout le temps ?

– Je donne un coup de main pour mon père.

– Tu reviens seulement pour lui ?

De nouveau, ce rictus moqueur. Et cette façon d'éviter mon regard.

Je grimpai sur un tabouret.

– Depuis quand boire au petit déjeuner est devenu une pratique socialement acceptable ?

Il serra les lèvres, me dévisagea un quart de seconde trop longtemps.

– On est après le déjeuner, là.

Je consultai l'horloge derrière le bar. À chaque mouvement, la grande aiguille tressautait. J'avais dû comater une heure ou deux assise à la table de la cuisine. Récupérant le jour les heures de sommeil perdues la nuit.

– Qu'est-ce que tu veux, Nic ?

Je pianotai sur le comptoir comme le faisait mon père, m'interrompis. Étendis les doigts. Leur interdis de trembler à cause de la caféine.

– Tu sais où Tyler travaille ?

– Au même endroit que d'habitude.

– Mais encore ?

Tyler n'avait pas de bureau. Lui et son père travaillaient le plus souvent en dehors de chez eux, puisque Tyler avait vécu dans la maison familiale jusqu'à un âge que je considérais comme bien supérieur à un âge raisonnable. Par souci d'économie, précisait-il.

« Mais, du coup, tu dois payer une chambre de motel chaque fois que tu veux ramener une fille », l'avais-je charrié en me tenant un peu trop près de lui.

Il m'avait souri en répondant :

« Je les ramène chez elles. »

Et, joignant le geste à la parole, il m'avait ramenée chez moi.

À présent, il vivait ici, dans un appartement au-dessus du pub. Et moi, je ne savais toujours pas où il travaillait en ce moment.

Jackson lança le torchon sur le comptoir et me fit signe de le suivre à l'écart du bar, hors de portée des oreilles indiscrètes. Nous nous retrouvâmes dans le vestibule, entre la porte d'entrée et l'escalier. Il se pencha vers moi.

– N'essaie pas de le revoir. Crois-moi.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Je sentais les clients au bar se rapprocher, essayer d'entendre notre conversation – j'entendais déjà les ragots : *Jackson et Nic en train de comploter à propos de l'affaire. Jackson et Nic, blottis l'un contre l'autre.*

– Annaleise Carter, dit-il. Ils lui mettent la pression. Avec toi dans les parages, ça aggrave son cas.

– Comment tu sais ça ?

– Peu importe. Juste, pas la peine de jeter de l'huile sur le feu, Nic. Tu sais comme les rumeurs partent vite, dans le coin.

– Quelles rumeurs ?

Il me lança un regard noir. Je coupai court.

– Je suis fiancée, Jackson. J'ai simplement besoin de lui parler.

– Tu as surtout besoin de lui foutre la paix. Annaleise était...

Il se reprit. Réfléchit. Pour moi, Annaleise était encore une petite fille de treize ans. Depuis que j'étais partie, j'ignorais ce qu'elle était devenue.

– Annaleise était quoi ?

– Elle était obsédée. Par Corinne. Elle traînait souvent ici. Sympa, mais elle en faisait des tonnes. Et elle posait beaucoup de questions.

– À propos de l'affaire ?

– Pas vraiment. Je ne dirais pas qu'elle était obsédée par l'affaire. Seulement par... elle.

Il jeta un coup d'œil en direction de la salle. Sa bouche se colla près de mon oreille.

– Elle me disait le même genre de choses que me disait Corinne. Avec les mêmes intonations. C'était flippant, Nic. Ça me foutait la trouille, vraiment. Elle l'imitait parfaitement, c'était hyper gênant.

Sa mâchoire se crispa, et avec elle chaque muscle de son corps.

– Je n'ai jamais eu aussi... Enfin, j'avais les jetons, quoi. Et les flics continuent de m'interroger. Ils étaient encore là ce matin. Je te parie qu'ils sont avec Tyler maintenant, puisque *eux aussi* veulent savoir où il travaille. Je te parie qu'ils sonneront bientôt à la porte de ton frère.

– Daniel ? Pourquoi ils voudraient l'interroger, putain ?

Il plissa les lèvres et soutint mon regard sans ciller.

– Tu n'y penses pas sérieusement. Pas Daniel.

Il haussa les épaules.

– J'ai entendu dire qu'elle l'appelait souvent. Quand elle venait ici, c'était pour le chercher. Comme toi avec Tyler. Apparemment, sa femme est allée passer quelques jours chez sa sœur il y a plusieurs mois. Je ne sais pas s'il y a un lien de cause à effet. Les rumeurs... Tu connais ça.

Les rumeurs. Elles se nourrissent toujours de quelque chose. Daniel ne m'avait pas dit que Laura était partie. Mais après tout, pourquoi l'aurait-il fait ?

– Dis-moi juste où il travaille, Jackson.

– Je ne sais vraiment pas.

Regard fuyant. Encore un mensonge.

Il me laissa dans le vestibule. Alors que la panique surgissait en moi et menaçait de faire éclater tout ce que j'avais lutté pour préserver – ma famille –, je perdis toute fierté. Je suivis Jackson et, dans la pénombre silencieuse, haussai la voix.

– Quelqu'un ici sait-il où je pourrais trouver Tyler Ellison ?

L'homme au whisky toussa dans son poing. Je m'approchai de lui. Il brandit son verre entre nous comme un bouclier, sourit et le porta à ses lèvres.

– Vous avez une idée ? demandai-je en me penchant vers lui.

Son haleine alcoolisée me piquait les yeux.

– Nan... Mais je serais curieux de savoir ce qu'il a fait pour qu'une minette débarque dans un bar en criant son nom !

Il rit de sa propre plaisanterie.

L'homme à la bière l'ignora. Son visage se fronça et il tendit son verre dans ma direction.

– Vous êtes la fille de Patrick Farrell, pas vrai ?

Sa question réduisit l'autre client au silence. Je confirmai.

– En ce moment, Ellison Construction s'occupe d'un nouveau chantier : une gare financée par cette foutue commune.

Il but une gorgée de bière et reposa sa bouteille avec fracas.

– Pour ces foutus touristes...

Son voisin de bar grommela quelque chose à propos d'argent, de financement, de chaussées et d'écoles.

– Je ne serais pas surpris que vous le trouviez là-bas. Comment va votre père ?

– Pas bien. Enfin, pire que ça. De pire en pire, en fait.

– Vous vendez la maison, il paraît ? J’ai entendu ça.

– Je ne sais pas.

Les ragots, de nouveau. Papa n’avait pas signé les papiers, mais la vente de la maison était déjà sur toutes les langues.

Je m’apprêtais à partir. Jackson me saisit le bras.

– Réfléchis bien.

Comme en écho, j’entendis alors Tyler murmurer à Jackson, près du torrent : « *Réfléchis bien.* » Quand j’avais fait craquer une branche en marchant dessus, ils s’étaient aussitôt retournés et avaient fait semblant de parler d’autre chose.

« *Nic, Jackson a raconté aux flics qu’il ne l’avait pas vue après la fête, m’avait dit Tyler plus tard. Il prétend qu’il ne l’a pas vue de toute la soirée.* »

C’était un mensonge.

J’avais vu Jackson avec Corinne. *Après* la fête foraine. Mais si je disais ça... Il faut comprendre la situation. Les histoires que les gens peuvent tisser à partir de quelques faits, les vérités qu’ils sortent de cette boîte...

Ils avaient besoin de trouver un responsable. Quelqu’un qu’ils pouvaient diaboliser, jeter en prison pour se sentir à nouveau en sécurité. Quelqu’un pour jouer le rôle du monstre.

Je ne pouvais pas dire un truc pareil. Ça aurait suffi à refermer la boîte pour toujours. À le condamner à vie.

Jackson n'était pas une chiffre molle qui se laissait abuser par Corinne, encore et encore. Ni un gamin en colère qui s'était senti trahi, comme l'enquête avait voulu le faire croire. Et il n'y avait jamais eu de dispute à propos d'un bébé. Quand Corinne s'en prenait à lui, le traînait plus bas que terre et l'obligeait à réagir, au point qu'il finissait par la rejeter – il aimait ça.

Je le savais parce que nous faisions pareil.

Il aimait ça à cause de ce qui suivait – le coup de fil le suppliant de revenir. Ce message téléphonique que les flics nous avaient fait écouter à tous : « *Je t'en prie, reviens.* » Et puis, sûrement, la façon dont elle lui manifestait son amour quand il la retrouvait. Personne n'était capable d'aimer si farouchement, si cruellement, si complètement. Et ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'étaient les petits secrets qu'il ne voulait surtout pas divulguer sur lui-même.

Quand ma mère était morte, Corinne, en larmes elle aussi, m'avait serrée contre sa poitrine.

« *Nic, je t'aime, tu sais. Je te donnerais ma mère, si je le pouvais. Tu le sais, n'est-ce pas ?* »

Je m'étais cramponnée à elle, sans répondre.

Ces phrases-là étaient habituelles dans la bouche de Corinne. Elle parlait des gens comme d'une monnaie d'échange, comme des pions que l'on peut déplacer et contrôler à loisir sur un échiquier.

« *Tu veux assister à une belle flambée ?* »

Cette nuit-là, nous nous étions rendues à la grange abandonnée des Randall. Corinne portait un jerrycan rouge rempli d'essence. Elle l'avait vidé pour délimiter un périmètre. Puis elle m'avait laissée gratter l'allumette. Nous nous tenions la main en regardant les flammes monter du sol. Nous étions beaucoup trop près du brasier : chaque fois qu'un morceau

de bois se consumait, s'enflammait dans une gerbe d'étincelles, nous le sentions.

C'était elle qui avait appelé Tyler pour qu'il vienne me chercher. Elle nous avait conseillé de dire que nous étions restés ensemble toute la nuit et, après nous avoir obligés à partir, elle avait appelé les secours.

Elle avait endossé à elle seule la responsabilité de l'incendie.

« Je leur ai expliqué que je m'entraînais à faire un feu. Comme chez les scouts. Pour savoir comment réagir en cas d'urgence. Et ça m'avait dépassée... »

Son sourire : immense. Elle m'avait rendu service. Les six mois de travaux d'intérêt général et la colère de son père n'étaient rien en échange de ce cadeau pour me faire oublier la mort de ma mère.

Comment aurais-je pu ne *pas* aimer Corinne Prescott, à cette époque ? Comment quiconque aurait-il pu ne pas l'aimer ? Je préférais penser que j'étais attirée par ces qualités-là plutôt que par sa cruauté, sa capacité à détruire sans l'ombre d'un scrupule – un oiseau à l'agonie, une grange abandonnée. Et je préférais croire qu'elle se comportait ainsi parce qu'elle m'aimait, elle aussi.

Avec le filtre du temps, j'y vois un peu plus clair. Il me suffit d'incliner légèrement le cadre, de modifier la perspective pour m'apercevoir que ce n'était peut-être pas seulement pour mes beaux yeux qu'elle avait décidé de porter le chapeau. Peut-être avait-elle simplement ajouté un nouveau maillon à une chaîne de loyautés réciproques pour consolider un chantage sentimental qui, un jour ou l'autre, dirait son nom et exigerait sa rétribution.

Corinne était persuadée que la vie, d'une façon ou d'une autre, finirait par atteindre un point d'équilibre. Que tout dans l'univers était régi par un principe sous-jacent d'équité. Que les années passées sur terre n'étaient qu'un jeu. Un risque qui pouvait payer, une mise à l'épreuve qui avait sa

réponse, un décompte d'alliés et d'ennemis avec un score final à la clé. Je sais aujourd'hui que tout ce que nous faisons ou disions, et tout ce que nous ne faisons pas ou taisions, était enregistré dans son esprit. Et aussi au fond de nos propres pensées.

*
* *

En route pour trouver Tyler, je téléphonai à Daniel. Il décrocha à la première sonnerie.

– Allô ?

Clavier d'ordinateur en fond sonore.

– Dis-moi que tu ne batifolais pas avec Annaleise Carter ?

Le pianotage cessa aussitôt.

– Bordel, Nic...

– Daniel, tu te fous de ma gueule ? Qu'est-ce que tu as dans le crâne, putain ? Qu'est-ce que tu fabriques ? Et Laura ?

– Je sais que tu n'es pas en train de me faire la morale sur la fidélité. Alors pour te répondre clairement : non.

Il répéta son « non » d'un ton solennel. Je ne le croyais pas. C'est le genre de réponse qu'on donne pendant un interrogatoire. À quoi on se raccroche contre toute évidence, en espérant que quelqu'un viendra à notre secours.

Je l'avais déjà fait pour lui, une fois.

Dix ans plus tôt, j'avais entendu Hannah Pardot demander à mon frère, dans le salon : « *Est-ce que Corinne et vous étiez liés d'une façon ou d'une autre ?* » J'avais collé l'oreille à la grille d'aération près de la baignoire et je l'avais entendu jurer : « *Jamais. Jamais.* »

Quand ce fut mon tour, je l'imitai.

– Nic ? Tu m'écoutes ?

Dans le combiné, la voix de Daniel paraissait tendue.

– Jackson m'a dit...

– Ce connard ne sait pas de quoi il parle. J'ai beaucoup de boulot en retard, là... Tu as autre chose à me dire ou tu appelais juste pour me fliquer ?

– O.K., O.K.

Je raccrochai, la boule au ventre. La vision d'une fille disparue au centre d'une toile se forma dans mon esprit. Les paroles de Jackson sonnaient comme un avertissement. Annaleise s'était frayé un chemin souterrain dans les vies de tous ceux qui étaient liés à Corinne Prescott. Comme si elle cherchait quelque chose.

Une affichette apparut dans mon champ de vision. Devant les grands yeux scrutateurs d'Annaleise, un frisson me traversa. Mes mains se remirent à trembler.

Moi aussi, je cherchais quelque chose.

Je me demandai si elle l'avait trouvé.

*

* *

Tyler n'était pas à la nouvelle gare, mais à une centaine de mètres plus loin, là où la voie ferrée allait être agrandie. Un grand châssis en béton était déjà en place. Tyler se tenait de l'autre côté de la rue, entouré d'hommes habillés comme lui – jean usé, bottes de chantier au cuir fauve, tee-shirt, soit l'uniforme qu'il avait adopté onze ans plus tôt –, mais je le repérai tout de suite. Contrairement aux autres ouvriers avec leur casque jaune, il portait une casquette de base-ball.

Un maigrichon regarda dans ma direction et, d'un geste du menton, prévint Tyler.

– Tu as de la visite, on dirait.

Tyler se retourna au ralenti. Il me reconnut, mais son visage demeura impassible – une réaction très inhabituelle chez lui. Normalement, quand je venais le voir, il me souriait dès qu'il m'apercevait. *Salut, Nic*, comme si on s'était quittés la veille et non des années auparavant.

Là, son visage ne bougeait pas.

– Salut.

Seul un tressautement de son pouce indiquait que je n'étais pas une étrangère pour lui. Son regard dériva rapidement sur le côté, vers l'ouvrier maigre qui nous observait.

– Je peux t'aider ?

– J'ai un truc à te dire. C'est urgent.

Je me giflai mentalement. *Urgent*. Tout à fait le vocabulaire d'Everett dans une réunion d'affaires.

– Pas de problème.

Il m'indiqua une petite caravane et je redoutai de devoir lui parler devant son père mais, une fois entrée, je compris qu'elle n'abritait que son bureau. Une table de travail, les clés de sa camionnette jetées sur un tas de papiers. Quelques chaises à dossier droit. Des plans et des permis de construire punaisés à des planches de liège. Lorsque Tyler avait commencé à travailler pour son père à l'époque du lycée, j'avais toujours pensé qu'il s'agissait d'un arrangement provisoire. Qu'il avait d'autres ambitions, comme moi. Quand il avait choisi de ne pas tenter la fac, j'aurais dû comprendre. Au lieu de continuer à croire qu'il bossait avec son père en m'attendant, moi.

Dix ans plus tard, il dirigeait la société. Dix ans de plus, deux diplômes de moins que moi et deux fois plus d'expérience.

Il me suivit, ferma la porte et s'y adossa.

– Pardon, mais je ne m'attendais pas à te voir.

Il lança un coup d'œil par la fenêtre.

– Ce n'est pas vraiment le bon moment.

– Je suis désolée. Mais il s'est passé quelque chose.

J'essayai de bien voir son visage, mais il était caché par le bord de sa casquette et je ne distinguai même pas ses yeux. Juste sa bouche, un trait fixe.

– Quoi ?

Il restait collé à la porte, comme pour rendre tangible la distance entre nous. Attitude forcée. Maladroite.

– La nuit dernière. Après minuit. Il y avait quelqu'un dans l'atelier d'Annaleise.

Un muscle de sa mâchoire tressaillit. J'aurais voulu lui arracher sa casquette. J'avais besoin de voir ses yeux.

– Et tu le sais parce que... ?

– Parce que je l'ai vu.

– Nic, ne va *pas* dans cette putain de forêt ! Lâche l'affaire, bon sang !

– Tyler...

– Quoi ?

– Il faut que je te pose la question.

Je marquai un temps.

Il rajusta sa casquette pour surveiller la fenêtre.

– Quelle question ?

Il n’y avait sans doute pas trente-six façons de le dire. Je m’approchai de lui. Son visage était toujours dans l’ombre.

– C’était toi ?

Il se tourna vers moi, comme brusquement déstabilisé.

– C’était moi *quoi* ? Qu’est-ce que tu racontes, là ?

Je baissai la voix, même si nous étions seuls.

– Dans l’atelier d’Annaleise, après minuit : c’était toi ?

Ses yeux perforèrent les miens – *Qu’est-ce que c’est que ces conneries, Nic* ? – jusqu’à ce que je sois obligée de détourner le regard.

– Tu as une clé ?

– Tu déconnes, ma parole !

– Tu ne me l’as jamais dit, Tyler. Tu ne m’as jamais dit si toi et elle c’était sérieux ou si tu voulais juste la sauter.

Il retira sa casquette pour se passer les doigts dans les cheveux, puis la renfonça sur son crâne. Se frotta la mâchoire inférieure.

– Juste la sauter, Nic. Tu es contente ?

– Non, je ne suis pas contente.

Ma voix vacillait. Je pris une profonde inspiration pour me calmer.

– Il y avait quelqu’un chez elle.

– Sûrement des flics. Vu qu’il y en avait ici il y a cinq minutes.

Putain ! Cet enfoiré de Jackson avait raison.

– Qu’est-ce qu’ils voulaient ? Qu’est-ce que tu leur as dit ?

Nouveau coup d'œil à la fenêtre.

– Ils veulent retrouver Annaleise, et ils ont besoin de mettre en pièces mon alibi. Ils veulent me prendre en flagrant délit de mensonge.

Je réfléchis.

– Et c'est quoi, ton alibi, Tyler ?

Il grimaça.

– C'est tout le problème. Je n'en ai pas. Ma seule explication, c'est que je n'étais pas là. Sauf qu'évidemment j'y étais quelques heures plus tôt. Donc, mon alibi c'est : Je n'étais pas là au moment où elle a disparu. Et il n'y a pas eu de dispute qui a dégénéré.

– C'est ce qu'ils croient ?

Il haussa les épaules.

– Apparemment, c'est la seule version qui les intéresse. Pour je ne sais quelle raison – ils n'ont pas encore tiré ça au clair –, on aurait décidé de se retrouver dans la forêt. Elle m'aurait accusé de sortir avec toi. Et j'aurais... fait ça.

Il tendit les mains devant lui et referma peu à peu les doigts comme s'ils serraient le mince cou d'Annaleise.

– C'est à eux d'apporter la preuve.

– Ah oui ? Vraiment ? Alors que tout le monde y croit déjà et que tu débarques dans mon chantier en plein milieu de la journée ?

Le feu me monta aux joues.

– Je suis désolée d'être venue, murmurai-je. J'avais juste besoin de savoir.

Il hocha la tête.

– Non, c’est moi qui suis désolé. Je suis furieux. Furieux contre eux. Pas contre toi. C’étaient certainement des policiers dans l’atelier d’Annaleise, Nic.

– Non. C’était quelqu’un qui est venu à pied. Il n’y avait pas de voiture.

Quelqu’un qui ne voulait pas être vu. Qui avait la clé. Qui connaissait la forêt sur le bout des doigts.

– Alors un membre de sa famille.

– Je l’ai vu dans la forêt, Tyler ! Quelqu’un qui traversait la forêt.

Il me fixa de nouveau, se retourna vers la porte, rajusta le bord de sa casquette pour le centrer parfaitement. Un signe de tête.

– Ce n’était pas moi. Retourne chez toi, Nic. Fiche le camp avant qu’ils viennent frapper à ta porte.

Je le suivis et sortis de la caravane. En plein soleil, le chantier était baigné d’une lumière aveuglante. Comme une photo surexposée.

*
* *

Les repas commençaient à se mélanger les uns aux autres, les heures à se confondre, à perdre leur structure comme avant elles, les jours. J’avais du mal à trouver le sommeil et je compensai en me saoulant de caféine toute la journée. Passé vingt et une heures, je me rappelai qu’il fallait me nourrir. Il y avait trop de scénarios possibles. Tous ces noms et ces événements associés dans cette boîte hypothétique, emmêlés, démêlés dans mon cerveau. Les choses que nous ne nous étions jamais demandées les uns aux autres se dévoilaient petit à petit...

Pour résoudre une énigme, pour la résoudre *ici*, impossible de venir de l’extérieur.

Il y avait à Cooley Ridge des gens qui en savaient plus qu'ils ne voulaient bien le dire mais qui avaient choisi de se taire, par exemple au sujet de la rencontre entre Jackson et Corinne. Ou du fait que je les avais vus ensemble. Et il devait y en avoir d'autres en dehors de nous. Je devais comprendre ce silence. Corinne menait à Annaleise. Annaleise menait à Corinne.

Il suffisait d'appliquer un filtre sur la photo suivante, et les deux s'ajustaient.

*
* *

De l'autre côté de la fenêtre, de la lumière émanait de la forêt. Encore quelqu'un chez Annaleise ? Je ne pris pas la peine d'attraper mon téléphone, juste la lampe-torche qui, d'aussi loin que je m'en souviens, se trouvait toujours dans le tiroir près du micro-ondes.

J'étais en train de perdre l'intrus. Je ne pouvais pas me le permettre. Il fallait que je le démasque.

Le nouveau flic du SBI, qui était descendu dans un motel en ville ? Quelqu'un d'autre ? Annaleise ?

Le trouver. Trouver les réponses.

Je me faufilai dans le jardin comme j'en avais l'habitude depuis l'enfance, en silence, à l'abri des ombres, jusqu'à ce que j'atteigne le couvert des arbres. Je voyais le faisceau d'une lampe osciller au loin. Je courus vers lui et ralentis avant d'être trop proche. J'avais éteint ma torche et m'orientai grâce au clair de lune – ou à ma mémoire.

L'inconnu s'écartait. Revenait sur ses pas. Se déplaçait sans hésitation à travers la forêt – vers une cachette peut-être. Ou une voiture garée à la sortie.

Nous avançons depuis une demi-heure et la panique commençait à s'enfoncer dans ma poitrine. J'étais en position de faiblesse : seule, sans arme, sans protection. Pas de téléphone, pas de plan, pas de GPS. Je n'avais plus qu'une alternative : continuer à suivre le faisceau lumineux ou arrêter ma filature, sans aucune idée de l'endroit où je me trouvais.

Et pourtant...

Je devinais où l'intrus avait l'intention de se rendre. Sans me fier à sa direction mais à son timing. J'avais déjà emprunté ce sentier la nuit. En arrivant dans la clairière, j'en eus la confirmation. Un grand espace dégagé en retrait de la route. Un passage étroit, sécurisé par une corde, menant aux cavernes. À l'abri des arbres, je suivis la lumière du regard. Une autre ne tarda pas à poindre. Je priai pour qu'elle se rapproche de la première et éclaire son propriétaire.

L'espace d'un instant, je m'attendis à voir apparaître des bras maigrelets, des cheveux blonds et de grands yeux. Une peau livide et des vêtements sales. Rien d'autre qu'un espoir fou. Voir surgir Annaleise.

Mais c'était un garçon. Un adolescent. *Son frère*. La personne qui l'accompagnait était une grande fille aux cheveux sombres qui se protégeait les yeux de l'avant-bras.

– Tu m'éblouis, salaud !

– Où est David ?

– Il apporte à boire. Carly est dans la voiture. Elle n'aime pas être dehors quand il n'y a que nous. Elle dit que ce n'est pas sûr.

Une pause.

– Des nouvelles de ta sœur ?

– Nan...

Il baissa la lampe.

– Désolée pour toi, Bryce.

Bryce. C'est ça. Il ne paraissait pas spécialement secoué par la disparition d'Annaleise. Et ils ne se ressemblaient pas. Contrairement à Daniel et moi. Bryce avait hérité de son père une silhouette trapue, des mâchoires carrées et de larges épaules.

– Elle peut réapparaître à n'importe quel moment, ajouta-t-il.

Neuf jours sans nouvelles, et il ne trouvait rien d'autre à dire ! J'aurais considéré cela comme suspect si je ne connaissais pas ce genre de mec. Cette génération de gosses habitués à ce qu'on leur apporte toujours tout sur un plateau. Pour eux, les personnes disparues reviennent forcément un jour ou l'autre. Les mystères finissent toujours par être résolus sans qu'ils n'y prennent jamais part. Il y avait dix ans, nous avions écumé cette forêt, retourné chaque mètre carré de terre. Nous avons suivi les flics dans tous les endroits où des fouilles étaient organisées. Et nous nous étions occupés nous-mêmes de ceux qu'ils négligeaient. Pas eux. Apparemment, ils s'en foutaient. Un « RIP » sur Facebook et on se commande une bière.

Peut-être parce qu'Annaleise n'appartenait pas à leur bande. Un peu trop âgée, elle avait déjà quitté Cooley Ridge, étudié en fac, avant de revenir. Elle ne faisait pas partie de leur monde, pas plus que du nôtre. Perdue dans un entre-deux sans personne pour se lancer à sa recherche.

J'entendis le bruit d'un moteur et me jetai au sol, à l'abri des phares et des lampes de poche.

– Le voilà, dit la fille. Allez, viens. Cette forêt me fout les boules... Mon frère me parlait tout le temps du monstre qui y vit...

Bryce lui emboîta le pas.

Quand on se laisse captiver par une légende, quand on la laisse devenir plus qu'une simple histoire, il est facile d'imaginer Corinne s'évanouissant dans la nature sans laisser de traces. Ça arrive tout le temps, à travers tout le pays, surtout dans les forêts, au cœur de la nuit. Et si c'était possible pour Corinne, ça l'était aussi pour Annaleise.

Il était même facile d'imaginer ce monstre. Aux aguets, à l'affût, faisant faire de drôles de choses aux gens. Humant l'odeur du feu de bois des jeunes. Les observant se jeter les uns sur les autres en une fascinante mêlée de membres humains. Les griffes plantées dans la terre froide, il écoutait leurs théories, leurs histoires, leurs scénarios fumeux. Et dès qu'ils étaient endormis, il traînait l'un d'eux dans les cavernes pour lui arracher ses derniers secrets – s'il lui en restait.

Ce n'était pas si difficile. C'était même précisément ce que quelqu'un était en train de faire, à quelques mètres de leur campement.

Car en cet instant, le monstre, c'était moi.

OceanofPDF.com

Jour 9

Appuyée contre la cloison de la chambre, l'oreille tendue vers la fenêtre ouverte, j'étais comme une gamine épiant la conversation des adultes, dehors. Daniel essayait de renvoyer un policier venu nous traîner de force dans une autre enquête.

« *Reste en dehors de ça* », m'avait-il dit.

Et il avait raison.

J'avais déjà fait une déposition – parfaitement inutile – à l'agent Fraize.

« *Vous avez vu quelque chose dans la forêt ? Ou entendu des bruits suspects cette nuit-là ? N'importe quoi ?*

– *Non, monsieur l'agent. Non. Non.* »

Je n'avais aucun lien avec Annaleise. Aucun document écrit ne nous reliait, sauf dans cette boîte imaginaire, abandonnée dans le poste de police depuis dix ans – rien de plus qu'un témoignage corroborant un alibi. Pourtant, un autre flic venait de débarquer en demandant à me parler.

Sa voix était rauque mais hésitante. Prudente.

– Si je pouvais lui poser quelques questions rapides au sujet de sa relation avec Tyler Ellison...

Et voilà. *Tyler*. Tyler qui fait la jonction avec moi et moi avec Daniel. Tout à coup, notre trio foireux est aspiré, trituré, écartelé jusqu'à ce que l'un de nous lâche une information par inadvertance. Hannah Pardot était une experte à ce petit jeu. Le nouveau type : pas vraiment. Il butait sur Daniel, ou Daniel le maîtrisait. Dans un cas comme dans l'autre, il n'était pas près de me voir.

– Je crois qu’elle dort. Écoutez, je pars bosser, là. Je ne peux pas rester. Réessayez peut-être cet après-midi ?

– C’est important. Une fille a disparu et chaque jour qui passe réduit les chances de la retrouver. C’est notre devoir moral d’explorer à fond chaque piste.

Une phrase tout droit sortie du manuel du Parfait Policier. Il devait en être à, quoi, un mois de formation ? *Notre devoir moral*. Quelle blague ! C’était *moral*, peut-être, de faire voler en éclats la vie de tous les gens liés de près ou de loin à la victime, jusqu’à trois degrés de séparation ? Détruire les vivants pour retrouver les morts ?

Huit jours s’étaient écoulés depuis la disparition d’Annaleise. M’interroger maintenant sur ma relation avec Tyler n’allait pas changer son sort. Ils ne la cherchaient pas, elle. Ils en avaient après *lui*. Malgré les bonnes intentions de Daniel, malgré ses mises en garde, je devais me montrer, sans quoi la police penserait que j’avais quelque chose à cacher.

J’enfilai des vêtements propres et descendis pieds nus au rez-de-chaussée. La conversation était assourdie par le bois et le plâtre. Je poussai la porte-moustiquaire et levai la main pour me protéger du soleil.

– Daniel ?

La voiture banalisée était garée à mi-chemin dans l’allée. Bleu marine, vitres teintées. Besoin d’un bon lavage. Ce flic voulait donner l’impression d’une visite à l’improviste, de passage dans le quartier. Rien de grave.

L’homme ne portait pas d’uniforme et il était plus baraqué que je ne le pensais. Plus jeune aussi, malgré sa voix. À peu de chose près, mon âge ou celui d’Annaleise. Trop jeune en tout cas pour faire partie de l’équipe qui avait enquêté sur la disparition de Corinne. À sa façon de parler je sentis qu’il n’était pas d’ici. Pas de cette ville, en tout cas. Une heure de route vers l’est peut faire une grosse différence. À elles seules, les montagnes et

l'unique route sinueuse suffisaient pour couper du monde cette ville. Cette île.

– Nicolette Farrell ? lut-il sur son calepin.

Bingo : pas d'ici. Même s'il était trop jeune pour me connaître personnellement, les noms étaient associés aux maisons. Rien de bien mystérieux. La maison des Carter était voisine de celle des Farrell, et le terrain qui les entourait appartenait aux McElray même s'ils n'y avaient rien construit. Quand Marty Piper, le dernier des Piper, avait succombé à son troisième accident vasculaire cérébral, les Lawson avaient fait une offre pour la maison et le terrain de l'autre côté de la rue, mais l'ensemble était resté inoccupé à ce jour, bloqué par la paperasse juridique.

Je regardai la forêt en direction de la propriété des Piper. Le flic reprit :

– Mademoiselle ?

– Oui ?

Daniel tourna la tête et me rejoignit sous le porche.

– Vous êtes bien Nicolette Farrell ?

– C'est moi, oui.

– Je suis l'inspecteur Charles. Je souhaitais vous poser quelques questions concernant Tyler Ellison.

Il paraissait attendre quelque chose. Peut-être que j'endosse, comme Laura, le rôle de la parfaite maîtresse de maison : que je lui ouvre la porte, l'invite à boire un thé. Les étrangers entrent en scène seulement quand l'enquête prend un tour inattendu. L'inspecteur Charles, j'en étais persuadée, était notre nouvelle Hannah Pardot.

Il fit quelques pas hésitants vers la maison et je descendis les marches du porche pour aller à sa rencontre. Mes pieds s'enfoncèrent dans la terre

gorgée de pluie nocturne.

– Comment est votre motel ? demandai-je, histoire de vérifier mon hypothèse. À moins qu'ils ne vous aient trouvé un endroit plus agréable ?

Ses lèvres se tordirent.

– Pardon, mais nous nous sommes déjà rencontrés ? demanda-t-il.

– Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

– Non, en effet.

Il feuilletait son carnet, mais impossible d'apercevoir ce qu'il contenait. Il était beaucoup plus grand que moi.

Il se racla la gorge, stylo en main.

– Ce ne sera pas long. J'ai simplement besoin de clarifier quelques informations. On m'a dit que je pouvais commencer par vous.

Ses yeux ne quittaient pas le carnet. Jusqu'à ce qu'il me demande :

– Comment vous décririez votre relation avec Tyler Ellison ?

– Ça sera très rapide, inspecteur. Inexistante. Désolée, mais vous avez perdu votre temps en venant jusqu'ici.

Ses yeux rencontrèrent brièvement les miens avant de revenir au calepin.

– Et dans le passé ?

– C'était mon petit ami au lycée. Mais j'ai vingt-huit ans.

Il feuilleta les pages d'avant en arrière en marmonnant. Trouva ce qu'il cherchait.

– Et depuis, vous n'avez plus jamais été l'un avec l'autre ? J'ai cru comprendre qu'on vous avait revus ensemble, quelquefois...

Je lui souris.

– Je vis à Philadelphie. Mais quand je revenais à Cooley Ridge, ça m’arrivait de le revoir, oui.

– Plus maintenant ?

– Je suis fiancée.

Je vis son regard s’attarder sur mon annulaire vierge.

Nouvelle consultation du carnet.

– Hum... Il semblerait tout de même qu’il ait été aperçu aux abords de votre maison plus récemment. Très récemment, en fait.

Il commençait à m’énervé. Je ne fis aucun effort pour le lui dissimuler.

– Il m’aide à...

Daniel s’avança, m’interrompit.

– Je lui ai demandé de nous aider. Il dirige une entreprise de construction et nous sommes en train de retaper la maison de notre père. Nic va y vivre un petit moment. Il fait ça pour *me* rendre service.

L’inspecteur Charles se tourna vers mon frère.

– Vous êtes amis ?

Une fraction de seconde de suspens, mais je sentis le glissement s’opérer.

– Oui.

« *Réfléchis bien.* » Donne la réponse la plus fermée possible. Boucle la boucle. Ne tends aucune perche, il la saisirait aussitôt. Pour la retourner contre toi.

– Le problème...

L'inspecteur Charles continuait de consulter son carnet. Soudain, je vis une page blanche. Ce connard se foutait de moi, de nous. Il n'y avait rien sur ces pages. Quelques mots jetés dans les marges. Un petit numéro pour nous faire croire qu'il ne nous connaissait pas, ignorait tout de notre histoire. En réalité, il avait déjà tout mémorisé. Il nous avait étudiés et il avait choisi le meilleur angle d'attaque. Bon Dieu, depuis combien de temps nous surveillait-il ?

Avant qu'il sorte le nez de son calepin, je posai une main sur le bras de Daniel et le pressai doucement.

– Le problème, c'est qu'on n'arrive pas à retrouver le téléphone portable d'Annaleise. Apparemment, il est éteint. Mais on a pu obtenir son listing de communications, et le tout dernier appel qu'elle a reçu, la nuit de sa disparition, provenait de Tyler Ellison. Vers une heure du matin.

– J'ai cru comprendre qu'ils sortaient ensemble, dis-je.

Il tapota son stylo sur la page.

– Hum..., ça, vous voyez, c'est l'autre problème. Tyler prétend qu'ils avaient rompu. Et quand j'ai essayé d'en comprendre la raison – parce que c'est quand même une sacrée coïncidence, une fille qui disparaît juste après s'être fait plaquer –, toutes les infos que j'ai pu récolter en ville m'ont laissé entendre que *vous* étiez la cause de leur rupture. Pourquoi, selon vous ?

Mes mâchoires se crispèrent. Mes mains se crispèrent.

– Eh bien... parce que, historiquement parlant, c'est bien ce qui s'est passé. Et dans cette ville, inspecteur, ce qui s'est passé une fois reste gravé à jamais. Si vous étiez d'ici, vous comprendriez ce que je veux dire.

– Inutile d'être sur la défensive, mademoiselle. J'essaie simplement de comprendre.

– Alors posez la question à Tyler.

– Je l’ai déjà fait. Bien qu’il soit difficile à localiser.

À une époque, il me suffisait de l’invoquer par la pensée – la plus infime ébauche de pensée – pour qu’il se matérialise en chair et en os, comme si je lui avais ordonné d’apparaître. Mais, maintenant, je devais bien l’admettre, Tyler était aussi insaisissable qu’un fantôme. Le temps de cligner les paupières, il risquait de m’échapper pour de bon.

L’inspecteur Charles tapota son calepin.

– Il dit qu’il a appelé Annaleise à une heure du matin pour... voyons voir... lui annoncer son intention de rompre avec elle. Parce que, je cite, « elle voulait plus que je ne pouvais lui donner ». Comment vous comprenez cette phrase ?

– Exactement comme il l’a dit. C’est un garçon qui n’aime pas spécialement se poser.

Il sourit. Son sourire me déstabilisa. Le requin prêt à engloutir sa proie.

– Ce n’est pas ce qu’on m’a raconté. Par exemple, on dirait bien que Tyler Ellison s’est posé définitivement à Cooley Ridge.

Je me balançai d’un pied sur l’autre.

– Écoutez, jusqu’à la semaine dernière, je n’avais plus parlé à Tyler depuis un an. Je ne sais rien de la façon dont leur couple fonctionnait.

L’inspecteur avait remarqué le tremblement dans ma voix, j’en étais sûre. Je fis un effort pour la contrôler. Daniel me passa la main dans le dos. *Calme-toi.*

– Mademoiselle Farrell, je n’ai aucune intention de vous attirer des ennuis. J’aimerais juste me représenter l’état d’esprit d’Annaleise Carter cette nuit-là.

Mensonge.

– Quand avez-vous... revu Tyler Ellison pour la dernière fois ? demanda-t-il sans lever les yeux de son carnet.

– Si vous me demandez bien ce que je crois, c'est une question plutôt intime.

– Nous enquêtons sur une disparition de personne. Mes questions sont forcément intimes. Pensez un peu à cette fille, mademoiselle.

Pensez un peu à cette fille.

– L'an dernier.

– Pas la semaine dernière, quand vous êtes revenue dans cette maison ?

– Non.

– Vous revenez à Cooley Ridge, Tyler rompt soi-disant avec Annaleise la nuit même et on constate sa disparition le lendemain matin. Vous voyez vous-même, j'en suis certain, ce qu'on pourrait en conclure...

Je voyais surtout quelles histoires les flics avaient concoctées et celle qu'ils voulaient que je leur serve. J'étais déjà passée par là. Comme nous tous. Le gamin devant moi pataugeait complètement.

– C'est bien connu : quand la police n'a aucune piste, elle cherche désespérément à trouver des significations à des événements qui en sont dépourvus. À relier les mauvais points dans un dessin qui lui échappe. Que ce soit vrai ou non.

Le téléphone de Daniel sonna et il décrocha aussitôt, sans s'excuser.

– Allô ! Quoi ?

Pendant sa conversation, je ne quittai pas des yeux son visage pour ne pas avoir à affronter l'inspecteur Charles dont le regard, je le sentais bien, était en train de forer un trou brûlant dans mon crâne.

– J'arrive tout de suite.

Puis, au policier :

– Notre père a un problème. On doit y aller. Bonne chance pour l'enquête !

Il se tourna vers moi.

– Ils ont besoin de nous. Maintenant !

– Mon Dieu...

Je rentrai en courant dans la maison, attrapai mes chaussures et mon sac, verrouillai les portes. Daniel avait déjà démarré la voiture quand je ressortis. Il discutait au téléphone avec son employeur – un assureur –, et expliquait qu'il n'aurait pas le temps de retourner au chantier.

Daniel gagnait sa vie en expertisant des sinistres. Ça lui permettait de sortir de chez lui, de se rendre partout dans la région où les nombreuses compagnies d'assurances l'envoyaient. Tout était rigoureusement répertorié : à chaque désastre, à chaque mésaventure, à chaque tragédie la formule correspondante. Tout avait une valeur et un coût. Décortiquer les faits, répartir les responsabilités, flairer les escroqueries étaient devenus une seconde nature chez lui. À moins qu'il n'ait eu un don naturel pour ça ? Après avoir survécu à l'affaire Corinne, ça le réconfortait peut-être de trouver une certaine logique dans le chaos. De mettre au jour la vérité.

– Non... je ne pourrai vraiment pas y aller aujourd'hui. Je rattraperai mon retard demain. Ouais, congé maladie.

Juste avant de quitter la propriété, il téléphona à Laura. Dans le rétroviseur, j'aperçus l'inspecteur Charles, derrière son volant, griffonnant dans son carnet, feignant d'ignorer notre départ précipité.

*

* *

Papa était attaché à son lit, étendu sur le dos, yeux rivés au plafond. Sa chambre était remplie de gens qui, tous, travaillaient à Grand Pines. Quand Daniel et moi fîmes irruption, le médecin s'empressa de prendre le pouls de mon père. Ses doigts se posèrent sur son poignet flasque, retenu par une épaisse lanière ivoire.

– Qu'est-ce que vous foutez ? demandai-je en me précipitant pour tirer sur la boucle de la lanière qui liait l'autre poignet.

– Mademoiselle Farrell...

Une main se posa sur mon épaule mais la voix semblait très lointaine.

– Mademoiselle Farrell !

Une voix de femme, plus forte cette fois, et une autre main qui vint serrer mon poignet pour empêcher mon geste.

– C'est pour sa sécurité. Et la nôtre.

Je regardai la main qui m'avait saisie. Les longs doigts et les phalanges craquelées. Le poignet noueux et le bras plus mince. Daniel.

C'est à cet instant que je vis les gens rassemblés dans la chambre. Une infirmière visiblement secouée, au chignon défait. Deux hommes qui ne ressemblaient ni à des médecins ni à des infirmiers et ne quittaient pas mon père des yeux. La femme qui avait prononcé mon nom était vêtue d'un tailleur et se tenait près de la porte.

– Il est endormi, maintenant, annonça-t-elle. Mais difficile de dire dans quel état il va se réveiller.

L'air sentait le renfermé, le froid. Tout paraissait si impersonnel. Aucune odeur familière. Médicaments, détergents, eau de Javel. Sa mémoire devait en souffrir. Mon père avait besoin de sentir les parquets, la forêt derrière notre maison, les vapeurs de pot d'échappement de sa vieille guimbarde, le grailon du Kelly's Pub.

– S’il se réveille et découvre qu’il est attaché, je peux déjà vous dire qu’il n’ira pas bien, répondis-je.

Elle fronça les lèvres et tendit la main vers moi. Je n’avais pas d’autre choix que de la lui serrer.

– Je suis Karen Addelson, directrice de cet établissement. Je ne crois pas avoir déjà eu le plaisir de vous rencontrer, mademoiselle Farrell. Allons dans mon bureau, je vous prie. Toutes les deux.

Elle ne lâcha pas ma main mais son autre main m’attira par le coude.

– Ça va aller, ajouta-t-elle. Quelqu’un va rester auprès de lui.

Sa main glissa de mon coude au bas de mon dos et elle me conduisit hors de la chambre. Daniel nous suivit.

Karen Addelson était très chic. Sa tenue me rappelait le genre que je me donnais à Philadelphie. Jupe droite, chaussures plates noires à la mode, chemisier ajusté lui conférant un air à la fois professionnel et féminin. Elle me lâcha la main, tandis que nous avancions dans le couloir en file indienne, serrés sur le côté pour laisser passer les fauteuils roulants et les chariots. Elle tournait la tête régulièrement, un petit sourire coincé aux lèvres, s’assurant que nous la suivions bien. Le tissu diaphane de son chemisier laissait transparaître un petit caraco. Cette sophistication était si décalée par rapport à son visage sans maquillage et à son chignon sévère que j’avais du mal à me faire une opinion sur elle.

Elle nous emmena jusqu’à la réception. Une baie vitrée bordée de plantes en pots, et une secrétaire derrière son bureau qui nous accueillit d’un sourire absent.

– Vous ne me passez aucun appel, lui annonça Karen avant d’entrer dans son bureau.

Trois chaises capitonnées et un canapé d'un côté, un bureau de l'autre. Elle nous indiqua le canapé. Daniel se laissa engloutir par le sofa, je restai debout à côté de lui. Everett ne se serait jamais assis. *Tu risquerais de perdre l'initiative, Nicolette*, l'imaginai-je murmurer à mon oreille. Il était comme ça : il m'apprenait toujours à me comporter en toute situation, comme s'il pouvait me modeler à son image. Son père avait dû agir de la même façon avec lui, lui enseigner une ligne de conduite, et l'Everett version miniature avait obéi, appris, copié, avant de se métamorphoser.

Karen prit place sur une des chaises face à moi.

– Je me fais du souci, commença-t-elle. Votre père a eu une crise ce matin.

– Qu'est-ce que ça veut dire, ça, *une crise* ? s'agaça Daniel.

– Il est devenu extrêmement agité et...

– Parce qu'il n'a rien ici pour stimuler sa mémoire ! m'écriai-je. Moi aussi, je serais agitée si je me réveillais tous les matins dans un endroit que je ne connais pas.

– C'est fort possible, mademoiselle, et je ne lui dénie pas le droit d'éprouver ces sentiments. Mais sa crise est allée bien au-delà d'une simple perte de repères. J'ai peur qu'il ne faille parler, dans le cas présent, de *paranoïa*. Ce qui m'amène à me demander si sa place est bien dans cette institution. Peut-être serait-il mieux dans un établissement adapté à ses besoins.

– Paranoïa ? répéta Daniel.

– Oui. Il hurlait que quelqu'un menaçait sa fille et il refusait de rester ici plus longtemps. Il était impossible à raisonner. Il est devenu violent, il voulait à tout prix partir, vous rejoindre. Vous aider.

Elle me scruta et je détournai le visage. Je l'imaginai hurler pour voir sa fille. Pour *me* voir. Paranoïa ou pas, je sentis des fourmillements gagner ma colonne vertébrale.

– J'ai eu besoin de deux hommes pour l'immobiliser, afin qu'un médecin puisse lui administrer des calmants. Et pendant tout ce temps, il répétait : « Ma fille est en danger. »

Je sentis que Daniel me dévisageait. Le picotement remonta de vertèbre en vertèbre, contaminant mon estomac, mes poumons, la pièce tout entière.

– S'il s'agissait d'un événement du passé, je pourrais comprendre, reprit la directrice. Ce serait plus en phase avec ce que nous savons de sa maladie. C'est le cas ? Vous avez déjà couru un danger, mademoiselle ?

Je secouai la tête.

– Je ne sais pas ce qui lui prend...

Les cris de mon père, encore et encore. Comme si je les entendais moi-même.

– Eh bien, comme je vous l'ai dit, ces phases de délire paranoïaque posent question. Est-il vraiment dans l'institution qui lui convient ?

Ainsi, c'était là l'objet de cette petite réunion.

– C'est ma faute, intervint Daniel.

– Pardon ? demanda Karen.

Nous le regardâmes, surprises. Ses joues étaient écarlates comme après une exposition prolongée au soleil.

– Notre voisine, Annaleise Carter, a disparu. Vous en avez peut-être entendu parler aux infos ? Je le lui ai dit. Avec le recul, je me rends compte que j'ai fait une erreur. Ça m'a échappé. Elle a disparu dans la forêt juste derrière notre maison, où ma sœur vit en ce moment. Je voulais qu'il

apprenne la nouvelle par moi plutôt qu'à la télévision. Mais je n'aurais rien dû lui dire. Je suis désolé. Ce n'est pas de la paranoïa, il a juste tout mélangé. Oui, c'est ma faute.

Karen inclina la tête, comme pour passer au crible les paroles de mon frère. Puis elle acquiesça.

– C'est compréhensible. Une telle nouvelle est traumatisante, pour le moins. Nous allons quand même continuer de le surveiller de près. Si son comportement devient répétitif...

– Je suis désolé, dit Daniel. Je vais lui parler.

– Laisse-moi faire, intervins-je. Après tout, il s'inquiétait pour moi.

Je me félicitai d'être restée debout. Cette posture me donnait confiance.

Karen se leva.

– Vous avez raison. C'est une bonne idée.

– Une fois qu'il aura été détaché, conclus-je.

*

* *

Daniel alla nous chercher de quoi manger à la cafétéria. J'étais assise sur une chaise dans un coin, en train de boire un soda acheté à la machine quand papa se réveilla enfin. À la demande de Karen, un agent hospitalier se tenait près de la porte, en cas de besoin.

– Salut, papa, dis-je d'une petite voix.

Il massa ses poignets osseux d'un geste inconscient. Je distinguai les marques rouges sur sa peau. Je me penchai sur lui pour qu'il me voie avant de découvrir cette chambre et cet homme qu'il ne connaissait pas.

– Tu vas bien, dis-je. Et moi aussi, je vais bien.

Il fit un effort pour se redresser et grimaça.

– Nic ?

Son regard intense me parcourait des pieds à la tête.

– Tu es à Grand Pines, et tu vas bien. Je suis avec toi, et je vais bien.

Il prit sa main et la plaqua sur mon visage.

– Nic, Dieu merci... Nic. Tu n'es pas en sécurité ici.

– Chut, papa.

Je regardai vers la porte.

– Je vais bien.

Daniel entra avec trois boîtes en polystyrène contenant nos repas.

– Et Daniel aussi est venu, tu le vois ? Tout va bien.

Papa s'assit dans son lit comme un enfant s'éveillant d'un cauchemar. À la fois soulagé et terrifié. Il regarda mon frère, puis moi, puis l'homme près de la porte.

– Tu vas bien prendre soin d'elle, hein ? demanda-t-il à Daniel.

Daniel ouvrit les boîtes, examina leur contenu et les distribua.

– Promis, papa.

Je sentis une boule gonfler dans ma gorge.

– Tu ne dois plus t'énerver comme ça, d'accord ?

Papa se frotta encore les poignets. Comme s'il cherchait quelque chose qui n'aurait pas dû s'y trouver.

– Papa, c'est important, insista Daniel.

Je dépliai une serviette sur les genoux de mon père.

Il se tourna vers son fils.

– Promets-moi... promets-moi que tu feras attention à elle.

Daniel avait déjà la bouche pleine. Rien ne pouvait venir à bout de son appétit. Il regarda papa.

– Tu sais bien que oui, répondit-il en mastiquant.

Karen Addelson entra, accompagnée du médecin.

– Comment allons-nous, ici ? Patrick ? On se sent mieux ?

– Quoi ? Oh ! oui. Oui.

Il empoigna son sandwich comme pour parfaire l'illusion.

– Voici ma fille. Vous l'avez déjà rencontrée ? Nic, je te présente Madame la Responsable. Madame la Responsable, voici ma fille.

Nous répondîmes en chœur :

– Enchantée.

– Et maintenant, Patrick, que diriez-vous de reprendre des forces avec une bonne nuit de sommeil ? Finissez votre repas, et le docteur vous donnera quelque chose pour vous aider. On aura une petite discussion demain, d'accord ?

Je hochai la tête d'un air encourageant. Daniel m'imita. Papa nous regarda tour à tour et remua la tête jusqu'à ce que la directrice quitte la chambre. Puis, saisissant mon avant-bras :

– Promets-le-moi, Nic.

– Je te le promets.

Je ne savais pas du tout ce qu'il me demandait ou ce que je promettais. Mais j'avais le sentiment que c'était mieux pour lui et pour moi.

*

* *

Karen nous attendait à la réception.

– On procédera à quelques examens, demain. Pour déterminer la meilleure marche à suivre. On fait le point la semaine prochaine, d'accord ?

Elle me tendit sa carte.

– On garde le contact.

Sans un mot, Daniel et moi repartîmes. Au revoir à la réceptionniste, un pied devant l'autre, merci au monsieur qui nous tient la porte, retour dans la voiture surchauffée, premiers mètres parcourus toutes vitres baissées, jusqu'à ce que la clim se mette en route.

Après quoi, j'éclatai :

– Putain ! C'était quoi, ces conneries ?

– Alors, là, ne me demande même pas...

Il serrait le volant à deux mains. Le soleil de l'après-midi se reflétait sur le bitume comme sur de l'eau.

– Tu lui as vraiment parlé d'Annaleise, ou c'était le premier mensonge qui t'est venu à l'esprit ?

– Non. Je lui en ai vraiment parlé.

– Pas malin.

– Non. Vraiment pas.

Il soupira. Son expression impassible était encore plus impénétrable que d'habitude.

– Tu as eu tort.

Une teinte rosacée gagnait son cou. Ses phalanges blanchirent, comme si le sang migrerait brusquement d'une partie de son corps vers une autre.

– J’en suis parfaitement conscient, Nic. Vraiment. Je passerai demain pour voir comment il va.

– O.K. À quelle heure ?

Il me décocha un regard noir avant de revenir à la route.

– Ne t’inquiète pas pour ça. Occupe-toi de la maison, je lui apporterai les papiers de la vente.

– La maison n’est pas prête.

Il serra les mâchoires.

– C’est pour ça que tu devrais y passer tout ton temps.

Ça m’apprendrait à laisser échapper une bouffée d’émotion devant mon frère. C’était notre mode de communication. Toujours dans les non-dits. Après la maladie de notre mère, nous avions pris l’habitude de nous quereller pour des détails insignifiants logés dans les interstices de nos paroles.

Quand j’avais rayé la camionnette de Tyler en ouvrant la portière passager de la voiture de Daniel. Le jour de notre vraie rencontre. « *Tu ne fais jamais gaffe !* » avait hurlé mon frère en claquant sa portière. « *Tu te gares toujours trop près !* » avais-je hurlé à mon tour.

Sous les yeux de Tyler.

Jamais aucune discussion sur les sujets qui méritaient d’être évoqués : l’éloignement croissant de notre père, le fait que Daniel abandonnait ses études, la situation à laquelle nous serions confrontés à la mort de notre mère. Non, nous nous déchirions sur la meilleure façon de se garer, la tôle froissée, ma manie d’être toujours en retard, son habitude d’être toujours en avance.

C’était notre façon de faire. C’était notre histoire, à Daniel et à moi.

– J’ai déjà posé un congé pour la journée. Je vais te filer un coup de main. Pour que ça avance un peu...

Sous-titre : Parce que je n’ai pas été fichue de me débrouiller toute seule.

*
* *

Je le vis tout de suite. Que la maison n’était pas dans l’état où je l’avais quittée. Immobile dans l’entrée, je laissai Daniel passer devant moi et lançai :

– Il est venu.

Daniel pivota.

– Quoi ? Qui ?

Je fermai la porte violemment et m’y appuyai, le souffle court.

– L’autre enfoiré de flic, là. Il est entré dans la maison !

Je montrai la table de la salle à manger où s’étalait un chaos – *mon* chaos. J’avais classé tous les objets dans des cartons non pas selon leur genre mais selon leur époque : de mon enfance à la période la plus récente – quand je ne reconnaissais rien – en passant par ce que je pouvais rattacher à mes dix-huit ans et à la disparition de Corinne. Les objets dont je n’étais pas sûre, je les avais entassés sur la table.

C’étaient eux qui avaient été dérangés. On les avait examinés, déplacés. Le manuel pour rénover sa maison trouvé dans un tiroir de la cuisine était à présent ouvert à sa seule page cornée, alors qu’il était refermé. Les factures aux dates illisibles, mélangées et remises dans les mauvaises piles.

– Comment tu peux t’en rendre compte ? C’est le bordel, ici.

– Il est venu, Daniel. Des choses ont été déplacées. Je te le jure.

Nous nous observâmes longuement, intensément.

– Vérifie toute la maison, me dit-il.

Je fonçai dans l'escalier, puis dans ma chambre. Si le flic cherchait des éléments liés à Tyler, il avait forcément fouillé là. Pourtant, ma chambre n'avait pas été touchée. Y compris le premier tiroir de la commode, que je n'avais pas refermé dans ma précipitation à ouvrir au flic. La chambre de papa était presque vide, comme son placard : pantoufles, cintres en métal, tenues de travail.

Mais celle de Daniel, qui contenait toutes les vieilles affaires de papa, avait bien été fouillée. Des cartons déplacés, empilés, des papiers sortis, sans aucun effort pour tenter de le dissimuler.

J'entendis les pas de mon frère dans l'escalier, puis dans le couloir. Et bientôt sa respiration lourde près de mon épaule.

– Alors, tu trouves quelque chose ?

– Quelqu'un a fouillé ici.

Daniel contempla le carnage. Son ancienne chambre. Le bordel de notre père.

– Quelqu'un qui ne s'intéressait pas à Tyler, apparemment.

– Apparemment.

Daniel posa doucement la main sur le chambranle de la porte. Depuis la soirée à la fête foraine, il ne donnait plus de coups de poing dans les murs, ni de coups de pied dans sa voiture. Surtout devant témoin. Pour ne pas donner l'impression de recommencer. Mais il faisait des efforts surhumains, je le sentais sur le point d'éclater. Se forçant à l'immobilité, il tourna les talons en silence et redescendit.

Je le suivis. Il vérifiait chaque fenêtre, s'assurait que les loquets étaient bien enclenchés.

– Tu avais tout fermé ? me demanda-t-il. Parce qu'il n'y a aucun signe d'effraction.

– Oui, tout, répondis-je lentement. Mais le verrou de la porte de derrière est cassé.

Ses yeux s'agrandirent, il grommela quelque chose dans sa barbe et vérifia par lui-même dans la cuisine. En tirant sur la poignée, elle lui resta dans la main.

– Je te l'avais bien dit, commentai-je, mains sur les hanches.

Les doigts sur le bouton de porte, il tourna, tourna, au cas où le résultat serait différent.

– C'était déjà cassé ? Avant que tu n'arrives ?

– Oui.

– Tu en es sûre ?

– Si j'en suis sûre ? À cent pour cent, Daniel. Bon Dieu...

Son visage s'était tellement empourpré sous l'effet de la colère contenue qu'il vira à l'extrême inverse – des taches blanches comme autant de fragments de fureur.

– Mais, merde, pourquoi tu n'as rien dit ? Pourquoi tu ne l'as pas fait réparer ? Putain, mais qu'est-ce que tu es venue foutre ici, en fait ?

– Qu'est-ce que ça aurait changé, enfin ? Franchement, Daniel, tu crois qu'un verrou tout neuf découragerait quelqu'un de déterminé ?

Reste rationnelle. Reste calme. Les paroles d'Everett. Sauf qu'elles n'étaient pas opérantes dans ma famille. Nous ne fonctionnions pas de la même manière que lui.

– Bien sûr que non, Nic, mais on aurait des preuves ! Une fenêtre cassée, des empreintes digitales sur un carreau...

– Arrête un peu, tu veux ? Personne ne va gaspiller son énergie pour un cambriolage avec effraction dans une maison qu'on n'habite même plus et où rien n'a apparemment disparu. Les flics mettront ça sur le compte de gosses... Tout. Le. Monde. S'en. Fout.

– Oh ! non. À l'évidence, *quelqu'un* ne s'en fout pas du tout.

Je ravalai ma salive. Inspirai profondément. Me forçai à garder la tête froide. À chercher une explication rationnelle.

– Et si c'était Tyler ? suggèrai-je. Il a gardé sa clé, depuis toutes ces années...

Daniel se racla bruyamment la gorge, sans que je comprenne si c'était dû à moi ou à l'allusion à Tyler.

– Peut-être qu'il est venu réparer la clim. Peut-être que...

Daniel leva les mains et avança vers moi.

– Ben, voyons... Mais comme il était perturbé par toutes ces piles de bazar, il a préféré passer la journée dans mon ancienne chambre, à fouiller dans les affaires de papa !

– Connard, soufflai-je entre mes dents.

Je pressai l'interrupteur dans le vestibule pour tester la climatisation car, mon Dieu, je rêvais que mon hypothèse soit la bonne. Les autres me donnaient envie de vomir. Avec l'impression que quelqu'un avait manipulé trop violemment la boîte au poste de police, que le carton s'était déchiré, que son contenu s'était répandu partout dans un tourbillon de noms.

Tyler était la seule réponse rassurante. *Faites que ce soit Tyler.*

J'activai la climatisation et écoutai les bruits dans les murs. Rien. Pas de *clac*, pas de *whoosh*, pas de vrombissement de ventilateurs.

Daniel se tenait à côté de moi. Les jointures de ses doigts étaient livides. Quand il parla enfin, sa voix sonnait étrangement grave.

– Tyler travaille. Il n'a pas besoin de rôder dans le coin ou de se servir d'une clé parce qu'on est sortis. Je suis certain qu'avec quelques belles paroles il peut se faire ouvrir la porte. Je parie que les belles paroles ne sont même pas indispensables.

Je repoussai son torse, doucement, juste pour qu'il me laisse un peu d'espace. Quelques centimètres de plus. Ainsi, nous allions de nouveau nous disputer à cause de Tyler. En un sens, c'était pratique : nous connaissions déjà les répliques par cœur.

– Il passerait d'abord un coup de fil. Il t'a appelée ?

Silence.

– Il t'a appelée ?

– Non, mais on n'est pas... Il ne me parle plus vraiment en ce moment.

Daniel lâcha un gros éclat de rire.

– J'hal-lu-cine, Nic. Bordel de nom de Dieu de merde ! La seule personne qui paraissait immunisée contre toi, tu réussis à te la mettre à dos ! Toutes mes félicitations : tu es arrivée à la franchir, la putain de ligne jaune !

– Enfoiré...

– Et toi, alors ? Ce que tu peux être conne, parfois ! Ça me rend dingue...

Je soutins son regard noir, tête penchée sur le côté. Observai ses joues écarlates, son cou marbré, ses poings serrés. Quelque chose de sombre et de

vicieux fusait à travers mes veines.

– Et maintenant ? Tu vas me frapper, c'est ça ?

Sa respiration se fit pesante, sauvage, et le terrain quelque peu instable sur lequel nous évoluions s'ouvrit d'un seul coup sous nos pieds.

En une seule question, j'avais creusé une immense distance entre nous. Et pourtant, elle nous propulsait aussi *ici et maintenant*. Son poing percutant ma joue. Le début de la fin de tout.

Il passa devant moi en faisant un large détour. En sortant, il laissa la porte grande ouverte.

*
* *

Je me laissai glisser le long du mur, téléphone plaqué contre ma poitrine.

Cet endroit m'avait joué un sale tour. À cause de lui, je m'étais oubliée moi-même. J'appelai Everett mais tombai sur sa messagerie. J'appelai son bureau et, d'une voix sagement contrôlée, je parlai à sa secrétaire Olivia, devenue l'une de mes plus proches amies. Une amie-liée-à-Everett mais une amie tout de même.

– Il est en train de coacher des témoins, m'expliqua-t-elle. J'adorerais bavarder, mais c'est l'hystérie au bureau ce week-end. Tu entends ça ?

J'entendais, oui : sonneries de téléphone en rafales, bourdonnement de voix.

– Bon Dieu, tu sais ce dont je rêve en ce moment ? D'une petite soirée entre filles. Quand est-ce que tu reviens ? Eh merde... je dois y aller. Je lui dirai que tu as appelé.

Je me retrouvai seule à contempler mon portable, en me demandant qui d'autre je pouvais appeler pour me remonter le moral. La vérité, c'est que je

ne suis pas très douée pour les amitiés solides. Je me débrouille très bien pour les amitiés de surface – un verre après le boulot, un dîner où j’apporte mes lasagnes. J’excelle à me lier d’amitié avec les amis d’Everett. Mais impossible d’échanger des numéros de téléphone et de passer un coup de fil pour simplement prendre des nouvelles.

Tôt ou tard, je laisse toujours tomber les gens. Les cartes de vœux à Noël durent jusqu’au prochain déménagement, et comme je ne prends pas la peine de faire suivre le courrier... Les mails ne reçoivent jamais de réponse. Pas plus que les appels téléphoniques. Une habitude chez moi. C’est plus facile. Dans un groupe d’amis, je suis celle pour qui on organise une soirée d’adieux mais avec laquelle on ne reste jamais en contact. J’avais une échelle sociale à gravir, des dettes à rembourser, une vie à façonner.

Qui est-ce qui restait, après tous ces déménagements ? Everett, depuis un an. Ma coloc de fac, Arden – mais elle était devenue médecin, surchargée de travail, et toutes les décisions qu’elle prenait se résumaient à un choix de vie ou de mort, ce qui rendait toute autre considération plutôt dérisoire. Il y avait bien mon directeur de thèse, Marcus. Lui, je pouvais l’appeler, parler de mes problèmes. Mais ça restait superficiel. Impossible de lâcher : *« Ma meilleure amie a disparu quand j’avais dix-huit ans et tout recommence aujourd’hui, et je suis en train de perdre mon père, et un intrus est entré dans ma maison. Peut-être un flic, peut-être pas. »*

C’étaient des gens que j’appelais pour annoncer les dernières nouvelles : *« J’ai rencontré un type. Je me suis fiancée. J’ai un nouveau job. »* Pour partager les hauts et les bas de ma vie. Mais des amis prêts à discuter de choses profondes, ces choses qui vivent dans les recoins sombres du cœur humain ? Ces gens n’existaient plus pour moi. Plus depuis mon départ de Cooley Ridge.

*

* *

Everett me rappela dans la soirée, pendant que je faisais le ménage – culpabilisée par Daniel. J’entendais des voix derrière lui, qui s’effacèrent à mesure qu’il s’éloignait.

– Eh, désolé ! Je ne pensais pas qu’il était si tard. Tu ne dormais pas quand même, si ?

– Non, non. Comment ça va, par chez toi ?

– Les conneries juridiques habituelles. Chiantes mais prenantes.

Il soupira.

– Tu me manques. Comment ça se passe, avec les démarches pour ton père ?

– On a envoyé tous les documents et on attend une date, maintenant. D’ici là, je bosse dans la maison. Comment se présente ton affaire ?

– Bah, tu sais... Je préfère que tu ne sois pas là. Je suis encore au bureau. Tu serais furieuse.

Je consultai la pendule : bientôt vingt-deux heures.

– Je débarquerais avec un dîner pour deux.

– Qu’est-ce que tu me manques, vraiment...

Soudain, une voix derrière lui. Une femme. Mara Cross.

– Une seconde, dit-il avant de poser la main sur le combiné.

Je l’entendis malgré tout :

– Euh... un *bòbún* pour moi. Ouais, merci.

De retour à l’autre bout du fil :

– Pardon, on passe les commandes chez le traiteur, là.

– Mara est là ?

– Tout le monde est là, répondit-il du tac au tac.

Everett avait une relation douloureusement saine avec son ex. Du moins le croyait-il. Mais le sourire de Mara était trop forcé quand elle me regardait et, quand elle marchait à côté de lui, sa raideur – des genoux au cou en passant par les épaules – me semblait suspecte. Malgré ce qu’Everett aurait voulu croire, ils n’étaient pas vraiment amis. À voir la façon dont Olivia parlait de Mara, notamment à moi, elle ne la supportait pas. C’est sans doute de cette façon que nous nous étions rapprochées.

Il y avait une éternité de cela, j’avais demandé à Everett pourquoi ils avaient rompu, car elle semblait toujours aussi souriante, séduisante, charmante et *présente*. « Incompatibilité », m’avait-il expliqué. Au début, ça m’avait semblé complètement absurde. Ils me paraissaient au contraire parfaitement compatibles. Jumeaux, même. Elle avait des avis tranchés, accumulait encore plus d’heures sup que lui, et ils avaient les mêmes sujets de conversation : droit civil, requête, cour d’appel. Des mots que je comprenais mais qui ne revêtaient aucune signification réelle pour moi.

Je me plaisais à imaginer leur incompatibilité d’une autre nature : sexuelle. Chaque fois que je la voyais, chaque fois que je la surprénais regardant Everett comme si elle le connaissait sur le bout des ongles, je me raccrochais au mot *incompatibilité*, me représentais quelque chose de maladroit et d’insatisfaisant. Son nom était devenu synonyme de cette vision et je ne pouvais réprimer une surprise légitime quand j’apprenais qu’elle avait remporté un procès. *Elle ? Une fille aussi maladroite ? Avec des plaidoiries aussi bancales ?*

Ça m’était plus facile que de m’interdire d’être, au choix : forte, entêtée, dominatrice. Autant de défauts qui nous rendraient incompatibles, si je suivais sa logique. Qu’avait-il vu en moi ? Une femme qu’il pouvait modeler, créer, présenter et intégrer dans son monde exactement comme il le souhaitait ? Qu’avait-il vu dans les meubles peints et notre longue

discussion dans l'appartement de Trevor ? Une page vierge ? « *Il faut venir de rien* », lui avais-je dit. Il avait peut-être pris ça au pied de la lettre. Il ne savait pas que j'étais déjà quelque chose.

Je connaissais Everett dans les mêmes limites qu'il me connaissait : grâce à ce que nous avions accepté de partager. Et grâce à ce que sa famille m'avait raconté sur le mode *Ah ! ah !, vous auriez dû le voir la fois où...* Mais ses cadavres, où étaient-ils ?

Tous ses amis, principalement masculins, avaient refusé de grandir à des degrés divers. C'était déplaisant mais pas nocif. Rien de traumatisant. Rien de révélateur. Dans les histoires qu'ils me racontaient, Everett battait des records de beuverie ou avalait des poissons rouges. Répugnant, mais loin d'être comparable avec une meilleure amie qui disparaît ou la suspicion portée sur les membres de sa famille. Si Corinne n'avait jamais disparu, peut-être qu'on se retrouverait pour boire un verre à chacun de nos retours à Cooley Ridge et qu'on abreuverait nos époux ou nos petits amis d'anecdotes similaires. « *Juste après, Bailey a gerbé sur les baskets de Josh Howell...* »

Il y avait une différence – un abîme de différence – entre ce genre d'histoires et un véritable passé.

Trouvait-on chose semblable chez Everett ?

Où étaient les histoires qui avaient forgé l'homme d'aujourd'hui ? Qui l'avaient détruit ? Qui l'avaient mis à nu ?

Qui était cet homme que j'avais accepté d'épouser ?

– Dis-moi quelque chose sur toi. Quelque chose que personne ne connaît.

J'entendis sa chaise grincer : il s'étirait en arrière. Je le vis sortir les pieds de ses chaussures et les poser sur le plateau en ébène de son bureau.

Mains croisées derrière la tête, boutonnrière de sa chemise prête à craquer, contours visibles de son débardeur blanc en dessous.

– C’est un jeu ?

J’entendis le bâillement dans sa voix.

– Tout à fait. Ou pas du tout. C’est toi qui choisis.

– D’accord. Voyons, voyons... J’ai. Tu ne te moques pas. Au collège, j’avais piqué la carte de crédit de mon père pour m’abonner à des sites pornos. Je n’avais pas anticipé que ses relevés bancaires mentionneraient clairement tous les détails de chaque transaction...

– Quelle horreur ! dis-je en riant. Mais ça ne compte pas. Ton père connaît cette histoire.

– Mouais... pas la peine de me le rappeler ! Je n’arrive toujours pas à le regarder dans les yeux quand j’y repense.

– C’est mignon... mais ce n’est pas de ça que je parlais. Je parlais de quelque chose de plus profond, tu vois ? Dont tu n’as jamais parlé à personne.

Quelques grincements de chaise supplémentaires. Je ne pensais pas qu’il me répondrait. Je me trompais.

– Une fois, j’ai regardé un homme mourir.

L’air dans la pièce changea de consistance. La voix d’Everett vacilla. Je sentis ses lèvres se rapprocher du combiné.

– J’étais au lycée. Il y avait eu une collision de voitures sur la route et je n’étais pas censé être dehors. Je me suis approché de l’attroupement. Des gens donnaient un coup de main. L’ambulance était en route. Je n’ai pas réussi à détourner le regard.

Voilà, pensai-je. Nous y sommes. Le vrai Everett. Est-ce qu'il s'en rend compte ?

– Continue, dis-je.

Profonde respiration. J'entendis des pas, une porte qui se ferme, le grincement de la chaise. Je n'osai pas l'interrompre.

– Je ne sais pas si j'ai les nerfs assez solides pour mon métier. J'aime me confronter à des faits, à des articles de loi, et je crois fermement que chacun a le droit d'être défendu au mieux. Dans un procès équitable. Ne te méprends pas, je fais bien mon travail. Mais, parfois, je vis ce moment... ce moment où je comprends que mon client est coupable. Et qu'il est hors de question de faire marche arrière. Le glaive de la justice est à double tranchant. Je le manie avec ce que mon père appelle une « volonté inflexible », mais qu'est-ce que c'est, au fond, la justice, Nicolette ? La véritable justice ?

– C'est l'affaire Parlito qui te pèse ?

– Celle-là, n'importe quelle autre...

Il soupira.

– Le truc, c'est que je suis meilleur avocat quand je ne sais pas.

– Tu peux essayer de faire autre chose...

– Ce n'est pas si simple.

– Si. Moi, je m'en fiche de ce que tu fais. Tu le sais bien, n'est-ce pas ? Je m'en contrefous que tu sois avocat ou pas.

Un temps.

– D'accord. Si tu le dis. Mais c'est un luxe que tout le monde n'a pas. J'ai trente ans. Je suis *associé* de mon cabinet. C'est ma vie.

– Ce que je veux dire, c'est : rien ne t'empêche d'en changer.

Change de coiffure, coupe tous les ponts. Pars vivre ailleurs et ne regarde jamais en arrière. Tu peux le faire. On peut le faire.

Il rit. Un peu d'autodérision pour tenir cette conversation à distance.

– Et toi, Nicolette, dis-moi, tu as toujours voulu être psychologue scolaire ?

– Ça ne va pas, non ? Je voulais être chanteuse de country.

– Attends, attends... tu sais chanter, *toi* ? Il me semble que je m'en serais aperçu...

– Comme une casserole.

Son rire avait la douceur du coton.

Pour être tout à fait honnête : sur le plan de la psychologie pure, je suis désastreuse. Mes remarques tombent toujours à côté de la plaque, mes conseils ne sont jamais judicieux. Mais j'ai une excellente capacité d'écoute et j'ai appris à parler un peu moins. Je sais guider les élèves dans leurs recherches, les orienter vers l'aide dont ils ont besoin. Je devine ce qu'ils me cachent et je leur laisse le temps de me le révéler. Mon bureau est le lieu où tous peuvent venir vider leur sac d'adolescents. Sur le papier, je suis une excellente psychologue.

Peut-être parce qu'ils me considèrent comme une sorte d'âme sœur, qu'ils voient en moi quelque chose de spécial. Comme cela m'était arrivé avec Hannah Pardot : l'impression qu'elle en savait un peu plus sur la vie parce qu'elle était passée par les mêmes épreuves que les nôtres.

Peut-être sentent-ils que j'ai affronté ma part d'ombre. Et que je les comprendrai.

Ou que je sais garder un secret.

Car je sais garder un secret.

*
* *

Notre conversation s'acheva quand le *bòbún* d'Everett arriva. Déjà, il était hors d'atteinte, un monde trop loin. Tout le contraire de ce que j'avais vécu avec Tyler. À l'époque, j'avais dû me forcer à effacer son numéro de mon téléphone pour éviter les coups de fil intempestifs en sortant d'un bar, d'un rendez-vous catastrophique ou, pire, d'un rendez-vous réussi.

Mais une seconde après avoir raccroché avec Everett, je ne sentais déjà plus qu'une chose : la distance entre nous, sa perte de substance, un être imaginaire que j'avais fait surgir dans l'espoir de pouvoir vivre une rencontre aussi belle.

Je dormis d'un sommeil intermittent – avant de capituler. Trop de pensées en boucle dans ma tête, trop de noms. Je passai en revue ceux des personnes qui pouvaient avoir une bonne raison de pénétrer par effraction dans cette maison, de fouiller dans les affaires de papa, dans l'ancienne chambre de Daniel. Une liste qui couvrait dix années. Je ne savais pas si j'essayais de résoudre l'énigme d'alors ou celle d'aujourd'hui. Peut-être que papa avait raison : le temps n'existe pas vraiment. C'est juste une invention de l'homme pour continuer à avancer. Une étiquette commode pour donner du sens aux choses.

*
* *

« *Si j'étais un monstre*, nous avait dit Corinne sous le porche tandis que les lanternes se balançaient et que les ombres dansaient, *je prendrais forme humaine.* »

Bailey avait ri, Daniel avait souri. Elle s'était avancée vers lui et, lui prenant le menton, avait fait tourner sa tête d'un côté puis de l'autre tout en plongeant ses yeux dans les siens.

« *Hum... non. Totalement humain.* »

Elle s'était ensuite approchée de Bailey en imitant son geste de passer les doigts dans ses longs cheveux noirs, tic qu'elle adoptait chaque fois que Daniel était dans les parages. Son nez frôla celui de Bailey, qui ne recula pas. Depuis toujours, nous savions qu'il fallait la laisser aller au bout de ses délires. *Si on s'embarque avec elle, tout va bien. On fait tous partie d'un plan que Corinne est la seule à connaître.*

« Hum... non, non, pas de monstre non plus. Mais il est déjà passé par là. Et il revient de temps en temps. Qu'est-ce qu'il t'oblige à faire, Bailey ? Est-ce qu'il t'oblige à embrasser les petits copains de tes amies ? »

Non, Corinne, ça, c'est toi, avais-je pensé mais je m'étais tue. Tout comme Bailey.

« À aimer ça ? »

Elle avait glissé la main sous la chemise de Bailey, caressé son dos, s'était frottée à elle. Le regard de Daniel s'était assombri, voilé, comme ensorcelé.

« Est-ce qu'il peuple tes rêves de ces garçons qui ne t'appartiennent pas ? »

Elle s'était écartée, rompant d'un coup le charme. Bailey avait cligné des yeux deux fois et Daniel était rentré dans la maison.

Corinne avait souri comme si rien n'avait changé. Elle avait saisi mon menton, m'avait scrutée intensément. Dans ses pupilles, je voyais mon reflet et la lanterne qui oscillait au-dessus de sa tête. Paupières fermées, elle avait pressé la joue contre la mienne et, en se détournant de Bailey, m'avait glissé à l'oreille :

« Ah... te voilà enfin. »

Jour 8

À présent que nous avons vidé le garage, je comprenais mieux pourquoi Daniel avait eu envie de l'aménager en studio : fenêtres de chaque côté, flots de lumière traversante, poutres apparentes sous un toit cathédrale, assez de place pour installer une salle de bains dans un coin. Depuis l'entrée, je contemplai les murs bruts, me laissai glisser dans les souvenirs : Daniel et papa, Tyler et son père, dix ans plus tôt, sur le chantier tous les matins de début juin. Avant que tout soit bouleversé.

Un bourdonnement sourd, un moteur qu'on coupe. Je quittai le garage.

– Nic ? lança une voix grave de l'autre côté du jardin.

Je ne la reconnus pas tout de suite. Elle se faufilait dans ma mémoire, tandis que je tirais les fils un à un pour essayer de l'identifier.

Je me retournai et aperçus un homme descendant de moto au bord de la route. À contrejour, son visage disparaissait dans l'ombre. J'avancai vers lui en mettant ma main en visière jusqu'à ce que sa silhouette se précise et revête une apparence humaine. Sur la peau qui dépassait de ses manches, de sombres motifs – entrelacs de lettres cursives – couraient jusqu'à ses pouces.

– Jackson ? demandai-je, encore un peu loin pour le reconnaître complètement.

– Ouais ! Salut. Pardon de débarquer sans prévenir. Je cherche Tyler.

– Il n'est pas ici.

Depuis le bas-côté, j'observais les mots serpenter sur ses bras tandis qu'il passait la main dans la broussaille de ses cheveux bruns. Tatouages effacés, cheveux coupés, vêtements changés et il deviendrait un Américain typique. Mâchoires et pommettes saillantes, belle envergure d'épaules,

silhouette élancée. Il y avait une bonne raison pour que Corinne l'ait choisi. Il ficha une cigarette entre ses lèvres et je remarquai le léger tremblement de sa main gauche. Il me regarda à travers un nuage de fumée.

– Tu en es sûre ?

Je roulai des yeux incrédules.

– Tu vois sa camionnette quelque part ?

Je me retournai, collai mes mains en porte-voix.

– Hé, Tyler ! Tu es là ?

Et, revenant à Jackson :

– J'en suis certaine, oui.

L'odeur de la cigarette devenait âcre.

– Je ne plaisante pas. Je le cherche vraiment. Et je ne suis pas le seul. Il est introuvable depuis vendredi.

On était lundi. Sept jours depuis la disparition d'Annaleise.

– Qu'est-ce qui te fait croire que je l'ai vu ?

Il s'appuya contre sa moto. Les talons de ses bottes noires s'enfoncèrent dans la terre.

– Je travaille dans un bar, Nic. Où les gens parlent. Où Tyler a son appartement.

– Je ne l'ai pas vu, Jackson, je te le jure. Pas depuis vendredi.

Il resta silencieux. Frotta ses semelles sur la poussière terreuse à l'endroit où le bitume rencontrait le gazon.

– J'entends son téléphone sonner dans son appart mais... je n'ai pas envie d'appeler les flics. Ça ne me semble pas être la meilleure idée. Alors je me demandais comme ça... tu as peut-être une clé ? Juste pour vérifier.

Un grand vide dans mon estomac. Je n'avais pas vu Tyler depuis trois jours. Aucune nouvelle de lui. J'avais envisagé toutes sortes d'explications, mais pas qu'il soit en danger.

– Je n'ai pas sa clé.

J'en avais une, avant, mais il avait déménagé. Je retournai vers la maison prendre mes clés de voiture.

– Laisse-moi récupérer mon sac, je t'accompagne !

– Ouais.

*
* *

À neuf heures un lundi, le Kelly's Pub était fermé, et j'aimais mieux ça. Jackson m'avait laissé entendre que les ragots allaient déjà bon train.

– Sa camionnette n'est pas là, constatai-je au milieu du parking gravillonné derrière le bar.

Je levai la tête vers la fenêtre de son appartement : stores baissés.

– Je sais. Elle n'était pas là de tout le week-end. Mais son téléphone...

– Tu as raison.

– Je peux appeler le proprio, mais je préfère éviter d'attirer l'attention sur Tyler. Surtout avec les flics qui lui tournent autour en ce moment... Une partie de moi pense qu'il essaie simplement de les éviter – c'est ce que je ferais, en tout cas. Mais...

– Le téléphone.

Qui sonne dans l'appartement et que Tyler ne décroche pas.

– Oui. Le téléphone.

Il ouvrit la porte d'entrée. Coincé entre le bar sombre d'un côté, l'étroite cage d'escalier de l'autre et la porte vitrée crasseuse, le vestibule dégageait une atmosphère oppressante. Jackson ferma derrière moi et me fit signe de monter.

– Après toi.

Les bruits de nos pas se répondaient, une vague odeur de cigarette flottait dans l'air. La main de Jackson effleura la mienne sur la rampe. Nous arrivâmes sur le palier accueillis par un craquement de plancher. Derrière moi, Jackson manipulait son téléphone.

– Laisse-moi faire, dis-je en dégainant le mien.

Je composai le numéro de Tyler et collai mon oreille à la porte.

– Tu entends ? me demanda Jackson en se penchant vers moi.

– Ouais, j'entends.

Je fermai les yeux, comme pour mieux écouter.

Le lent goutte-à-goutte d'un robinet qui fuit. Les vibrations du climatiseur. Mais aucun bruit de pas. Aucun froissement de draps. Aucun appel à l'aide.

– Mais lui, non.

– Je te l'avais dit.

Il y a une différence notable entre apprendre la disparition de quelqu'un au téléphone, par le biais d'affichettes agrafées aux arbres ou de photos aperçues sur les chaînes d'info en continu, et en recevoir la confirmation dans la vraie vie. Éprouver concrètement cette absence. Quand une petite piqure désagréable devient une béance terrifiante. Un vide qui se remplit brusquement de toutes les atrocités possibles et imaginables.

Je frappai à la porte en pensant à toutes les fois où, à la recherche de Corinne, j'étais retournée dans les mêmes endroits, encore et encore. Ces excursions répétées dans les cavernes, à la recherche d'un recoin qui aurait échappé à ma vigilance, d'une cavité invisible...

– Tyler, c'est moi !

La panique faisait flancher ma voix.

– Tyler !

Mon poing était serré quand Jackson le retira de la porte.

– Allez, viens, dit-il en redescendant l'escalier.

Il me guida à travers le bar désert jusqu'à une réserve où il prit une échelle. Il la transporta sans effort jusqu'au parking de derrière et l'installa sous la fenêtre de l'appartement de Tyler.

– Tu es mon alibi et je suis le tien. Nous ne sommes pas entrés par effraction, nous nous sommes juste assurés que Tyler n'avait pas de problème. Compris ?

Nous scellâmes notre pacte d'un hochement de tête.

Il jeta un regard dans les rues derrière nous : désertes à cette heure. J'agrippai les premiers barreaux, mais Jackson me retint par l'épaule.

– C'est à moi d'y aller. J'ai l'air d'un agent d'entretien. Toi, d'une jolie fille sur une échelle. Les gens ne se demanderont pas ce que je fous là.

Il avait raison, et j'enrageais. Car je mourais d'impatience d'entrer dans cette chambre. J'avais besoin de constater par moi-même, sans l'ombre d'un doute, que Tyler n'était pas là. Que la vision de son corps sans vie près du téléphone n'était que le produit de mon imagination. Qu'il était quelque part, en bonne santé. J'avais besoin de voir le téléphone et de comprendre

pourquoi il l'avait laissé là, d'ouvrir son placard et d'en déduire où il était parti.

J'observai Jackson se hisser sur le bloc du climatiseur, relever la fenêtre à guillotine et se laisser tomber à l'intérieur. Je ne quittai pas la fenêtre des yeux, le reflet du soleil sur la vitre me chauffait les pupilles. L'incertitude rendait ma respiration douloureuse.

Enfin, Jackson réapparut à la fenêtre.

– Rien !

Il prit un temps interminable pour refermer la fenêtre et redescendre l'échelle. Une fois en bas, il la replia et retourna au bar sans dire un mot.

– Qu'est-ce que tu as vu ? Il est où ? Tu sais ?

Je le suivis jusqu'à la réserve avant qu'il daigne me répondre.

– Bah, je n'ai pas voulu fouiller dans son bazar. Il n'est pas là, c'est tout ce que je peux te dire. Il est peut-être parti camper, ou un truc dans ce goût-là...

Jackson Porter, dit l'Incapable. J'aurais dû y aller moi-même. J'aurais cherché son sac de couchage, ses cantines. Sa brosse à dents. Fouillé dans son téléphone. J'aurais allumé son ordinateur et j'aurais consulté son historique Internet.

Jackson l'avait peut-être fait. Il ne voulait simplement rien me dire.

Nous nous retrouvâmes au milieu de la salle de bar, parmi les tabourets renversés sur les tables. Dans ma poitrine, la panique déroulait lentement ses tentacules.

– Allez, assieds-toi, dit-il en m'installant un tabouret. Je te prépare un petit déj pour rattraper le temps perdu.

Je m'assis, sentis l'adrénaline consumer ce qui me restait d'énergie. L'onde de choc n'allait pas tarder.

– Un café pour moi. Serré.

Il avait laissé l'écriteau « Fermé » sur la porte et n'avait pas allumé l'enseigne. Seule une lumière venue des fenêtres nous éclairait. Mes yeux s'accoutumèrent peu à peu à la pénombre.

– Depuis quand on sert des petits déjeuners dans un bar ?

– Non. Ça, c'est juste pour moi. Aujourd'hui, on ouvre à midi. Mais il suffirait que j'allume l'enseigne maintenant pour que les gens viennent picoler...

– Et moi qui croyais que notre économie allait mal.

– Tu n'imagines pas à quel point, Nic.

Il cassa un œuf, qui atterrit directement dans la poêle.

– Mais le bar tourne à plein régime !

– Bien joué, Jackson. Et tu n'as pas l'impression d'abuser de tes clients ?

– Rien du tout. Il suffit de ne pas trop y réfléchir... Qui suis-je pour les juger ? En attendant, j'ai le job le plus stable de tout l'État !

– Tant mieux pour toi...

Il fit glisser dans mon assiette un œuf sur le plat. Je le triturai de la pointe de mon couteau : le jaune s'écoula.

– Il y a un problème ? Tu n'aimes pas les œufs ?

J'avalai. Le goût était bizarre. Un peu métallique. Pas naturel.

– Tu te souviens d'Hannah Pardot ? lui demandai-je.

– Qui ?

– Tu sais bien... La flic du SBI qui dirigeait l'enquête sur la disparition de Corinne.

Comment pouvait-il ne pas s'en souvenir ?

– Ah ! oui... L'inspectrice Pardot. Je ne connaissais pas son prénom. Et elle te laissait l'appeler Hannah ? Eh ben... Elle devait beaucoup t'aimer.

Non. Et maintenant qu'on en parlait, elle ne s'était jamais présentée sous son prénom et je ne l'avais jamais appelée Hannah. *Oui, inspectrice. Non, inspectrice. Merci, inspectrice. Désolée, inspectrice.* Et pourtant je me souvenais d'elle comme d'Hannah Pardot.

« Hannah veut te parler, Nic. »

Mon père, devant la porte de ma chambre.

« Tu n'es pas obligée d'y aller, mais je pense que tu devrais. »

– *J'ai déjà tout dit à Bricks.*

– *Eh bien, répète la même chose à Hannah. »*

C'était mon père. Merci de votre aide, Hannah. Un homme cultivé, capable de réciter des vers et de citer des philosophes à bon escient. Un veuf qui essaie tant bien que mal de continuer à vivre. Son fils avait frappé sa fille et je l'entendais parler avec Hannah Pardot à travers le conduit d'aération de la salle de bains.

« Écoutez, Hannah... Je peux vous appeler Hannah ? C'est un problème familial, rien de plus. Et j'ai le sentiment qu'il en va peut-être de même de la disparition de Corinne. Cette fille était toujours fourrée chez nous, comme si elle voulait fuir quelque chose. »

Mon père avait ce charme que l'on trouve parfois aux professeurs avec leur costume dépareillé, leur nœud papillon, leurs mocassins et leurs

cheveux qu'ils ne prennent pas la peine de coiffer. Il avait le sourire facile, des yeux pétillants, et une énergie vibrante qui ne le quittait jamais.

– J'ai entendu quelqu'un l'appeler comme ça, expliquai-je à Jackson. Et non, elle ne m'aimait pas.

– Bref, pourquoi tu me parles d'elle ?

– C'est elle qui va prendre en charge la nouvelle enquête. Enfin, quelqu'un comme elle. Et si les flics nous trouvent tous ici, qui vont-ils soupçonner, à ton avis ?

Il marqua un temps d'arrêt. Avala ce qui restait de son petit déjeuner en même temps que son jus d'orange. S'essuya la bouche du revers de la main.

– Il est temps qu'on parte tous en voyage...

Je souris.

– Ça ne paraîtrait pas du tout suspect.

Il prit mon assiette et la posa dans l'évier avec la sienne. Fit couler l'eau du robinet sans me regarder.

– Il faut que je te dise quelque chose, Nic. Tu n'es pas obligée de répondre.

– D'accord.

Il fixait le jet d'eau qui s'écrasait au fond de la vasque en inox.

– Je n'ai pas fait de mal à Corinne. Je l'aimais.

– Je sais.

Il leva les yeux vers moi. Son regard me percuta de plein fouet. Je pris mon verre à deux mains pour les occuper.

– Et le truc, tu vois... C'est que le bébé n'était pas de moi.

Je me figeai. Le verre à mi-chemin de ma bouche.

– Tyler ne te l’avait pas dit ?

Ma voix eut du mal à franchir mes lèvres.

– Non.

– Je ne sais pas s’il m’a cru quand je le lui ai dit. Mais il avait raison : je ne pouvais pas en parler à la police. Ç’aurait été le mobile parfait. La jalousie.

J’acquiesçai. Me représentai Tyler et Jackson discutant au bord du torrent. « *Réfléchis bien.* »

– Je ne savais pas, Nic. Je ne savais même pas... Elle ne m’en a jamais parlé. Pourquoi elle ne m’en a jamais parlé ?

Il posa les mains sur le comptoir devant moi.

– On n’a jamais couché ensemble, Nic.

Je sentis mes joues chauffer. Le verre glissa légèrement entre mes doigts.

– Compris.

Il secoua la tête, me regarda. Ses cils étaient si longs...

– Tu me crois ? Elle t’en avait parlé ? Elle t’avait dit qui était le père ?

– Elle ne m’a rien dit du tout. Jackson, c’est exactement ça que les flics veulent. Ils veulent qu’on recommence à douter les uns des autres. Qu’on se pose des questions. Qu’on ressorte toutes les vieilles histoires. N’y pense plus. Ne pense plus à Corinne.

Il ferma le robinet.

– Je ne peux pas. Tu sais ce qu’elle m’a dit, cette nuit-là ?

Il l’avait revue, après la fête foraine. Ça, je le savais. Mais c’était la première fois qu’il le reconnaissait et je me demandai pourquoi.

– Elle m’a supplié de la reprendre. Et j’ai refusé. Je lui ai dit que c’était terminé. Que j’étais amoureux d’une autre. J’étais tellement stupide, tellement borné... De toute façon, ça n’aurait jamais marché. Pas avec Corinne dans les parages. Pas aux yeux de tous. Et puis, pour elle aussi, Corinne passait avant.

– Pour Bailey, c’est ça ?

Il s’écarta du comptoir, s’adossa contre l’étagère où s’alignaient les bouteilles.

– Corinne savait, j’en suis sûr. Elle m’a dit qu’elle était certaine de me reconquérir. Je lui ai répondu que ça n’arriverait jamais. Tu sais, les coupures sur son dos ? C’est elle qui se les est faites.

Je hochai la tête. Je l’ignorais. À présent je savais.

– Bon Dieu, j’aurais dû accepter ! J’y pense tout le temps. Je n’étais qu’un gosse, un imbécile... J’aurais dû lui dire oui et elle serait encore là.

– Pourquoi tu me déballes tout ça ?

– Parce que je te fais confiance.

Il ne bougea pas mais son sourire le rendait tout proche.

– Et parce que tu es la seule à qui je peux raconter ceci : un soir de la semaine dernière, Tyler passe au bar après un rendez-vous avec une fille. Ton frère débarque, lui paie un coup et lui demande, de façon très claire, d’arrêter de te tourner autour. Au même moment, le téléphone de Tyler sonne et, avec un grand sourire, ce connard répond à Dan : « C’est à elle que tu devrais dire ça. » Il décroche, ici, devant moi, devant Dan, et lance d’un air triomphal : « Salut, Nic ! » Mais juste après, son visage se décompose et il fout le camp, suivi par ton frère quelques minutes plus tard. Ils quittent le parking à toute vitesse, prennent la direction de ta maison. Peu après, Annaleise disparaît.

Je glissai mes mains tremblantes sous le comptoir. Tout mon corps menaçait d'imploser.

– Ce n'est pas...

– J'en suis sûr. Mais tu sais les proportions que ces conneries peuvent prendre, dans une petite ville comme Cooley Ridge... On entend une histoire comme celle-là, ou on entend dire que Corinne me suppliait de la reprendre bien qu'elle soit enceinte d'un autre... et on est foutus.

Le silence retomba autour de nous. Nous fîmes comme si de rien n'était, comme si Jackson ne venait pas tour à tour de se confier à moi et de me menacer.

Soudain, j'éclatai de rire.

– Je déteste ce trou !

– Il te manque, oui.

– Il me manque comme un ancien taulard regrette ses compagnons de cellule.

Comme la glace après l'uppercut. L'un ne va pas sans l'autre.

– Tu penses que tu reviendras y vivre un jour ?

– Jamais.

Devant l'expression de Jackson, j'ajoutai :

– Je me marie. Avec un type de Philadelphie.

– Tyler est au courant ?

– Oui.

– N'empêche, c'est lui que tu as appelé après minuit... Bon, d'accord, ça ne me regarde pas.

Je reconnus un vers d'Edgar Allan Poe sur son avant-bras, une citation de Kerouac autour de son poignet. Comme s'il avait pillé les vieux bouquins de mon père, arraché les mots de leurs pages et s'était caché derrière eux.

– Je dois y aller. Merci pour le café !

– Ça m'a fait plaisir de te voir, Nic.

Je m'arrêtai à la porte, me retournai. Il m'avait suivie du regard.

– Elle est morte, Jackson.

– Je sais.

*
* *

Au retour, je passai devant chez les parents de Tyler : aucune trace de sa camionnette. J'avais beau avoir passé beaucoup de temps avec leur fils, je ne les connaissais pas bien. Tyler n'était pas du genre à ramener sa petite amie à dîner. Nous restions chez lui seulement par mauvais temps. Sinon, nous avions toujours sa camionnette et la forêt. À première vue, on aurait pu croire qu'il n'y avait rien à faire dans cet endroit, mais quand on est jeunes, le monde nous appartient. Et la forêt nous appartenait. La clairière où nous dressions notre tente. Les cavernes avec les copains. Et le torrent. On aimait se poser au bord, étendus sur le dos, à se tenir par la main, à s'effleurer...

Le torrent formait une frontière entre nos maisons, sans doute plus métaphorique que physique. Sans lui, j'aurais pu rejoindre Tyler chez lui plus facilement. Techniquement parlant, on pouvait passer à pied, au sec, sur un tronc d'arbre qu'une âme charitable avait abattu par-dessus sa partie la plus étroite, mais ça faisait un détour et l'exercice restait périlleux dans le noir. Un faux pas et c'en était fini. L'eau, plus glacée qu'on ne s'y attendait ; les rochers plus acérés ; la nuit indifférente aux appels à l'aide.

Non, mieux valait encore rejoindre Tyler sur le parking de la supérette où il garait sa camionnette, et partir de là. D'ailleurs, c'était beaucoup plus court.

Je passai justement devant cette supérette, puis devant l'école primaire, le poste de police, l'église et le cimetière. Arrivée au feu rouge, je me sentis prise de vertige et retins ma respiration jusqu'à ce qu'il passe au vert.

*
* *

Je n'entrai pas dans la maison ni dans le garage ; j'avais laissé la porte entrouverte par inadvertance, quand j'étais partie précipitamment avec Jackson. Je grimpai la colline qui surplombait la vallée, juste derrière chez nous, et me mis à imaginer tout ce qui avait pu s'y passer. Sur le côté, au-delà du ruisseau asséché, la propriété des Carter – je distinguai une tache blanche à l'endroit du garage réaménagé. Plus loin, dissimulé par les arbres, le torrent. Selon l'angle, on pouvait l'apercevoir en hiver, quand les feuilles étaient tombées. À présent, seul révélait sa présence un grondement sourd qui s'amplifiait après plusieurs jours de pluie.

Parfois, je rencontrais Daniel en haut de cette colline, alors que je croyais être la seule à m'y réfugier. Mes antres, mes lieux d'élection appartenaient sans doute à tous les gamins qui avaient vécu par ici. Annaleise aussi avait dû venir s'y asseoir et contempler son monde. Elle avait dû trouver la clairière avec le fort que j'avais crus à nous. Elle avait dû apprendre par cœur tous les sentiers de la forêt, toutes les cachettes, exactement comme nous.

Je redescendis par le trajet que je connaissais le mieux, celui qui menait tout droit à la clairière. J'étais convaincue que les broussailles couchées et la terre piétinée étaient le résultat de nos allées et venues répétées, à Daniel et à moi. Mais ça ne datait sûrement pas de nous, et d'autres continueraient longtemps encore d'emprunter ce sentier.

J'arrivai devant un arbre creux. J'enfonçai la main à travers le trou dans le tronc, en ressortis quelques glands ainsi qu'une collection de pierres stockées là plusieurs années auparavant. Dans un coin de la clairière, je retrouvai la seule zone de terre plane où Tyler et moi pouvions planter notre tente. Et la fourche des deux troncs où nous entreposions de longues branches afin de repousser d'éventuels intrus.

Corinne, Bailey et moi avons fait main basse sur la clairière, un jour, bien avant les garçons. Nous étions encore d'humeur joueuse et voulions obliger Daniel et ses amis à reconquérir l'endroit. Corinne avait brandi un grand bâton au-dessus de sa tête, telle une magicienne du *Seigneur des anneaux*, film que les garçons venaient de regarder dans le salon. C'était devenu un combat au sommet : Corinne, Bailey et moi gardions la clairière, Daniel et ses amis tentaient d'y pénétrer sans se faire repérer. Chaque fois que Corinne tonnait : « *Vous ne passerez pas !* », nous éclatons de rire. Le jeu s'était poursuivi jusqu'à la tombée de la nuit. Avec force jongleries de bâton et déhanchements, Corinne avait tenté d'extorquer aux garçons leur serment de loyauté envers la Reine de la Clairière. Finalement, Daniel l'avait jetée sur son épaule – elle était maigrichonne, toute raide, et ses cheveux traînaient presque par terre – tandis qu'elle hurlait : « *Sois maudit, Daniel Farrell !* » Car, même à l'époque, Corinne Prescott était Corinne Prescott.

Ici, je sentais leur présence d'avant le grand bouleversement, comme si le passé revivait, parallèlement au présent. Daniel avait été le premier à abandonner l'endroit. Conformément à son rôle de grand frère responsable, trop mature – pas de temps à perdre avec ces enfantillages. Corinne et Bailey n'avaient plus eu envie de s'y rendre entre filles. « *C'est marrant quand quelqu'un se bat pour récupérer la clairière, sinon quel intérêt ?* » avait dit Corinne.

J'essayai de me rappeler les personnes qui avaient partagé cet endroit avec moi. Daniel et Tyler. Corinne et Bailey.

Puis j'imaginai notre petit groupe toujours là, épié par des yeux inconnus.

Toutes ces fois où nous avions voulu nous faire peur avec des bruits d'animaux, le sifflement du vent... « *Un monstre* », disait Daniel, et nous le considérions d'un air moqueur. « *Rien à craindre*, disait Tyler en me serrant contre lui sous la tente, *je suis là...* » Mais s'il y avait vraiment eu quelque chose ? Si le monstre était en réalité un enfant curieux ? Annaleise, tapie derrière les buissons ? Je tentai de me faire toute petite, toute timide, de devenir elle, de regarder nos vies se dérouler à travers ses yeux. Qu'avait-elle vu ? Je me le demandai. Qu'avait-elle pensé de tout ça ? Comment lui étais-je apparue, dans le filtre de son regard ? Je me levai, arpentai la clairière, essayant de nous voir.

Perdue dans mes souvenirs peuplés d'autres gens, de cet espace partagé avec d'autres, je ne m'aperçus pas de la présence d'une personne réelle. En cet instant précis.

Le craquement d'une branche. Le bruissement des fourrés. Et ma réaction : poils dressés sur la nuque.

Je me tenais au centre de la clairière, complètement vulnérable, et je sentais des yeux sur moi. Certaine aussi d'entendre une respiration.

– Tyler ?

C'était toujours à lui que je pensais instinctivement. Et je me détestais pour ça. Le numéro que j'avais commencé à composer après minuit – sans aller au bout. Le nom que je criais quand j'entendais grincer la porte d'entrée.

Puis, d'une voix plus proche du murmure :

– Annaleise ?

Je sortis mon téléphone afin que celui ou celle qui était là le voie.

Des bruits – des bruits de pas – hors de mon champ de vision, venus de plus loin, de la forêt.

Je me repliai derrière les arbres, en direction de la maison. Entendis d'autres bruits sur le côté et pivotai brusquement.

Téléphone brandi à deux mains, je finis par capter du réseau. Un magnifique signal, en pleine forêt, en provenance de l'unique opérateur qui couvrait la région. Opérateur par ailleurs calamiteux – pas de tarif réduit pour les appels de portable à portable, transfert des données au mieux interminable –, mais j'étais seule dans la forêt et il fonctionnait.

Une fois, Everett m'avait emprunté mon téléphone quand il avait mis le sien à charger dans la pièce voisine. Il essayait de suivre les scores d'un match, puis avait renoncé, frustré.

« Pourquoi tu es avec cet opérateur ? C'est un désastre !

– Ce n'est pas un désastre. »

C'en était un.

En cet instant je pensai : *Parce que. Au cas où. Ce genre d'incident. Dans ce genre de lieu.* Je pensai à toutes les petites choses auxquelles je m'étais accrochée. Toutes les petites choses que j'avais emportées en partant. Ce mince fil transparent qui me ramenait ici, chez moi.

Je collai le téléphone à mon oreille et appelai la seule personne qui, je le savais, viendrait sur-le-champ. Sans poser de questions.

Deux, trois sonneries. Je commençai à paniquer. Enfin, Daniel décrocha.

– Je suis dans la forêt. À la clairière.

– Ah ! Tout va bien ?

Un souffle de vent porta jusqu'à moi une odeur fugace – fumée de cigarette. Évanouie sitôt remarquée.

– Je ne sais pas.

Je posai une main contre le tronc de l'arbre creux. L'écorce rugueuse et familière me rassurait.

L'inquiétude s'entendait dans sa façon de respirer.

– Un problème ?

Mes yeux parcouraient la forêt, cherchant la source du bruit. Je baissai la voix.

– Je ne sais pas. Je sens une présence autour de moi.

Je l'entendis jurer dans sa barbe.

– J'arrive. Reste au téléphone avec moi. Et fais bien comprendre que tu es au téléphone, Nic. Parle fort. Et marche tout droit en direction de la maison.

S'il était chez lui, il allait mettre vingt minutes pour me rejoindre. Plus longtemps s'il était en pleine expertise quelque part dans la région.

Je ne savais pas de quoi parler. Je pris le sujet le plus stupide qui se présenta à moi.

– Quand je pense à mon futur mariage, j'ai envie de m'enfuir.

Une idée absurde.

– Penser à cette grande cérémonie... c'est au-dessus de mes forces. Tous ces gens que je ne n'aurais jamais vus de ma vie – la famille d'Everett connaît tout le monde. Ça va être, genre : deux cents invités de son côté, cinq du mien. Et papa... tu imagines s'il ne me reconnaît pas, ce jour-là ?

S'il ne m'accompagne pas jusqu'à l'autel ? Je préférerais qu'on parte en voyage et qu'on se marie en petit comité. Dans un endroit ensoleillé.

– Où tu es ?

– Sur le chemin. Pas loin du super beau chêne, tu te rappelles ?

Je ramassai une pierre aux arêtes tranchantes, pivotai rapidement. Entendis un bruit sur ma gauche. Des feuilles écrasées. Des pas, cette fois, plus déterminés.

– Je comprends...

– Si la famille d'Everett insiste pour qu'on fasse un grand mariage, j'inviterai sûrement Olivia, une collègue d'Everett, et bien sûr Laura. Si elle veut. Pourquoi pas aussi Arden, de la fac ?

Aucun autre nom ne me venait.

– Mais j'aimerais bien que ça reste à taille humaine. Tu vois ? Que ça ait du sens.

– Continue de parler. Je suis sur Fulton Road.

Je repris mon monologue tout en marchant, sans savoir si j'étais toujours suivie.

Daniel et moi ne parlions plus jamais de choses personnelles ou existentielles. Quand il m'appelait, c'était toujours pour une raison précise. Quand je l'appelais, c'était pour lui donner ma nouvelle adresse, lui exposer mes projets pour les fêtes de Noël, lui annoncer mes fiançailles.

– Une fois, j'ai été invitée au mariage d'un type dont le fils était l'un de mes anciens élèves. Le père se remariait et le fils m'avait proposé de venir. C'était sans doute déplacé, maintenant que j'y pense, un gamin de dix-huit ans invitant sa prof de vingt-trois ans, comme si c'était sa petite copine, mais je ne voyais pas les choses comme ça, à l'époque. C'était l'été, juste

après mon diplôme, et après tout il ne m'avait pas présentée comme sa petite copine. J'étais juste un nom de plus ajouté sur la liste des invités. Je pensais qu'il essayait de me faire passer un message... Enfin, bref. Et ce mariage, c'était de la folie. Ces gens-là étaient friqués, Daniel, tu n'imagines même pas. « Friqués » est un euphémisme. Ce genre de mariage, c'était le budget pour un cycle complet d'études universitaires, le PIB d'un petit pays... Je ne sais pas pourquoi ce gosse m'avait traînée là. Ce qu'il voulait me montrer. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

– J'arrive sur Cranson Lane. Tu vois quelqu'un ?

Je tournai encore sur moi-même, mais je n'arrivai pas à déterminer vers quelle direction se portait ma sensation.

– Non. Je vais essayer de le retrouver sur Internet. Pour lui poser la question. Une autre fois, plus tard, un gamin insistait pour que j'assiste à un de ses matches de foot. En fait, j'y assistais déjà – il y avait plusieurs rencontres organisées chaque semestre. Mais il ne voulait pas que je le voie jouer. C'est autre chose qu'il voulait me montrer : son père qui l'accablait de reproches après le match. La pression qu'il subissait. Il ne voulait pas me le dire directement, tu comprends ? Parfois c'est plus simple de montrer les choses...

– Tu es où ?

Je jetai un coup d'œil derrière moi mais ma vision semblait brouillée – par l'adrénaline ou par la peur.

– Je suis presque arrivée. Il faut que j'appelle le gosse du mariage, là. Shane quelque chose. Bon Dieu, je ne me souviens même plus de son nom. Dire que j'ai été invitée au mariage de son père... Tous leurs noms se mélangent, maintenant. J'ai bossé avec trop d'élèves. Eh, j'aperçois notre maison !

– Tu rentres, Nic, et tu verrouilles les portes tout de suite !

J'obéis. Je lâchai la pierre et me mis à courir, perdant la couverture réseau à force d'agiter les bras. Je fis le reste du trajet en sprintant. Sitôt dans le hall, je claquai la porte à toute volée et la fermai à clé.

Le réseau était revenu.

– Je suis rentrée, dis-je, haletante.

Je marchai jusqu'à la fenêtre de la cuisine, regardai en direction de la forêt. Rien. Aucun signe de vie.

– Tout va bien ?

– Je suis rentrée, répétais-je, la main pressée sur ma poitrine.

Et maintenant, on se calme...

– Ne bouge pas. Je suis arrivé.

Son SUV bleu s'engageait dans l'allée montant au garage. Je le vis sortir de la cabine mais, au lieu d'avancer vers la maison, il prit la direction de la forêt.

Je sortis précipitamment.

– Daniel ! Qu'est-ce que tu fous, bon sang ?

– Retourne à l'intérieur, Nic.

Il se mit à courir vers les arbres.

Ben voyons. Comme si j'allais rester à la maison pendant qu'il s'enfonçait dans la forêt dont je venais de m'enfuir, paniquée. Je retournai à la lisière des arbres en m'efforçant de retrouver un rythme cardiaque calme et régulier. Je vis Daniel disparaître par bouts – une fraction de corps entre deux troncs, un bras effacé par une branche, le bruit de ses pas peu à peu étouffé par le vent. Je fixai intensément l'endroit où il venait de s'évanouir, l'exhortant à revenir.

J'attendis. Ma respiration se fit plus rauque, mon pouls s'accéléra. Je sursautai à la sonnerie du téléphone dans ma main. Everett. Je rejetai l'appel. Aussitôt, un bruit de pas tout proche.

– Daniel ? murmurai-je en tendant le cou.

Puis, plus fort :

– Daniel ?

Une touffe de cheveux blonds, une épaule. La moitié d'un visage et de longues jambes maigres. Il surgit de la forêt en secouant la tête.

– Je n'ai vu personne.

Il fourra quelque chose à l'arrière de son pantalon.

– C'est quoi, ça ? Un flingue ?

Il ne répondit pas. Continua d'avancer vers la maison, pensant que je lui emboîterais le pas.

– Tu es sûre que tu as entendu quelqu'un ?

– Pourquoi tu te trimballes avec un putain de flingue ?

– Parce qu'on vit au milieu de nulle part et que les flics mettraient trop longtemps à arriver jusqu'ici. Tout le monde est armé, par ici.

– Non. Pas tout le monde. En quoi c'est rassurant, de te balader avec un pistolet dans la poche ?

Il me tint la porte. Attendit que nous soyons rentrés et, après un long soupir :

– Bon, Nic, maintenant dis-moi : tu es sûre de toi ? Décris-moi les bruits que tu as entendus.

Je n'arrivai pas à croiser son regard.

– J’étais à la clairière, celle où on construisait des forts quand on était gosses, et j’ai cru entendre des pas.

Je tentai de les entendre à nouveau dans ma mémoire, mais j’avais l’impression de les exagérer. De pousser le volume du froissement des feuilles.

– J’ai aussi cru sentir une odeur de clope. Mais j’ai des doutes, maintenant...

J’avais peut-être été épiée par quelqu’un. Ou pas. Daniel disait qu’il y avait un monstre dans la forêt. Quand on n’a pas assez dormi, qu’on vient d’être menacée et que les gens que l’on aime disparaissent, ça ne semble pas si exagéré de croire à l’existence des monstres.

– Tu aurais pu t’en assurer avant de m’appeler. Tu m’as foutu la trouille.

Je le fusillai du regard.

– J’avais peur.

J’enchaînai quelques respirations profondes pour ne pas exploser. Mes épaules se contractèrent, comme celles de Daniel quand il était sous pression.

– Tu as les yeux injectés de sang, remarqua-t-il. Tu arrives à dormir ?

Je me rendais bien compte qu’il ne me faisait pas totalement confiance. À mesure que le temps passait, moi non plus, d’ailleurs.

– Un petit peu... non, pas vraiment. Je n’arrive pas à trouver le sommeil, ici.

– Je t’ai déjà dit de venir chez nous, Nic. Allez, viens t’installer.

Je me mis à rire.

– Parce que ça résoudrait tous nos problèmes, hein ? Quand est-ce que tu t’es acheté cette arme, Daniel ?

Il ramassa les facturettes entassées sur la table et les remit en place.

– Laura m’a raconté ce qui s’est passé à la fête. Elle est très mal. Laisse-la prendre soin de toi. Elle me rend complètement dingue.

– Et comment tu lui expliquerais ça ? Que j’ai soudain eu envie de venir vivre chez vous ?

– La clim.

Sa bouche eut un bref rictus.

– Impossible, Daniel. Et puis, sans vouloir te vexer, Laura est vraiment indiscreète...

Il secoua la tête mais ne discuta pas.

– Écoute, je bosse sur le terrain demain, mais je passerai dans la matinée pour m’assurer que tout va bien. Si tu n’arrives pas à me joindre, tu peux toujours appeler Laura, tu sais ? Elle saura quoi faire.

– Ouais.

– Tu ne lui fais pas assez confiance, Nic.

Il s’éloigna, et je distinguai la forme du pistolet dans sa poche.

– C’est de famille ! criai-je.

Nouveau signe de tête désapprobateur.

– Daniel ?

Il s’arrêta, se retourna.

– Merci d’être venu.

Il agita la main et repartit. Arrivé à la voiture, il se tourna vers moi.

– Au fait, tu as pu récupérer les attestations ?

– Une sur deux. Je m’occupe de la seconde.

Il acquiesça.

– Le flingue est à papa. Ça ne me semblait pas très sûr qu’il le garde. Je le lui ai pris pour éviter les accidents. Qu’il se blesse ou qu’il ne blesse quelqu’un d’autre.

*
* *

D’accord, notre père était porté sur l’alcool. Certains soirs, il ne rentrait pas à la maison. Il oubliait de faire les courses. Il nous laissait livrés à nous-mêmes. Mais nous avons eu de la chance. Tout bien considéré, nous avons eu de la chance. Je m’en rendais compte dix ans plus tard.

Corinne, elle, n’avait pas eu cette chance. Nous n’en savions rien. C’était Hannah Pardot qui l’avait découvert en brisant psychologiquement le père de Corinne. En le laissant révéler ses secrets, entrecoupés de sanglots. Hannah Pardot savait comment pousser quelqu’un à bout. Quels leviers actionner. Sans doute mon père lui avait-il mis la puce à l’oreille en lui confiant, à mi-voix : « *C’est un problème familial, rien de plus.* »

Corinne avait un frère et une sœur, tous deux plus jeunes qu’elle. Elle avait onze ans quand Paul Jr était né – PJ, comme elle l’appelait –, suivi deux ans plus tard de Layla. Au moment de sa disparition, ils étaient encore tout petits, sept et cinq ans. Silencieux, stoïques – plutôt inhabituel pour des enfants. C’est ce qu’Hannah Pardot avait dit à Bricks, qui l’avait répété à tout le monde. Hannah les avait interrogés, assis sur le canapé blanc du salon, pendant que leur mère servait de la limonade. À chaque question, ils regardaient leur père, comme pour attendre ses ordres. Ils l’avaient aussi regardé quand elle leur avait demandé si Corinne leur avait semblé triste, bouleversée, ou s’ils l’avaient entendue dire quoi que ce soit. « *Même une toute petite remarque...* », avait-elle insisté. Quelque chose qui aurait révélé son état d’esprit. PJ et Layla avaient lancé un regard interrogateur à leur père. Comme si la réponse, c’était lui.

*
* *

La mère de Corinne l'avait emmenée deux fois à l'hôpital. Hannah Pardot avait lu à son père les rapports des médecins : la première fois, une épaule démise (en sortant par la fenêtre, nous avait expliqué Corinne en roulant des yeux) ; puis pour des lacérations au cuir chevelu (en tombant dans le torrent, foutus rochers glissants !).

« *C'est vrai, tout est de ma faute* », avait reconnu son père en deversant des pleurs répugnants.

Hannah Pardot avait aussitôt convoqué Bricks et Fraize. Elle était persuadée qu'il allait lui signer des aveux complets.

Le père de Corinne n'était pas le genre d'ivrogne qui, comme mon père, restait assis dans un bar, perdu dans ses pensées. Son whisky, il le descendait chez lui, dans le salon, et au lieu de maugréer contre lui-même, il préférait s'en prendre à son entourage.

« *Je ne l'ai pas frappée. Je ne l'ai jamais frappée.* »

C'est vrai, avait confirmé son épouse. Il ne frappait pas Corinne. Il la punissait. Et si elle avait le culot de répondre, il la repoussait d'une bourrade. Une fois, il l'avait renversée dans l'escalier. Une seule fois. C'était ça, l'épaule.

Il avait une poigne terrible. Implacable. Il lançait des assiettes contre les murs, près de la tête des enfants. Une fois, il avait manqué sa cible. Il ne communiquait que par menaces. Corinne avait fini par s'immuniser. Immunisée contre le bruit d'un oiseau entrant par une fenêtre ouverte ou de ses ailes frappant frénétiquement le bitume.

Elle s'enfuyait de chez elle, venait chez moi, me racontait qu'on avait prévu de se voir. Je comprenais maintenant le sens caché de ses paroles.

« Tu as les fils qui se touchent ou quoi ? On devait se voir. On avait dit que je dormais chez toi ce soir. »

En fin de compte, j'avais cessé de jouer le jeu. Moi aussi, je l'avais repoussée.

La police avait passé sa maison au peigne fin, à la recherche de traces de sang. De preuves. De signes d'un autre incident que son père aurait dissimulé.

Je n'arrivai pas à imaginer Corinne servant des bobards aux infirmières de l'hôpital. *« Je voulais sortir par la fenêtre et je suis tombée. »* Corinne laissant son père gagner : c'était im-po-ssi-ble. Corinne les yeux rivés au sol, apeurée. Je comprenais que son pouvoir n'était pas infini, comme nous l'avions tous cru. Il avait des limites. Mais, quand elle quittait sa maison, elle refusait de céder le moindre pouce de terrain devant quiconque. Elle avait appris à pousser les gens à bout, à les manipuler. Elle savait quelle ligne ne pas franchir – son père le lui avait enseigné. Ne jamais aller trop loin. Faire plier sans casser. Chacun de nous abrite une part d'ombre. Elle le savait mieux que quiconque. Chacun de nous possède deux visages, et c'était pour les découvrir qu'elle nous scrutait de si près.

*
* *

Des Corinne, j'en rencontre tous les ans. Je les reconnais tout de suite, de l'autre côté de mon bureau. La fille obstinée. La fille cruelle. La fille vénérée par ses copines. La fille triste, tellement triste, dessinée au crayon, que l'on découvre seulement en retirant les gens autour d'elle.

Ne les retirez pas.

Par pitié. Ne les retirez pas.

« Elle est cruelle mais elle vous aime, ai-je envie de leur dire. Soyez patients. Ne vous arrêtez pas aux apparences. »

Je vois les manches longues et je sais ce qu'elles cachent.

Le plateau-repas laissé intact à la cafétéria pendant qu'elle vanne quelqu'un.

Les garçons qu'elle repousse, encore et encore, en espérant quand même qu'ils reviendront. Parce qu'elle ne peut pas les laisser s'approcher trop près. Elle ne peut pas se le permettre.

C'est toujours elle que j'ai envie d'appeler dans mon bureau, sans raison. Elle plutôt que l'élève écrasé sous la pression des études, celui dont les parents divorcent, celle qui fait tout pour attirer l'attention – à commencer par s'affamer. C'est cette fille-là que je veux. Celle qui ne figure pas dans mes dossiers. J'ai envie de l'appeler juste pour qu'elle sache, à mesure qu'elle grandira et que tout le monde la laissera fatalement tomber, que je suis là.

Cette fois, je suis là.

*
* *

Tyler m'appela au moment où je venais de me laisser prendre par le sommeil. Son nom sur l'écran et aussitôt son visage dans mon esprit, rassurant et proche.

– Allô ? Tyler ?

Je m'extirpai du lit, descendis dans l'entrée au cas où sa camionnette m'attendrait devant la maison, sous la bruine persistante.

– Salut, Nic.

– Tu vas bien ? Tu es chez toi ?

La nuit était impénétrable. Aucun signe de Tyler.

– Ouais. Jackson m'a dit que tu te faisais du souci ?

– C’est lui qui se faisait du souci ! Enfin, moi aussi. Bref. Où tu étais passé ?

– Je suis allé m’occuper de quelques trucs.

– Pourquoi tu as laissé ton téléphone chez toi ?

Un temps d’arrêt. Comme pour dire : « *À ton avis, Nic ?* »

– Un oubli.

Je détestais qu’il me mente. On n’était pas censés se mentir l’un à l’autre. On pouvait ne pas se dire tout ce qui nous traversait l’esprit, mais jamais se mentir. Je le lui avais fait promettre.

– Tyler... Parle-moi, s’il te plaît. Je pensais que je t’avais blessé. Je pensais...

Silence. Je me tortillais, gênée.

– Je suis parti faire un tour dans le Mississippi.

Il avait parlé rapidement, à voix basse. Il n’avait pas besoin d’en dire davantage.

– Chez son père ?

– Je voulais en avoir le cœur net. Aucune trace d’Annaleise. Aucune trace de rien du tout, d’ailleurs.

Je pressai le téléphone contre mon oreille. Concentrée sur sa respiration.

Il rompit le silence.

– Tu avais raison. On a besoin d’espace.

Je le sentais s’éloigner un peu plus à chaque mot.

– Tyler...

– Tu as besoin de quelque chose, Nic ?

Comme s'il me faisait une politesse.

De quoi avais-je vraiment besoin ? De lui ? Pour lui ?

– Juste de savoir que tu vas bien.

– Je vais bien. À la prochaine, Nic.

*

* *

Ici, la pluie avait quelque chose de familier et d'inquiétant à la fois. En ville, elle frappe les fenêtres, crépite dans les rues, inonde les caniveaux, comme si elle empiétait sur la vie des habitants. Elle provoque des embouteillages, rend les halls d'immeuble glissants. À Cooley Ridge, la pluie est une composante du paysage. Comme si elle habitait la région, quand nous ne sommes que des visiteurs de passage.

Elle me donnait le sentiment d'être toute petite. Provisoire. J'imaginai ma mère à ma place, en train d'écouter l'averse. Les mêmes molécules d'eau, recyclées, réutilisées, à l'image de ce schéma cyclique des manuels d'école. Avant ma mère, je voyais mes grands-parents qui avaient acheté cette terre, y avaient construit cette maison, se tenir devant cette fenêtre et écouter les mêmes gouttes tomber. Pour certaines religions, m'avait expliqué mon père, le temps est un cycle. Les époques se répètent sans cesse. Mais pour d'autres, le temps, c'est Dieu. Un don du ciel que nous ne pouvons ni manipuler ni habiter.

Entendre la voix de mon père essayant de trouver du sens aux mystères de l'existence avait quelque chose de réconfortant.

Tant il est facile, quand on se tient là, au milieu des montagnes balayées par la pluie, dans une maison bâtie par son grand-père, de se sentir insignifiante.

Tant il suffit d'une fraction de seconde pour passer de quelque chose à rien du tout.

Tant on peut être une jeune fille riant dans un champ de tournesols et, l'instant d'après, un visage obsédant affiché sur une vitrine de magasin.

Terreur. Annihilation. Néant. Et puis : soulagement.

Un soir de pluie, j'avais forcé Tyler à sortir. « *Tu sens ?* » lui avais-je demandé en enlaçant ses doigts et en attendant qu'il chuchote : « *Oui.* » Il pouvait s'agir de n'importe quoi : le froid sur son visage, l'eau dans ses chaussures, le ciel et ses promesses d'amour, de solitude. Ou bien moi. J'aimais croire qu'il ressentait la même chose que moi. Qu'il me comprenait toujours.

Je tentai de trouver le sommeil. Allongée dans mon lit, yeux fermés, je me concentrai sur la pluie criblant le toit. Espérant que ce bruit viderait mon esprit, me bercerait vers un tranquille oubli.

Mais chaque goutte semblait me parler. Me forcer à rester éveillée.

Ouvre les yeux. Regarde.

Le temps peut s'enrouler sur lui-même et révéler certaines choses. Peut-être de cette façon. Cooley Ridge essayait de me montrer quelque chose. Le temps essayait de me donner des explications.

Tic-tac, Nic.

Jour 7

La maison paraissait plus gaie, plus vivante depuis qu'elle avait été repeinte dans la couleur choisie par Laura – amande pâle, disait-elle. Mais les meubles dégagés des murs se retrouvaient agencés d'une façon bizarre, couverts à la hâte de bâches en plastique. Tout le rez-de-chaussée ressemblait au château hanté d'une fête foraine. L'odeur de peinture ne me dérangeait pas. Sans doute la nuit m'avait-elle vaccinée. C'est seulement en revenant, après avoir sorti les poubelles, que je fus frappée par un relent de vapeurs poisseuses et suffocantes dont aucune fenêtre ouverte n'aurait pu venir à bout. Il fallait que l'air circule, purifie tous les conduits. Il nous fallait cette putain de clim.

Je disposai les ventilateurs apportés par Daniel dans toutes les pièces, les mis en route et ouvris les fenêtres.

Puis je partis. Un incendie déclenché par un faux contact électrique ne serait pas la pire catastrophe à survenir dans cette maison.

*
* *

Le dimanche était le jour des familles à Grand Pines, organisé autour d'un brunch. L'église le matin, puis une visite au parent qu'on avait décidé d'expulser de nos vies. Un jour de pénitence. Compenser nos péchés par les calories. Avaler jusqu'au dernier les œufs brouillés de la culpabilité.

Je suivais papa dans la file devant le buffet. Le bruit de mon plateau sur les rails métalliques longeant le comptoir rappelait le grincement de la craie sur un tableau noir.

– Goûte le bacon, me dit-il.

J'obtempérai en posant une tranche sur mon assiette.

– Évite les œufs, ajouta-t-il à mi-voix. Mais prends deux pains au lait.

Je n'en pris qu'un. Je n'avais pas beaucoup d'appétit et aucune envie de gâcher la nourriture si, en plus, elle n'était pas bonne.

Dans mon sac en bandoulière, un document signé par un médecin que j'avais récupéré à l'accueil. Une attestation confirmant la dégradation mentale de mon père et la nécessité de le placer sous tutelle. Il ne nous en manquait plus qu'une dernière avant de présenter notre requête au tribunal, et le médecin de Grand Pines m'avait déjà orientée vers un collègue qui passerait examiner mon père dans la semaine.

En prenant le bacon, comme me le conseillait papa, en lui laissant croire que j'étais venue pour le brunch et passer un peu de temps avec lui, j'avais l'impression de lui mentir. Certes, ces raisons existaient, mais étaient loin d'être prioritaires. Daniel et Laura avaient-ils l'habitude de venir bruncher avec lui ? Sans doute. Papa avait souri en me voyant, comme si ma présence en ces lieux était la chose la plus naturelle du monde. Une partie de moi s'était demandé si l'attestation ne mentait pas. Si, en réalité, il n'allait pas mieux. Si son état de santé n'était pas réversible. Bon sang, papa... Tu te rappelles quand tu ne nous reconnaissais même plus ? Tu nous as flanqué une de ces trouilles...

Nous nous installâmes à la même table que lors de notre précédente entrevue. Apparemment, il avait ses habitudes.

– Tu devrais voir Laura, commençai-je. Je suis allée à sa petite fête pour le bébé hier. On dirait qu'elle va exploser !

Il rit.

– Garçon ou fille ? me demanda-t-il.

Il le savait. Il aurait dû le savoir.

– Fille.

Léger hochement de tête.

– Shana, ajoutai-je.

Ses yeux me happèrent. Avant de se voiler.

Une précision inutile. Lui rapeller maman, c'était le perdre. Assister à leur disparition simultanée.

– Tu sais, la première fois que ta mère m'a emmené chez elle, je suis tombé amoureux.

À moins que, cette fois, il ne m'emmène avec lui.

– Amoureux de Cooley Ridge ?

Il rit.

– Pas la peine de faire la grimace, Nic ! Non, pas de Cooley Ridge. Je suis tombé amoureux d'elle. Parce que enfin je la voyais complètement. Jusqu'alors, elle avait été comme une pièce de puzzle prise isolément. Mais quand je l'ai vue là, à l'endroit où elle avait grandi, tout est devenu clair pour moi. Elle était si belle...

Mes souvenirs les plus précis de ma mère étaient déjà flous. Dans un fauteuil roulant avec un plaid jaune et bleu sur les jambes, car elle était frileuse. Daniel devant elle, tenant une tasse avec une paille. Et tous deux si maigres, si pâles, si anguleux. En photo, elle était magnifique. Avant son cancer, elle était la combinaison parfaite de la douceur et de la finesse. Avec un sourire incroyablement chaleureux.

– Tu lui ressembles vraiment beaucoup. Comme Daniel, d'ailleurs. Identiques, comme deux gouttes d'eau.

– Daniel tient de toi.

Je goûtai le bacon – haut-le-cœur immédiat. Je le coupai en tout petits morceaux pour que mon père ne se doute de rien.

– Aujourd’hui, bien sûr, c’est ce que tout le monde dit. Mais, enfant, c’était à Shana qu’il ressemblait.

Il me regarda.

– Tu imagines si elle ne vous avait pas eus ? Il ne resterait plus rien d’elle, maintenant...

– Ça va, dis-je.

Je n’aimais pas sa façon de me dévisager. Comme si une part de ma mère vivait encore en moi. Une pièce de puzzle sortie de son contexte, coincée dans mon œil gauche, ma lèvre inférieure, l’arche de ma colonne vertébrale. Il se concentrait face à moi comme Corinne lorsqu’elle s’evertuait à découvrir le monstre en nous.

– Vous avez failli ne jamais naître, tu sais ? Quand ses parents sont morts dans cet accident et qu’elle s’est retrouvée sans aucune famille, elle m’a dit qu’elle refusait de n’avoir qu’un seul enfant. C’était soit aucun, soit plusieurs. Fin de la discussion.

Il haussa les sourcils et se remit à mâcher.

– Quelle tête de lard ! Pendant longtemps, j’ai pensé que nous n’en aurions pas. Je le croyais vraiment. Daniel a été une sacrée surprise, tu sais.

– Non, je ne savais pas.

Nos parents étaient déjà âgés quand ils nous avaient eus, mais j’avais mis ça sur le compte d’un choix délibéré : la carrière d’abord, la famille ensuite.

– C’est à ce moment-là qu’on est venus vivre ici. Ta mère voulait à tout prix un autre enfant. Bon sang, qu’est-ce qu’elle m’en a fait voir ! Je ne comprenais pas pourquoi c’était si important pour elle que son destin et celui de son enfant ne soient pas les mêmes. Se retrouver un jour seule, sans frère ni sœur. Elle était catégorique : elle voulait que vous soyez toujours là

l'un pour l'autre. Aujourd'hui qu'elle n'est plus avec nous, je vois bien qu'elle avait raison, naturellement. Daniel avait besoin de toi.

– Je suis sûr qu'il ne serait pas d'accord, objectai-je en riant. Je suis son pire cauchemar !

– Non, non, Nic. Tu es exactement ce qu'il lui faut. Et il le sait. Simplement, tu le connais : il est du genre coriace.

Plus aucun sujet n'était anodin, désormais. Des médecins signant des attestations déclarant mon père incapable d'une vie autonome. Des filles disparues. Une maison remplie de secrets. Un enfant accidentel, Daniel. Et partout : des yeux. Pas seulement dans la forêt. Dans cet endroit aussi. Je regardai autour de moi nerveusement, pianotai sur la table. Avec mon père, je ne pouvais aborder les sujets qu'en partant de très loin. Surtout, ne pas l'énerver. Ne pas faire remonter à la surface ce qui devait rester immergé. Mais il fallait qu'il apprenne certaines choses – qu'il les comprenne.

– Tyler a commencé à retaper la maison, dis-je en prenant mon petit pain.

– C'est bien. C'est un type bien.

– Tu le critiquais tout le temps quand on était gosses, remarquai-je pour le taquiner.

– Ce n'est pas vrai. Il travaillait dur et je vous aimais, tous les deux. Comment aurait-il pu en être autrement ?

– Je croyais que les pères sont censés détester les petits copains de leur fille ? C'est un principe de base.

– Il faut croire que je n'ai pas lu le mode d'emploi.

Il se renfonça dans sa chaise.

– Je n’ai jamais su quoi faire de toi, Nic. Ou plutôt pour toi. Si tu as bien tourné, tu ne le dois qu’à toi-même.

– Je n’ai pas bien tourné, dis-je avec un petit rire en émiettant mon pain au lait.

– Mais si, enfin. Regarde-toi. Regarde ce que tu es devenue.

Il fallait que je recadre cette conversation en douceur. Délicatement.

– Selon Tyler, la maison vaudrait beaucoup plus cher si on finissait le garage. Tu te rappelles que vous aviez prévu de le faire, Daniel et toi ?

Il me sourit en me regardant droit dans les yeux.

– Il me l’a demandé.

Ça, ce n’était pas le bon sujet. C’était même un très mauvais sujet.

– Enfin, il m’en a parlé. Tu connais Tyler. Il m’a dit qu’il voulait t’épouser.

Une onde de chaleur envahit mon visage. Mes doigts s’engourdirent. Je tentai de me représenter leur discussion. Je n’étais pas au courant. Je me sentis prise de court.

– Ah ? Tiens... Et alors, tu lui as répondu quoi ?

– Eh bien, que vous n’étiez que des gamins, naturellement. Qu’il valait mieux rouler un peu sa bosse, avant. Je lui ai parlé du temps...

Ses yeux partirent sur le côté, et je sentais que son esprit aussi commençait à s’évader.

– Du temps ?

Je le hissai en arrière. Il revint vers moi.

– Oui. Je lui ai dit qu’en laissant du temps au temps il finissait par nous montrer des choses...

J'inclinai la tête.

– C'est une phrase de maman, ça.

Lorsque je la veillais, en pleurs, au pied de son lit de douleur, elle me disait qu'elle voyait déjà les belles personnes que Daniel et moi deviendrions.

– Eh bien, elle la tenait de moi. À l'époque où elle attendait Daniel, elle était toujours inquiète. Pareil avec toi. Alors, on s'inventait des histoires et...

Il se laissait aspirer par les souvenirs. J'allais le perdre si je ne le retenais pas.

– Et Tyler, qu'est-ce qu'il pensait de ça ?

Peut-être avais-je juste envie de savoir. D'assister à leur conversation. D'être une mouche volant dans le salon. Tyler assis sur le canapé et papa sur sa chaise.

– Hein ?

Il leva les yeux, haussa les épaules.

– Oh ! il n'a rien dit. Il ne me demandait pas la permission, tu sais. Alors je lui ai juste conseillé de ne pas piquer une crise quand tu refuserais.

Je souris.

– Je me suis dit qu'il fallait que je t'en parle. C'était le jour où la fille Prescott... Bah ! Après ça, il y a eu d'autres choses plus importantes, et puis tu es partie. Mais je voulais que tu le saches. C'est un gars bien. Oui, un gars bien. Même s'il m'en veut toujours, je crois. De ne pas lui avoir donné ton nouveau numéro.

– Et toi, tu es un bon père. Vraiment.

– Je suis un père lamentable et j’en suis conscient. Je me suis juste efforcé de faire les bons choix dans les moments importants. Je ne sais pas bien comment ça a tourné, finalement.

– Papa, regarde-moi : c’est du passé.

Je plongeai les yeux dans les siens. Je voulais qu’il se souvienne de cette conversation.

– Peu importe ce qui est arrivé dans le passé, c’est terminé. Et le moment est venu de mettre la maison en vente.

Il coupa son petit pain en deux et pointa le couteau à beurre vers mon cœur.

– Mange, ma chérie. Si tu continues à maigrir, tu risques de disparaître.

*

* *

Je savais que les réponses à la disparition d’Annaleise se trouvaient dans ce qu’elle avait vu dix ans auparavant, même si la police n’était pas encore arrivée à cette conclusion. Et je savais que ces réponses se révéleraient toutes à la fois. Pour découvrir ce qui lui était arrivé, les gens auraient besoin de savoir ce qui était arrivé à Corinne. C’était valable pour moi aussi.

Je devais revenir en arrière.

Je le devais à tout prix, avant que l’enquête officielle, encore bloquée au stade du « trouver la fille », évolue vers autre chose. Autre chose qui serait pire.

Quand Hannah Pardot avait surgi dans le paysage, avec son expression impavide et son rouge à lèvres écarlate, elle était vraiment en croisade. De « trouver la fille », l’enquête s’était métamorphosée en « résoudre l’affaire ». Deux objectifs bien différents. Deux hypothèses bien différentes.

Une semaine après la disparition d'Annaleise, je commençais à percevoir le même genre de glissement.

Je devais essayer de comprendre ce qui s'était passé – tout ce qui s'était passé – à travers le regard d'Annaleise. À commencer par ce qu'elle avait vu à la fête foraine.

*
* *

La fête foraine n'avait pas vraiment d'entrée officielle. Un champ transformé en parking serpentait entre d'anciennes étables où l'on vendait les tickets d'entrée aux manèges et autres attractions. Non loin de là, un hangar abritait un poste de premiers secours. Ensuite, rien d'autre que des arbres.

Entre les étables, on accédait à un vaste terrain constitué de prés où, une fois par an pendant deux semaines, des stands s'ouvraient à l'ombre de la grande roue, fière et majestueuse. À l'automne, des ballons captifs s'élevaient au-dessus des champs, retenus par leur câble. On y grimpait pour aller tutoyer le ciel.

Ce soir, l'air vibrait de bruits : cris de plaisir et pleurnicheries des enfants, éclats de rire et remontrances des parents, musiques des manèges, buzzers des stands de jeu, ados s'interpellant parmi les tables de pique-nique, devant les toilettes publiques, ou du haut de la grande roue. Quand je la voyais tourner depuis le parking, je retenais ma respiration, subjuguée. Contrairement à la plupart des choses qui, avec l'âge, rapetissaient à mes yeux, la grande roue me paraissait encore plus immense. Intouchable. J'essayai de visualiser une fille suspendue à la nacelle. Je serais morte de trouille. Malade. Furieuse.

Une fille en jupe grimpée sur la nacelle, avec sa meilleure amie qui chuchote à son oreille et son copain qui l'observe en contrebas. Peut-être qu'on l'avait bien cherché, après tout.

En cet instant, je me sentais plus proche de Corinne que jamais. Ses mains froides sur mes épaules, son souffle sur mon oreille, ses murmures au parfum de chewing-gum à la menthe. Si seulement il me suffisait de fermer les yeux pour traverser le temps et lui prendre le poignet ! L'envelopper dans mes bras, sans raison. Mais je n'oserais pas. Je n'avais jamais osé.

Quelqu'un me percuta le flanc – un petit garçon, dans les trois ans, entré en collision avec moi avant de modifier sa trajectoire et d'aller bousculer un autre badaud. Ses parents me lancèrent un « Pardon ! » rapide et se précipitèrent à sa poursuite. Le soleil était bas, presque avalé par l'horizon. Les projecteurs autour des champs s'allumaient un à un, révélant un paysage criard et me forçant à fermer les paupières.

Je me mis à déambuler entre les guichets. Là, l'herbe était toujours rare ; pour l'essentiel, quelques touffes verdâtres sur la terre. C'était tout près de ce guichet, dans cette terre poussiéreuse, que je m'étais effondrée. C'était là que Daniel m'avait frappée, juste en face de la grande roue. Je fis un tour sur moi-même, revis en pensée Annaleise qui mangeait sa glace à la fraise, appuyée contre une étable. Annaleise qui nous observait tous.

Moi qui courais vers Tyler.

Tyler qui m'attendait.

Daniel qui m'attrapait par le bras et me frappait en plein visage.

Tyler qui envoyait un direct à mon frère puis s'accroupissait près de moi. Ses mains qui dégageaient mon bras coincé sous mon corps.

« Ça va ? Nic, tu te sens comment ? »

« Je ne sais pas. Je ne... »

Je me débattais dans la terre, parvins à me relever en prenant appui sur lui. Alors, je sentis chaque élément de mon corps se réaligner en même

temps que se manifestait la brûlure du coup, la douleur cuisante de cet instant.

« *Ça va, ça va.* »

Ses mains partout sur moi. Écartant mes cheveux, palpant mon visage, mon cou, mes bras, enserrant ma taille. Les mâchoires serrées, il regarda derrière moi. Corinne courait dans notre direction. Bailey, au loin, se frayait un chemin parmi la foule.

Je ne me rappelais pas si Annaleise était encore sur place au moment de l'incident. Je n'avais plus regardé vers l'étable. Peut-être s'était-elle cachée derrière la bâtisse et nous avait-elle espionnés de ses yeux de biche à travers les planches disjointes que je remarquais à présent. Certes, elle avait confirmé nos alibis mais je me demandais si elle avait aussi été témoin de ce qui avait suivi.

Tyler m'avait relevée, s'était assuré que j'allais bien, me posant cent fois la question.

« *Attends ici* », m'avait-il dit.

Il s'était approché de mon frère, avait posé une main par terre et s'était penché vers lui pour lui dire quelque chose. Daniel m'avait regardée droit dans les yeux, au tréfonds de mon être, m'obligeant à détourner la tête.

« *Nic !* » avait-il imploré, mais Corinne était déjà devant moi.

« *Va chercher de la glace* », avait-elle ordonné à Bailey.

Sa présence écrasait tout. Elle prenait la direction des opérations. Le contrôle.

Je m'étais éloignée, soutenue par Tyler qui m'avait emmenée jusqu'au hangar des premiers secours. Un secouriste était avachi sur une chaise pliante, chiquant du tabac.

« *Ça va, les gamins ?* nous lança-t-il sans bouger.

– *Vous avez de la glace ?* » demanda Tyler.

L'homme ouvrit le couvercle d'une glacière bleue et, à l'aide d'une tasse en plastique, préleva de la glace pilée dont il remplit un sachet zippé.

Tyler me demanda de nouveau comment je me sentais, en reprenant ses palpations.

« *Ta main* », remarquai-je alors.

Deux phalanges étaient éraflées comme s'il avait frappé un angle aiguë du visage osseux de Daniel. Ses doigts présentaient aussi des zones décolorées. Je réclamai des pansements au secouriste.

Il examina la main de Tyler.

« *Ça m'a l'air cassé...*

– *Mais non, ça va* », répondit Tyler.

Puis, me tirant vers lui :

« *Allez, viens.* »

Mais l'homme avait raison, je m'en rendais bien compte : la main enflait, virait au rouge, et Tyler la laissait pendre, inerte, le long de sa hanche.

« *Tyler...* »

« *Mettez-moi un sac de glace, à moi aussi.* »

L'homme acquiesça.

« *Vous ne partez pas, hein ?*

– *On vous attend* », l'assurai-je.

Mais dès qu'il eut tourné le dos, je revis Daniel assis dans la terre, le nez en sang. La façon dont il avait prononcé mon prénom... Et son regard... Il fallait à tout prix que je lui parle. Qu'on ait une discussion, lui et moi. À propos de ce qui venait de se passer. Tout de suite. Même à l'époque, je pressentais ce que cet incident avait de crucial. Combien notre avenir à Daniel et à moi reposait sur cette mise au point.

Quand j'arrivai à l'endroit où il devait se trouver, il avait disparu. Sans doute, Corinne, Bailey et lui avaient-ils été escortés hors de la fête par les responsables de la sécurité. Je passai en revue les étables, le parking : nulle trace de Daniel.

Je m'apprêtais à rejoindre Tyler lorsque j'entendis Corinne prononcer des paroles douces, quelque part hors de ma vue. Je suivis sa voix, son rire, et dépassai les étables sur ma droite.

C'est elle que je vis en premier. Derrière une bâtisse à l'extérieur du périmètre de la fête. Elle tapotait le visage de mon frère avec une feuille d'essuie-tout humide. Elle avait posé la tête sur son épaule, et de sa main libre caressait le bas de son dos – sous sa chemise. Directement sur sa peau. Je vis ses lèvres presser sa joue et chuchoter à son oreille. À la voir dans cette position, et mon frère si détendu, je compris que ce n'était pas la première fois qu'ils se retrouvaient ainsi. Et je sus qu'il m'avait vue, car il la repoussa rapidement, sans trop y arriver, avant que je m'enfuie. Corinne lui lança alors quelques paroles cinglantes, mais c'était trop tard.

Il m'avait menti. Il savait que je savais. Il savait aussi que j'avais menti pour le sauver. « *Jamais*, avais-je dit. *Jamais*. »

Annaleise avait-elle été, elle aussi, témoin de cette scène ? Cachée quelque part parmi les arbres ou accroupie derrière les voitures du parking ? Elle était trop jeune pour rentrer seule chez elle. Elle avait besoin d'un adulte. Elle était forcément encore dans les parages.

Je me demandai ce qu'une fille de treize ans pouvait avoir pensé de cette scène. De sa cachette, au loin, à quoi avait-elle cru assister ? Si elle y avait repensé une fois adulte, le souvenir avait-il changé en elle ? Abouti à une lecture différente ? Je m'étais toujours dit que j'étais la seule à savoir, pour Corinne et Daniel. Peut-être me trompais-je.

Je ne sus jamais ce qu'il s'était passé entre eux, ou avec Bailey, après cet épisode. J'étais retournée à toute vitesse vers la fête et vers le hangar avant que Tyler en ressorte. Nous étions repartis dans sa camionnette et, à cause de sa main, il m'avait laissé le volant. En passant devant un groupe d'écoliers, Tyler s'était fait charrier.

« Oh ! l'autre ! Il laisse une fille conduire sa tire ! »

À quoi une fille avait répliqué :

« C'est ça, l'amour. »

Je ne sus jamais comment Corinne et Daniel s'étaient séparés, quand ou comment Corinne avait retrouvé Jackson, ni pourquoi Daniel avait raccompagné Bailey chez elle en voiture. Je n'avais pas osé le demander. Personne n'avait osé.

*

* *

Je restai longtemps devant l'entrée à dévisager les gens, à essayer d'imaginer à quoi ressembleraient ces moments à travers le viseur d'un appareil photo. Que verrais-je si ce moment se figeait ? Que penserais-je ? De cette mère attrapant son enfant par le bras alors qu'il était sur le point de disparaître dans la foule ? De ces adolescents qui s'embrassaient dans la file d'attente d'un manège dès que les autres avaient le dos tourné ? De la femme aux longs cheveux noirs tenant une petite fille par la main et s'arrêtant brusquement pour me dévisager à son tour ?

Son visage se matérialisa dans mon esprit, le contexte se précisa, et mon corps se mit en branle. J'avançai vers elle.

– Bailey ?

Bailey. Elle se détourna, ses cheveux noirs volèrent lorsqu'elle pivota.

Ce n'était pas dans une église mais dans des moments comme celui-là que je me sentais prête à croire en Dieu – ou à quelque chose d'approchant. Croire qu'il existe un ordre dans le chaos, une signification à tout ça. Que l'on rencontre les gens dont on a besoin, qu'on finit toujours par trouver ceux qui sont appelés à nous aimer, qu'à toute chose correspond une raison sous-jacente. Bailey au beau milieu de la fête foraine le même soir que moi. Bailey que je n'avais plus revue depuis la fin de la fac. Bailey qui était avec nous le soir où notre univers s'était désintégré.

Tout mon corps frémit : ma présence ici n'était pas un hasard. L'univers m'ouvrait une voie. Le temps me montrait quelque chose.

Je savais qu'elle m'avait vue, qu'elle s'était pétrifiée tout comme moi, mais voilà qu'elle s'éloignait. Je me précipitai vers elle en bousculant les gosses dans la file d'attente. Elle n'était plus très loin maintenant...

– Bailey !

J'avais crié et elle s'arrêta. Regarda par-dessus son épaule. Feignit un air surpris.

– Nic ? Ça alors ! Ça faisait longtemps !

Nous nous observâmes l'une l'autre, sans dire un mot. La petite fille tenait toujours la main de Bailey.

– Tu as une fille ? dis-je en souriant à l'enfant.

Elle se cramponna à la jambe de sa mère, cacha son visage. Seul un œil noisette restait fixé sur moi.

– Il est où, papa ? demanda-t-elle en levant la tête.

– Je ne sais pas, chérie, répondit Bailey en scrutant la foule. Il devrait être là.

– Je ne savais pas que tu t’étais mariée.

– Eh bien, tu as loupé le coche : je suis divorcée, maintenant. Au moins, j’y suis arrivée.

Elle continuait à regarder autour d’elle, à la recherche de son ex sans doute.

– Et toi, Nic ? Un mari ? Des enfants ?

– Non et non.

Je n’avais pas l’impression qu’elle m’écoutait.

– Ah ! enfin ! grogna-t-elle en agitant la main au-dessus de sa tête. Peter !

Peter était bien bâti, rasé de près, carré de mâchoires et plus grand que la moyenne. Je le pris instantanément en grippe. Peut-être à cause de sa façon de marcher, l’air satisfait d’être aussi beau. Ou bien du sourire qu’il avait lancé à Bailey lorsque leur fille s’était mise à courir vers lui, comme s’il tenait le décompte d’un score et que son ex-femme était en train de perdre la partie.

– Tu es en retard.

Elle lui lança un sac fourre-tout.

– Elle a piscine à dix heures.

– Je sais.

Il baissa les yeux vers moi et sourit.

– Bonsoir. Peter, enchanté.

Je haussai un sourcil, le temps que son expression se décompose.

– Bon. D'accord. Tu viens, ma puce ? Laissons maman s'amuser avec son amie si sympathique.

Bailey se baissa, prit la petite fille dans ses bras et l'étreignit.

– À demain soir, ma chérie.

Puis elle se releva lentement en observant sa fille et son ex-mari peu à peu engloutis par la fête.

– Eh bien, c'était sympa de te revoir, Nic. Il faut que je file...

– Avant que tu partes, j'ai besoin de te poser une question. C'est à propos de Corinne.

Ses yeux s'agrandirent. Mais elle me tourna le dos et fila vers la sortie.

– Bailey !

Je la rattrapai à côté du manège. Les voitures étaient propulsées dangereusement près du bord de la piste avant d'être vigoureusement tirées vers le centre.

– Non, Nic. J'en ai assez de cette histoire. Tout le monde en a assez.

Je plissai les paupières.

– Bailey, tu réponds juste à une putain de question et je te fous la paix.

Je lui parlai de la même façon que Corinne le faisait : les mots sortaient de mes lèvres avant que je puisse les retenir.

Elle attendait, comme elle l'avait toujours fait. Je ne voulais pas la forcer, mais il fallait que je sache.

– Annaleise Carter. Tu te souviens d'elle ?

Elle croisa les bras.

– Oui. J’ai appris qu’elle avait disparu, c’est ça ?

– Est-ce qu’elle t’avait déjà parlé de Corinne ? Ou de notre soirée à la fête foraine ?

Elle commença par secouer la tête, en signe de dénégation, puis s’interrompit. Ses yeux brillaient.

– Quoi ? demandai-je.

– C’était... bizarre. Je veux dire, je la connaissais à peine à l’époque. Et je ne vis plus ici. Mais, il y a quelques mois de ça, je suis tombée par hasard sur elle au marché de Glenshire...

Bailey terminait toujours ses phrases avec une drôle d’intonation, comme si elle nous excusait d’ignorer quelque chose qu’elle savait déjà. Je hochai la tête, attendis la suite.

– Ou plutôt, c’est elle qui est tombée nez à nez avec moi. Je ne l’ai pas vraiment reconnue. Mais elle m’a tout de suite dit : « *Bailey ? Bailey Stewart ?* » comme si on était de vieilles amies. Alors que, franchement, je crois bien que c’était la première fois qu’elle m’adressait la parole.

– Qu’est-ce qu’elle voulait ? Ça avait un rapport avec Corinne ?

– Non, non, aucun rapport.

Son visage se froissa.

– Elle m’a proposé qu’on déjeune ensemble. Elle m’a demandé si j’avais besoin d’une baby-sitter pour Lena. Comme si elle voulait... qu’on soit amies.

– Tu as accepté ? Le déjeuner ? Le baby-sitting ?

– Non. Je suis trop vieille pour ce genre de relations. Avec des gens de mon enfance.

Elle me fixa avec intensité.

– J’ai grandi, Nic. Je ne suis plus la même fille.

– Tu te rappelles...

Elle leva la main.

– Tu as dit : Une question, et je fous le camp...

Mais sa voix flancha. Elle perdait de son aplomb. Bouche légèrement entrouverte, elle suivit des yeux un point juste derrière moi.

Je me retournai pour apercevoir le dos d’un homme marchant seul. Cigarette à la main, cheveux flous tombant sur le visage. Sa démarche légèrement voûtée m’était familière.

– On dirait Jackson, non ?

Ma question la ramena à notre discussion.

– Hum... Je ne sais pas. Ça fait une éternité que je ne l’ai pas revu.

– Aux dernières nouvelles, il bosserait au Kelly’s.

Elle haussa les épaules.

– Je n’y vais plus depuis longtemps.

– Ce n’est pas lui le coupable, Bailey.

Elle recula de quelques pas et se heurta à un stand de hot-dogs.

– Je le sais bien.

Sa réponse me surprit. C’était pourtant ses paroles qui avaient fait peser le soupçon sur lui. Ses réponses aux questions d’Hannah Pardot. Ses accusations.

– Alors pourquoi tu as laissé croire le contraire à tout le monde ?

– Ils m’ont dit qu’elle était enceinte ! cria-t-elle. Jackson avait menti à ce sujet, et les flics ont débarqué, exigeant des réponses... Je n’étais qu’une

gamine, Nic !

– Non. Tu avais dix-huit ans. On avait tous dix-huit ans, dans la bande. Et tes déclarations se sont aussitôt transformées en preuves. Toutes tes déclarations. Tu as foutu sa vie en l’air, Bailey.

– Tout le monde avait un mobile, Nic. Si ce n’était pas lui, ça aurait été qui, d’après toi ?

Bailey était plus intelligente que je ne l’avais cru à l’époque. Mais elle était toujours aussi forte pour embrouiller son monde.

– Ah oui ? Dans ce cas, c’était quoi, ton mobile à toi ? Bon Dieu, tu es horrible...

Mais je pensais déjà le connaître. L’homme derrière nous. Jackson Porter. « *Qu’est-ce que le monstre t’oblige à faire, Bailey ? Rêver de garçons qui ne t’appartiennent pas ?* »

– Je n’ai rien fait. C’était elle, le monstre. Tu ne comprends toujours pas ? Sa disparition est une bonne nouvelle pour nous tous !

– Ne dis pas ça.

En réalité, je la considérais comme plutôt chanceuse. Pour Bailey Stewart, la vie avec Corinne aurait pu prendre deux tournures très différentes. Bailey était une jeune fille séduisante, une beauté naturelle. Mais Cooley Ridge était le territoire de Corinne. C’était toujours elle qui attirait l’attention. Bailey pouvait soit lui prêter allégeance, accepter d’être malmenée par elle, soit être détruite. La chance de Bailey résidait dans sa faiblesse. Dans sa facilité à se laisser piétiner. Il y a pire dans la vie qu’être un paillason.

Mais si elle se laissait manipuler, c’était aussi parce que sa part d’ombre l’exigeait. Elle avait de la chance d’être aimée par Corinne.

« *Bailey, Action ou vérité ?* » demanda Corinne en faisant tourner la paille entre ses lèvres.

Action, pensai-je. Prends Action.

« *Vérité.* »

Les lèvres de Corinne s'ouvrirent dans un large sourire.

« *Jackson ou Tyler ? Explication obligatoire.* »

Il n'y avait pas de bonne réponse. Il n'y en avait jamais.

« *J'ai changé d'avis. Action.* »

« *Non, non, ma chère Bailey. Vérité, sinon tu t'en vas. Et maintenant dis-moi : Lequel de nos petits copains tu voudrais nous piquer ?* »

Appuyée sur mes coudes, j'observais Bailey de plus en plus gênée. Corinne surprit mon regard et me fit un clin d'œil.

« *Il faut toujours prendre Action, Bails !* » lançai-je.

« *Tyler.* »

Ses pommettes s'empourprèrent.

Je ris.

« *Menteuse.* »

Elle posa les yeux sur moi.

« *Parce que c'est ton meilleur atout auprès des gens, Nic. Grâce à lui, ils sont persuadés que tu es mieux qu'en réalité. C'est l'unique raison de mon choix, Tyler.* »

Corinne se mit à rire.

« *Bien joué, Bailey.* »

Elle l'attira vers elle, la serra dans ses bras.

« Mon Dieu, je vous aime à la folie. Toutes les deux. Vous êtes vraiment atroces. »

Ça me déplaisait que Bailey se prétende au-dessus de tout ça, à présent. Qu'elle traite Corinne de monstre, comme si elle pouvait tirer un trait sur tout le reste.

– Tu peux bien te raconter ce que tu veux, Bailey. Tu as toujours été une excellente menteuse.

– Ne fais pas comme si tu ne comprenais pas de quoi je parle. Je l'ai entendue. J'ai entendu ce qu'elle t'a dit en haut de la grande roue.

Je secouai la tête, feignant de ne pas m'en souvenir.

– Comment peut-on dire des trucs pareils ? Elle était malade, Nic. Et sa maladie était contagieuse.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, je t'assure.

Elle rit, comme si c'était moi, maintenant, le dindon de la farce.

– Je dois y aller.

– Attends ! Je peux t'appeler un de ces jours ? On peut peut-être se revoir quelque part... sans tout ça ?

Tout ça : la fête foraine. La grande roue penchée au-dessus de nous, qui nous rendait agressives et méfiantes.

– Non. Tourne la page, Nic.

Bailey en savait plus qu'elle n'en disait, j'en étais convaincue. Si seulement Everett était là ! Il l'aurait travaillée au corps, poussée à livrer tous ses secrets, à implorer son absolution. Je pris une serviette en papier sur le stand de hot-dogs, sortis un stylo de mon sac et notai mon numéro de téléphone.

– Si tu changes d’avis. Je reste en ville quelques semaines. Je suis venue donner un coup de main à mon père.

Elle glissa la serviette dans son sac. Elle était superbe. Chacun de ses gestes avait la grâce d’une chorégraphie.

– Au revoir, Nic.

– Ta petite fille est très belle.

Elle s’éloigna, rejeta ses cheveux par-dessus ses épaules et me lança un dernier regard. Incandescent.

– J’espère qu’elle n’est pas comme nous.

Derrière nous, les bruits d’un grand huit : engrenages, crissement de l’acier sur l’acier, arrêt brutal des wagonnets avant la descente en sens inverse. Hurlements de plaisir des passagers. J’essayai de me concentrer sur eux pour ne pas penser à Bailey et à Corinne en haut de la grande roue.

Bailey avait dû me trouver pathétique. À quoi bon rester plantée là, à prétendre que je ne savais pas de quoi elle parlait alors que ce mot chuchoté avait résonné de plus en plus fort en moi au fil des années ? Au point que, souvent, quand je pensais à Corinne, c’était la seule chose que j’entendais.

Ses mains froides sur mes épaules. Son souffle sur mon oreille. Le parfum de menthe de son chewing-gum. Le rire tendu et nerveux de Bailey derrière nous. Les doigts de Corinne dansant sur ma peau. « *Saute.* »

Elle m’avait ordonné de sauter.

Jour 6

Il me restait quelques heures avant de me rendre à la *baby shower* de Laura dans la salle paroissiale de l'église. Chaque fois que je pensais à cet endroit, je revoyais l'agent Fraize organiser les groupes pour les fouilles, et les photos de Corinne et d'Annaleise – désormais interchangeables dans mon esprit – punaisées aux murs.

– Bon, tu seras là pour midi ?

Daniel devant la maison avec un nettoyeur à haute pression, juché sur une échelle appuyée à la façade.

– Je t'ai dit que oui.

– Donne-moi ta liste.

– Sérieux ? Tu comptes rénover toute la maison aujourd'hui ? Et la mettre en vente dans la foulée ?

Il agitait sa main tendue vers moi.

– Allez ! Je ne suis même pas censé être ici...

Je lui donnai le papier. Il le parcourut rapidement.

– Nettoyer façade, O.K. Refaire les joints, je m'en occupe après. Et la peinture, seulement si Tyler vient en renfort.

– Tyler doit venir ?

– Je ne sais pas. C'est ce qu'il m'avait dit, mais je n'ai plus de nouvelles. En attendant, tu veux bien me rendre service ? Écarte des murs tous les meubles que tu pourras. Je m'occupe des plus lourds. Et va prendre des bâches dans le coffre.

Il reprit son nettoyage de la façade. Nous étions vraiment passés à l'action. La vente de la maison. Après sa remise en état. On reprenait notre

vie en main. Elle allait enfin suivre son cours.

– Nic ! Le coffre, allez ! répéta-t-il.

Je marchai jusqu'à sa voiture dans un état second, l'esprit embrumé. J'avais eu beaucoup de mal à trouver le sommeil ces dernières nuits et ça commençait à se faire sentir. J'avais l'impression d'être confrontée à un espace trop vaste et toutes les choses concrètes semblaient m'échapper. Je pris les bâches dans le coffre. L'odeur du plastique était vaguement écœurante. Je les serrai contre moi de sorte qu'elles ondulaient devant mon visage. Je m'imaginai étouffant sous elles ou les disposant sur une scène de crime. Ma mère avait pour habitude d'en tapisser le sol de la cuisine pour que Daniel et moi puissions peindre tranquillement devant nos chevalets. Quand nous avions terminé, les bâches étaient couvertes de coulures, d'éclaboussures, de taches multicolores – la beauté du hasard.

J'avais du mal à respirer. Je lâchai mon fardeau au pied du perron. Daniel se retourna et, comme si j'étais la pire déception de sa vie :

– Nic, franchement...

– Je ne me sens pas très bien.

Il éteignit sa machine, descendit de l'échelle.

– Bon, si tu ne peux pas te rendre utile ici, va au moins donner un coup de main à l'église.

Je hochai la tête.

– Je rentrerai sans doute un peu tard. J'ai des projets après.

– Des projets ?

– Oui. Des trucs à faire.

Par exemple : me trouver n'importe où, sauf ici.

– Si tu veux, reste avec moi et Laura ce soir. Les odeurs de peinture, pour moi aussi, ce serait irrespirable.

– Pourquoi pas ?

– Parfait. À tout à l’heure, alors.

*

* *

Était-ce la proximité de l’église et du poste de police, ou le cimetière situé juste derrière, qui abritait la tombe de mes grands-parents et de ma mère ? Toujours est-il que cette église avait quelque chose de perturbant. Des bancs en bois montait un parfum d’humus. La salle paroissiale était située en sous-sol. Pour y accéder, il fallait remonter toute l’allée centrale, assez étroite, et contourner l’autel. C’était là qu’enfant, j’avais passé tous mes dimanches matin. Après la mort de ma mère, j’avais cessé d’assister aux offices. Tout comme Daniel. En général, mon père n’y allait pas non plus. Trop occupé à cuver sa cuite du samedi soir – ou, tout simplement, à dormir. Et Tyler venait seulement quand je lui demandais de m’accompagner. Pour moi, le clocher de l’église ne renfermait plus que le néant.

L’église n’était qu’un autre aspect de ma vie ici. Une activité du dimanche matin, suivie d’une virée au CVS avec Corinne, Bailey et quiconque traînait avec nous à l’époque. L’été, on s’asseyait sur les capots des voitures ou on se réfugiait dans le magasin par mauvais temps. Luke Aberdeen, généralement à son poste derrière la caisse, nous tenait à l’œil – avec de bonnes raisons.

La dernière fois que j’avais franchi le seuil de cette église remontait au mariage de Daniel et Laura, trois ans plus tôt. Déjà à l’époque, je ne m’étais pas sentie à l’aise. Debout à côté de l’autel, j’étais affublée d’une tenue rose pastèque choisie par Laura au petit bonheur la chance. Faute de lui avoir transmis mes mensurations, je me retrouvais avec une robe un peu trop

longue – frôlant le mollet au lieu de s’arrêter au-dessus du genou –, trop serrée au niveau du buste et bâillant sous les bras. Je me sentais déplacée. J’avais l’air déplacée.

Une fois la cérémonie terminée, je m’étais réfugiée au sous-sol, laissant la foule se disperser. Tyler m’avait trouvée en train de lancer des fléchettes dans la salle de jeux. Pendant que je visais en fermant un œil, j’avais entendu ses pas dans le couloir, le froissement de son blazer lancé sur une chaise.

« *Jolie robe.*

– *La ferme !*

– *Tu veux que je t’exfiltre ? »*

Il m’avait montré un passage secret vers l’extérieur : un petit escalier accessible depuis un placard dans une réserve et donnant sur une trappe anti-tornade fermée par un cadenas à combinaison. Naturellement, Tyler, qui était venu travailler dans la salle après une inondation, connaissait le code. Il avait toujours une solution pour se tirer des mauvais pas.

Daniel ne m’avait jamais pardonné d’avoir manqué la réception.

*

* *

– Nic ! glapit Laura en me voyant arriver.

Délaissant sa mère et sa sœur aînée qui accrochaient les décorations, elle vint à ma rencontre en se dandinant. Je souris.

– Daniel m’a dit que je pourrais me rendre utile ?

– Mon Dieu, oui !

Elle se pencha vers moi.

– Ma mère est complètement folle. Katie essaie de l’occuper, mais elle a pété un câble. J’ai du mal à savoir si elle est excitée ou terrifiée à l’idée de devenir grand-mère.

Je confirmai un peu trop vite d’un signe de tête. Il y avait certains moments, infimes, où le chagrin s’abattait sur moi sans prévenir. Une peine sournoise, vicieuse, qu’on ne voyait pas venir et tout à coup : elle était là. Elle survenait dans les activités les plus simples, les plus terre à terre. Ma mère n’accrocherait jamais de banderoles roses pour moi. Je ne confierais jamais à une invitée, d’un ton de conspiratrice : « Ma mère est folle. » Et ma mère ne deviendrait jamais grand-mère.

Laura prit une inspiration rapide, se frotta le haut du ventre comme si elle essayait de faire passer une contraction.

– Qu’est-ce que tu dirais d’un petit punch ?

– Non, merci. Donne-moi plutôt du travail.

– D’accord. Voyons... Katie ? Qu’est-ce qu’on peut donner à faire à Nic ?

Je laissai Katie me détailler sa liste. Accrocher un panonceau, préparer les jeux, répartir sur les tables pliantes les plateaux de cupcakes. Ses yeux revenaient régulièrement vers un coin de la salle où les flics avaient scotché au mur la photo d’Annaleise à côté d’un grand plan de la forêt quadrillé en secteurs. À chaque secteur correspondait une lettre, à chaque lettre une équipe de fouilles attribuée par Bricks et l’agent Fraize. Je faisais partie de l’équipe C, chargée de la propriété des Carter jusqu’au torrent. Dans l’équipe A, Daniel s’était retrouvé à parcourir le terrain des Piper (y compris la maison abandonnée, où il n’y avait rien selon lui), des McElray et le nôtre. Carter s’était vu assigner le groupe E, qui fouillait un secteur très éloigné de sa propriété : les quartiers et les terrains derrière l’école primaire. Et ça ne nous avait pas échappé.

De ma propre initiative, je retirai photo et plan et glissai le tout, à l'envers, sous une table.

– Merci, me dit Katie. Je ne me voyais pas les enlever, mais personne n'a envie de tomber là-dessus pendant une fête, pas vrai ?

Elle eut une moue désapprobatrice tout en remettant en place une de ses mèches. Elle avait les mêmes cheveux que sa sœur, longs et fins, mais elle les avait tellement chargés de laque qu'ils formaient une sorte de choucroute sur son crâne. Katie avait déjà divorcé à deux reprises, mais je remarquai une alliance à son doigt.

– Toutes mes félicitations, dis-je.

– Jamais deux sans trois, roucoula-t-elle. Et toi ? J'ai appris que tu étais fiancée avec un avocat canon de Philadelphie ?

Je sentis la brûlure de son regard sur mon annulaire.

– Oui. J'ai laissé la bague au joaillier pour qu'il la nettoie.

– Si jamais tu as besoin de conseils pour ton mariage, tu sais à qui t'adresser, répondit-elle avec un rire satisfait.

– Merci, Katie.

Une heure plus tard, la salle était devenue un hommage vibrant à la barbe à papa. Les premières invitées arrivaient.

– Oh ! s'exclama Katie, la table pour les cadeaux...

Elle jeta quelques paquets sur une table dans un coin, sur un parterre de bonbons enrobés de vert et de rose.

– J'ai laissé le mien dans la salle de jeux, dis-je.

La salle de jeux était située après la cuisine, à côté des toilettes. Au moment de récupérer le sac où se trouvait mon cadeau, j'entendis une

chasse d'eau. Je fermai les yeux, plongeai la main dans le sac pour sentir une dernière fois ce que j'y avais mis.

Je m'étais rendue dans un magasin *Babies « R » Us* dans l'idée de trouver le cadeau parfait. Pourtant, très vite, je m'étais laissé écraser par le gigantisme de l'endroit. Sur des allées et des allées, toute une industrie entièrement consacrée aux humains miniatures. Et impossible de savoir par où commencer. Aucune idée non plus de ce dont Laura et Daniel pouvaient avoir envie ou besoin. J'avais demandé à l'accueil s'ils avaient laissé une liste, mais apparemment non. Je jetai finalement mon dévolu sur un petit ensemble : une minuscule robe vichy rose avec un minuscule chapeau rose et de minuscules chaussettes roses. Quelques jours plus tard, j'avais demandé à une collègue quel cadeau de sa *baby shower* elle avait préféré.

« *Un tire-lait, m'avait-elle répondu. Ah, et surtout ne prends pas de vêtements !* »

Ce soir-là, alors que je rangeais dans des cartons mes affaires pour le garde-meubles, j'avais ouvert l'unique boîte rapportée de Cooley Ridge. Les affaires de ma mère. Il ne fallait pas plus d'une boîte. Des choses que j'avais regardées rapidement et dont je ne me servais jamais, mais que j'avais tout de même décidé d'emporter. Pendant tout ce temps, je les avais laissées dans cette boîte en plastique gris, trop inquiète à l'idée que je puisse les casser ou qu'un cambrioleur ne les vole.

Et, bien sûr, je venais de me rendre compte que j'avais oublié de joindre une carte au cadeau pour le bébé. Quelle conne...

Laura sortit des toilettes, tête penchée, cheveux cascading sur les épaules.

– C'est pour moi ? demanda-t-elle en me voyant.

– Oui, mais je n'ai pas pensé à la carte.

– Ce n'est pas grave.

Elle allait me prendre le sac, mais je ne pouvais pas m'y résoudre – pas question de le noyer dans l'océan de paquets cadeaux sur la table.

Ses mains passèrent du sac à mes bras.

– Je peux l'ouvrir tout de suite ?

Je hochai la tête et elle sourit. Je lui tins le sac ouvert pendant qu'elle retirait le papier de soie et en sortait la petite tenue rose. Son sourire s'élargit. Mais elle sentit autre chose, au fond du sac. Son visage changea d'expression quand ses doigts effleurèrent le métal froid, peut-être l'inscription gravée. Elle sortit la petite boîte à bijoux dont le couvercle portait le nom de ma mère. Mon père la lui avait offerte le jour de leur mariage. Shana Farrell, en lettres cursives, élégantes mais lisibles, solennelles sans être prétentieuses.

Laura ne dit rien. Une larme roula sur sa joue quand la lumière accrocha les pleins et les déliés de l'inscription.

– Oh ! Nic...

Elle porta la main à ses lèvres, puis à son ventre.

– Ah, non ! Tu ne vas pas accoucher là, maintenant ? Je ne suis pas équipée...

Elle sourit, fit signe que non.

– Je ne peux pas l'accepter. Elle est pour toi.

– Je n'aurai jamais une petite Shana Farrell. S'il te plaît. Maman te l'aurait offerte si elle était encore là.

C'était la vérité. Je la voyais accomplir ce geste, tendre la main vers Laura, lisser ses cheveux.

Elle secoua de nouveau la tête, mais elle garda la boîte.

– Merci, Nic.

Katie apparut derrière elle.

– Laura ? Tes invitées sont arrivées, ma chérie. Tout va bien ?

Laura essuya ses joues, me prit la main et la pressa.

– Nous en prendrons bien soin, Nic. Tu viens ?

– Je vous rejoins dans une minute. Vas-y.

Je restai un moment dans les toilettes. Mon endroit préféré pour me laisser submerger par les larmes.

*
* *

La fête battait son plein. Les amies de Laura, éparpillées dans la salle en petits groupes, avaient chacune leur verre de punch, leur mini-sandwich et leur cupcake. Sa mère et sa sœur assuraient le réapprovisionnement des plateaux et se déplaçaient avec aisance parmi elles. Une grande feuille de papier accrochée au-dessus de la table aux cadeaux permettait à chacun de venir parier sur la date de naissance. Je marquai un temps d'arrêt sur le seuil de la salle, me préparant pour le grand numéro. *Souris. Sois aimable. Fais-le pour Laura.*

– Je ne crois pas qu'elles avaient un lien de parenté..., entendis-je en passant devant un groupe.

Celle qui avait parlé venait de retirer de sous la table les documents de la police. Elle avait été au lycée avec Laura ; je la connaissais. Disons que j'avais entendu parler d'elle. Même teinte de cheveux, tirant vers un rouge soutenu. Monica Duncan – du moins de son nom de jeune fille.

– Annaleise ne ressemblait pas du tout à Corinne Prescott.

Elle et ses amies s'intéressaient maintenant au plan quadrillé et au portrait d'Annaleise que j'avais cachés pour éviter les mains trop curieuses et les paroles trop inquisitrices. Tout ce que je détestais dans ce patelin.

Laura était parmi elles, me tournant le dos, mais elle jeta un coup d'œil derrière elle et dit aussitôt :

– Allez, Monica, ça va maintenant...

Elles attendirent que Laura la regarde à nouveau pour ajouter à voix basse :

– Quoi ? C'est la vérité. Tu ne te rappelles pas ? Cette fille s'incrustait déjà dans nos fêtes quand elle avait à peine quatorze ans – quatorze ans ! Elle venait avec sa bande... Ça ne te dit rien ?

Laura lança un regard inquiet tout autour de la salle et je vis qu'elle rougissait. Je me fis toute petite et me repliai en cuisine.

– Elles draguaient nos petits copains, se comportaient comme si la ville leur appartenait... Je veux dire, elles s'attendaient à quoi, pour la suite ? Si elles avaient cette attitude à quatorze ans, imaginez un peu quatre ans plus tard... D'ailleurs, pas la peine d'imaginer. Ce n'étaient pas les rumeurs qui manquaient à leur sujet.

Je n'en revenais pas qu'elles parlent de cette façon à la *baby shower* de Laura. Laura, mariée à Daniel, un suspect officieux dans cette affaire ! Laura, la belle-sœur de la meilleure amie de Corinne !

– Annaleise, elle, était vraiment adorable. Pas le genre à faire parler d'elle. Elle savait tenir sa place. La fille Prescott, tout le contraire. Un désastre à retardement. Personne n'a été vraiment surpris, je crois...

– Ce n'est pas si simple, nuança quelqu'un. Il paraît qu'Annaleise sortait avec Tyler Ellison.

J'entendis un rire nerveux.

– Eh ben ! Tu parles d'une fille adorable...

Éclat de rire général.

– Martin m’a raconté que la police s’est présentée ce matin chez Tyler pour l’interroger, ajouta une troisième femme. Mais il n’était pas là.

C’était reparti : les ragots, les théories du complot. Ça commence toujours comme ça. Par des gens qui décrètent qui est innocent, qui est coupable. Il était grand temps que je sorte de ma cachette, que je les fasse taire par ma présence car, après tout, n’étaient-elles pas censées avoir les bonnes manières des femmes du Sud ?

– S’il vous plaît, est-ce qu’on peut éviter de parler de ça pendant ma fête ? demanda Laura.

– Oh ! Ma chérie ! On ne voulait pas te fâcher, répondit Monica en plaçant la main sur la taille de son amie, avant de murmurer : Je veux juste dire qu’on n’a aucune raison d’avoir peur. Ce n’est pas la même chose. Rien ne démontre qu’il y a un lien entre ces deux affaires.

J’imaginai qu’elles n’avaient pas entendu parler du texto envoyé par Annaleise à l’agent Stewart au sujet de la disparition de Corinne. Ce n’était qu’une question de temps, cela dit. J’entrai dans la salle, direction le bol de punch. Au même moment, Monica ajoutait :

– Corinne, elle a eu ce qu’elle méritait. Ça les a tous remis à leur place, pas vrai ?

Laura pâlit et me regarda droit dans les yeux.

– Monica, dit-elle.

– Quoi ?

Laura écarta ses amies pour venir me voir, mais je battis de nouveau en retraite.

– Oh ! mince..., lâcha Monica.

Je ne voyais pas comment quitter cette fête sans faire un scandale. C'est-à-dire sans gêner ou Laura, ou ses amies.

Laura était toujours livide quand elle me suivit dans la cuisine.

– Je suis désolée, dis-je en cherchant mon sac, il faut que je parte.

– Nic, s'il te plaît, non...

Je reconnus la bandoulière noire, tirai dessus pour récupérer le sac.

– Mes félicitations, Laura.

Elles avaient raison. Ma place n'était pas parmi elles. Je savais où elle était – et ce n'était pas ici. Ce n'était même pas à Cooley Ridge.

Laura avait du mal à me suivre. Je m'engouffrai dans le placard de la réserve, grimpai les quelques marches et me rappelai le code du cadenas : 10-10-10. « *Les gens sont vraiment naïfs* », avait dit Tyler. Puis j'ouvris la porte de la trappe anti-tornade et pris la fuite.

*

* *

Corinne n'était pas coupable, mais elle n'était pas innocente non plus. C'est ce que Monica – tout le monde, en fait – voulait dire. Corinne suscitait la passion et la colère, le désir et la fureur. Face à elle, impossible de ne pas céder. Mais c'était elle qui déclenchait ça. C'est ce qu'on se disait en général pour se convaincre :

Ce n'est pas de ma faute.

Elle ne savait pas tenir sa place.

Elle provoquait trop de passions.

Ce sont toujours les hommes qui commettent des crimes passionnels. Toujours leurs doigts qui, mus par leur volonté propre, se referment sur le

cou des femmes. Toujours leur bras aguerri qui vient s'abattre sur nos fragiles pommettes. Passion. Pulsion. Instinct.

Les femmes font preuve de plus de préméditation. Elles tiennent un compte silencieux des affronts qu'elles subissent, des insultes qu'elles essuient, montent un dossier, se réfugient en elles-mêmes.

Les passions sont l'apanage des hommes. Selon les statistiques, c'est majoritairement eux qui éprouvent des pulsions destructrices. C'était donc d'eux qu'était partie l'enquête : Jackson, Tyler, Daniel, M. Prescott.

Mais la police avait eu tort de commencer par là. De faire confiance aux statistiques. Ils auraient dû s'intéresser d'emblée à Corinne. Apprendre à la connaître. Alors, ils auraient peut-être compris que le summum de la passion est d'aimer quelqu'un malgré soi. Peu importe qui on était ; quand on aimait Corinne, on l'aimait intensément.

Les flics voulaient seulement des faits. Des noms. Des incidents. Des frustrations et des rancœurs accumulées qui pouvaient exploser et aboutir à la disparition – à la mort – d'une jeune fille un soir de fête foraine. Hannah Pardot, elle, avait découvert qui était Corinne – révélé son vrai visage. Au fond, je ne savais pas dans quelle mesure c'était si important que cela. Cette Corinne-là était-elle plus réelle que la mienne ? Celle qui vivait dans mon esprit ? Une vision obsédante, floue, tournoyant dans un champ de tournesols ? Je n'avais jamais vraiment réussi à la cerner, mais c'était sans aucun doute la personne la plus réelle que j'aie jamais connue.

« *Saute* », avait-elle dit. En se collant à moi pour que je sois seule à l'entendre chuchoter : « *Si j'étais toi, je le ferais.* »

Mais je ne l'avais pas fait.

Les faits. Les faits sont une notion insaisissable, mouvante. Tout dépend du point de vue. On peut aisément les déformer. Ils ne sont pas toujours exacts.

Comment avait-elle pu réagir ?

Voilà la question que les flics auraient dû me poser.

Après mon refus.

Après avoir été repoussée par Daniel.

Après avoir été abandonnée par Jackson.

Comment avait-elle pu réagir après avoir essuyé tous ces rejets de notre part au cours de la même journée ? Sans avoir nulle part où aller ?

Je sentais encore ses doigts glacés sur mes épaules. Et son murmure se muait en cri : « *Saute !* »

On veut toujours croire qu'il y a plus triste que soi. Quelqu'un dont la vie est encore pire. Là, quelque part. Et qui souffre avec vous dans la nuit abyssale.

« *Saute.* »

Comme s'il n'y avait plus d'avenir.

Mais elle se trompait. Comme elle se trompait !

Car, tandis que je chevauchais la nacelle de la grande roue, mon souffle mêlé au souffle du vent et Tyler qui m'attendait en bas, tout était devenu extraordinairement clair.

*

* *

Je voudrais parler à quelqu'un de cette soirée. De Corinne. De ce qu'elle m'avait dit.

De moi.

Mais je ne sais par où commencer. C'est impossible, je crois. Ce ne sont pas des choses qu'on peut saisir isolément. Elles sont inséparables. Les

événements sont liés et on ne peut pas raconter une histoire sans évoquer l'autre. Elles s'entrelacent à jamais dans mon esprit.

Deux jours avant la fête, Corinne était dans sa salle de bains, les yeux rivés sur un test de grossesse.

« *Quatre-vingt-dix secondes* », dit-elle en m'empêchant de regarder.

Le tic-tac de la pendule sur sa table de chevet.

« *Tic-tac, Nic...*

– *Ravie que tu trouves ça drôle.*

– *Attention... moment de vérité ! »*

Elle regarda le résultat la première. J'éprouvai l'envie violente de lui arracher le stylet des mains.

Elle sourit. Agita le test autour d'elle.

Deux lignes bleues. Mon ventre se tordit à nouveau. Je tombai à genoux sur son carrelage d'un blanc immaculé et me penchai sur la cuvette des toilettes.

« *Tss tss... ça va aller* », m'assura-t-elle.

Assise par terre, je la vis fourrer le test dans un paquet de Skittles récupéré dans la poubelle. Ses lèvres ébauchèrent un sourire.

« *Ne t'inquiète pas. Ma mère avait dix-huit ans aussi quand elle m'a eue.* »

Je n'aurais pas dû la laisser me convaincre de faire ce test tout de suite, devant elle, dans sa salle de bains. Elle n'aurait pas dû être la première à savoir. Avant même Tyler.

« *Je dois y aller.* »

Elle ne me retint pas. Je m'enfuis maladroitement de sa chambre, de sa maison, et courus jusqu'au torrent. C'est seulement lorsque je me retrouvai assise sur la rive, à fixer les flots tumultueux, que je pus laisser libre cours à mes sanglots. Au moins, personne ne m'entendrait. Puis je téléphonai à Tyler et lui demandai de me rejoindre.

J'avais cessé de pleurer quand je lui annonçai la nouvelle.

Deux jours plus tard, je regardais Tyler du haut de la grande roue et, l'espace d'un instant, je crus que le monde m'appartenait.

Corinne me mit au défi de grimper hors de la nacelle et j'en avais envie. J'avais envie de sentir que c'était aussi simple que de faire le contraire : ne pas l'écouter, refuser son petit jeu. J'avais envie de sentir la poussée d'adrénaline, la puissance, l'espoir – tout ce qui pouvait à présent nourrir mon existence.

Mais son souffle caressa mon oreille. « *Saute.* »

Alors, je pris peur. Terrifiée de ce dont Corinne était capable. De la noirceur au plus profond d'elle-même. Pour elle, ma vie n'était qu'un pion dans un jeu. Elle le déplaçait. Elle le manipulait jusqu'à ce qu'il casse. Comme elle devait me haïr, haïr chacun de nous, sous la surface des apparences.

J'eus peur qu'elle me pousse, que Bailey se taise, laisse croire que j'avais voulu mourir alors qu'en cet instant précis je n'avais jamais autant eu le désir de vivre. Pour Tyler, pour la vie qui nous attendait tous deux, pour toutes les possibilités qui s'offraient désormais à moi, simultanément.

C'est alors que je perds l'équilibre. Que le monde bascule. Que la chaleur d'un poing explose contre mon visage.

Corinne accourt, avide de constater l'ampleur des dégâts.

Une fille qui mange une glace assiste à la scène. Grave en elle ce souvenir qui ne mourra jamais.

Dans ma chute, mon bras se plaque aussitôt contre mon ventre. Je viens de comprendre combien la vie est fragile, combien nous sommes effroyablement éphémères, et que quelque chose vient de débiter en moi. Quelque chose qui mérite que je me batte.

*
* *

Après la fête de Laura, ce fut de nouveau au bord du torrent que je passai l'après-midi. Jusqu'à la tombée de la nuit. Jusqu'à ce que je sois sûre de ne pas rencontrer Daniel. Jusqu'à ce que la maison soit vide. Livrée aux vapeurs suffocantes émanant des murs encore poisseux de peinture fraîche.

Je ne répondis pas aux appels de mon frère. Me contentai d'un texto lapidaire : « *Suis à la maison.* »

Sa réponse : « *Tu viens chez nous ?* »

« *Non. Je vais dormir.* »

Mais je ne dormis pas. Je ne fis rien.

Je m'accordai une nuit pour me lamenter sur mon sort. Juste une nuit. Pour pleurer Corinne et ma mère, Daniel et mon père, Tyler et moi et tout ce que j'avais perdu.

Demain, je me ressaisirais. Demain, fini les larmes. Demain, je me rappellerais qu'il faut aller de l'avant.

OceanofPDF.com

Jour 5

Je ne devrais pas être ici. Je ne devrais pas être ici. Je ne devrais pas être ici.

Je me balançais sur le canapé, face à la télévision, un mug de café à la main. Je portais les mêmes vêtements que la veille et le tissu rêche s'accrochait à ma peau comme un reproche.

L'alarme du réveil se déclencha dans la chambre voisine et je devinai la succession des instants à venir : il presserait deux fois le bouton « Veille », puis courrait vers la douche dans un déluge de jurons, enfilerait quelques habits au hasard, enfoncerait une casquette sur ses cheveux encore mouillés et remplirait son mug isotherme de café réchauffé de la veille.

Je m'assis en tailleur et bus dans la tasse aux armes de son équipe de base-ball préférée.

Mais Tyler entra directement dans le salon, comme s'il avait entendu la télé – alors que j'avais coupé le volume. Il portait un caleçon noir. Son regard bleu était vif, pas du tout ensommeillé. Je m'absorbai dans la contemplation de son torse et de son ventre bronzés. Il avait pris un peu de poids depuis ma dernière visite mais, habillé, ça ne se voyait pas.

J'étais la seule personne capable de dire comment son corps avait évolué ces dix dernières années. Mes mains pouvaient en retracer le moindre contour, comme guidées par leur mémoire musculaire. Et il pouvait faire la même chose avec moi.

Je m'obligeai à me concentrer sur l'écran que j'indiquai d'un mouvement de mug.

– Ce sont les infos, dis-je, regardant remuer les lèvres de la journaliste.

Elle se tenait devant une affichette d'Annaleise Carter et récapitulait les faits : son frère était la dernière personne à l'avoir vue vivante, avant qu'elle s'enfonce dans la forêt. En ce deuxième jour de recherches, des hélicoptères étaient appelés en renfort. Toujours aucun signe d'elle. Aucune hypothèse n'était écartée. Rien de nouveau.

– Je te croyais déjà partie.

Il était tout près du canapé. Je ne détachai pas le regard de la télévision.

– J'ai besoin que tu me raccompagnes. J'ai préparé du café. Il en reste.

– Tu n'as pas réussi à dormir ?

Je l'entendis ouvrir un placard. Sa voix flottait dans l'appartement, dont on faisait vite le tour : ce salon, la chambre, la salle d'eau et la cuisine avec îlot central.

Son ordinateur était posé sur la table basse. Fermé.

– Pas vraiment, répondis-je.

Ce n'était pas tout à fait vrai. J'avais sombré assez vite dans un sommeil profond et réparateur – le meilleur depuis mon retour. Mais le bruit des clients quittant le bar à l'heure de la fermeture m'avait brutalement réveillée, et je n'avais pas réussi à retrouver le sommeil. Seul Tyler était capable de m'apaiser : sa voix m'arrachait à moi-même, me guidait vers l'oubli. J'avais passé les heures me séparant du matin à sentir monter des maux d'estomac.

Il prit la couverture froissée sur un coussin et la posa sur l'accoudoir, puis s'assit à côté de moi. Un peu trop près. Il tenait son mug d'une main et, le bras droit derrière moi, passait les doigts nonchalamment dans mes cheveux.

La tension qui me nouait commença à se dissiper. Mon corps à se laisser aller. Je fermai les paupières une seconde, écoutai Tyler boire son café.

Nous. C'était ça. Un réconfort. Quelque chose de si doux qu'on pouvait s'y abandonner pendant tout un week-end.

Mon téléphone sonna. Je le pris sur la table, m'attendant à voir s'afficher le nom de Daniel. Mon visage pâlit quand je lus celui d'Everett. Je posai mon mug et répondis.

– Je te rappelle tout de suite, d'ici dix minutes, lançai-je avant même d'entendre le son de sa voix.

– Je suis en route vers le bureau. Je te rappelle pendant le déjeuner.

– O.K. À plus, alors.

Je raccrochai.

Me penchai vers l'avant, la tête entre les mains.

Tyler se leva.

– Je vais me préparer. Je te dépose en route.

Et, avant de sortir de la pièce :

– Fais-moi plaisir : ne le rappelle pas à la seconde où j'entre dans la douche.

Il me tournait le dos.

– Ce n'était pas mon intention.

– O.K.

– Ne sois pas comme ça, Tyler. Ne sois pas...

Il pivota, une main sur le chambranle de la porte, l'autre tendue vers moi.

– Tu me demandes de ne pas être comme ça ?

– Ce coup de fil m'a perturbée !

– Je sais, j’étais là.

– Je n’ai pas réfléchi.

– Conneries.

Il me décocha un regard noir. Je fixai de nouveau la bouche de la journaliste.

– Je ne veux pas qu’on se dispute, dis-je.

– Oh ! non. Je sais exactement ce que tu veux de moi.

Cassant. Définitif. Et ce n’était rien comparé à l’expression de son visage. Tout ce qui était si beau la veille au soir, surexposé à la lumière du jour, sonnait affreusement faux.

– Pardon, dis-je. Et toi, qu’est-ce que tu veux ?

Ses yeux s’écarrillèrent davantage – si c’était possible.

– Tu plaisantes ?

Il eut un mouvement de tête incrédule. Passa une main sur son visage.

– De quoi es-tu désolée, au fond, Nic ? Dis-moi, je suis curieux. De ce qu’on vit là, en ce moment ? De l’année derrière ? De l’année d’avant ? Ou d’être partie, la première fois, sans même un mot d’explication ?

Je me relevai. L’adrénaline faisait frémir mes membres.

– Pas maintenant, s’il te plaît. Ne mets pas ça sur le tapis maintenant.

Ça faisait partie d’un accord tacite entre nous. Ne pas en parler. Ne pas regarder en arrière, ne pas regarder en avant.

Le projet était d’attendre un an, une fois sortis du lycée, le temps d’économiser, puis de partir ensemble. Mais la disparition de Corinne avait tout fait voler en éclats. Daniel avait interrompu la rénovation du garage et m’avait donné tout son argent. J’étais partie seule. Une année en collège

communautaire¹, puis quatre ans financés par un emprunt comme interne dans une fac avec un campus autonome. Une vie à l'écart du monde. Un endroit sûr et retiré.

– Ou alors d'avoir changé de numéro de téléphone ? reprit Tyler en revenant vers moi. D'être revenue à Cooley Ridge cinq mois plus tard comme s'il ne s'était rien passé ?

– Je ne peux pas, Tyler... On était des gosses ! Juste des gosses !

– Ça ne veut pas dire que ce n'était pas vrai.

Sa voix s'adoucit.

– On aurait pu y arriver...

– On aurait pu. On aurait dû. Ça fait beaucoup d'hypothèses. Le truc, Tyler, c'est qu'on ne l'a pas fait. On n'y est pas arrivés.

– Parce que tu as disparu ! Littéralement !

– Je n'ai pas disparu, je suis partie.

– Un jour tu étais là, et le lendemain : plus personne. En quoi c'est différent ? C'est ton frère qui a dû m'annoncer la nouvelle, Nic !

– Je ne pouvais plus rester.

Ma voix portait à peine dans le salon.

– Je sais. Mais ce que je t'ai dit ce soir-là, ce n'était pas un truc en l'air. Une promesse d'un jour. J'étais sincère.

Il m'avait laissée conduire sa camionnette parce que sa main était foutue. Je me passais sans cesse les doigts sur le visage, m'attendant à sentir quelque chose de plus grave que la bosse d'une ecchymose ou d'une lèvre tuméfiée.

« Non, vraiment, Nic, tu te sens bien ? »

– *Oui. Mais je t’assure, j’en ai marre d’eux. De tous. Daniel, Corinne. Ras le bol de leurs petits jeux. Ras le bol de mon père. Ras le bol de cet endroit.*

– *Gare-toi.*

– *Où ça ? »*

La route était sombre, sinueuse. Impossible de trouver le moindre bas-côté. Mais il y avait quelques endroits en surplomb de la vallée, des petits espaces protégés par des balustres au-dessus des rochers.

« *Où tu veux. »*

Je croyais savoir ce qu’il avait en tête et je n’avais pas envie qu’on se retrouve surpris par des phares de voitures.

« *On n’est pas loin des cavernes »*, dis-je.

Je sortis de la route, engageai la camionnette sur un chemin longeant les rochers et nous débouchâmes bientôt dans la clairière, à l’abri derrière une rangée d’arbres.

Je coupai le moteur. Retirai ma ceinture de sécurité. Mais il ne m’attira pas vers lui. Au début, il ne tourna même pas le visage vers moi.

« *Je vais prendre soin de toi, tu le sais. Je te serai toujours dévoué. Je t’aimerai toujours, Nic.*

– *Je le sais, Tyler. »*

C’était même mon unique certitude.

Il ouvrit la boîte à gants et en sortit une bague. Simple. Belle. Parfaite. Deux rubans d’argent entrecroisés. Une rangée de pierres bleues pour rehausser leur chevauchement.

Je t’aimerais toujours... Une formule qu’on utilise quand « toujours » ne dure pas plus de quelques années – et que les poupées russes n’ont pas

encore commencé à se multiplier au fond de soi.

Une petite partie de moi était encore puérile, pleine d'espoirs entêtés, persuadée que je pouvais tout avoir. Que Tyler pouvait devenir Everett et Everett devenir Tyler. Que toutes les versions de moi-même pouvaient un jour se fondre en une seule et que je trouverais quelqu'un qui les aimerait toutes. Mais ce sont des enfantillages. On comprend vite que chaque étape à franchir nécessite un choix. Qu'il faut renoncer à des choses pour en obtenir d'autres. Tous les désirs occupent une place sur une balance, une échelle graduée, et on doit retenir ceux qui comptent le plus à nos yeux. Ceux pour lesquels on est prêts à tirer un trait sur les autres.

Dix ans auparavant, j'avais décidé pour nous. Comme on retire un pansement d'un coup sec au risque d'arracher un peu de peau. « *Une rupture bien nette* », m'étais-je dit à l'époque. Mais je n'avais pas laissé le choix à Tyler, il n'avait pas eu son mot à dire.

– Tu as disparu...

– Je suis partie, oui, et j'en suis désolée. Mais ça fait dix ans...

– Et tu n'arrêtes pas de revenir, Nic.

Difficile de savoir s'il voulait dire à *Cooley Ridge* ou vers lui.

– Tu vas te mettre en retard.

Il passa lentement et laborieusement les doigts dans ses cheveux.

– Tu me rends dingue.

Il partit dans la salle d'eau, la douche se fit entendre suivie de claquements de portes de placard. Derrière la porte fermée, Tyler perdait son sang-froid.

C'est exactement comme ça que ça se passe : dans les moments de passion, les hommes perdent leur sang-froid. À cause de nous. Ce n'est pas

de leur faute.

Je fermai les yeux et plantai lentement mes ongles dans mes paumes en comptant jusqu'à cent.

*
* *

Pour sortir, il fallait passer devant l'entrée du bar. Je me baissai, suivis Tyler jusqu'à sa camionnette et restai la tête appuyée contre la vitre passager pendant tout le trajet.

Nous n'échangeâmes pas un mot. Il se gara dans mon allée. J'hésitai un instant, les doigts sur la poignée, le regard tourné vers la vitre.

– Tu vas y arriver ? demanda-t-il.

La maison. Étroite, de travers. Qui m'attendait. Et au-delà, la propriété des Carter et les fouilles, à la recherche d'une fille disparue. Je descendis. Tyler baissa ma vitre.

– Nic !

Je mis une seconde à me retourner. Il avait perdu toutes les filles avec lesquelles il sortait chaque fois que je revenais et mon fantôme le suivait partout dans cette ville. Je ne comprenais pas pourquoi il agissait ainsi. Peut-être que, cette fois, il pensait que ce serait différent. Que je choisirais de rester. Je n'arrêtais pas de rompre avec lui, je finissais toujours par retourner à Philadelphie. Je pouvais mettre un point final à cette mascarade. Comme un cadeau. Le remboursement d'une dette, pour compenser tout ce qu'il avait perdu à cause de moi.

Je ne pouvais pas revenir vers lui. La distance ne faisait que grandir.

– Je ne te verrai plus, dis-je.

– Ouais, c'est ça...

Comme s'il ne me croyait pas.

– Tyler, s'il te plaît. Je te le demande. Je ne peux plus te voir.

Silence. Je le vis se cramponner au volant.

– Je suis en train de foutre ta vie en l'air. Tu ne t'en rends pas compte ?

Son silence et son regard m'escortèrent à travers la cour, jusqu'aux marches du perron, jusqu'à ce que la porte d'entrée claque derrière moi.

Il devait *forcément* s'en rendre compte.

*
* *

La maison avait l'air différente. Inconnue, périlleuse. Recelant trop de possibilités simultanément. Trop de murmures s'échappant de ses murs. Par les fenêtres du salon, le garage modestement baigné de soleil et, au-delà, la forêt s'étendant au loin, vers l'infini.

Non, je n'allais pas y arriver.

Je pris la voiture et me rendis à l'église. Au sous-sol, l'agent Fraize était en train de répartir les groupes pour les fouilles. Il y avait dix fois moins de volontaires que la veille. Il me donna une carte sur laquelle mon secteur était délimité au marqueur orange fluo et m'indiqua deux jeunes aux cheveux noirs occupés à piocher parmi les gâteaux apportés par des bénévoles au début des recherches.

– Salut ! dis-je à la jeune fille de dos.

Elle se retourna et me répondit, la bouche pleine :

– Salut.

Elle était un peu plus vieille que je ne l'avais cru. Pas mon âge mais plus vraiment une adolescente.

– Tu es avec nous ?

Nous, c'est-à-dire elle et un type du même âge, barbe de deux jours censée donner du caractère à un visage quelconque. Frère et sœur, à en juger par la couleur de leurs cheveux.

– On dirait, oui.

– Moi, c'est Britt, et voici Seth.

Elle baissa la tête pour examiner le plan et je remarquai ses racines châtain clair. Peut-être pas frère et sœur, finalement.

– On dirait qu'ils nous font longer le torrent. Ça ne devrait pas être bien compliqué.

– On n'a qu'à se garer sur le parking du CVS, proposa Seth. En plus, je dois m'acheter de l'Advil ou un truc dans le genre.

Clin d'œil, content de lui.

– Gueule de bois, m'expliqua Britt en lui glissant un morceau de gâteau entre les lèvres.

*
* *

Je suivis le pick-up de Seth et attendis qu'il ressorte du magasin. Outre l'Advil-ou-un-truc-dans-le-genre, il avait aussi acheté quelques bonbons. Le crissement du sachet nous accompagna pendant que nous traversions la rue pour pénétrer dans la forêt. Puis ce furent ses mâchonnements bruyants, enfin couverts par le vacarme de l'eau quand nous arrivâmes devant le torrent.

Je restai tout au bord, sans quitter des yeux le lit pour voir ce qui pouvait s'y cacher. L'eau étant peu profonde, on distinguait nettement les pierres et les racines, même dans les passages ombragés. Nous atteignîmes bientôt une clairière où la violence du soleil me força à détourner les yeux. Les reflets sur l'eau m'éblouissaient.

– Ça va ?

Britt me rattrapa par la manche de mon chemisier alors que je perdais l'équilibre.

– Ouais... Je m'assurais juste qu'elle n'était pas tombée dans le torrent.

Britt m'attira à l'écart du bord.

– Fais gaffe. Il paraît qu'ils vont faire venir des hommes-grenouilles, mais si elle est là...

Elle indiqua un point dans l'eau.

– ... peu importe qu'on la retrouve vite ou non.

Seth prit un autre bonbon, fourra l'emballage dans la poche de son pantalon.

– Je parie que le torrent était un choix esthétique, railla-t-il. Très Ophélie. Très artistique. Tellement *signifiant*...

– Vous étiez amis avec elle ?

La fille confirma.

– Ouais, on peut voir ça comme ça. Sauf que pas vraiment. Enfin, on s'entendait à peu près bien avant qu'elle devienne Annaleise-l'Étudiante-en-Art.

– Parce qu'elle était quoi, avant ?

– Une fille comme nous, résuma Britt en me guidant vers un sentier presque effacé, à l'écart du torrent.

– Je pensais que c'était quelqu'un de plutôt calme ?

– Annaleise ? Ouais. Mais pas tant que ça. Avec son art, elle était très bruyante ! Par exemple, elle avait peint les décors d'un de nos spectacles de théâtre. Eh bien, elle avait ajouté plein de petits détails qu'on n'avait pas

remarqués tout de suite. Un peu comme des hommages à tous les élèves qu'elle détestait.

Seth rit, mais Britt ne semblait pas goûter cet humour.

– Des trucs très subtils... assez subtils pour qu'elle puisse nier en bloc. Alors que nous, si on les remarquait, c'est qu'on se sentait merdeux, tu vois ? Après, quand on la croisait dans les couloirs, elle avait toujours ce petit sourire supérieur, comme si elle s'en était bien tirée et qu'on le savait tous. Il y avait une certaine méchanceté en elle.

Comme en nous tous. Corinne l'avait démontré.

– Donc, pour résumer, intervint Seth, non, on n'était pas amis.

– Vous avez une idée de l'endroit où elle a pu aller ?

Seth coinça son bonbon entre ses dents et, tout en le broyant, répondit :

– Ça m'étonnerait qu'elle ait jamais foutu les pieds dans la forêt.

– Son frère a dit..., commençai-je.

– Son frère ! Un bel enfoiré, celui-là. Tu sais pourquoi il était à la fenêtre de sa chambre un lundi après minuit ? Parce qu'il ne voulait pas que sa mère sente l'odeur de l'herbe.

– Il paraît qu'il arrête les études, ajouta Britt.

Un gosse sans avenir. Le contraire de sa sœur. Qu'il avait vue disparaître dans un nuage de fumée.

– Personne ne lui fait vraiment confiance, mais on n'a rien d'autre à se mettre sous la dent, alors...

– Vous ne le croyez pas ? Vous ne pensez pas qu'Annaleise a pu partir se promener en forêt ?

– Après minuit ? En prenant son sac à main ? Sans déconner...

– Dans ce cas, pourquoi êtes-vous là ?

Seth haussa les épaules, prit un autre bonbon.

– Parce que la fac nous donnait la journée en échange d’une participation aux recherches.

Ma réaction ne dut pas échapper à Britt. Elle s’empressa d’ajouter :

– De toute façon, avec les hélicos, ils la trouveront si elle est dans le coin.

Je regardai la voûte de feuilles au-dessus des arbres, le torrent furieux et j’espérais que Britt se mentait à elle-même pour supporter le fait qu’elle se fichait de cette histoire.

On pouvait se perdre si facilement dans cette forêt. Ou y mener une existence secrète, pendant dix ans, sans aucun témoin.

*
* *

La première fois que j’étais revenue à Cooley Ridge, c’était l’hiver. Et j’étais descendue jusqu’au torrent.

J’avais accepté un poste dans une école, cent cinquante kilomètres plus à l’est, et l’argent de Daniel m’avait permis de trouver une colocation pas trop chère avec trois autres filles. Je bossais au service des inscriptions, qui tournerait à plein régime pendant l’été. À Noël, j’étais venue passer une semaine en famille. Une tempête de neige doubla la durée de mon séjour.

J’avais enfilé une doudoune, des snow-boots, et enfoncé un bonnet sur mes cheveux récemment teints en roux. J’avais marché dans la neige boueuse et, en arrivant au torrent, mes poumons brûlaient à chaque respiration. Les rives étaient constellées de stalactites étincelantes.

Et j’avais compris que je n’étais pas seule.

Nous avions longé le torrent, chacun sur notre rive, jusqu'au tronc qui le surplombait dans sa partie la plus étroite. J'avais regardé Tyler s'avancer sur le tronc, ri lorsqu'il avait glissé et s'était rattrapé du bout de ses doigts gantés.

Et j'avais souri lorsqu'il m'avait rejointe.

« Jolis, tes cheveux.

– Tu n'es pas obligé de mentir. »

Ses gants sentaient la laine et m'éraflaient la peau, comme sa barbe naissante. Ses lèvres étaient fissurées et avides, sa peau chaude dans le froid hivernal. Ce jour-là, dans le silence, nous avons fait un pacte : ne jamais parler de ce qui s'était passé. Ne jamais parler de tout ce que nous avons perdu.

*

* *

Britt et Seth suivirent le torrent jusqu'à une fourche, qui correspondait sur notre plan à la fin de notre secteur de recherches. Seth fit demi-tour, mais je restai devant les deux sentiers. Je me rappelai où ils menaient : l'un derrière les cavernes, l'autre suivait les champs de la fête foraine après avoir longé le Riverfall Motel dans toute sa glorieuse décrépitude.

Britt m'interpella.

– Hé, Nic !

Je lui avais donné mon prénom ? Ou savait-elle qui j'étais ?

– On arrête là, reviens !

– Je vais continuer un peu.

– Pas question ! Tu as bien lu les instructions ? On part ensemble, on revient ensemble, on fait notre rapport ensemble.

Je les suivis jusqu'à la voiture. Puis jusqu'à la salle paroissiale pour rendre compte à l'agent Fraize. Après quoi, je pris l'un des avis de recherche et repartis seule en direction du Riverfall.

*
* *

Le motel proposait vingt chambres toutes identiques disposées en enfilade. Situé juste en retrait de la route, il comprenait aussi un parking avec des zones de stationnement devant chaque porte. Sa façade jaune tombait en miettes, mais il y avait tout de même des voitures garées devant. Sans doute en raison de la fête. Des forains devaient y loger. Hannah Pardot y avait installé ses quartiers d'été, il y a dix ans. Il m'arrivait de passer devant, de temps en temps, juste pour voir si sa voiture était là.

Je me garai devant l'accueil, entrai dans le bureau. L'homme derrière le guichet abandonna à regret son feuilleton télé – sans prendre pour autant la peine de couper le son.

– Que puis-je faire pour vous ?

Je posai l'avis de recherche sur le comptoir, sentis les grands yeux d'Annaleise sur moi et tournai le papier vers le réceptionniste pour mettre son visage dans le bon sens.

– Annaleise Carter ? La police est déjà venue. Ça n'a rien donné. Jamais vue par ici.

Déjà, il retournait à sa télévision.

– O.K., merci.

Je sortis, frappai à deux des portes sans obtenir de réponse – même lorsqu'un véhicule était garé devant la chambre. Les gens voulaient de l'intimité. Les gens avaient des secrets à cacher.

À la troisième porte, j'entendis des bruits de pas, distinguai une ombre sur le plancher. Quelqu'un regarda par l'œilleton, mais la poignée ne tourna pas. Je brandis l'avis de recherche à hauteur du judas.

– Je cherche cette fille !

La porte s'entrouvrit. Une odeur aigre et rance s'échappa de la chambre, comme si la moquette était imprégnée d'alcool et de lait.

Le monde est plein de gens désireux de donner des informations. Au point même d'en inventer, dans l'espoir qu'elles aboutiront à quelque chose. Mais le monde est aussi plein de gens qui ne veulent rien avoir à faire, de près ou de loin, avec la police. Qui gardent pour eux ce dont ils ont été témoins. Des gens tout à fait capables de reconstituer la vérité si l'envie leur en prend. Par l'embrasement de la porte, je découvris un homme barbu, au visage grêlé. Je ne savais pas ce qui l'avait amené ici et, à vrai dire, je m'en foutais.

– Je ne suis pas de la police, je suis juste une amie. Je la cherche. Je pensais qu'elle était peut-être venue par ici. Vous l'auriez vue ?

Ses yeux me passèrent en revue méticuleusement, depuis mes baskets couvertes de boue jusqu'aux mèches tombant de ma queue-de-cheval sans oublier mon vieux tee-shirt. Il inclina la tête, s'approcha de la porte entrouverte.

– Possible... Une amie, vous dites ?

Visage collé à l'interstice. Regard intense.

Je le soutins. Refusai de reculer.

– Bon, pas exactement... Mais je dois à tout prix la retrouver.

Ma réponse le fit sourire. Ses dents étaient jaunies mais alignées régulièrement, comme s'il avait porté un appareil dans sa jeunesse.

– J’ai peut-être vu une fille sortir du bois en courant. Peut-être qu’elle a ouvert la fenêtre de la chambre tout au bout. Peut-être qu’elle y est entrée. Mais ce ne sont pas mes oignons...

– Merci.

La porte se referma. Je répétais :

– Merci.

Tu vois, Annaleise ? Il y a toujours des yeux quelque part.

Je remontai l’allée, tentai d’ouvrir la fenêtre à guillotine de la dernière chambre. Elle n’était pas fermée. Je me tortillai sous la vitre et me laissai glisser dans la pièce. Aucune trace d’Annaleise. J’inspectai la douche, le placard, regardai sous le lit. Rien. Je fermai les yeux et tentai de me la représenter courant dans la forêt, se faufilant dans cette chambre comme je venais de le faire. Pourquoi était-elle venue ici ? Qu’est-ce qu’elle voulait ?

Un endroit pour reprendre son souffle. Rassembler ses esprits. Réfléchir à la suite des événements. Il n’y avait aucune empreinte de corps sur le lit. Aucune serviette dépliée dans la salle de bains.

Je décrochai le téléphone, entendis la tonalité. Si je voulais avoir des renseignements, j’appellerais une opératrice. Si je n’avais pas mon portable, je demanderais le numéro de la personne que je cherche à joindre. Je pris le bloc-notes à côté du téléphone mais je ne distinguai pas d’empreintes de chiffres.

Je pressai la touche BIS.

Quatre sonneries, et enfin : « Vous êtes bien chez les Farrell. Nous ne sommes pas chez nous pour le moment, mais nous vous rappellerons dès notre retour. »

La voix de Laura.

Annaleise avait appelé chez mon frère.

Elle était venue dans ce motel, avait appelé mon frère puis avait disparu.

*
* *

Je rentrai à la maison. Trouvai Daniel en train de bricoler, d'arroser le terrain autour du garage, de charger des gravats dans son coffre.

– Des nouvelles ? demandai-je en protégeant mes yeux de la lumière.

– Rien.

Il commença à ranger le tuyau sur son enrouleur en remontant l'allée latérale de la maison.

Je me balançai sur les pieds, nerveuse.

– Qu'est-ce que tu ne m'as pas raconté au sujet d'Annaleise, Daniel ?

Il s'arrêta, lâcha le tuyau. Ses yeux se plantèrent dans les miens.

– Parce que tu crois que je t'ai menti, c'est ça ?

Et qu'est-ce qu'il ne m'a pas raconté au sujet de Corinne ? Est-ce qu'il me le dirait ? Ou s'en tiendrait-il à ses déclarations officielles, sans en démordre ?

– Tu peux me parler, tu sais.

Il reprit le tuyau. Des voix résonnèrent dans la forêt. Il tourna vivement la tête vers elles.

– C'est la police, m'expliqua-t-il. Tu as mangé un bout ? Laura m'a donné des restes. Rentre à l'intérieur, Nic.

J'obéis. Mis les restes à chauffer dans la marmite tout en observant mon frère à travers la fenêtre. Et je devinai comment il avait compris que la

police était dans la forêt alors qu'on ne voyait personne depuis le jardin. Il avait surveillé la forêt. Debout à la lisière, il avait regardé, il avait écouté.

Qu'est-ce que tu ne m'as pas dit, Daniel ?

Notre communication se situait toujours dans les interstices de nos paroles. Et je me demandais : *Qu'est-il en train de me dire, à présent ?*

-
1. Établissement universitaire également appelé Junior College qui propose des formations limitées à un premier cycle d'un ou deux ans.

OceanofPDF.com

Jour 4

La pluie avait cessé, mais les gouttes continuaient de tomber des arbres, de ricocher sur le toit comme pour marquer le passage du temps. *Tic-tac, Nic*. L'horloge de la cuisine indiquait cinq heures du matin, et toujours aucun signe de Daniel ou de la camionnette de Tyler.

– Tu as eu de ses nouvelles, Tyler ? demandai-je en remplissant un verre d'eau du robinet.

– Comment j'en aurais, Nic ?

Assis à la table de la cuisine, nous regardions le téléphone de mon frère. D'une main tremblante, je tendis le verre à Tyler. Il le vida d'un coup et je vis ses doigts y laisser une trace de poussière blanche. Il se frotta l'autre main sur la nuque. À l'horizon, le ciel commençait à éclaircir.

– Il faut que je rentre chez moi, dit-il.

Il était couvert de terre et de crasse. Ses mains étaient blanches comme les miennes.

– J'ai besoin de me changer avant le début des fouilles. Et surtout d'une bonne douche, putain... Je peux prendre ta voiture ? Je repasserai plus tard, quand Dan sera rentré avec ma camionnette.

Il me rendit le verre que je posai dans l'évier.

– Je me demande de quoi ça va avoir l'air. Ma voiture devant chez toi. Ça risque de faire jaser.

– Ça jase toujours, de toute façon.

– C'est différent, maintenant.

– Pourquoi ? Parce que tu es fiancée ? On peut bien être amis, non ?

Nous n'avions jamais été amis. Ni avant ni après. Je n'aurais même pas su comment m'y prendre.

– Parce que ta petite copine est portée disparue. Réfléchis bien, Tyler.

Il redressa la tête. « *Réfléchis bien.* » Puis s'adossa au réfrigérateur, la tête contre le compartiment de congélation.

– Je n'y crois toujours pas. Dis-moi que ce n'est pas vrai...

– C'est vrai.

– Si elle ne réapparaît pas, c'est moi qu'ils vont soupçonner, non ?

– Tyler, tu vas être le principal suspect.

Comme Jackson. Le petit ami. L'explication la plus évidente.

Il ferma les yeux. J'eus envie de passer la main dans ses cheveux, de presser les pouces à la base de son crâne comme je le fais chaque fois que le travail me raidit la nuque.

– Prends une douche ici. Je trouverai bien des fringues pour toi dans la penderie de mon père. Il vaut mieux que tu ne rentres pas chez toi dans cet état.

Il baissa les yeux sur ses vêtements, ses jambes, ses mains.

– Ouais. D'accord.

Je nettoyai le sol avec des chiffons humides, insistai sur les traces, les empreintes de pas. Puis je mis le tout à la machine. Grondement des tuyaux, bruit du rideau de douche tiré. Je partis fouiller dans les vieilles affaires de mon père.

Ses habits de travail risquaient d'être trop petits pour Tyler. Il allait devoir se contenter d'un pantalon de jogging usé jusqu'à la trame, apparemment oublié de la liste du déménagement, et d'une vieille chemise tachée, datant de l'époque où papa travaillait dans le jardin.

Je m'introduisis dans la salle d'eau. La moiteur de la pièce collait à ma peau et brouillait déjà le miroir.

– C'est moi, annonçai-je en posant ses vêtements sur le lavabo.

– Attends un peu.

Je restai près de la porte à observer les ondulations du rideau à rayures gris et noir et, derrière, la silhouette sombre du corps de Tyler. Ça me semblait plus facile de discuter avec ce rideau entre nous, sans avoir à nous regarder directement.

– J'ai déménagé.

– Où ça ?

– Au-dessus du Kelly's Pub. Un petit appartement, mais il y a un canapé convertible avec une couverture. Tu peux t'installer chez moi si tu veux. Sans contrepartie. Rien ne t'oblige à rester dans cette maison.

Je ris, mais mon rire sonnait cassant.

– C'est l'une de tes plus mauvaises idées, Tyler. Et pour tellement de raisons...

– Ce ne serait pas la pire de la semaine.

Je ramassai son tas de vêtements sales.

En ouvrant la porte, je reçus une bouffée d'air frais.

– Je descends laver tes affaires. Laisse-moi un peu d'eau chaude.

Quand, peu après, je revins dans la chambre, je le trouvai dans les habits de mon père, frottant ses cheveux avec ma serviette. Il regardait par la fenêtre en direction du garage. Je m'approchai de lui, regardai à mon tour. Il se tourna vers moi et, du pouce, effaça une trace de poussière sur mon visage.

– Je ne comprends pas ce qui se passe, dis-je.

Les larmes surgirent sans prévenir et Tyler me prit par le menton.

– Comment elle...

– Ça ne sert à rien de ressasser. Tout est réglé. D'accord ?

Je tentai de laisser ses paroles se frayer un chemin dans ma tête : à seize ans, tu es à moi ; à dix-sept, je t'aime ; à dix-huit, pour toujours. Mais tout cela était trop loin. Je n'arrivai pas à m'y replonger. Soudain, le bruit familier de la camionnette de Tyler tournant dans l'allée me tira de ma léthargie.

– Daniel ! m'exclamai-je.

Je sortis en trombe de la chambre et dévalai les marches de l'escalier.

Il venait de se garer quand je sautai du perron, suivie par Tyler. Sans un regard pour nous, Daniel se glissa hors de la cabine, lança les clés à Tyler et partit directement dans sa propre voiture en criant :

– Je dois y aller !

– Daniel, attends !

– Il faut que je parte...

Je le rejoignis mais, sitôt devant lui, les mots me manquèrent. Je me tournai vers Tyler, espérant son aide, mais il chargeait son équipement dans sa camionnette, puis jeta une bâche par-dessus.

– Qu'est-ce que tu as raconté à Laura ?

Daniel ouvrit sa portière.

– Que j'étais ici. Qu'on travaillait tard aujourd'hui.

– Je te retrouve aux fouilles ! lança Tyler en grimpant au volant.

Je réussis à rentrer juste à temps pour vomir, couvrant l'évier de la cuisine de bile, d'eau et d'une fine poudre blanche.

Je nettoyai entièrement la pièce, me fis couler une douche brûlante et passai la serpillière sur le sol.

Une fois les vêtements de Tyler lavés et séchés, je les pliai et les rangeai dans le dernier tiroir d'une commode vide. Invisibles.

*
* *

Le rendez-vous était fixé dans la salle paroissiale. Tout le monde avait répondu présent, les habitants de Cooley Ridge étaient venus en nombre en sortant du travail et s'entassaient dans la salle de jeux, débordaient dans la cuisine, sur les marches d'escalier.

Les crises nous mobilisent. Les tragédies nous transcendent. Perdez un proche, vous serez nourri pendant une année entière. Disparaissez, nous écumerons la planète jusqu'à ce que vous soyez retrouvé.

Bricks occupait le devant de la scène, juché sur une chaise. Sa calvitie commençait à se voir, d'autant qu'il se plaquait les cheveux sur le crâne.

Je dus fendre la foule et me dresser sur la pointe des pieds pour le voir gesticuler. Qu'est-ce qu'il racontait ? Je perçus des bribes de conversation où sa voix peinait à surnager.

Disparue. Corinne Prescott. Perdue. Enlevée. Des monstres.

— ... par secteurs.

Une main se posa sur mon épaule. Il fallait que je me concentre. Laura. Je regardai par-dessus mon épaule, elle leva un sourcil dans ma direction en articulant : « Ça va ? »

J'acquiesçai. Bricks indiquait un plan de Cooley Ridge incluant la forêt et le torrent qui la traversait.

– Qu'est-ce qu'ils pensent ? me demanda Laura. Qu'elle s'est perdue là-bas ?

Une sueur froide me saisit. Je ne voyais pas Daniel mais, si Laura était là, il ne devait pas être loin. Tyler était invisible, lui aussi. Bricks brandit les feuilles de présence que nous avions tous signées.

– Nous avons assigné à chaque groupe un secteur et un chef de groupe. Quand j'appellerai votre nom, vous suivrez l'agent Fraize.

Il commença à former les équipes. Laura en profita pour me glisser :

– Vous travaillez beaucoup trop dur sur cette maison. Levez un peu le pied, tous les deux. Vraiment.

– Je sais, répondis-je sans quitter Bricks des yeux.

– Sans compter qu'il est censé finir la chambre du bébé. Sincèrement, je peux accoucher d'un instant à l'autre.

Je sursautai en la regardant.

– Ne t'inquiète pas, me rassura-t-elle. Pas *maintenant*.

– Qu'est-ce que tu fais ici, d'ailleurs ?

– Nic Farrell !

Je traversai la cohue et suivis Fraize jusqu'à mon groupe. Huit personnes. Aucune que je connaissais, sinon par leur nom de famille. Le policier nous récita les consignes :

– Le terrain va être détrempe, alors faites bien attention où vous mettez les pieds. Gardez toujours un contact visuel avec la personne à côté de vous. Déplacez-vous dans un même mouvement, au même rythme. Et quand vous reviendrez, vérifiez que tout le monde est bien là. On n'a pas assez de radios, donc...

Il passa en revue les membres de notre groupe et donna son talkie-walkie à un vieil homme que je reconnus comme le père d'un camarade d'école.

– Servez-vous-en si vous trouvez quoi que ce soit !

– Hé ! lançai-je au moment où l'agent Fraize partait voir un autre groupe.

S'il me reconnut, il n'en laissa rien paraître.

– Vous avez contacté son père ? Ses amis de fac ?

– Ouais, on s'en occupe. On sait mener ce genre d'enquête. À moins que vous ayez quelque chose à ajouter ? Je ne savais pas que vous étiez revenue vivre à Cooley Ridge, Nic.

Je sentis les poils de ma nuque se dresser d'un coup.

– Non. C'est juste provisoire.

Il marqua un temps d'arrêt. Son esprit cherchait à saisir quelque chose, à trier les informations.

– Vous vous êtes installée chez votre père ?

– Oui.

– Vous n'auriez rien remarqué dans la forêt, la nuit d'avant-hier ? Ou entendu des bruits suspects cette nuit-là ? N'importe quoi ?

Je secouai la tête.

Non, monsieur. Non, monsieur. Non, monsieur.

Il me dévisagea un peu trop longuement à mon goût.

– O.K., allez-y alors.

Il parcourut l'assemblée du regard avant de passer au groupe suivant.

Il savait exactement qui il cherchait.

*

* *

Nous partîmes de l'arrière de la maison d'Annaleise, en direction du torrent. La fouille se révéla fastidieuse, compliquée par une vieille dame qui n'arrivait pas à suivre le rythme. Nous avançons à la vitesse d'un escargot, et la vieille dame s'arrêtait dès qu'elle tombait sur quelque chose qui lui paraissait suspect. Une pierre déplacée. Un tas de brindilles. Une marque sur un tronc d'arbre. Brad, notre chef de groupe, reconnaissable à son talkie-walkie, lui rappelait sans cesse :

– On la cherche, elle. On n'examine pas une scène de crime !

Nous n'étions pas assez proches les uns des autres pour discuter normalement. D'ailleurs, nous étions surtout censés écouter. Des appels à l'aide ou autre chose. À intervalles réguliers, la fille postée à la limite de notre secteur criait : « Annaleise ! Annaleise Carter ! »

Comme si d'autres Annaleise avaient pu se perdre dans cette forêt !

En approchant du torrent, nous rencontrâmes une autre équipe.

– On est allés trop loin, dis-je.

Brad examina la carte.

– Nan, on devait aller jusqu'au torrent. Ce sont eux qui se sont plantés. Hé ! Vous êtes hors zone !

– Quoi ? cria un homme.

– Vous vous êtes gourés de secteur !

Leurs échanges de cris se poursuivirent jusqu'à ce que les deux chefs se rejoignent, comparent leurs plans, discutent encore. Je m'assis sur une souche. Attendant la fin du sketch. Quelle perte de temps ! On ne savait

même pas si les équipes couvraient les bonnes sections. La forêt et ses points de repère n'étaient pas familiers à tout le monde.

– Je crois que j'ai trouvé un truc ! s'exclama la vieille dame penchée sur un tas de feuilles à trois mètres environ de la rive.

Ma voisine réprima un soupir agacé. La vieille dame ramassa quelque chose qui brillait au soleil, le tint au-dessus de sa tête pour l'inspecter.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

Je me relevai et m'approchai.

– Une boucle métallique, répondit quelqu'un. Mais un modèle pour fée : elle est minuscule.

– Une boucle de bracelet alors, peut-être ? hasarda la vieille dame.

Elle la tourna entre ses mains. Les bords étaient couverts de boue, mais on distinguait nettement deux lettres entourées d'un cercle.

– Des initiales. M. K. Ça ne peut pas être à elle.

– Bon sang..., intervins-je. On va vraiment inspecter tous les détritiques qu'on va trouver dans cette forêt ? C'est ridicule.

– Est-ce qu'on a le droit d'y toucher ? s'enquit une jeune fille qui avait sans doute abusé de séries policières.

La vieille dame fronça les sourcils et reposa la boucle en remuant les feuilles pour que ça paraisse naturel.

– Ce n'est pas ça, dis-je en la ramassant et en l'examinant. Ça vient d'une laisse. Est-ce qu'Annaleise avait un chien ?

– Je ne crois pas, dit la fille.

Brad nous indiqua de faire demi-tour.

– Allez, on recommence !

Je suivis le mouvement, quelques mètres derrière les autres, en balayant le terrain du regard. Je glissai la boucle dans ma poche arrière. Elle ne provenait ni d'une laisse, ni d'un collier, ni d'un bracelet. J'avais reconnu le logo. C'était la boucle d'un sac à main.

*
* *

Je pris le trajet le plus long pour rentrer. Je m'arrêtai au CVS, m'achetai une canette de soda, passai aux toilettes pour jeter la boucle dans la poubelle, puis ressortis sans oublier de saluer au passage Luke Aberdeen.

*
* *

En me retrouvant devant chez moi, je penchai la tête pour essayer de voir la maison avec les yeux d'un étranger. Rien de spécial. Rien qui arrête le regard. Mes pieds s'enfoncèrent dans le sol boueux, je les soulevai et mes baskets restèrent un instant coincées avant que je les extirpe dans un bruit de succion. J'avançai vers le porche d'un pas lent et fatigué, comme si mes semelles collaient à la terre. Une fois devant le perron, je dus faire un effort de volonté pour entrer.

Je pensai à tous les secrets gardés par cette maison, y compris les miens. Ceux de Daniel, ceux de mon père, sans parler de la génération qui nous avait précédés. Dans les murs, sous les planchers, enfouis dans la terre. J'imaginai Corinne secouant un jerrycan d'essence avant que je jette une allumette enflammée sur le plancher fendillé du porche. Nous deux collées l'une à l'autre pendant que le bois craque, grésille. Bientôt, c'est toute la maison qui s'embrase pour finir en un tas fumant de gravats et de cendres. Et le feu qui gagne les branches basses d'un arbre voisin ravage peu à peu toute la forêt.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Tyler était sorti de sa camionnette et s'avancait vers moi avec la même démarche.

Je contemplai la maison. Ma fenêtre au-dessus de la pente du toit.

– J'imagine un incendie.

– Ah !

Il s'arrêta près de moi et je sentis sa main sur la chute de mes reins. À son tour, il regarda le porche branlant, la fenêtre, et je compris qu'il se représentait la même scène.

– Ton dernier repas date de quand ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas.

– Viens. J'ai acheté de quoi dîner.

*

* *

Le bar était sombre, mais quelques clients occupaient encore la salle. Tyler se posta entre moi et la porte d'entrée pour bloquer la vue. Sous son bras, le sac du traiteur chinois. Je le suivis dans l'escalier étroit, lui pris le sac pendant qu'il ouvrait la porte de son appartement. Du bout du pied, il la maintint ouverte pour me laisser passer.

– Voilà, c'est ici.

Je posai le sac sur l'îlot central de la cuisine, à ma gauche immédiate. L'endroit aurait eu besoin d'équipements plus modernes, d'un coup de peinture, d'un ou deux tapis sur le plancher abîmé mais, pour le reste, il correspondait parfaitement à Tyler. Canapé, télé, cuisine, chambre, il n'avait besoin de rien de plus. Il ne faisait aucun effort pour se conformer aux usages et si une chose ne l'intéressait pas, il ne cherchait pas à l'obtenir. Pendant que je déambulais dans l'appartement, l'examinant en détail, Il sortait des assiettes et préparait le repas.

Son lit était fait. *Queen size*, avec une couette beige toute simple. La commode qu'il avait depuis toujours occupait un coin de la pièce, à côté d'un nouveau meuble pas du tout assorti mais qui, pourtant, réussissait à la compléter harmonieusement. La porte de la salle d'eau était ouverte : mousse à raser à côté du lavabo, savon sur une coupelle. Avant de sortir, je jetai un coup d'œil dans sa penderie : uniquement des vêtements masculins, quelques accessoires de camping.

– L'inspection est concluante ? me demanda-t-il quand je le rejoignis dans la cuisine.

Il me tendit mon assiette.

– Tu m'as pris mon plat préféré, remarquai-je.

– Je sais.

Il s'installa dans le salon, assis par terre, adossé au canapé, et posa deux bières sur la table basse.

Je pris place à côté de lui sur le plancher.

– Tu n'es pas fan des chaises, à ce que je vois.

– Ça fait seulement six mois que je suis là. Les chaises sont mon prochain achat.

Il engloutit une boulette de riz frit et, pointant de ses baguettes l'assiette posée devant moi :

– Nic, il faut vraiment que tu manges.

Mon estomac se serra devant cet amas de nourriture. Je bus une gorgée de bière, m'appuyai contre le canapé.

– Quel genre de sac à main avait Annaleise ?

Je sentis Tyler se tendre à côté de moi.

– Je n’ai pas envie qu’on parle d’Annaleise.

– C’est important. J’ai besoin de savoir.

– O.K. Il était...

Il prit le temps de se souvenir.

– ... je ne sais plus. Vert foncé je crois.

– Quelle marque ?

– Ça, je n’en sais rien. Pourquoi ça t’intéresse ?

– On a trouvé quelque chose, dans mon groupe. Une boucle métallique.
Provenant d’un sac Michael Kors. Près du torrent.

Je respirai profondément.

– Je suis à peu près sûre que c’est le sien.

Il posa son assiette sur la table, avala une longue rasade de bière.

– Et elle est où, cette boucle, à présent ?

Je fixai ses yeux injectés de sang.

– Dans la poubelle des toilettes pour dames du CVS.

Il pinça l’arête de son nez entre ses doigts.

– Nic, tu n’as pas le droit de faire ça. Tu ne peux pas bidouiller l’enquête, sinon les gens vont se poser des questions. Je suis certain qu’Annaleise va bien.

– Et moi, qu’Annaleise ne va pas bien du tout. Quand les gens disparaissent, c’est qu’ils ont un problème, Tyler.

– Ne pleure pas...

– Je ne pleure pas.

Je posai ma tête sur mon bras pour effacer les larmes.

– Pardon. Bon sang. J’ai à peine dormi en... quoi ? trois jours ?, et je commence déjà à flancher.

– Mais non. Tu es ici, avec moi, et tout va bien.

Je ris.

– Tu trouves ? Moi, j’ai l’impression que le monde entier se casse la gueule. Que je deviens cinglée. Que je suis au bord d’un gouffre et que je ne m’en aperçois même pas.

– Évidemment que tu t’en rends compte. C’est même précisément pour ça que tu n’es pas cinglée.

Je fis un signe de tête négatif et me forçai à mordre dans une bouchée au porc.

– Comment tu te sens, toi ? lui demandai-je.

– Pas terrible.

Nous ne touchions plus à nos assiettes. Nos bières étaient à moitié vides.

– Je ne sais pas ce que je fous ici.

– On est juste des amis qui dînent ensemble après une journée de merde.

– Ah ! oui ? Je veux dire, on est amis, maintenant ?

– On est ce qui t’arrange, Nic.

– Arrête.

– Quoi ?

– De mentir.

– Ouais...

Il passa un bras sur le canapé derrière moi, creusant un espace pour que je vienne me blottir contre lui. Puis il posa la main sur mon épaule et nous restâmes ainsi, face à la télévision éteinte de l'autre côté de la table.

– Si la boucle vient de son sac, alors elle a un problème, repris-je. Et moi, je devrais être dehors, à la recherche de ce foutu sac.

– Nic, tu dois te détendre, maintenant.

Il soupira lentement contre mon front.

Dans le silence, le murmure des clients sortant du bar nous parvenait depuis la fenêtre ouverte.

– Je ne sais pas quoi faire, pour la maison.

Je n'aurais pas dû avaler cette bouchée au porc. Je respirai un grand coup pour essayer de me ressaisir.

– Je ne peux pas dormir dans cette maison.

– Eh bien, n'y va pas. Mon canapé est convertible. Prends mon lit. Tu as vraiment besoin de repos.

– Les gens vont...

– Juste pour cette nuit. Personne ne sait que tu es ici.

Je posai ma tête contre son épaule. Fermai les yeux. Sentis ses doigts effleurer machinalement la pointe de mes cheveux. Ce qui me parut soudain beaucoup trop intime, alors qu'il me touchait à peine.

Sans doute parce qu'il n'y a rien de plus intime que quelqu'un qui connaît vos secrets, tous vos secrets, et reste malgré tout à vos côtés, vous achète votre plat préféré, caresse machinalement votre chevelure pour vous apaiser.

– Je les aime vraiment, tes cheveux.

Je souris. Il ne fallait plus penser à demain. Un jour, je pourrais revenir ici et il serait parti. Un jour, je pourrais pénétrer dans la forêt et m'évanouir, laissant juste derrière moi une boucle de sac à main. Et nous finirions tous dans des boîtes au poste de police, ou enterrés, piétinés, ignorés, sans personne pour partir à notre recherche.

Je relevai la tête, changeai de position pour enfourcher Tyler, une jambe de part et d'autre des siennes, mes bras le long de son cou, mes doigts caressant son crâne.

– Attends... Ce n'est pas une bonne... Ce n'est pas pour ça que...

Je retirai mon chemisier, vis son regard se poser sur la cicatrice de mon épaule puis se détourner – comme toujours.

Il me saisit par les cuisses pour m'immobiliser. Appuya son front contre mon épaule. Son souffle se fit plus court.

Si rentrer chez soi est une sensation réconfortante, nostalgique – un plat mitonné par sa mère, le chien de la famille endormi au pied du lit, un vieux hamac tendu entre deux arbres dans le jardin –, alors, pour moi, cela se résumait à ça : Tyler. Savoir que quelqu'un connaissait toutes les versions de moi-même. Les avait vues s'emboîter. Avait été témoin des décisions que j'avais prises, des mensonges que j'avais proférés, des pertes que j'avais endurées. Et malgré tout...

– Tu veux m'obliger à te supplier ?

Sa respiration caressait l'espace entre mon cou et mon épaule.

Ses lèvres bougèrent.

– Non. Jamais.

Et il approcha ma tête de la sienne.

Parce que Tyler est comme ça : il me donne toujours exactement ce que je demande.

OceanofPDF.com

Jour 3

La disparition d'Annaleise fut officiellement constatée quand le poste de police ouvrit ses portes, mais l'orage qui grondait dans les montagnes annonçait déjà qu'aucune recherche ne serait lancée aujourd'hui. Elle avait vingt-trois ans et on avait perdu sa trace depuis seulement vingt-quatre heures, mais les circonstances de cet incident avaient éveillé les soupçons de la police. Son frère déclarait l'avoir vue partir dans la forêt peu après minuit ; à l'heure du déjeuner, sa mère était venue la chercher pour aller visiter une université, mais ne l'avait pas trouvée ; son numéro de portable donnait directement sur sa boîte vocale ; son sac à main n'était plus là.

Et il y avait ce texto. Celui qu'elle avait envoyé à l'agent Mark Stewart, dans lequel elle lui demandait une entrevue pour parler de l'affaire Corinne Prescott.

Tyler arriva chez moi en début de matinée, en pantalon de treillis et chemise à col boutonné. Il faisait les cent pas au rez-de-chaussée, tapissant le sol d'empreintes de chaussures mouillées.

– Ça va jeter un froid dans le coin, ce message...

– Les flics savent pourquoi elle l'a envoyé ?

– Je ne crois pas. Aucune importance, d'ailleurs. C'est une coïncidence dingue, tu ne trouves pas ?

Il allait ajouter autre chose, mais le crissement de pneus sur les gravillons l'interrompit.

– Il y a quelqu'un, dis-je en allant voir à la fenêtre.

Un SUV rouge que je ne connaissais pas remontait l'allée pour aller se garer derrière la camionnette de Tyler. Une femme en sortit, d'à peu près l'âge de mon père – mêmes cheveux gris, visage rond et doux. Après avoir

jeté un coup d'œil en direction de la forêt, elle ouvrit un parapluie et avança vers le perron. Elle était d'une constitution plus robuste qu'Annaleise, mais ses yeux étaient aussi grands et aussi déconcertants.

– C'est sa mère ! lançai-je en me précipitant dans l'entrée.

Je me collai à la porte. Tyler fixait le mur à côté de moi comme s'il pouvait voir à travers.

– Pourquoi tu es là, Tyler ? Pourquoi tu es là ?

Il cligna deux fois des yeux avant de répondre :

– Je suis venu réparer la clim !

– Alors vas-y, vite !

J'ouvris la porte.

Elle regardait en direction de l'allée et se tenait sous le porche, son parapluie encore ouvert. Les gouttes coulaient le long des baleines comme au ralenti.

– Bonjour, madame Carter.

Je poussai la porte-moustiquaire et avançai sur le seuil.

Elle pivota lentement, comme si ses yeux refusaient de se détacher de l'allée. De la camionnette de Tyler.

– Bonjour, Nic. Ça fait plaisir de te voir chez toi.

La politesse avant tout. Toujours.

– Ravie de vous revoir, moi aussi. J'ai appris, pour Annaleise. Vous avez du nouveau ?

Elle secoua la tête, baissa son parapluie.

– Mon fils dit qu'il l'a vue partir dans la forêt. Elle est comme ça, tu sais. Elle aime bien se promener toute seule... Je l'ai déjà vue se balader

par ici. Rien d'inhabituel, vraiment. Mais nous avons des projets pour hier... et son téléphone... Enfin voilà.

Elle serra les lèvres.

– Ça s'est passé tard, après minuit. Comme on partage le même terrain, je voulais juste vérifier. Tu ne l'as pas vue, par hasard ? Elle ou quelqu'un d'autre ? Quelque chose, n'importe quoi ?

– Non, je suis désolée. Je suis en train de faire du ménage dans la maison, je me suis endormie tôt. Je n'ai rien remarqué.

Elle eut une moue résignée.

– Dis-moi, ma jolie, c'est bien la camionnette de Tyler Ellison, non ?

– Oui. Mon frère l'a engagé pour qu'il répare deux ou trois trucs dans la maison.

– Je n'ai pas son numéro de téléphone et j'aurais besoin de lui parler. Tu permets ?

Elle avança, m'obligeant à m'écarter, et entra dans la maison. Elle posa son parapluie dans un coin.

– Bien sûr. Désolée pour la chaleur. La clim est en panne. C'est d'ailleurs pour ça qu'il est venu. Tyler ?

Je haussai la voix en direction de l'escalier.

– Tyler, il y a quelqu'un pour toi !

Il descendit et, avant même que son visage apparaisse ou qu'il nous voie, il annonça :

– Je crois que c'est le condensateur. Si tu achètes une pièce neuve, je dois pouvoir... Oh, bonjour !

Il ralentit le pas.

– J’ai essayé de te joindre, lui dit Mme Carter.

– Désolé, j’ai beaucoup de boulot en ce moment. On a un chantier avec des délais de folie. D’ailleurs, j’ai un rendez-vous à dix-neuf heures en ville, au bureau du greffier du comté.

– Pas de problème. Je voulais simplement savoir si tu avais eu des nouvelles d’Annaleise.

– Aucune, non.

Mme Carter s’approcha de lui.

– Quand l’as-tu vue pour la dernière fois ? Et qu’est-ce qu’elle t’a dit ?

Tyler retira sa casquette, se gratta le cuir chevelu, remit sa casquette.

– On a dîné ensemble puis on est allés au cinéma lundi. Je l’ai raccompagnée un peu avant vingt-deux heures. Je devais me lever tôt le lendemain.

– Et elle t’a dit quelque chose de particulier ? Elle t’a parlé de ses projets ?

– Non. Et je ne l’ai pas revue depuis.

– Elle ne t’a pas dit qu’on devait aller à une journée portes ouvertes dans une fac ?

– Non.

– Tu as une idée de ce qu’elle est partie faire dans la forêt ?

– Aucune. Désolé.

Elle enchaînait les questions rapidement, et les réponses de Tyler étaient tout aussi vives.

– Vraiment, je suis navrée, dis-je en ouvrant la porte-moustiquaire. Surtout, tenez-nous au courant si vous apprenez quoi que ce soit.

– Entendu, consentit-elle en détachant enfin le regard de Tyler. Si elle n'est pas rentrée demain, la police va lancer des recherches et...

Sa voix vacilla.

– Je serai là, lui assura Tyler. Mais je suis certain qu'elle va bien.

Elle ramassa son parapluie, nous dévisagea l'un et l'autre, tour à tour, avant de partir.

*
* *

La mère de Corinne était passée me voir une semaine après sa disparition et nos fouilles intensives dans la forêt, près du torrent, dans les cavernes.

« Raconte-moi tout, Nic. Raconte-moi tout ce que, selon toi, je n'ai pas envie d'entendre. Dis-le-moi pour qu'on puisse enfin la retrouver. »

Je me rappelle avoir eu envie de lui dire quelque chose, de lui donner quelque chose. Je me rappelle avoir pensé qu'elle était trop jeune, trop jeune pour perdre une fille en pleine santé.

Mais je lui avais répondu que je ne savais rien. C'était avant qu'Hannah Pardot découvre la vraie nature de Corinne. Alors, j'aurais pu dire à sa mère : *« Elle était cruelle. Sombre. Elle m'adorait et me haïssait, et j'éprouvais la même chose pour elle. »* Mais balancer ça à la femme ravagée qui se tenait devant moi sous le porche, avec mon père dans la cuisine et Daniel dans sa chambre, sans doute en train de nous épier ? Impossible.

« Alors, dis-moi juste une chose... Tu crois qu'elle va bien ? »

Une semaine, c'était beaucoup trop pour prolonger le mensonge. Même pour Corinne.

« Non », avais-je répondu.

Parce que ça, j'étais en mesure de le lui donner.

Un an plus tard, alors que l'enquête avait presque terminé sa mue en souvenir pour tous les habitants de Cooley Ridge, Mme Prescott avait divorcé. Elle avait quitté la ville, emmenant ses enfants. J'ignore où ils sont partis. Sans doute quelque part où il n'y a ni forêts où se perdre, ni cavernes à explorer, ni torrent à traverser sur des troncs trop glissants. Un lieu où aucun homme ne pousse sa fille dans l'escalier ou ne lui lance des assiettes au visage. Un lieu sur lequel ses deux autres enfants ne chercheront pas à régner et où, je l'espère, ils ne seront jamais abandonnés à eux-mêmes.

*
* *

Tyler me rejoignit sous le porche pendant que la voiture de Mme Carter manœuvrait.

– Je dois partir. Ce rendez-vous avec le greffier. Je reviens tout à l'heure.

– D'accord. Vas-y, alors.

J'eus l'impression qu'il voulait m'embrasser sur le front, mais il changea au dernier moment. À la place, il posa un bras sur mon épaule et la serra, à la façon de Daniel.

– Ne me regarde pas avec cet air... Je ne peux pas t'emmener au travail.

– Je ne t'ai rien demandé.

– Non. Tu m'as juste regardé avec cet air.

Je lui donnai une bourrade dans le bras.

– Fous le camp.

Il se ravisa, me serra contre son torse en disant :

– Ça va aller.

J'aurais voulu rester éternellement dans ses bras. Tout le reste partait complètement en vrille, mais Tyler avait ce don de me faire croire que ça pouvait s'arranger.

– Je rentre ce soir, dit-il en se détachant de moi.

– Ce n'est peut-être pas une bonne idée.

– Pourquoi ? Sa mère vient de passer et a reconnu ma camionnette. Les rumeurs sont déjà en route.

– La disparition de ta petite amie n'est vraiment pas un sujet de plaisanterie, tu sais.

– Elle n'a pas disparu. Elle n'est pas là en ce moment, c'est tout. Et je pense pouvoir dire avec certitude que, dès qu'elle montrera le bout de son nez, nous serons obligés de rompre.

– Bon sang, Tyler, arrête de plaisanter.

Il soupira.

– Je ne sais rien faire d'autre, Nic.

Je pressai sa main d'un geste complice. Puis je le regardai s'éloigner.

Dès que sa camionnette s'engagea sur la route, je retournai à l'intérieur et vidai tous les tiroirs de la cuisine, éparpillai leur contenu par terre et m'efforçai de retracer fragment par fragment les dix dernières années de la vie de mon père.

*

* *

La pluie est censée dissiper la chaleur, mais il n'en était rien. Les gouttes étaient chaudes, comme une humidité que l'air aurait été incapable de retenir plus longtemps. Par ce temps, impossible de lancer les fouilles dans la forêt.

Après déjeuner, je me rendis à la bibliothèque, pris place à un poste de travail dans un coin et me connectai à un moteur de recherche. Je fis défiler la liste de boutiques de prêteurs sur gages et notai le numéro et l'adresse de toutes celles qui se trouvaient dans un rayon de une heure de route. Puis je sortis dans l'arrière-cour, semblable à n'importe quelle arrière-cour avec son haut mur de brique, ses plantes en pots et ses bancs. Avec cette pluie, l'endroit était désert. Je m'adossai au mur, protégée par l'auvent. L'eau ruisselait à quinze centimètres de mon visage.

Je pris mon téléphone et composai le premier numéro de ma liste.

– Atout Prix, bonjour, claironna une voix d'homme.

– Je cherche un objet précis, dis-je en parlant à mi-voix. Vous avez dû le voir arriver hier ou bien aujourd'hui.

– Je vais avoir besoin de quelques détails, madame.

– C'est une bague. Avec un diamant de deux carats serti de brillants.

– Nous avons quelques bagues de fiançailles, mais aucun arrivage récent. Vous avez déposé une plainte à la police ?

– Non, pas encore.

– Parce que, si on vous l'a volée et qu'elle atterrit chez un prêteur sur gages, vous n'allez pas pouvoir la récupérer sans une déclaration officielle à la police. Il faut commencer par là, ma belle.

– O.K., merci.

– Vous voulez me laisser votre numéro, si jamais je tombe dessus ?

Je marquai un temps.

– Non. Merci pour votre aide.

Merde. Je fourrai la liste dans mon sac pour éviter qu'elle ne prenne l'eau et traversai la bibliothèque en sens inverse jusqu'au parking. J'allais

devoir me déplacer moi-même. À moi les routes sous la pluie, les boutiques miteuses. Le baratin : Je regarde juste ce que vous avez. Je passais dans le coin, j'ai vu votre enseigne...

*
* *

Cinq heures plus tard, l'estomac dans les talons et une bague introuvable. J'étais d'une humeur de chien, à cause de la faim, de la bague mais aussi parce que la voiture de Daniel était dans l'allée et que j'avais besoin de calme. De temps pour réfléchir, pour tout remettre en perspective. Pour essayer de comprendre.

Je courus sous la pluie, sac brandi au-dessus de la tête. Sitôt dans le hall, j'appelai :

– Daniel ?

Les seuls bruits perceptibles étaient le martèlement de la pluie sur le toit, le vent frappant les fenêtres, le grondement lointain du tonnerre.

Je me postai au pied des marches.

– Daniel !

Toujours pas de réponse. Je grimpai l'escalier rapidement et criai de nouveau son nom dans le couloir.

Les pièces étaient vides.

Je redescendis, composai son numéro sur mon téléphone. La sonnerie familière retentit quelque part dans la maison. Je détachai l'appareil de mon oreille, suivis la sonnerie jusqu'à la cuisine. Le téléphone de Daniel était posé près du bord de la table, à côté de son portefeuille et de ses clés de voiture.

– Daniel !

J'ouvris d'un coup la porte de derrière, scrutai la forêt. Il n'était sûrement pas sorti par un temps pareil. J'allumai la lanterne du porche, continuai de crier son nom. Descendis les marches, contournai la maison. Aucun signe de lui. Complètement trempée, je courus jusqu'à sa voiture et collai mon visage aux vitres. Quelques outils sur la banquette arrière, mais rien de bizarre. Soudain, un coup sourd attira mon attention. Comme un coup de marteau, perceptible sous le fracas du tonnerre. Il provenait du garage. Je distinguai une faible lueur à travers l'une des fenêtres. Protégeant mes yeux de la pluie, j'approchai.

Les portes coulissantes étaient fermées et Daniel avait tendu quelque chose devant les vitres. Je frappai vigoureusement à la porte latérale en criant :

– Daniel ! Tu es là ?

Le bruit s'interrompit.

– Rentre à la maison, Nic !

Je frappai de nouveau.

– Ouvre cette putain de porte !

Il déverrouilla la poignée et ouvrit. Ses mains étaient couvertes de craie blanche, et le sol derrière lui était fendu, fissuré, jonché de morceaux de béton. La terre mise à nu.

– C'est quoi, ce bordel ? demandai-je en forçant le passage. Merde, qu'est-ce que tu fous ?

Il referma la porte derrière moi.

– Tu es aveugle ou quoi ? Je suis en train de creuser.

Il se frotta le visage, mêlant la craie blanche à la sueur sur sa peau.

– Je cherche, figure-toi.

– Tu cherches... quoi ?

– À ton avis, Nic ?

Quelque chose qui était enterré. Enterré là depuis des années.

– Et tu crois que c'est ici ? Tu en es sûr ?

Je plantai mon index sur son torse. Il s'écarta.

– Comment tu peux en être sûr, Daniel ? Daniel, regarde-moi !

– Je n'en suis pas sûr, Nic. Je ne sais pas.

– Vraiment ? Non parce que, là, tu es en train de défoncer le sol du garage. Tu m'as l'air bien sûr de toi.

– Non, mais j'ai déjà creusé dans le vide sanitaire, dans le jardin, et c'est le seul endroit qui reste. Le jour où Corinne a disparu, on devait couler la dalle de béton. Mais on ne l'a pas fait.

– Ce n'est pas toi qui as fini le boulot ?

– Non. J'ai pensé que c'étaient Tyler et son père, mais je n'ai aucune certitude. Tu ne trouves pas ça un peu bizarre ?

Les ombres dansaient sur son visage. Je tremblais à cause de la pluie et je n'avais qu'une envie : me trouver n'importe où ailleurs...

– Maintenant, sors. Va voir Laura. Dis-lui que je suis occupé à la maison. Dis-lui qu'elle ne s'inquiète pas.

Je courus sous la pluie jusqu'à la maison. Après avoir fait les cent pas dans le salon, j'appelai Tyler. Il décrocha dès la première sonnerie.

– Salut ! J'ai presque fini, je te rejoins tout à l'heure ?

– Daniel est complètement dingue. Il est en train de creuser dans le garage.

Une pause. Et la voix de Tyler, plus voilée :

– Il est en train de quoi ?

– Il creuse dans le garage parce qu’il ne se rappelle plus qui a coulé la dalle de béton il y a dix ans.

Je m’agrippai au téléphone, espérant une réponse qui tiendrait la route, une explication rationnelle.

Silence.

– C’était toi, Tyler ? La dalle ? Avec ton père ?

– Mon Dieu, ça remonte à dix ans... Je ne m’en souviens pas vraiment.

– Eh bien, fais un effort. C’était toi ?

J’entendais sa respiration à l’autre bout du fil.

– Je ne crois pas, Nic.

– Il a une masse et une pelle. Il creuse dans toute la propriété. Il est devenu fou !

– Une minute. J’arrive.

*
* *

J’attendis Tyler pendant trois quarts d’heure, espérant que l’on pourrait enfin maîtriser Daniel. Impossible de retourner au garage et d’avoir une discussion sensée avec lui, de frère à sœur. Aucune idée de la façon dont je pouvais lui parler, désormais. Il était paranoïaque. Dément. Il avait une masse et je n’étais même pas sûre de le croire quand il m’expliquait pourquoi il creusait.

Dès que j’entendis la camionnette de Tyler, je sortis sous le porche. Il descendit, prit quelque chose dans le coffre et se rendit directement au garage.

Il frappa à la porte. Daniel ouvrit et sursauta, avant de s'en prendre à moi :

– Tu as appelé Tyler, Nic ? Tu déconnes ou quoi ?

Alors, il vit ce que Tyler tenait à la main. Et je le vis aussi.

Un putain de marteau-piqueur.

– On le laisse finir, Nic. Il a déjà commencé, dit Tyler.

Il entra dans le garage, constata l'état du chantier.

– O.K. Au boulot !

Je levai les mains au ciel.

– Vous êtes cinglés, ma parole !

– Il faut qu'on sache, répondit Daniel.

– Mais non !

J'enfouis ma tête dans mes mains. Je voulais comprendre ; j'avais besoin de réponses.

– Pourquoi tu fais un truc pareil ? Comment c'est possible ?

Daniel frappa le béton avec sa pelle.

– Tu ne poses pas les bonnes questions, Nic ! Tu veux savoir *pourquoi* et *comment*, et ça t'étouffe ! Rappelle-toi ce que papa disait : « *Il ne faut pas vendre la maison.* » De quoi il parlait, selon toi ? Il parlait de ça ! Le sol du garage ! Ce n'était pas moi. Je suis revenu le lendemain de la disparition de Corinne et tout était *terminé*.

– Ça ne veut pas dire que c'était lui. Ça ne veut pas dire qu'il l'a fait.

Et je sortis en trombe, claquant la porte de toutes mes forces. Le tonnerre couvrit le vacarme du marteau-piqueur. Daniel avait vidé tout le

matériel stocké dans le garage, qui était en train de prendre l'eau. L'équipement de jardinage, les outils, la brouette...

J'attrapai les poignées de la brouette et tapai dans la porte pour l'ouvrir, maudissant en silence mon frère et Tyler, mon père et moi, et Corinne aussi, qui n'aurait jamais dû disparaître. En me voyant revenir, Daniel se figea, et Tyler aussi. Je me mis à ramasser les morceaux de béton et à les charger.

– Et ça ? J'en fais quoi ? demandai-je, les mains sur les hanches.

Je n'avais plus le choix, maintenant : je devais rester concentrée sur ce travail. Uniquement ce travail.

Tyler croisa mon regard.

– Dans la camionnette.

Je transportai mon chargement sous la pluie, soulevai la bâche de la camionnette et y balançai les débris. Très vite, mes mains devinrent crayeuses, comme celles de Daniel. En me retournant pour un deuxième voyage, je vis Tyler à quelques mètres, qui m'observait.

– Tu ferais mieux d'aller chez Dan.

La pluie dégoulinait de ses cheveux, trempait ses vêtements, formait un rideau entre nous.

– C'est lui qui t'a demandé de me dire ça ?

Il s'avança vers moi. Dans la pénombre, sous la pluie, son expression était indéchiffrable.

– Ouais, c'est lui.

Encore un pas.

– Écoute, si ça se trouve, ce n'est rien du tout.

– Si tu le pensais, tu ne serais pas venu.

Il était tout près à présent. Il posa une main sur la portière de la camionnette, derrière moi. Baissa la tête, soupira. Son souffle effleura mon visage. Puis, pendant une seconde, il appuya son front contre le mien.

– Je suis venu parce que tu m’as appelé. C’est aussi simple que ça.

Et soudain, ses lèvres glissèrent sur les miennes sous la pluie, et je m’adossai contre la portière, et mes doigts fouaillèrent ses cheveux, l’attirèrent vers moi, désespérément, si proche que c’en était impossible...

Le marteau-piqueur nous interrompit.

– Je suis désolé, dit-il en s’écartant. Je voudrais tellement pouvoir revenir en arrière !

Mes mains tremblaient. Tout en moi tremblait. La pluie redoubla.

– Sincèrement, Nic. Tu devrais y aller.

Et il retourna au garage, la tête baissée.

J’aurais dû l’écouter. C’était ce que je voulais, ça et rien de plus.

Mais ce n’était pas juste, ni envers eux ni envers Corinne. Je devais assister à la scène. Je devais payer mes dettes.

*
* *

Les heures qui suivirent furent entièrement consacrées à la destruction du sol du garage et au transport des morceaux de béton dans la camionnette. Nous étions tous couverts de poussière blanche.

Personne ne parlait. Personne, même, n’osait se toucher.

Bientôt, il ne resta plus rien de la dalle. Tyler se releva, mains sur les hanches, respirant bruyamment, épuisé. La terre n’attendait plus que nous. Tyler alla chercher une pelle, Daniel prit la sienne dans un coin et moi une

bêche dans le jardin. À petits coups, nous attendrissions le sol jusqu'à ce qu'il s'effrite en petits fragments.

Le garage résonnait de nos souffles, des coups de pelle, de la terre retombant sur la terre, de la pluie et du tonnerre.

Du plus profond de ma mémoire, j'entendis alors les paroles de Corinne à mon oreille, je sentis son parfum de menthe, la froideur de ses doigts, et ma peau se couvrit de chair de poule quand le fer de ma bêche heurta quelque chose qui n'était ni de la terre ni de la pierre.

J'enfonçai les doigts. Du plastique. Fis un bond en arrière. De mes mains tremblantes, j'écartai la terre et révélai peu à peu une bâche bleue, identique à celle qui se trouvait en ce moment même dans la camionnette de Tyler.

Bien sûr, il fallait que ce soit moi.

Il fallait que ce soit moi, avec ma petite bêche.

Il fallait que ce soit moi et ce n'était que justice : c'était à moi de la trouver.

Je me relevai trop vite et ma vision se brouilla. Je dus me rattraper au mur. Tyler et Daniel s'approchèrent pour voir ce que j'avais découvert. Ils finirent de dégager la bâche avec leurs pelles, et un morceau de plaid à carreaux apparut.

Daniel siffla entre ses dents.

— Putain de merde !

Laine bleue et broderies jaunes.

Le plaid dont ma mère se couvrait les jambes dans son fauteuil roulant. Longs poils doux emmêlés, aux bords effilochés.

Comme si la personne qui l'avait enterrée sous cette dalle ne supportait pas l'idée qu'elle puisse avoir froid.

*
* *

Ma mère n'est pas morte chez elle. Elle en avait l'intention, mais je crois qu'à un moment donné elle avait aussi eu l'intention de vivre. C'est bien beau, une intention, mais ça repose parfois davantage sur l'espoir que sur la réalité.

L'hiver était arrivé et, avec les coups de froid habituels, nous avions tous attrapé quelque chose. D'abord mon père, ce qui n'avait rien de particulièrement mémorable ; puis la varicelle pour Daniel et moi, et je revois ma mère nous plongeant dans une baignoire remplie de farine d'avoine, nous enduisant de calamine – mais je ne me rappelle pas qui de nous deux avait été contaminé le premier. En revanche, j'entends encore la toux sèche de mon père qui nous réveillait la nuit, je me souviens du masque d'hôpital que nous passions autour de la bouche de maman, et aussi de mon père qui dormait dans le canapé du salon. Finalement, ma mère y avait eu droit elle aussi.

Pour nous tous, c'était resté bénin. Chez maman, cela avait dégénéré en pneumonie. Je me rappelle : ses affaires prêtes pour le séjour à l'hôpital, le liquide qui prenait d'assaut ses poumons, les traitements inefficaces par intraveineuse, et sa mort brutale.

Elle en était au stade terminal et, pourtant, sa mort nous avait pris au dépourvu. On ne s'y était pas préparés. Sans doute avais-je imaginé qu'elle partirait sur des paroles pleines de sagesse, un conseil de vie exemplaire auquel me raccrocher, une parabole digne d'être racontée à mes enfants. Un ultime enseignement qui n'appartiendrait qu'à moi.

Je m'étais fait avoir.

La faute en revenait à mon père. Lui savait. Naturellement, si je suis honnête avec moi-même, je sais que le virus est le fautif, et avant lui le cancer. N'importe lequel d'entre nous avait pu le lui refiler. Mais quand mon père avait retracé l'historique de la contagion – ce qu'il avait fait, évidemment, étant le genre d'homme à toujours chercher les origines des problèmes, quelles que soient les chausse-trapes dans lesquelles il risquait de tomber –, il en était clairement ressorti que le coupable, c'était lui.

Peut-être savait-il d'où venait le virus. Un étudiant ou un collègue à l'atelier, le caissier d'une épicerie, la femme qui lui avait demandé son chemin. Peut-être avait-il lui aussi des coupables en tête. Peut-être avait-il déjà revu tel homme avec sa petite amie, ou un autre riant à côté de sa voiture, ou une femme regardant par la fenêtre, et pensé : *C'est toi qui as tué ma femme*. Sans qu'aucun d'eux n'en soit conscient. Combien de gens croisés dans la rue sont responsables de tragédies dont ils ignorent tout ?

*
* *

Ces pensées m'avaient assaillie quand j'avais reconnu le plaid. Une façon de me protéger, l'espace d'un instant. En me focalisant sur ma colère, sur ma mère, sur un coupable – la faute originelle, et la brutalité du drame, et l'insignifiance amère de tout ça – au lieu de penser à ce qui se trouvait sous la bâche.

Un frottement de plastique quand Daniel la souleva. Et la réalité me frappa de plein fouet. *Corinne*.

Je me précipitai hors du garage, m'agenouillai dans l'herbe et vomis.

M'essuyai les lèvres du revers de la main.

Daniel était derrière moi. Sa main serra ma clavicule. Je la repoussai d'un haussement d'épaule. Il alla chercher le tuyau d'arrosage pour nettoyer, même si la pluie s'en chargeait déjà. Pour une fois, rien qu'une

fois, j'aurais voulu qu'on se parle de ce qui allait vraiment advenir. Au moins l'évoquer. Accuser réception de ce qui était en train de se passer. Qu'est-ce qu'on va faire ? Quoi ? Mes lèvres s'entrouvrirent, mais aucun son n'en sortit.

Daniel, lui, était déjà passé à l'étape suivante : nettoyer tout ce bordel.

– On n'a qu'à mettre le feu.

Depuis le garage, Tyler répondit :

– Et rameuter les flics pour qu'ils découvrent un cadavre ? Et qu'ils relancent l'enquête ?

Dans l'embrasement faiblement éclairé, je distinguais à peine sa silhouette. Il regardait toujours le plaid, cet élément qui accusait quelqu'un de la maison. Et la bâche, le sol défoncé, qui risquaient de l'accuser, lui.

Il jura, donna des coups de pied dans les outils qui traînaient par terre. Passa devant nous, furieux, et alla prendre la bâche dans sa camionnette. Il la jeta sur celle à moitié enfouie, en replia les coins avec sa pelle. Je restai dehors pendant que Daniel l'aidait à sortir le corps enroulé de plastique.

Mon frère jeta un dernier coup d'œil en soulevant un coin.

– C'est Corinne ? demandai-je.

Il ne dit rien. Pour toute réponse, il passa son avant-bras en travers de sa bouche et cracha un flot de bile. C'était suffisant. Un corps avec des cheveux longs enterré sous notre garage. Bien sûr que c'était elle.

– J'ai reconnu ses vêtements, dit-il.

Il eut un nouveau haut-le-cœur. Vomit dans l'herbe.

Tyler s'approcha de nous.

– Nic, surveille la forêt.

J'obéis. Essayai de ne pas prêter attention aux bâches enroulées, au plaid en dessous et à Corinne dedans, que Tyler et Daniel transportaient à présent du garage à la camionnette. J'essayai de ne pas penser à la fille qu'elle avait été, ni à toutes les fois où j'avais foulé cette dalle, à quelques centimètres de la vérité.

Daniel prit les clés de la main de Tyler.

– Ce n'est pas à toi de le faire.

Tyler se frotta le visage.

– On a plusieurs chantiers...

– Merci, mais ça ne doit pas remonter jusqu'à toi.

– Daniel..., commençai-je.

– Je connais des tas d'endroits, Nic. C'est ma région. Ce ne sont pas les sites à l'abandon qui manquent, crois-moi.

Ainsi, nous étions en train de le faire. Réellement. Nous allions déplacer un cadavre sans même savoir comment il avait atterri dans ce garage. Je pensai aux policiers, aux avocats, à tous les scénarios possibles pour expliquer la présence d'un corps sous cette dalle. Tout à coup me revint en mémoire l'affaire Parlito, et la manière dont Everett avait essayé de faire retirer du dossier un listing de localisations téléphoniques gênantes.

– Laisse ton portable ici. Il a un GPS.

– Je l'ai posé dans la cuisine.

Puis, indiquant les dégâts dans le garage :

– Tu peux t'en charger ?

La question ne s'adressait pas à moi. Apparemment, je n'étais pas fiable. Tyler acquiesça.

Daniel démarra la camionnette et partit.

Je me mis à pleurer, espérant que la pluie masquerait mes larmes. Tyler fit semblant de ne rien remarquer.

– J’ai besoin de ta voiture.

Il me parlait sans quitter le garage des yeux.

– Pourquoi ?

– Charger des graviers, du ciment. Pour couler une nouvelle dalle.

– On n’attend pas demain matin ?

– Mauvaise idée. Il faut qu’on nettoie tout. Qu’on remette tout à niveau. Tu peux m’aider ?

Une tâche à accomplir. Quelque chose que je pouvais faire.

– Oui.

Arrête de pleurer.

Concentre-toi sur les débris de béton. Sur la poussière. Sur le nettoyeur à haute pression. Sur le tonnerre.

Concentre-toi sur tous ces petits détails insignifiants.

Oublie ce qui se passe.

Ressaisis-toi, Nic.

Ressaisis-toi et va de l’avant.

Tic-tac, Nic.

Jour 2

Minuit passé. *Une nouvelle journée qui commence*, pensai-je. Le long voyage depuis Philadelphie était derrière moi. Le lent processus d'appropriation réciproque entre moi et Cooley Ridge pouvait reprendre, une fois de plus. Je dormirais un peu avant l'aube et, à mon réveil, je redécouvrierais la ville avec des yeux neufs, je ferais le nécessaire pour que papa me parle, pour qu'il se souvienne de ce qu'il a vu. J'attaquerai par un autre angle pour y parvenir. Pas après pas. Je trouverai ce qu'il cache, bien enfoui, depuis dix ans. Le fantôme de Corinne tournoyant, de plus en plus flou, dans mon esprit.

« Je dois te parler. C'est cette fille. J'ai vu cette fille. »

J'éteignis dans l'entrée, plongeant toute la maison dans le noir. Je posai la main sur un coin de mur et retrouvai la sensation familière de la peinture s'écaillant dans ma paume. Cinq pas d'ici à l'escalier. Je connaissais la maison par cœur.

Merde, la bague. Encore oubliée. Posée sur la table de la cuisine pour ne pas la perdre parmi les produits d'entretien.

Deux pas en arrière jusqu'à l'interrupteur, les lattes du plancher qui s'enfoncent légèrement à l'entrée de la cuisine. Dans la nuit, une lueur vacillante apparut. Je laissai la lumière éteinte et m'approchai de la fenêtre.

Une ombre semblait gravir la colline, qu'une lumière devant elle trahissait. Un faisceau étroit fendant les arbres. Je collai mon visage à la vitre. Puis elle redescendit et, pendant une fraction de seconde, mon cœur s'emballa.

Tyler. Comme toujours.

Mais l'ombre était trop petite. Trop fine. Elle arrivait dans le jardin, et un rayon de lune révéla des cheveux blonds. Des doigts délicats éteignirent la torche.

Elle se trouvait face à la fenêtre de la cuisine plongée dans le noir et je me fis la réflexion qu'elle ne pouvait pas me voir en train de l'observer.

Elle tenait sous le bras une sorte de paquet de couleur blanchâtre. Soudain, elle se pencha et je la perdis de vue. Un bruit de papier attira mon attention. Elle essayait de glisser une enveloppe sous la porte de derrière. Le pli avait du mal à passer, elle insistait... Puis elle se releva et le bouton de la porte se mit à tourner lentement. Mais qu'est-ce que...

Instinctivement, ma main serra le bouton et j'ouvris la porte en grand devant elle. Je pressai aussitôt l'interrupteur, et la lumière nous éblouit. Elle sursauta, pressa l'enveloppe contre sa poitrine, les yeux écarquillés, l'air innocent. Elle cligna les paupières lentement. Son visage redevint impassible.

– Salut, Annaleise, dis-je en reculant pour la laisser entrer.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? » et « Quoi de neuf ? » ne me semblaient pas vraiment adaptés compte tenu de l'heure tardive et du fait qu'elle avait tenté de pénétrer chez moi par la porte de derrière sans même frapper.

– C'est pour moi ? repris-je.

Je venais de voir mon nom écrit en majuscules au stylo à bille sur le pli. NIC. Sans rien d'autre.

– C'est une lettre pour me demander de laisser ton petit copain tranquille ? Franchement, tu aurais pu t'épargner cette peine. Tyler et moi, c'est fini. Il est à toi, maintenant.

Elle se racla la gorge, desserra sa prise sur l'enveloppe.

– Non. Ce n'est pas ça.

Tirant son téléphone de sa poche arrière, elle le posa sur la table de la cuisine. Puis elle s'assit, croisa les jambes et se mit à pianoter sur ses genoux.

– Ce n'est pas ça du tout.

Ses grands yeux fixèrent les miens et un large sourire éclaira son visage.

J'étais stupéfaite. Comme elle paraissait différente de la fille de treize ans dont je me souvenais... Elle déchira le rabat et déversa le contenu de l'enveloppe sur la table.

Je vis d'abord la feuille avec un texte tapé sur ordinateur. Le prix du silence... Acheter la clé USB... Laisser l'argent dans la maison abandonnée des Piper... Mon esprit luttait pour associer ces mots aux images sombres et floues éparpillées tout autour.

– Je ne comprends pas.

Mes mains effleuraient la surface satinée des autres documents. Des photos. Teintes noir et blanc, mal définies, pixellisées, avec du grain. Tonalités sombres. Si sombres. J'en examinai une de plus près, sans rien discerner d'identifiable à part la lumière provenant d'une fenêtre et les contours de branches d'arbres. Mais je savais qu'il s'agissait de ma maison.

– Je ne vois pas ce que... Qu'est-ce que c'est ?

– Notre accord, répondit-elle d'une voix calme et déterminée.

Je repris mon examen, en me concentrant sur la lumière, celle du porche, et ce que ses reflets dessinaient. Une forme plus bas. Comme une bosse... Un tapis ? Une couverture ? Une silhouette se devinait au bord du cadre. Et à côté de la couverture, quelque chose de filandreux, couleur bronze... Des cheveux. Sortant de sous une couverture sombre. Je jetai la photo sur la table, écartai les mains.

– C’est quoi, ce...

– Mauvaise question ! La bonne question est : *qui* ? Ça m’a tout l’air d’être Corinne Prescott. Tu savais que, dans les affaires de meurtre, il n’y a pas de prescription ?

L’expression de mon visage se fit de plus en plus horrifiée à mesure que je réalisais les choses. Elle était là, devant moi, la réponse que nous cherchions depuis si longtemps. Le corps de Corinne Prescott, devant ma maison.

– Et tu crois que je...

Elle m’interrompit d’un revers de la main.

– Je ne crois rien. Ou plutôt : tu vas me payer pour que je ne croie rien.

Je pris un des clichés entre le pouce et l’index, tentai de distinguer plus précisément la silhouette sur le côté. Un bras... une ombre... difficile de voir autre chose. Un moment je pensai : *Daniel*. À cause des cheveux longs de la fille, du porche, de l’obscurité. Mais ç’aurait aussi bien pu être papa. Non. Ç’aurait pu être n’importe qui. Je voulais juste que ce ne soit aucun des deux.

– Pour ça, la police n’aura qu’à trancher, commenta-t-elle en tapotant l’ombre sur un autre cliché.

– Où as-tu trouvé ces photos ?

La pièce s’était comme creusée autour de nous. Ma voix sonnait métallique et lointaine.

– Je les ai toujours eues. Simplement, je ne le savais pas.

Je dus me concentrer sur ses paroles, qui se dissipaient dans l’air comme de la fumée.

– La semaine avant la disparition de Corinne, j’ai acheté un nouvel appareil. Je me suis mise à bidouiller les réglages, j’essayais de trouver ceux qui convenaient le mieux à des prises de vue nocturnes. À travers les arbres, ta maison m’avait toujours fait l’impression d’être une maison hantée.

Elle haussa les épaules.

– Quand ta mère est morte, vos fleurs se sont mises à mourir, aussi. Je me suis dit que c’était peut-être contagieux.

Comme si la mort étendait son empire en partant du centre – la maison.

– Bref. Un soir en rentrant de la fête foraine, j’ai pris ces photos, mais ça ne rendait rien. Et puis... en dernière année au lycée, j’ai reçu un nouvel ordinateur, avec un logiciel de retouche d’images. J’ai scanné toutes mes photos – il était grand temps de faire du ménage –, et en bricolant les réglages, voilà ce que j’ai découvert.

Comme sur un Polaroid. Les ombres et les contours peu à peu révélés.

– On dirait que tu te sens mal... Tu ne le savais pas, sincèrement ? Tu n’as jamais eu de soupçons ?

J’allais *vraiment* me sentir mal. Il n’y avait plus assez d’air dans cette cuisine. Annaleise avait vu ces photos quand elle avait dix-huit ans. Un âge dangereux. Les garçons en proie à leurs passions, à leurs pulsions. Les filles et leurs envies incontrôlables de quelque chose d’intangible. De différent.

– Non.

Il fallait que je me ressaisisse.

– Et maintenant, tu fous le camp.

Elle me regarda en penchant la tête.

– Parce que tu crois que je vais me taire ?

Elle prit son téléphone avec un sourire mauvais, ses doigts se mirent à pianoter.

– Attends. Stop ! Qu'est-ce que tu fais ?

Elle tourna l'écran vers moi.

– J'étais à l'école avec le frère de Bailey Stewart. L'agent Mark Stewart, tu sais ?

Les contours de mon champ visuel se brouillèrent. Je dus me concentrer pour lire le message sur l'écran : « *Je me pose certaines questions au sujet de l'affaire Corinne Prescott. On pourrait se voir pour en parler ?* »

– Demain matin, en se réveillant, il lira ce message. Tu as jusqu'à son réveil pour changer d'avis.

Ma gorge me brûlait. Je regardai de nouveau les photos. Je ne rêvais pas. Tout ça était réellement en train de se produire. L'air était électrique, bourdonnant.

– Comment je peux être sûre que tu ne vas pas rendre ces photos publiques, quoi qu'il arrive ?

– Parce que je ne l'ai pas encore fait.

– Pas encore ?

– Il y a quelques années, j'ai laissé le même genre d'enveloppe à ton père.

Elle se pencha vers moi.

– Et il a payé. Oui, payé. Pourquoi, à ton avis, Nic ?

Mon père avait payé pour qu'Annaleise garde le silence. Pourquoi paie-t-on, en général ? Pour régler ses dettes.

Je repris la note. La page tremblait entre mes doigts.

– Je ne peux pas te payer une somme pareille.

Dix mille dollars pour son silence, vingt mille pour la clé USB.

– Tyler m’a dit que tu allais te marier. Que ta bague vaut plus cher que cette maison. Que tu bosses comme psy dans une jolie école privée et que tu as mis de côté assez de fric pour cet été.

– Je n’ai pas d’argent, Annaleise. Rien à mon nom. Je parie que j’ai moins de fric que toi.

Elle roula des yeux et se leva.

– Tu es revenue pour vendre cette maison, pas vrai ?

Je confirmai d’un signe de tête.

– Alors je te laisse un peu plus de temps.

Elle remit le téléphone dans sa poche.

– Tu es cinglée. Est-ce que Tyler sait à quel point ?

Elle leva les mains d’un air innocent.

– J’ai juste besoin d’un plan d’évasion, Nic.

– Trouve-toi un boulot !

À peine avais-je parlé que je me souvins de l’argent donné par mon frère pour m’aider à partir. J’avais eu quelqu’un pour me soutenir. Pour me donner un coup de pouce.

– Ouais, j’y travaille...

Elle se retourna devant la porte.

– Deux semaines, Nic. Tu as deux semaines.

– Je ne peux pas...

– Ah oui ?

Elle prit la bague posée sur la table.

– Ça doit bien valoir cette somme, pas vrai ?

Comment l’aurais-je su ? Je ne pouvais pas répondre. Elle glissa la bague à son index.

– Je la garde en attendant l’argent.

– Tu fais une grave erreur. Tu n’as pas le droit de me la prendre.

Elle ouvrit la porte.

– Appelle la police. Chiche ? Je la garde comme assurance.

Elle me mettait vraiment au défi.

Qu’est-ce que tu vas choisir, Nic ? Le passé ou l’avenir ? T’enfuir à nouveau, ou rester et payer tes dettes ?

Je ne comprenais pas pourquoi Annaleise s’en prenait à moi. Qu’est-ce qui lui laissait croire qu’elle pouvait se le permettre ? Une fille si discrète, si timide, si solitaire...

C’est sous ces traits morcelés que ma mémoire se la représentait.

Et moi ? Qu’avait-elle vu de moi ?

Moi de l’autre côté de la porte, après la mort de ma mère, muette et dévastée face à cette gamine qui nous apportait de quoi manger. Moi à la fête foraine, frappée par mon propre frère, gisant par terre, vulnérable et traumatisée.

Triste, effacée, malmenée.

Elle me voyait comme une fille à jamais brisée.

Elle ne connaissait pas les autres versions de moi-même. Elle ne me connaissait pas du tout.

*
* *

Une fois la camionnette de Tyler garée près des cavernes, il m'avait passé la bague au doigt, et je m'étais jetée sur lui...

Et j'avais vu Corinne. Par-dessus l'épaule de Tyler, j'avais vu la voiture de Jackson s'arrêter à l'entrée du parking des cavernes.

« *Qu'est-ce qui se passe ?* » m'avait demandé Tyler.

« *Rien. C'est juste Jackson et Corinne. Ne fais pas attention à eux. Ils ne peuvent pas nous voir.* »

Corinne était sortie de la voiture, avait claqué la portière et s'était mise à hurler sur Jackson. La voix de Jackson, plus étouffée, avait riposté, et il avait remis le contact avant de disparaître dans un nuage de terre poussiéreuse soulevé par les pneus. Je m'attendais à voir Corinne prendre le chemin par la forêt pour rentrer chez moi. Mais elle avait longé la route et disparu après le virage.

« *On va la chercher ?* » avait demandé Tyler, qui se contorsionnait dans son siège pour mieux voir la scène.

J'entendais encore les paroles de Corinne dans ma tête. M'ordonnant de sauter. Et la voir ensuite avec mon frère me paraissait la pire des trahisons. Après qu'il m'avait frappée. C'était lui, pas moi, qu'elle était allée reconforter. Elle avait choisi son camp en connaissance de cause. « *Ne t'occupe pas d'elle* », avais-je répondu à Tyler en tournant sa tête vers moi. Il s'était fait un plaisir d'obéir.

Nous étions repartis peu après. J'avais repris la route, pleins phares. À mon doigt : la bague de Tyler. Et sitôt passé le premier virage, je la vis, pouce levé, jupe au vent. Corinne Prescott.

Elle se tenait au bord de la route, sans rien. Elle avait laissé son sac chez moi en début de soirée, sa manœuvre habituelle pour voir qui accepterait de

payer pour elle. Soit en discutant avec les forains, soit en convainquant l'un de nous. J'avais payé son ticket pour la grande roue et pris à ma charge toutes ses autres dépenses.

Il faut dire que Corinne avait le pouvoir de me soumettre à l'épreuve de vérité, et je ne voulais partager ce privilège avec personne d'autre. C'était son atout majeur : le chantage affectif. *Action ou vérité ?*

Bailey avait réussi à passer les guichets avec, dans son sac, quelques mignonnettes de whisky prélevées dans la collection de son père. Une fois en haut de la grande roue, elle en avait ouvert une, bu une gorgée, avant de la passer à Corinne qui me l'avait donnée en haussant les sourcils. J'avais porté la petite bouteille à mes lèvres, senti l'alcool brûler ma langue puis le fond de ma gorge. Et la décision que je venais de prendre pour le bébé s'était retrouvée noyée au fond du flacon.

Corinne m'avait souri et, tendant le doigt vers la foule en contrebas :

« *Regarde, Tyler est venu.* »

Je m'étais penchée sur la rambarde en criant :

« *Tyler !* »

Elle avait bu une autre gorgée, suivie d'un chewing-gum à la menthe.

« *Action ou vérité, Nic ?* »

En secouant la nacelle, sous les gloussements de Bailey.

« *Action* », avais-je répondu trop vite.

Mais il y avait trop de vérités, trop près de la surface.

« *Je te mets au défi de grimper par-dessus la nacelle et de faire un tour complet. À l'extérieur de la roue.* »

Un peu plus tard, je la retrouvai, pouce levé, et ses yeux croisèrent les miens à travers le pare-brise.

« Je te mets au défi de continuer à rouler. De faire semblant de ne pas m'avoir vue. Je te mets au défi... »

Ce qu'Annaleise ignorait, c'est que je choisissais toujours Action.

*
* *

Je connaissais encore par cœur le numéro de Tyler. Il décrocha et, d'après le brouhaha derrière lui, je compris qu'il se trouvait au bar.

– Salut, Nic ! Ça va ?

La lumière de la cuisine faisait briller la surface satinée des photos. Je fermai les paupières.

– Tu savais que ta petite copine faisait chanter mon père ?

– Pardon ?

– Eh, ouais... Devine comment je le sais. Elle est venue me voir ce soir, à la maison, et elle a aussi essayé de me faire du chantage.

– Calme-toi... Attends un peu... Quoi ?

– Ta copine ! Cette salope ! Elle a des photos, Tyler !

Je les regardai de nouveau. Étouffai un sanglot en inspirant profondément.

– Des photos d'une fille. Une fille morte. Une putain de...

– Bon Dieu... J'arrive tout de suite.

Je fixai les photos si longtemps qu'elles devinrent floues. J'essayai de me convaincre qu'elles n'étaient pas ce que je croyais. Que je me trompais sur leur signification. Avec tout ce grain, elles étaient incompréhensibles. Pourtant, c'était bien le porche de ma maison. Et une fille enroulée dans une couverture.

Plus qu'il ne m'en fallait.

*
* *

J'étais prostrée sur les marches du perron quand la camionnette de Tyler arriva. Je l'emmenai tout de suite dans la cuisine.

– Regarde !

Il prit une des photos, l'approcha de ses yeux, la retourna.

– Je ne comprends pas... C'est Annaleise qui te les a données ?

– Elle les avait depuis cinq ans !

– Est-ce que c'est...

– À ton avis, Tyler ? Bien sûr que oui.

Je ravalai un sanglot.

– Qu'est-ce qu'elle fout sous mon porche, bon sang ?

N'était-ce pas ce que papa m'avait dit quand je l'avais interrogé ? *Elle était sous le porche de derrière, mais ça n'a duré qu'un instant...*

– Et cette ombre, là, c'est qui ? demandai-je.

Est-ce que c'était mon père qui avait traîné le corps de Corinne sous le porche, ou est-ce qu'il l'avait découvert en voyant les photos ?

Parce que, si ce n'était pas lui, alors ça ne pouvait être que...

– Nic ?

La porte d'entrée s'ouvrit et je me jetai sur les photos au moment où Daniel pénétrait dans la cuisine.

– Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ?

Tyler nous regarda tous deux d'un air embarrassé.

– Il était assis à côté de moi au bar. Je suis désolé.

– Tu ferais mieux de partir, dis-je en bloquant l'accès à la table, dans une tentative désespérée de cacher les photos.

– Nic, écarte-toi, insista Daniel.

Mais je pensai à la silhouette qui correspondait forcément à l'une des deux personnes.

– Retourne auprès de Laura.

Nous étions tous sur le point de craquer. Le grand déballage final. Le moment de vérité.

Daniel avança vers moi avec une lenteur irréaliste, comme s'il n'était pas vraiment certain de vouloir découvrir ce que je cachais sur la table. Il me contourna, prit une des photos, l'examina sous toutes les coutures.

– C'est quoi ?

Puis, d'une voix plus forte :

– C'est quoi, ça ?

Comme si c'était de ma faute.

Alors Tyler poussa Daniel, et je poussai Tyler, car il fallait bien que je fasse quelque chose.

– Ce sont des photos de Corinne ! hurlai-je, les joues striées de larmes brûlantes.

Daniel fixait la photo, la main agitée de spasmes, et lentement, très lentement, ses yeux se levèrent sur moi. Nous échangeâmes un long regard par-dessus la silhouette sombre. Même en cet instant, j'avais du mal à lui poser la question. En silence, j'articulai : « C'est toi ? »

Il secoua la tête, juste une fois.

Tyler se retourna, regarda par-dessus l'épaule de Daniel.

– Qui est-ce ? me demanda-t-il en indiquant l'ombre.

– Papa, répondit Daniel.

C'était obligé. Sinon, c'était lui.

– Tu étais au courant ? demandai-je.

– Non.

Il se rembrunit en voyant les autres photos.

– Non, je te le jure.

La forêt a des yeux.

– Comment les as-tu trouvées ?

Tyler gardait le silence, le visage tourné vers le jardin, vers la forêt.

– Annaleise Carter.

Son expression se durcit.

– Brûle-les.

– Elle les a sur une clé USB. Avant moi, elle a fait chanter papa, et il a payé. Maintenant, c'est à mon tour, mais j'ai refusé. Alors, elle a envoyé devant moi un texto à l'agent Stewart pour lui dire qu'elle voulait lui parler de Corinne. Tant qu'il ne l'a pas encore lu, je peux prévenir Annaleise que j'ai changé d'avis.

Les larmes montèrent à nouveau. Je les retins.

Daniel plongeait la tête entre ses mains puis, d'une voix posée :

– D'accord... D'accord. Bon, dis-moi : Combien elle demande ?

– Dix mille pour son silence. Deux fois plus contre la clé USB.

– Vingt mille ? rugit-il. Comment elle s’imagine qu’on peut sortir une somme pareille ?

Je fixai longuement Tyler. Il finit par baisser les yeux.

– Parce qu’on vend la maison, Daniel. Tout le monde est au courant.

– On a besoin de ce fric ! On ne peut pas se permettre de la payer, avec ce que nous coûte papa.

– Je le sais bien.

– Vraiment ?

Génial ! Il ne manquait plus que ça : une dispute sans aucun rapport avec les photos du cadavre de Corinne Prescott. Une engueulade pour me reprocher mon incompetence en matière de gestion domestique élémentaire, mon refus de m’impliquer dans les affaires familiales depuis dix ans, ma manie de me délester de toutes mes responsabilités sur mon frère...

– Ce ne sont que des photos, tempéra Tyler. Et pas franchement nettes. Elles ne prouvent rien du tout.

– Elles en montrent assez pour relancer l’enquête.

– D’accord, d’accord ! dit Daniel en faisant les cent pas. Bon, il nous reste un peu de temps. Même si on trouvait un acheteur pour la maison, ça prendrait des mois avant de boucler la vente. Ça nous laisse une certaine marge de manœuvre. J’irai parler à Annaleise. On parlera à papa. On trouvera bien une solution.

Je me mis à rire et ma poitrine se souleva, secouée de sanglots. Je levai la main gauche.

– Elle m’a laissé deux semaines. Et elle a pris ma bague en gage.

– Quoi ? hurla Tyler.

– Ouais. Comme une assurance, elle a dit. Elle s’imagine sans doute que ça m’obligera à la payer plus vite. Que je ne signalerai pas sa disparition.

– Elle vaut combien ?

– Tu plaisantes ? Je ne peux pas lui dire de la vendre et de garder l’argent, enfin ! Elle a été évaluée, assurée et, crois-moi, Everett n’est pas du genre à la laisser filer.

– Everett..., marmonna Tyler.

– En fait, Tyler, si elle croit que j’ai de l’argent, c’est à cause de toi.

– C’est ridicule. Ça ne lui ressemble tellement pas.

– Tu en es si sûr ? Elle est comment, alors ?

Nous avons tous deux visages. C’est Corinne qui me l’avait appris.

– Appelle-la, proposa Daniel.

– Quoi ?

Sous l’effet de la panique, ma voix était montée dans les aigus, beaucoup trop tendue.

– Appelle-la, Tyler. Dis-lui de venir. On arrête les conneries, et tout de suite !

– Je vois ça d’ici, ironisai-je. « Salut, ma chérie ! Dis donc, c’est à propos de ton chantage aux Farrell... On pourrait en discuter ? »

Tyler me fusilla du regard et dégaina son téléphone.

– Salut... Je te réveille ?

Il baissa les yeux et sortit de la pièce.

– Je sais, il est tard... Je suis désolé. Dis-moi, tu peux me rendre un service ?

Il arpentait le salon.

– J’ai laissé ma camionnette chez les Farrell parce que Dan en aura besoin demain pour son chantier... Le problème, c’est que j’ai dû oublier mon portefeuille dans la boîte à gants. Je ne le trouve plus.

Il posa le front contre la fenêtre en écoutant la réponse d’Annaleise.

– Tu pourrais y faire un saut et me le rapporter, s’il te plaît ? Je reste en ligne, si tu veux... D’accord, merci.

Il raccrocha. Je ne savais pas ce qui se passait au juste, mais c’était en train de se passer, qu’on y soit préparés ou non. Nous nous regroupâmes dans la cuisine.

– Éteins la lumière, me dit Daniel.

Tyler s’approcha de moi dans l’obscurité.

– Je suis désolé.

– On y va ! lança mon frère.

*
* *

Cachée derrière un angle de la maison, je la vis arriver, sac sur l’épaule, en pantalon de yoga, les cheveux noués en queue-de-cheval, comme si elle venait de sauter de son lit. Elle avait une lampe de poche et elle traversa le jardin par le côté, se dirigeant droit vers l’allée. Je vis le moment où elle comprit – en voyant la camionnette de Tyler mais aussi, derrière elle, la voiture de Dan. Elle ralentit, s’arrêta et je la sentis peser le pour et le contre. Puis elle reprit sa marche, d’un pas plus hésitant cette fois.

– Arrête-toi ! criai-je.

Je m’étais postée derrière elle et Tyler se tenait près de la camionnette. Il ouvrit la portière et alluma le plafonnier pour éclairer la scène. Je

distinguais la silhouette d'Annaleise mais pas son visage, de sorte que je ne pouvais voir si elle était surprise, effrayée, énervée ou triste. Daniel, lui, restait invisible.

Elle tourna la tête vers moi, puis vers Tyler.

– Qu'est-ce qui vous prend ?

Mais elle avait compris.

– Tu as fait une erreur, Annaleise, commença Tyler. La bague. Rends-la.

Elle releva la bandoulière de son sac, croisa les bras.

– Elle t'a raconté, au moins ? Pour les photos ?

– Tu as fait une erreur, répéta-t-il.

– Tu es sérieux, Tyler ?

Elle regarda par-dessus son épaule.

– Au fond, je ne suis pas étonnée... Et Dan, il est où ? Il est là, lui aussi ?

Et elle ajouta, d'une voix plus forte :

– Vous savez ce que j'ai compris ? Cette nuit-là, vous avez tous menti, pas vrai ? Tous. Vous protégez tous quelqu'un !

Je vis Tyler relever brusquement la tête. Tout son corps paraissait galvanisé.

– Ces photos ne prouvent rien, dis-je. Et ton chantage, c'est un délit pur et simple.

– C'est pour ça que ma lettre est anonyme. Comme l'enveloppe contenant les photos d'une fille morte sous ton porche.

– Rends-moi la bague, donne-moi la clé USB et je ferai comme si tu n'avais pas fait vivre un enfer à mon père.

– Vraiment, Nic ? Tu tournerais la page ? Et pourquoi donc ?

– Annaleise, tu la fermes, maintenant ! s'écria Tyler. Tu rends cette putain de bague et tu fous le camp de nos vies une bonne fois pour toutes.

Nos vies.

Elle rit, d'un rire cruel et cinglant.

– Tyler, ouvre les yeux ! Il y a un meurtrier dans la famille Farrell.

– Tu te trompes. Et tu ne peux rien prouver avec des photos pixellisées qui ont sûrement été retouchées et ne sont même pas datées ! Par contre, tu sais ce qu'on peut facilement prouver ? Un chantage. Pendant des années, tu as extorqué de l'argent à un homme malade et mentalement diminué. Ton avenir est en prison, Annaleise !

– C'est impossible à prouver. Alors qu'un cadavre, c'est tout à fait recevable devant un tribunal. Tu y as déjà pensé ?

Je me figeai. Elle était sous le porche de derrière, mais ça n'a duré qu'un instant. Où était-elle allée ? Où l'avait-il emmenée ?

– Tu m'as volé ma bague. Ça aussi, je peux le prouver.

Il y eut un bruit derrière elle, à la lisière de la forêt, et Daniel émergea du couvert des arbres.

– On va trouver une solution, déclara-t-il. Mais pas comme ça.

Le frère raisonnable. Le frère responsable.

– Tiens, mais qui voilà ! Monsieur le moralisateur... Espèce d'hypocrite !

– Donne-lui sa bague et après, on discutera.

Elle se raidit. Nous étions dans une impasse. Deux crimes, et aucun de nous ne pouvait se tourner vers la police sans risquer d'impliquer les autres.

– Je ne l’ai pas sur moi.

Elle se cramponnait à la bandoulière de son sac.

– Alors, allons la chercher, proposa Daniel.

– Très bien, dit-elle.

Lentement, elle commença à s’éloigner. Daniel lui emboîta le pas, suivi à distance par Tyler et moi. Sa main se posa au bas de mon dos, en un geste qui disait : « Tout va bien, tout se passe comme prévu, on contrôle la situation. »

Je ne sais pas si elle prit peur, à nous sentir tous trois dans son dos, ou si elle comprit qu’elle avait épuisé tous ses recours, que son monde et son avenir rétrécissaient à vue d’œil, mais dès qu’elle entra dans la forêt – craquement de branches, la nuit qui enveloppe comme un manteau –, elle se mit à courir.

– Merde ! lâcha Tyler en s’élançant à sa poursuite.

– Attends ici, Nic ! me dit Daniel avant de courir à son tour, mais vers un autre chemin.

Je grimpai sur la colline, d’où ma maison et celle des Carter étaient visibles malgré l’obscurité. La seule lumière provenait de la camionnette de Tyler. Je me laissai discrètement glisser vers l’atelier d’Annaleise, pour avoir une meilleure vue sur la porte d’entrée. Et je guettai les bruits de la forêt. Les monstres, les démons et les yeux qui épient. Le brouhaha d’une lutte, un murmure ou un cri.

Quand j’entendis des pas approcher, je m’accroupis. Mes muscles vibraient, prêts à claquer.

– Nic ?

Je me détendis aussitôt. La voix de Tyler.

– Par ici. Tu l’as trouvée ?

– Non. Et toi ?

Je secouai la tête. Il s’accroupit près de moi, les yeux braqués sur l’atelier.

Vingt minutes passèrent encore, avant que Daniel arrive d’une autre direction.

– Je l’ai perdue, annonça-t-il en tendant la main comme s’il attrapait un fantôme. Elle a couru jusqu’au torrent, et après je l’ai perdue...

– Elle reviendra, prédit Tyler.

– Rentre chez toi, maintenant, dis-je à Daniel. Va rejoindre Laura.

Il regarda sa montre, fronça les sourcils.

– Appelle-moi dès qu’elle est revenue.

Il fourra ses poings dans ses poches et s’éloigna.

– Toi aussi, Tyler. Rentre chez toi. Je continue à surveiller.

– Non.

Il s’assit à côté de moi sur la colline.

– Je ne pars pas.

*
* *

Nous étions toujours à notre poste quand le soleil se leva, et Annaleise n’avait pas reparu.

De retour à la maison, je préparai du café pendant que Tyler tournait en rond.

– Merde... Merde...

Je jetais des coups d'œil par la fenêtre en me rongant les ongles. L'air était chargé d'électricité statique, de vibrations qui pesaient sur nous – comme le pressentiment d'un événement prêt à nous tomber dessus d'un instant à l'autre. Des sirènes de police, un coup de fil d'Annaleise, quelque chose, n'importe quoi... Je fis du feu dans la cheminée, y jetai les photos que je regardai se gondoler, se recroqueviller, impatiente de les voir disparaître encore plus vite. Quand Daniel passa, en route vers son travail, et alors qu'il ne s'était toujours rien produit, je commençais à me dire que la situation allait en rester là.

– Des nouvelles ?

– Elle n'est pas rentrée. Qu'est-ce que tu as dit à Laura ?

– Rien. Pas eu l'occasion. Quand elle en a eu marre de m'attendre, elle est partie. Sans doute chez sa sœur. Bordel... Et maintenant c'est silence radio.

– Pourquoi tu ne lui dis pas simplement que tu es resté ici ?

– Et pourquoi, tout à l'heure, ça te semblait tellement impossible ?

Je soupirai.

– Bah... Je suis sûre que tu trouveras une solution.

– Bordel..., répéta-t-il en se frottant les cheveux.

Il se mit à répéter son juron à mi-voix, agrippé à la table en respirant profondément, comme pour retrouver le contrôle de lui-même. Avant de décréter :

– Il faut qu'on parle à papa.

– Je m'en occupe.

– Vas-y doucement, alors.

Il avait raison. Pas question d'imposer à notre père un nouveau motif d'obsession. Il risquait de s'y perdre, de se mettre dans tous ses états... Je devais aborder le sujet en surface, de biais, par petites touches.

– Allez bosser, tous les deux. Tout est normal. Tout va bien. Appelez uniquement si vous avez des informations.

Je surveillai encore l'atelier désert d'Annaleise jusqu'à midi. Je vis sa mère venir frapper à la porte, insister. Sortir une clé de sa poche et ouvrir. Ressortir peu après, téléphone à la main, le regard baissé. Prendre soudain conscience de la disparition de sa fille.

*
* *

Pendant tout le trajet jusqu'à Grand Pines, mon corps était au bord de l'implosion. Mes muscles tressaillaient avec une vigueur inconnue, alors que je n'avais pas dormi depuis l'avant-veille. Je ne contrôlais plus mes pieds, tout engourdis et parcourus de picotements.

Je donnai mon nom à l'accueil. Un jeune infirmier m'accompagna jusqu'à la chambre de mon père. Vide.

– Il est souvent en vadrouille, m'expliqua-t-il. Il doit être dans la cour, à profiter de cette belle journée. Il faut dire qu'ils annoncent de sacrés orages pour demain.

Nous regardions tous deux par la fenêtre et je vis qu'il m'observait dans le reflet. Son regard se posa sur ma main.

– Moi, c'est Andrew, dit-il. Je travaille ici.

Il avait les yeux bleus, sans doute quelques années de moins que moi et un sourire plaisant qui devait probablement produire le même effet auprès de tout le monde.

– Nicolette. Je vis à Philadelphie.

– Dommage ! Vous restez un peu à Cooley Ridge ?

– Non.

Je tendis l’index contre la vitre.

– Là !

Papa lisait un livre sur un banc, les coudes en appui sur son pantalon beige comme en proie à une intense réflexion. Comme s’il cherchait la signification des mots.

– Merci pour votre aide, Andrew.

Je me forçai à lui décocher un sourire avant de quitter la chambre.

Dans la cour, quelques femmes assises autour d’une table prenaient leur café dans des gobelets en polystyrène. Deux hommes disputaient une partie d’échecs. Quelques résidents décrivaient à pas lents de longs cercles interminables autour du périmètre. Je m’assis à côté de mon père.

– Bonjour, papa.

Il leva le visage de son livre et me lança un regard de biais.

– Qu’est-ce que tu lis ?

– Nabokov.

Il me montra la couverture.

– Pour le semestre prochain.

Il était absent. Mais il n’était pas loin.

Je toussotai.

– Hier, tu m’as raconté que tu avais vu mon amie Corinne. Il y a longtemps. Sous le porche à l’arrière de notre maison.

– Je t’ai dit ça ? Je ne m’en souviens pas...

Il fit doucement tourner le coin des pages avec son pouce.

– Oui. Et je me demandais... eh bien, je me demandais si tu savais comment elle s'était retrouvée là.

Il ne répondit rien, replongea la tête dans son roman. Mais ses yeux ne faisaient que balayer les lignes, les regarder. Son esprit était ailleurs. Il continua :

– J'avais trop bu. Beaucoup trop.

– Je sais, oui. C'est du passé.

– Je veux dire... Je suis parti te chercher. J'avais reçu un coup de fil à ton sujet. Ma fille faisait l'andouille sur la grande roue... J'ai répondu que je ne pouvais pas venir, mais j'y suis allé. J'étais furieux. J'ai pris la voiture, j'ai roulé, parce que cette fois c'était la goutte d'eau... Le vase qui déborde.

Il posa le livre. Ses paupières se fermèrent.

– Tu te comportais de pire en pire parce que je ne t'interdisais jamais rien. Jamais. C'est pour ça que j'ai pris la voiture. Pour devenir enfin un père.

Je n'aimais pas la direction prise par cette conversation. C'était trop violent. Trop direct. Aucune échappatoire possible, ni pour lui ni pour moi.

– En arrivant au virage près des cavernes, je me suis dit : Un père ne se conduit pas comme ça. Un père ne prend pas le volant quand il a trop bu. Ce n'est pas possible. Alors je me suis garé. Juste là...

– Où ça, papa ?

– Juste avant les cavernes, sur cette voie d'accès qui se termine en impasse. Je l'ai prise et je me suis garé.

Il me regarda.

– Ne pleure pas, ma puce. Je n’étais pas en forme. J’avais besoin d’air.
De respirer un peu.

Il fallait qu’il arrête, là.

– J’ai descendu ma vitre. J’ai senti que j’avais besoin de dormir un peu.

Il croisa les mains sur son ventre. Tapota ses phalanges.

– Tout à coup, j’ai entendu des gens crier...

J’allais savoir. Le moment était venu.

– Et alors, papa ? Tu as fait quoi ?

Son corps se raidit. Des spasmes le parcouraient.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

Il regarda autour de lui d’un œil fureteur.

– Un vrai terrier de lapin, cet endroit...

Et Corinne était le lapin. On lui avait couru après, encore et encore, et elle nous avait semés.

– Je n’aime pas être ici. Il vaut mieux que tu partes, Nic. Va-t’en. Il faut que tu partes.

Je me levai. L’air était toujours aussi pesant. Aussi électrique. Mes souvenirs tournoyaient et se brouillaient, comme nos photos, comme nos fantômes. Je partis sans réussir à le regarder.

*

* *

La camionnette de Tyler était garée dans l’allée, mais lui n’était pas dans la maison. Je le trouvai à l’arrière, assis au bord du porche, les pieds dans l’herbe.

– Alors ?

– Rien. Tu as pu voir ton père ?

Je m’installai à côté de lui, pliai les genoux, baissai la tête jusqu’à ne plus apercevoir que les brins d’herbe sous mon ombre.

– Je ne comprends pas ce qui s’est passé. Je ne comprends pas cette photo. Tout ça n’a aucun sens. Il m’a raconté qu’il avait pris la voiture, le soir de la fête foraine, qu’il s’était arrêté aux cavernes, qu’il était là. Mais il n’a rien dit de plus. Rien de plus.

Tyler me prit la main.

– Est-ce que tu m’as menti ?

– Je ne t’ai pas menti, Nic.

– Mais alors... qu’est-ce qui est arrivé à Corinne, selon toi ?

J’imaginai son corps à quelques centimètres de moi – cheveux éparpillés sous la couverture, ombre d’une silhouette au bord du cadre.

Il serra ma main plus fort.

– Mais tu ne comprends pas ? Je me fous de ce qui lui est arrivé.

– Eh bien, il vaudrait mieux que tu commences à t’en soucier.

J’inspirai un grand coup.

– Il y a des photos et elle est morte. Alors dis-moi, maintenant. Dis-moi ce qui s’est passé.

– Tu n’as rien fait de mal, Nic. Je te le promets. Et maintenant, lâche l’affaire.

Je hochai la tête, le laissai m’envelopper de ses bras. Et décidai de lui faire confiance.

*

* *

Cette histoire, je ne peux la raconter que par fragments. En la retraçant petit à petit. En remontant petit à petit le cours des événements. Pour vous montrer sa beauté, avant son ignominie.

Tout d'abord, il faut que vous compreniez : elle était complètement tarée.

Et je vous jure que je l'aimais.

Corinne se tenait au bord de la route, pouce dressé. Je ne ralentis pas.

« *Tu ne t'arrêtes pas ?* » me demanda Tyler.

« *Non.* »

Mes yeux croisèrent les siens. Elle baissa le pouce. J'accélérai. *Va te faire foutre, Corinne.* Je clignai les paupières – une seule fois. Une seule fois et, déjà, elle bondissait sur la route, devant la camionnette.

Tyler leva les mains devant son visage au moment où j'écrasai la pédale de frein et braquai de toutes mes forces, yeux fermés. Les pneus hurlèrent, perdirent leur adhérence. La ceinture de sécurité me coupa en deux, comme mon souffle. Le pare-brise se fendit, la camionnette partit en tête-à-queue et mit une éternité à s'immobiliser, dans le fracas sourd de la tôle.

J'avais perdu tous mes repères. Avec l'adrénaline, tout s'imposait en même temps à mon regard, avec la même acuité. Trop d'informations se bousculaient. La camionnette était à contresens, encastrée contre la glissière de sécurité, toute proche d'un à-pic. Une branche avait traversé la vitre juste au niveau de mon épaule, cisaillant la chair – j'en garderais une cicatrice. La voix de Tyler était inintelligible, intermittente. Je ne pouvais plus bouger. Je ne sentais plus rien.

Et puis tout revint – d'un seul coup.

Une onde de douleur et de nausée jaillie de mon estomac irradiait à travers tout mon dos. Mes mains tentèrent en vain de défaire la boucle de

ma ceinture de sécurité. Tyler dut le faire pour moi. Et il me fit sortir de son côté, car la camionnette penchait vers le précipice.

Un sifflement dans mes oreilles. La terre continuait de tourner autour de moi, ou bien c'était moi, cherchant Corinne du regard. Je m'appuyai un instant au capot et m'aperçus qu'il était encore chaud, que le moteur ne s'était pas arrêté. Les fourmillements me reprirent.

– Où est-elle ? murmurai-je.

Tyler s'était lui aussi appuyé sur le capot. Ses bras tremblaient tellement qu'ils paraissaient sur le point d'implorer.

– Corinne ! criai-je. Réponds ! Tu es dingue ou quoi !

Pris de panique, il se baissa et regarda sous la camionnette. Mon estomac se vida dans ma gorge. La route était sombre, déserte, la forêt plus sombre encore. Nos phares braqués en direction des cavernes.

– Corinne ! hurlai-je encore, pliée en deux.

Tyler se pencha au-dessus de l'à-pic, remonta la route en courant avant de revenir.

– Je ne la vois pas.

– Je l'ai percutée ? Je l'ai percutée ? Oh ! non, non, non...

Je me précipitai près des rochers et me mis à descendre. Je manquai tomber, les pierres anguleuses éraflaient mes genoux, mes paumes se plaquaient sur les rochers glacés. La pente était raide, obscure. Je ne distinguai aucune forme parmi les ombres.

– Arrête, Nic, arrête ! me lança Tyler qui m'avait suivie.

Toujours aucun signe de Corinne.

– Qu'est-ce qui lui a pris, bon sang ? Elle s'est jetée sous mes roues ! Ils me croiront, n'est-ce pas ?

Ses mains desserrèrent un instant mes bras, et son visage changea d'expression.

– Appelle les urgences, dis-je.

Elle était introuvable. Elle ne répondait pas.

De sa main intacte, il prit son téléphone et me regarda intensément alors qu'une autre vague de douleur me submergeait.

– C'est moi qui conduisais, Nic.

– Quoi ? Non, c'est moi. Regarde ta main ! Ils ne te croiront jamais.

– Tu avais bu. Impossible.

– Je n'ai rien avalé, je te promets.

– Allons, tu puais l'alcool. Non, c'était moi.

Je me mis à crier.

– Comment on peut discuter de ça maintenant ! J'étais au volant, point barre. Pas toi. Je t'empêcherai de le dire. Des gens nous ont vus partir, ils ont bien remarqué que c'était moi qui conduisais. Tu te rappelles ?

Il secoua la tête. Rangea son téléphone dans sa poche. Un bruit dans les arbres me fit tourner brusquement la tête.

– Corinne ?

Pas de réponse. Pas de mouvement.

Les yeux de Tyler scrutaient la nuit.

– C'est le vent, conclut-il.

– Où elle est, Tyler ?

Il me regarda. Le monde continuait de tourner.

– Tu ne l'as pas écrasée, Nic. C'est encore un de ses petits jeux pervers.

– Alors où est-elle ?

– Elle se cache. Elle se fout de nous. Tu veux que je te dise ? Au moment où on parle, elle est morte de rire. Quelle folle...

Je fermai les yeux et me la représentai. Rien de plus facile. Ça lui ressemblait tellement. Bien sûr que c'était ce qu'elle avait fait. Bien sûr qu'elle prenait un malin plaisir à détruire chaque événement heureux de mon existence.

– Je peux réparer la camionnette, reprit-il d'une voix faible.

Je repoussai une nouvelle onde de douleur en inspirant profondément et acquiesçai.

À cet instant, le pacte était scellé. La décision prise. Nous avions donné une pichenette au premier domino.

– Reste ici, Nic.

Il me confia la clé ouvrant la grille des cavernes.

– Va m'attendre là-bas. Je vais aller prendre la voiture de mon père et je reviendrai te chercher.

– Je peux rentrer chez moi d'ici. Je connais le chemin.

Mais il était trop tard, je le savais. Une nouvelle décharge de souffrance me confirma que j'avais tout perdu, cette nuit.

Tyler me regarda. Chaque muscle de son corps paraissait près de rompre.

– Tu es sûre ?

– Oui.

J'attendis que la camionnette redémarre, et je courus vers les cavernes. De là, je pouvais retourner à la maison les yeux fermés. Mais soudain, je

réentendis le « Venez nous chercher ! » de Corinne, je la revis – je nous revis nous enfoncer dans les profondeurs. J’ouvris la grille avec la clé – l’aurait-elle verrouillée derrière elle ? Ça faisait partie de son jeu. Oui, bien sûr qu’elle l’aurait verrouillée. Je me faufilai à l’intérieur, criai son nom en me tenant à la corde.

– La plaisanterie a assez duré, Corinne !

Lâchant la corde, j’allumai mon téléphone pour éclairer la pénombre. J’étais sûre d’entendre sa respiration, mais je ne voyais rien. Personne.

Un spasme noua mon ventre, et la peur laissa place à la fureur. Elle me détruisait sans hésiter une seconde.

Je repris la corde et ressortis.

Bien plus tard cette nuit-là, quand je me retrouvai seule, je m’aperçus que j’avais perdu la bague de Tyler.

*
* *

Elle avait dû s’écarter au dernier moment. Elle avait dû se cacher. Elle avait dû se faire tuer d’une autre façon – une autre voiture, un autre accident. Ou elle s’était jetée du précipice sur les rochers. Impossible que mon père nous ait entendus et ait reconnu ma voix. Qu’il l’ait retrouvée après notre départ. Qu’il ait transporté le corps jusqu’à la maison pour éviter qu’on le découvre et que ma vie soit à jamais détruite.

Tyler m’avait promis que je n’avais rien fait de mal. Le scénario était forcément différent.

Sinon, c’était trop évident. Trop brutal.

Dix ans plus tard, le passé est toujours présent. Une photo qui devient nette. Un souvenir qui retrouve sa clarté. Quelque chose qui me chuchote dans le noir : « *Regarde, Nic. Tu vois ?* »

Il était temps d'ouvrir les yeux.

OceanofPDF.com

Jour 1

La nuit

Le long trajet et ma visite à papa m'avaient épuisée. Sans parler de cet après-midi de ménage, qui me laissait crasseuse. Et il restait encore tant à faire ! *Assume ton rôle de sœur responsable*, pensai-je. Mais je le faisais déjà. J'aurais simplement aimé que Daniel s'en rende compte. J'avais fait des promesses, conclu des marchés et pris des décisions que mon frère pouvait peut-être commencer à comprendre.

Le robinet de l'évier et le tuyau d'écoulement étaient rougis par la rouille. Je fouillai dans la boîte à outils de Daniel, pulvérisai de l'antirouille, tendis l'oreille pour entendre le chuintement de la réaction chimique.

J'enfilai des gants et pris la brosse métallique mais, chaque fois que je pliais les doigts, mon diamant accrochait le caoutchouc. J'enlevai mon gant gauche, retirai la bague de mon annulaire et la posai au milieu de la table de la cuisine, pile dans mon champ de vision. Une façon de me rappeler que j'étais une étrangère désormais, que j'avais bien quitté Cooley Ridge.

Je m'occupai de l'évier et du comptoir, vaguement satisfaite de mon travail, frottant méticuleusement pour que tout reluise. La sonnerie du téléphone m'offrit une pause bienvenue. Ma vue commençait à se brouiller. Je passai le bras sur mon front pour relever une mèche de cheveux, puis retirai un gant.

– Allô ?

– Désolé de t'appeler si tard.

Je m'assis sur une chaise et enlevai l'autre gant avec les dents.

– Pas de problème, Everett. Je sais que tu as du travail.

– Bon, alors ça y est, tu es arrivée ?

– Ça y est.

– Comment ça va, pour le moment ?

– À peu près comme je l’avais prévu. Papa n’a pas changé, Daniel non plus. Il est passé me donner les documents pour le médecin. Et j’ai commencé à nettoyer la maison.

Je me levai, donnai un dernier coup d’éponge avant de monter.

– Combien de temps avant de la mettre en vente, tu crois ?

– Je n’en sais trop rien... Je ne veux pas le faire tant que tout n’a pas été remis en état. La première impression est décisive, tu le sais bien.

Je vis qu’il était presque minuit. Réprimai un bâillement.

– Au lit, maintenant !

– J’y vais.

J’éteignis les lumières au rez-de-chaussée, allai me poster devant la fenêtre. Debout dans le noir, je distinguai les arbres et les montagnes illuminés par le clair de lune. *Au revoir*, pensai-je.

Pendant une fraction de seconde, je crus voir une faible lueur entre les troncs.

– Je vais essayer de convaincre mon père de signer les papiers lui-même. Je n’aime pas l’idée que tout se fasse dans son dos.

– Eh bien, fais ce qui te semble le mieux, répondit Everett avec un bâillement qui m’arracha un sourire.

– Comme toujours !

*

* *

Dix ans auparavant, j'avais traversé cette forêt en titubant, désespérément, pour rentrer chez moi. Pour me retrouver en sécurité derrière ces murs. *Encore un effort et tu y es...* Comme si ça pouvait enrayer l'inévitable. La voiture de papa et celle de Daniel n'étaient plus là, j'avais couru dans le jardin, le bras plaqué contre le ventre, tous deux martelés par une douleur lancinante. La lanterne se balançait sous le porche, la porte-moustiquaire avait grincé et je m'étais retrouvée seule dans la maison.

Seule et à bout de souffle.

Le souvenir de cette nuit me revient seulement par flashes. Je ne sais pas bien comment interpréter ça mais, alors qu'il m'arrive de penser à Corinne sans problème pendant de longues minutes, je suis incapable de regarder en face les événements de cette nuit-là. Je ne peux les aborder que par la bande, en distillant quelques faits ici et là. Impossible de m'y confronter directement. Je n'en ai jamais parlé avant. C'est ma seule façon d'y parvenir.

J'y viens.

*
* *

Paniquée, je fonçai dans la salle d'eau et me dévêtis. Essayant d'arrêter quelque chose sur quoi je n'avais aucun pouvoir et qui décuplait ma colère. Au moment où j'abdiquai, la colère céda le pas à une sensation de silence et de vide. Je me rappelai que le monde n'était pas censé se plier à ma volonté, qu'il ne l'avait d'ailleurs jamais fait et qu'il n'allait certainement pas commencer ce soir-là.

Je tournai le robinet d'eau chaude et m'assis dans la baignoire. Genoux pliés, tête posée sur les bras, paupières closes, je me laissai marteler par le jet.

Deux jours. Deux jours s'étaient écoulés depuis ce moment irréel dans la salle de bains de Corinne, puis la nouvelle devenue réalité s'était transformée en espoir dans mon esprit, et maintenant c'était fini. Comme si elle n'avait jamais existé.

*
* *

Daniel frappe à la porte un peu plus tard.

– Nic ? Ça va ?

D'autres coups à la porte.

– Je t'entends, tu sais ?

Je retiens mon souffle pour arrêter de pleurer.

– Réponds-moi ou j'entre.

Le bouton de la porte tourne et une bouffée d'air froid s'engouffre dans la pièce. Je vois l'ombre de Daniel à côté de mes vêtements en tas sur le carrelage.

– Tout va bien ?

Je soupire. Un sanglot.

– Non.

– Dis-moi ce que je peux faire. Je peux t'aider ?

Après avoir frappé mon frère, Tyler lui avait annoncé que j'étais enceinte. Je l'avais compris au regard atterré que Daniel m'avait lancé par la suite.

– C'est trop tard.

– Sors de la baignoire, Nic. Je ne peux pas t'aider si tu n'en sors pas.

– Je ne veux pas de ton aide.

– Je suis désolé. Si tu savais comme je suis désolé !

Et l'ombre de se retirer. Et la porte de se refermer.

L'eau finit par refroidir. Je me redresse, attrape une serviette sur la patère.

Je ramasse mes vêtements, descends faire tourner une machine. Puis, emmitouflée dans le pyjama en laine polaire que je mets en hiver, je m'effondre au milieu de mon lit. Dans sa chambre, Daniel est au téléphone.

– Non, Tyler, tu ne comprends pas. Il faut que tu viennes.

Je crie à travers la salle d'eau qui nous sépare :

– Il ne peut pas !

Daniel raccroche, apparaît dans l'embrasement de ma porte. Il a l'air aussi impuissant et aussi perdu que moi.

– Alors qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je peux faire ?

Et voilà que je me remets à pleurer. Tous les événements de cette nuit s'emmêlent. Je veux revenir des années en arrière, une décennie, quand tout était encore possible. Une seule phrase sort de ma bouche :

– Je veux maman.

Impossible.

Et Daniel, impénétrable, tête baissée, nez enflé, yeux légèrement tuméfiés, vient s'asseoir près de moi et me répond :

– Je suis toute ta famille.

*
* *

Tyler était quand même venu. À pied. En traversant le torrent. Je l'avais entendu, un peu plus tard, parlant avec Daniel dans le salon.

Je m'étais levée et lui avais annoncé la nouvelle dans l'escalier. Mes pleurs avaient cessé.

J'avais perdu sa bague. J'avais tout perdu. Et je n'étais pas certaine que sa demande tenait toujours. S'il voulait encore de moi. C'était plus simple de faire comme s'il ne s'était jamais rien passé.

*

* *

Tout ce que cette boîte au poste de police contenait m'appartenait : le test de grossesse, la bague, même les rumeurs. Et, en quelque sorte, c'était parfaitement justifié. Cette fille s'était évanouie après un virage, au bord de la route, le dernier soir de la fête foraine du comté. Elle avait disparu. Elle avait changé de cheveux, d'accent, de numéro de téléphone, d'adresse. Elle n'avait jamais regardé en arrière.

Fais ce que tu dois faire, Nic.

Ressaïs-toi.

Recommence tout depuis le début.

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

DE L'AVANT

« Ce que dit la philosophie est fort juste : la vie ne peut être comprise qu'en se tournant vers le passé. Mais elle ne peut être vécue qu'en se projetant vers l'avenir. »

Søren Kierkegaard

OceanofPDF.com

Deux semaines plus tard

OceanofPDF.com

Jour 15

Les sirènes au loin se faisaient de plus en plus fortes. Tyler était dans la cuisine avec moi, et ses paroles – « *Ils ont trouvé un corps à Johnson Farm* » – résonnaient dans ma tête. Je vis les tournesols. Le fantôme de Corinne tournoyant dans le champ. Et, dix ans plus tard, son corps enfoui sous terre.

Mais Daniel nous avait dit qu'il l'enterrerait dans un terrain à l'abandon. Ça ne pouvait pas être Corinne.

– Annaleise ? Elle est morte ?

– Oui. Son corps était au milieu du champ.

– Elle a été abattue ?

Je posai la question parce que Daniel avait accès au pistolet de papa et qu'il l'avait poursuivie dans la forêt. Parce que j'avais ramassé une boucle de sac à main près du torrent où Daniel prétendait avoir perdu sa trace. Parce qu'il avait la clé de chez elle, qu'elle devait garder dans son sac à main.

Tyler confirma.

– C'est une famille qui l'a découverte. Les gamins sont partis en courant après une petite séance photos et...

Il laissa la phrase en suspens, se gratta le crâne.

– Le type avec qui je bosse, sa femme travaille au standard des urgences et c'est elle qui a reçu l'appel. Dès que j'ai entendu la nouvelle, j'ai essayé d'être le premier sur place. J'ai essayé...

– Mon Dieu... C'est Daniel ?

– Je n'en sais rien, Nic.

Il avait répondu sans me regarder.

Everett était sans doute déjà à l'aéroport. Je ne pouvais quand même pas l'appeler pour lui demander conseil. Pas pour ça, pas après tout ce qui s'était passé...

Où est-ce que Daniel avait la tête ? Le corps, toutes les preuves qui menaient à lui. Et Annaleise, en plus... Jackson m'avait laissé entendre que Laura avait quitté Daniel quelque temps à cause d'elle. Les rumeurs ne tarderaient pas à tricoter des faits, et les faits se mueraient en mobiles... Je savais mon frère capable de s'embarquer avec la mauvaise personne – ça lui était déjà arrivé une fois –, mais je ne l'imaginais pas assez bête pour se laisser prendre en photo par Annaleise s'ils sortaient vraiment ensemble. Sauf que quelqu'un avait bien eu accès à son ordinateur, en pleine nuit, et effacé des photos datant de plusieurs mois. J'avais entendu ses pas dans la forêt, surpris son ombre dans l'atelier. Quelqu'un qui connaissait suffisamment la forêt pour s'y déplacer de nuit sans problème. Daniel. Annaleise devait l'avoir photographié sans qu'il s'en rende compte, peut-être pendant son sommeil. Comme toutes les photos que j'avais trouvées dans ses dossiers : des filles immortalisées à leur insu. Qui ne se doutaient pas d'être observées. Annaleise, avec ses grands yeux derrière l'objectif, presque invisible dans le décor. Impossible de savoir ce qu'elle tramait.

Il aurait dû être plus malin que ça.

Daniel l'avait rattrapée devant le torrent, lui avait arraché son sac et la boucle était tombée. Il avait pris le sac, le téléphone, et les avait sans doute enterrés quelque part, ou planqués dans sa voiture, car il ne les avait pas quand on s'était retrouvés derrière la maison. Il avait gardé la clé de l'atelier, désormais cachée dans la pantoufle de mon père. Il suffit d'ajouter mon frère dans toutes les zones d'ombre de l'histoire pour qu'elle prenne forme.

Il a dû la trouver et...

Mais non. Attends. Je savais qu'Annaleise lui avait échappé et avait atteint le motel en suivant le torrent. Elle avait réussi à entrer dans une chambre d'où elle avait appelé... chez Daniel. Depuis le téléphone fixe puisque son portable était resté dans son sac.

Je ne comprenais plus. Pourquoi appeler Daniel chez lui alors qu'elle essayait de lui échapper ? De toute façon, il devait se trouver quelque part dans la forêt. Absurde. Pourtant j'étais entrée dans cette chambre, j'avais pressé la touche BIS du téléphone, j'avais entendu son répondeur. La voix pimpante et avenante de Laura : « Vous êtes bien chez les Farrell... »

Laura. Pas le portable de Daniel. Annaleise avait appelé à la maison, sachant que Daniel n'y était pas.

Elle avait appelé Laura. Je venais de comprendre. De stupeur, je portai la main à ma bouche.

– Ce n'est pas Daniel, articulai-je dans un souffle.

Tyler hocha la tête en regardant le futoir autour de lui. Mais je me demandai s'il me croyait vraiment ou s'il pensait que je formulais un vague espoir.

Pourtant, je sentais que tout s'assemblait. Que toutes les pièces se remettaient en place, à rebours.

L'univers d'Annaleise s'était terriblement resserré autour d'elle, au point qu'il ne lui était plus resté qu'une carte à jouer. Son ultime issue : tout raconter à Laura. Son mari dangereux, sa belle-famille dangereuse. Si elle pouvait se montrer assez convaincante avec Laura, ce n'était même plus la peine de lui faire du chantage aux photos.

« Où est votre mari, en ce moment même ? Je vais vous le dire : il me poursuit dans la forêt pour me faire taire. Il a mon sac. Mon téléphone. Vous non plus, vous n'êtes pas en sécurité. Quelqu'un de votre belle-famille a assassiné Corinne Prescott. Vous devez le savoir. »

J'essayai d'imaginer Laura décrocher le téléphone, écouter Annaleise. Pouvait-elle la croire ? Seulement l'écouter ? Daniel m'avait dit que Laura n'était plus là quand il était rentré chez eux, qu'elle s'était sans doute réfugiée chez sa sœur. Qu'elle était bouleversée. À en croire les ragots, ce n'était pas la première fois.

Mais si elle avait réellement écouté Annaleise, comment avait-elle pu réagir ?

Et si mon frère avait dit vrai ? Il l'avait poursuivie jusqu'au bord du torrent mais elle l'avait distancé. Il avait tendu le bras vers elle, ses doigts avaient attrapé son sac, tiré dessus. La bandoulière avait cassé, le sac était tombé, la boucle avait atterri dans la boue. Il avait pu récupérer le sac, le téléphone, la clé. Qu'il avait cachés. Et il avait attendu.

Au fil des jours, à mesure qu'Annaleise demeurait introuvable et que l'enquête prenait de l'ampleur, il avait dû sentir l'étau se resserrer. Et tous ses secrets – d'hier et d'aujourd'hui – menacer d'éclater au grand jour. Grâce à la clé, il avait pu aller fouiller son atelier à la recherche d'indices. Il avait effacé les photos compromettantes, il s'était gommé de son histoire. Juste après, au cas où, il avait planqué la clé dans son bureau, là où Laura ne regardait jamais – là où je l'avais trouvée. L'unique scandale que mon frère avait voulu étouffer, c'était sa liaison avec la victime. Il savait aussi bien que moi quels dégâts ça pouvait provoquer.

Mais, au bout du compte, Annaleise avait été retrouvée morte dans un champ de tournesols. Simplement étendue par terre.

Daniel l'aurait enterrée. Après avoir transporté le corps dans un de ses endroits à l'abandon. Laura, en revanche...

Je fermai les yeux. Toutes les images s'alignèrent, parfaitement nettes.

Laura qui va chercher Annaleise à son motel – « *Vous êtes où ? Je viens vous chercher* » – avec le pistolet de papa dans la boîte à gants. Laura qui

emmène Annaleise loin de la ville, du côté de Johnson Farm, juste un tour – le temps d’une petite discussion. Et Annaleise qui se met à accuser son mari et la famille de son mari, alors que Laura a déjà dû encaisser des rumeurs – ou peut-être davantage ? – qui l’ont amenée à quitter Daniel quelques mois plus tôt. Auxquelles s’ajoutent maintenant les menaces de cette femme qui pourraient détruire tous ses projets. Laura enceinte de huit mois, et toute une vie devant elle avec l’homme qu’elle aime. Elle est si près d’y arriver, elle s’y voit déjà. Le destin qu’elle a toujours voulu, qu’elle a toujours estimé mériter.

Laura, incapable de faire des travaux de jardinage et encore plus d’enterrer un corps, mais qui cherche un endroit où mettre définitivement cette femme à l’écart de sa famille.

Daniel avait raison : j’avais sous-estimé ma belle-sœur. J’avais sous-estimé l’amour farouche qu’elle portait à mon frère, à ma famille, à son avenir. J’avais sous-estimé à quelles extrémités chacun est prêt à aller pour protéger les siens.

J’avais sous-estimé combien je voulais revenir vivre à Cooley Ridge.

*
* *

Tyler regarda par la fenêtre. Les sirènes étaient très proches à présent. Je le vis frissonner.

– J’ai tout fait pour arriver le premier, Nic. D’ailleurs, je suis arrivé le premier. J’ai essayé de trouver la bague, mais les flics ont débarqué. Je n’avais plus le temps. Plus le temps...

– Ça va.

Les sirènes se rapprochaient encore, déterminées. Au milieu de la cuisine, Tyler tremblait.

– Non, ça ne va pas.

Ses mains se crispèrent. Avait-il touché le corps ? Certainement.

– Ils ont trouvé...

Il enfouit son visage dans ses mains.

– La bague ?

Je commençai à voir flou.

Il secoua la tête.

– Une lettre.

– Elle a envoyé une lettre ?

– Non, non. Un message, plutôt, glissé dans sa ceinture. Je ne l'avais pas vu. Dès que j'ai entendu les sirènes, j'ai foutu le camp...

– Alors comment le sais-tu ?

Il avait foutu le camp, prétendait-il. Et, à le voir, il s'était rendu directement ici.

– Tout le monde est au courant. Jackson m'a téléphoné juste avant que j'arrive. Pour être sûr que je sache.

Il grimaça, baissa la tête.

– Que je sache qu'il y avait un message plié en quatre dans sa ceinture et adressé à la police de Cooley Ridge.

Il planta ses yeux dans les miens.

– Sans enveloppe. Pour ne pas laisser de doute sur ses destinataires. Un message anonyme.

Je revis le bloc-notes dans la chambre du motel. J'imaginai Annaleise écrivant à toute vitesse un mot désespéré. L'arrachant du bloc à l'arrivée de Laura – elle le terminerait plus tard.

– Et il dit quoi, ce message ? chuchotai-je.

Toutes les atrocités possibles défilaient dans ma tête. Toutes les raisons pour lesquelles Daniel m'avait téléphoné, paniqué, en m'ordonnant de quitter la maison.

Rien ne reste jamais longtemps secret dans cette ville.

Tyler marqua une pause. Baissa la voix, lui aussi.

– Qu'ils peuvent trouver le cadavre de Corinne Prescott dans la maison de Patrick Farrell. Et qu'ils feraient mieux de s'intéresser de très près à Nicolette Farrell et à Tyler Ellison.

Comme lui, je me mis à mon tour à trembler.

– Mon Dieu...

Annaleise ne voulait pas qu'on l'identifie comme l'auteur de ce message. Un message anonyme et Laura. Dans une ultime tentative pour sauver sa peau, elle avait misé sur les deux.

– Écoute, je suis sûr que quelqu'un a vu ma camionnette. La famille qui a trouvé le cadavre stationnait au bord de la route. Même s'ils ne m'ont pas vu moi, ma camionnette a forcément été repérée. Et ils verront que j'étais dans le champ : je suis couvert de pollen. Ça la fout mal... Je vais partir. J'ai une cabane dans le Tennessee. Elle n'est déclarée nulle part, rattachée à aucun nom. C'est une petite baraque que je me suis construite tout seul, il y a quelques années. Je vais avoir besoin de me faire oublier pendant un moment. Je l'ai préparée ce week-end, en cas de besoin.

Tyler s'était trouvé devant le corps d'Annaleise, au milieu du champ de tournesols, et il y avait un message qui nous impliquait nommément. Il pouvait toujours expliquer pour Annaleise. Peut-être même apporter des preuves. Mais pas sans révéler ce qui s'était passé dix ans plus tôt.

Et Corinne vient se venger de nous.

De moi.

C'était moi qui conduisais sa camionnette, ce soir-là. Il savait depuis le début que j'étais coupable de sa mort, mais il m'avait laissée croire le contraire. Que quelque chose avait dû arriver à Corinne sur cette route après notre passage. Il m'avait laissée croire à mon innocence.

La boîte est remplie de mensonges, mais ils ont tous un pouvoir de nuisance différent. Rien n'est plus dangereux, plus destructeur, plus nécessaire et plus indispensable à notre survie que les mensonges que nous nous racontons.

Je plantai mon index dans son torse. Une plainte pathétique monta de ma gorge, sortit dans un halètement :

– Tu m'avais juré que je ne l'avais pas tuée. Tu m'avais juré que je n'avais rien fait de mal. Tu m'avais juré...

Ses yeux se fermèrent, sa respiration ralentit. Le temps s'étira, marqua une pause, me laissant un instant de répit – rien qu'un.

– Tu ne l'as pas tuée, Nic. Elle s'est jetée sous nos roues. C'est elle qui s'est tuée. C'est elle.

« *Il y a toujours un moment où tu sais* », m'avait dit Everett. Où les explications n'ont plus cours. À partir de ce moment, impossible de revenir en arrière.

Jusqu'à ce que je voie ces photos, toutes les possibilités coexistaient. Elle est partie. Elle s'est enfuie. Une autre voiture l'a renversée. Elle a sauté.

Elle a sauté.

J'avais toujours su qu'elle en était capable. En entendant ce qu'elle m'avait chuchoté à l'oreille, en haut de la grande roue. En la voyant surgir brusquement devant ma voiture quand je venais la chercher. Quand Hannah

Pardot avait révélé son vrai visage, j'en avais eu la confirmation. Corinne Prescott était la personne la plus réfléchie que je connaissais. Elle l'aurait fait sans hésiter.

Mais ç'avait été moi. Moi derrière le volant. Corinne était morte et Tyler avait aussitôt endossé le rôle du coupable.

– Fous le camp, Nic. Tout de suite. Retourne à Philadelphie. Tu as encore le temps. Ne te retourne pas.

Non. Brusquement, je voyais ce qu'il fallait que je fasse.

Pour que Cooley Ridge me laisse revenir. Pour que je paie ma toute dernière dette.

C'est ton tour, à présent, Nic.

– Tu n'es jamais allé à Johnson Farm, dis-je. Si quelqu'un a vu ta camionnette, il s'est gouré. Tu es resté ici. Écoute-moi, Tyler. Écoute-moi bien, et fais exactement ce que je te dis.

*
* *

Les sirènes se rapprochaient de plus en plus, mais Tyler se trompait. On avait le temps. Si je me débrouillais bien, le temps pouvait jouer pour nous. En cet instant précis, il pouvait même nous sauver.

Mes dettes m'apparaissaient si clairement. Dix années. C'était le prix à payer. Corinne l'avait jaugé, estimé, fixé. Dix années pour lesquelles je m'étais battue. Voilà ce que je lui devais. Comme si ce n'était rien du tout. Une simple plaisanterie.

Paie tes dettes comme tout le monde.

À mon père, qui avait caché le corps. À Jackson, qui avait refusé de se réconcilier une fois encore avec elle. À Tyler, qui avait tout rendu possible.

Tout cela semblait si équitable, un marché équilibré. Écrit noir sur blanc dans le grand registre des actions humaines. Je sentais Corinne dans cette maison. Comment avais-je pu ne pas m'en rendre compte plus tôt ? Elle était partout, ici. Bien sûr qu'elle était partout.

Et il était si évident que j'allais le faire – que j'allais payer. Mais pas pour Corinne.

– Va te doucher ! ordonnai-je à Tyler.

– Nic, c'est trop tard...

– Laisse tes fringues dans la salle d'eau et prends une douche.

– Au beau milieu de la journée, alors que je ne suis même pas chez moi ? Ça ne tient pas la route. Je suis venu te dire adieu.

Je saisis son bras.

– Je sais pourquoi tu es venu. Et moi je te demande d'aller prendre cette foutue douche. Je t'en prie, Tyler, fais-moi confiance.

À l'aide d'un essuie-tout, je nettoyai toutes les traces boueuses de pas dans la cuisine. On entendait les sirènes juste à côté. Elles venaient ici. Elles venaient nous chercher.

– Vite ! dis-je.

Et il obéit.

Je posai ses bottes de chantier au fond du placard de papa, comme s'il s'agissait des siennes. Pris la clé dans la pantoufle et la jetai le plus loin possible dans le conduit d'aération.

Ensuite, je courus dans la salle d'eau. Comme je le lui avais demandé, ses vêtements étaient par terre. Je les ramassai, les descendis dans la buanderie avec quelques affaires à moi et lançai une machine. Les vêtements portés par Tyler la semaine dernière étaient encore dans ma

commode. Je les dispersai sur le sol de ma chambre. Retirai les miens et les laissai aussi par terre.

– Ça va, dis-je en entrant dans la salle d'eau. Tout est réglé.

La première chose qu'ils voient est capitale. Et nos premières déclarations. Une enquête se nourrit et meurt de premières impressions. C'est à partir d'elles que l'histoire peut prendre son essor.

La première image qu'ils doivent garder, c'est Tyler et moi sortant de la douche ensemble. Après tout, ç'avait toujours été l'histoire qu'ils rêvaient d'entendre. Le mobile avec lequel ils voulaient à tout prix coincer Tyler. Notre liaison, cause de la mort d'Annaleise. Sauf que, désormais, la jalousie serait le mobile d'Annaleise.

*
* *

J'entendis les coups à la porte, je vis les lumières à la fenêtre de la chambre depuis la salle d'eau, des éclairs bleu et rouge sur le mur du fond. J'attrapai une serviette, la nouai sous les bras et en tendis une à Tyler pour qu'il fasse de même. J'enfilai un peignoir avant de descendre l'escalier et d'ouvrir à Mark Stewart, à l'agent Fraize, à Jimmy Bricks et à ce type du SBI – quel nom, déjà ? L'inspecteur Charles ? Aucune importance. Plus aucune importance.

L'eau qui coulait de mes cheveux était le seul bruit dans le silence qui suivit. Mark Stewart rougit, détourna les yeux de mon peignoir.

– Qu'y a-t-il ? demandai-je. Un problème ? C'est mon père ?

Tyler apparut au bas de l'escalier, boutonnant son caleçon, le corps ruisselant.

– Qu'est-ce que c'est ?

Il s'immobilisa.

– Qu'est-ce qui se passe ?

L'agent Fraize nous adressa un signe de tête.

– Nic, Tyler.

Derrière lui, l'inspecteur faisait la moue.

– Je croyais que vous aviez cessé de vous voir ?

Je croisai les bras.

– Je ne vois vraiment pas en quoi ça vous regarde.

– Mensonge à un représentant de la loi au cours d'une enquête...

Le ronronnement d'une voiture qui venait de se garer derrière eux l'interrompit. Je tendis le cou et reconnus la voiture de Daniel.

– Pourquoi mon frère est ici ? Vous allez me dire ce que vous faites tous là, enfin ?

– Nous avons quelques questions à vous poser. Et nous avons besoin de votre accord pour inspecter les lieux.

La main de Tyler se posa sur mon épaule.

– De quoi s'agit-il ?

– D'une mauvaise nouvelle, j'en ai peur, répondit Bricks. On a retrouvé Annaleise. Morte.

La main de Tyler se crispa sur le tissu-éponge de mon peignoir.

– Alors vous êtes venus m'interroger ?

– Non. Ce n'est pas pour ça que nous sommes là.

L'inspecteur Charles jeta un coup d'œil en direction de Daniel qui s'approchait au pas de course et de la camionnette de Tyler garée derrière ma voiture.

– Depuis combien de temps êtes-vous ici, monsieur Ellison ? Sans vouloir paraître indiscret ?

J'essayai de calculer depuis combien de temps Everett était parti. Pour donner à Tyler le meilleur alibi possible.

– À peu près une heure ? suggérai-je en regardant Tyler. Peut-être plus ?

Il me dévisagea, les lèvres légèrement entrouvertes, comme s'il regardait l'histoire se dérouler dans ma tête. Devenir réelle.

Il hocha la tête.

– Ouais. Dans ces eaux-là.

Daniel se fraya un chemin à travers le groupe et tenta de cacher sa surprise devant Tyler et moi, trempés, au vu de tous.

– Everett est en route. Je l'ai croisé près de l'aéroport.

Mon estomac se noua. Je sentis Tyler se tendre à côté de moi.

Daniel se tourna vers l'inspecteur et, mains levées comme pour dire « Je ne fais que suivre les ordres », récita :

– Notre avocat nous a conseillé de ne pas parler. De ne pas vous laisser entrer. Désolé.

*

* *

Je laissai Daniel et Tyler avec les policiers et montai m'habiller. J'entendis des pas sous le porche : Bricks et Fraize faisaient le tour de la maison, s'arrêtaient pour regarder par les fenêtres. Des yeux, des yeux partout.

L'inspecteur Charles, lui, inspectait les abords du garage, se penchait aussi vers les fenêtres et, de temps à autre, s'accroupissait pour examiner quelque chose sur le sol. Mon cœur battait à tout rompre. Je ne pouvais

même pas interroger Daniel à propos de Laura : il était occupé à monter la garde devant l'entrée.

Le taxi d'Everett n'avait pas tardé. Il se gara à mi-chemin de l'allée, Everett prit quelques secondes pour récupérer son sac de voyage. Le temps de se composer un personnage. D'analyser le terrain. Le frère de sa fiancée et un autre homme sous le porche. Des policiers en civil et d'autres en uniforme arpentant la propriété.

Je sortis et le grincement de la porte-moustiquaire attira son regard. Il se présenta aux policiers, très professionnel, très sec, très philadelphien. Ce n'était pas forcément la meilleure approche mais, au moins, le ton était donné. L'homme d'affaires dans toute son efficacité.

– Vous avez un mandat de perquisition ? demanda-t-il à l'inspecteur avant de me faire signe.

– Nous avons lancé la procédure pour l'obtenir. C'est en cours.

– En attendant, donc, vous n'avez rien, résuma Everett.

– Nous souhaiterions poser quelques questions à vos clients. En votre présence si vous le souhaitez. Je vous assure que le mandat nous sera accordé.

– Parfait. Eh bien, le moment venu, n'hésitez pas à revenir nous voir. Pour l'instant, mes clients ne souhaitent pas vous répondre. Vous êtes donc obligés de partir. Messieurs, s'il vous plaît ? Et, Nicolette, tu peux rentrer ?

Personne ne bougea, y compris moi.

– Très bien. Dans ce cas, restez sur cette propriété et je dépose une plainte auprès de l'État.

Ce n'est pas comme ça qu'on se débrouille, ici. Rien de tel pour nous donner à tous l'air de coupables. Les apparences sont capitales.

– Ce n’est pas ma propriété, intervins-je. Pas encore, en tout cas. Je ne sais pas ce que mon père penserait de ça...

– Nicolette, me coupa Everett. Rentre à la maison.

Bricks haussa les sourcils mais recula. Le petit groupe retourna lentement vers les véhicules, sans pour autant partir. La voiture banalisée resta dans la rue. L’agent Fraize parlait à l’inspecteur par la vitre baissée de la portière.

Everett nous fit signe à tous de le suivre à l’intérieur.

– Et vous, vous êtes... ? demanda-t-il à Tyler avant de refermer la porte.

– Tyler Ellison.

Le silence qui suivit fut une torture interminable. Daniel y mit fin en attirant l’attention d’Everett.

– Ils ne partent pas.

– Ils attendent de recevoir leur mandat et, d’ici là, ils veulent s’assurer que vous ne balancez rien dans la nature. Bon sang...

Il lâcha son sac près de la porte.

– Quelqu’un prend la peine de m’expliquer ce qui a déclenché ce merdier ? Je venais de partir, bordel !

Il remarqua l’enveloppe contenant les ordonnances du médecin sur la table de la cuisine. Toujours fermée. Il remarqua mes cheveux mouillés. Les pieds nus de Tyler.

– Ils ont trouvé le corps d’Annaleise, commençai-je. Elle a été abattue.

Daniel se raidit.

– Et il avait un message sur elle nous accusant d’être responsables de la disparition de Corinne.

– Qui ça, nous ? Ton père ? Vous tous ?

– C’est compliqué, Everett.

– Je demande à voir.

Je n’arrivai pas à croiser son regard. Je voyais bien qu’il voulait comprendre. Je voyais bien qu’il avait encore de l’espoir.

Mais il faut bien payer ses dettes un jour.

Je me tournai vers Daniel, adossé au mur.

– Tu ferais mieux de rentrer chez toi. Prendre des nouvelles de Laura.

Je me demandai s’il savait. S’il avait des soupçons. Il devait savoir que la clé avait disparu de son bureau. Peut-être pensait-il que Laura l’avait trouvée et l’avait prise pour le punir silencieusement. Après tout, cette nuit-là, elle était sortie. Est-ce qu’il allait seulement poser la question ? Ou simplement rentrer chez lui et s’assurer de la présence de son pistolet ? Je n’étais même pas sûre qu’il dirait quoi que ce soit.

J’avançai vers lui et l’étreignis.

– Merci d’être venu.

Et, à mi-voix dans son oreille :

– Tu es rentré chez toi après le bar. Laura était là. On était ensemble.

Il me frotta le dos et approcha la tête de mon épaule pour me montrer qu’il écoutait.

– Fais en sorte que le pistolet de papa reste introuvable.

En cet instant de compréhension, je perçus un changement dans tout son corps. Il ne me regarda pas, garda la tête baissée et passa la main dans ses cheveux en se dirigeant lentement vers la sortie.

Je le regardai partir et vis l'agent Fraize lever la main quand Daniel s'approcha de sa voiture. Et je vis mon frère écarter lentement les bras et les lever.

– Qu'est-ce qu'ils lui font ? demandai-je, paumes appuyées sur la vitre.

Fraize était en train de le palper, de haut en bas, puis il s'éloigna et hocha la tête.

– Peut-être que le mandat concerne une arme, expliqua Everett. Ils s'assurent qu'il ne part pas avec.

Un temps.

– Est-ce qu'il y a des armes ici, Nicolette ?

– Quoi ? Non, Everett, pas une seule.

Il regarda de nouveau par la fenêtre, la main en visière contre les reflets du soleil.

– Il est temps de m'expliquer tout ce bordel, maintenant !

Je me tournai vers Tyler, silencieux dans le canapé.

– Toi aussi, Tyler, rentre chez toi.

Il secoua la tête, son regard passa de moi à Everett, et il répondit :

– Je suis dehors.

La porte-moustiquaire se referma en claquant et je le vis s'asseoir sur le perron, menton dans les mains.

Everett me suivit dans la cuisine. Il était tout près de moi quand je me retournai.

– Bon. Alors voilà : Annaleise Carter est morte, mais elle a manigancé une combine pour nous mouiller dans la disparition de Corinne. Elle a laissé un message destiné à la police dans lequel elle donne à entendre que je

serais impliquée. Que le cadavre de Corinne pourrait bien être dans la maison.

– Mais pourquoi Annaleise ferait un truc pareil ? Pourquoi inventer ce mensonge ?

– Parce qu'elle était cinglée. Le monde est rempli de cinglés, Everett. Tu sais combien j'en vois passer dans mon bureau tous les jours ? Et ce sont seulement ceux que je peux voir !

– Sauf qu'Annaleise est morte, Nicolette. Quelqu'un l'a tuée et elle avait ce message sur elle. Tu vois de quoi ça a l'air ?

– Oui, bien sûr. Tu me prends pour une idiote ?

– Ils ont demandé un mandat. Un mandat ! Qu'est-ce qu'ils pensent trouver ici ?

– Je ne sais pas.

Everett s'approcha. Je reculai.

– Qu'est-ce que ton père avait à dire ? Pourquoi voulais-tu empêcher les flics de l'interroger ? Pourquoi avais-tu besoin qu'il se taise ?

Je posai la main sur son torse.

– Recule, Everett.

J'ouvris le réfrigérateur, attrapai un soda. Gagnai du temps. Un peu de lucidité.

Il s'immobilisa, laissa retomber ses mains le long de son corps.

– Bien. Imaginons la scène suivante. Tu es appelée à la barre. Un avocat te demande : Racontez-nous ce qui est arrivé à Corinne...

– Prescott.

– Racontez-nous ce qui est arrivé à Corinne Prescott. Qu’est-ce que tu répondrais, sous serment, devant un jury ?

Je portai la canette à ma bouche. Il resta à sa place. Les bulles de gaz pétillèrent sur mes lèvres.

– Eh bien... sans doute que j’invoquerais le cinquième amendement ¹.

– On n’est pas dans une série télé, Nicolette. Le cinquième amendement n’est recevable que pour te protéger toi-même.

Je regardai par la fenêtre, baissai la voix.

– Everett ? Tu es tenu au silence par ton serment, n’est-ce pas ? Tout ceci reste confidentiel ?

Je posai la canette sur la table, mes yeux s’arrêtèrent sur lui. Sa façon de me dévisager, tête inclinée sur le côté, me déplut immédiatement. Qu’est-ce qu’il cherchait ? Qu’est-ce qu’il allait voir en moi ?

Il tituba légèrement vers l’arrière – à moins que je ne l’aie poussé ? Ma main était engourdie. Difficile à dire.

– Qu’est-ce que tu as fait, Nicolette ?

Everett vivait dans un monde différent du mien. Dans un monde qui se considérait à l’abri des injustices – tout juste bonnes pour un monde inférieur, pas le sien en tout cas. Sa boussole morale ne se trompait jamais. Pour lui, tout était noir ou blanc. Il ne connaissait pas les profondeurs de la pénombre, ne savait pas la porter en lui, encore moins l’embrasser. Il n’accueillerait jamais le monstre dans son cœur. Aurait-il caché un cadavre pour protéger sa fille ? L’aurait-il transporté ailleurs pour sauver sa sœur ? Le monde d’Everett n’existait que sur papier, car il n’avait jamais eu à se mettre à l’épreuve. Quel était cet obscur et terrifiant secret dont il n’avait jamais parlé à personne ?

Il avait vu quelqu’un mourir.

Et maintenant, il voulait savoir ce que j'avais fait, moi ? Tellement de choses ! J'avais tué Corinne – c'était la seule explication qui restait, et peu importe à qui la faute en incombait. Je l'avais abandonnée sur le bas-côté d'une route. J'avais menti à la police, à l'époque comme aujourd'hui. J'avais vécu dans la maison, au-dessus de son cadavre. J'avais fui Tyler et cette maison à cause de l'affaire. J'avais laissé tout le monde recoller les morceaux sans moi.

Mais ces vérités, je ne les devais pas à Everett.

« *Paie tes dettes, répétait-elle. Paie toutes tes dettes.* »

Je repensai à mon appartement aux meubles peints, au bureau avec une plaque à mon nom, à mes réveils dans la chambre noire d'Everett, quand je palpai la place à côté de moi sur le matelas.

– J'ai couché avec Tyler.

Tout en Everett parut se contracter, je l'avais pris en traître. Ça, il n'avait pas anticipé. J'attendis quelques secondes, quelques instants, que l'impact de la nouvelle s'atténue.

– Redis-moi ça ?

Je sentis le mur froid, impersonnel contre lequel je venais de me plaquer.

– J'ai couché avec Tyler.

Mon cœur cognait dans ma cage thoracique. Ma peau était électrisée.

Tyler attendait dehors. Il n'y avait plus que nous, maintenant. Je guettais sa réaction. Allait-il se précipiter sous le porche et frapper son rival ? M'attraper par les épaules et me secouer ? M'agonir d'injures qui resteraient gravées au fer rouge dans ma mémoire ? Au lieu de cela, il ferma les yeux, baissa la tête et recula. Ce n'était pas son genre. Il ne tuait pas, il ne déplaçait pas les cadavres, il ne mentait pas pour endosser le rôle du

coupable ou pour accuser. C'était une bien meilleure personne que nous tous réunis.

– Je crois que je vais vomir, dit-il.

Je préfère penser que c'était à cause de mon infidélité.

*
* *

Il appela un taxi – depuis mon portable car le sien ne captait pas – et même le bref échange avec le standard sembla le torturer. Il ne me regarda pas une seule fois pendant qu'il attendait, ne me parla pas. Je restai assise à la table de la cuisine, en face de lui, pianotant pour tuer le temps.

Dès que la voiture arriva, il prit son sac de voyage, se dirigea vers la porte d'entrée, n'eut pas un regard pour Tyler en descendant du porche. Pas un gramme de violence dans les os de son squelette.

– Je suis désolée, dis-je en me tenant devant la porte-moustiquaire.

Je me trompais. Juste avant de partir, il me prit le bras et murmura à mon oreille quelques banalités – combien il m'aimait, et comment j'avais pu lui faire une chose pareille, et sois heureuse –, mais je n'entendis pas bien car, dans le même temps, ses doigts s'enfonçaient encore et encore dans mon biceps, broyaient des tendons, pinçaient les nerfs. Ma bouche s'ouvrit dans un cri de douleur silencieux et mes genoux flanchèrent.

À peine avait-il tourné les talons qu'une ecchymose se formait sur mon bras.

*
* *

Je m'assis à côté de Tyler sur les marches et le regardai s'éloigner.

– Tu te sens comment ? me demanda-t-il.

– Viens. Rentrons.

Les flics reviendraient : Everett nous avait prévenus. Ils reviendraient avec un mandat de perquisition, et ils nous surveilleraient de près, maintenant. Dès que la porte se referma derrière nous, je me jetai dans les bras de Tyler. Je le sentis m'envelopper lentement.

– Il y a une clé dans une bouche d'aération. Il faut que je m'en débarrasse.

Nous décidâmes de la jeter dans les toilettes et de tirer la chasse d'eau, en nous servant d'une ventouse pour être certains qu'elle ne remonterait pas. Mais avant, j'examinai le graphisme élaboré du A sur le porte-clés. J'expliquai à Tyler que j'avais trouvé la clé chez Daniel, et chuchotant – ma voix couverte par le bruit de l'eau qui coulait pendant que Tyler nettoyait la boue sur ses bottes –, je lui fis part de mon scénario impliquant Laura et mon frère.

Je remarquai alors qu'une fine ligne séparait le porte-clés en deux. Instinctivement, je tirai sur les deux parties : l'une d'elles coulissa, tel un capuchon, révélant une clé USB.

Ma bague en échange de la clé. Finalement, pour ça aussi j'avais réglé ma dette.

Je me demandai quand Annaleise avait senti croître ce lien si fort entre elle et Corinne. Après avoir vu les photos ? Ou avant ? Ou cela remontait-il à cette soirée à la fête foraine ?

J'imaginai Corinne détournant le regard quand elle était avec Daniel et croisant un instant – juste assez long – les yeux d'Annaleise qui les observait. J'imaginai Annaleise surprenant Corinne en train de pleurer, toute seule. Une scène dont, pour ma part, je n'avais jamais été témoin. À moins que Corinne ait plongé son regard dans celui d'Annaleise pour y trouver quelque chose de sombre et de séduisant, qui allait les réunir ?

Il est possible aussi que ce n'ait été qu'un bref mirage à sens unique, comme la plupart de ces moments auxquels on accorde une valeur particulière. Corinne n'avait peut-être même pas remarqué Annaleise, quand la jeune fille avait vu en elle quelque chose dont elle avait besoin. Une ressemblance, un réconfort. La preuve que Corinne aussi était faillible. Que même les âmes fortes sont solitaires. Et les personnalités solaires, désespérées. J'espérais seulement qu'en ce moment-là Annaleise avait réellement aimé Corinne. Elle aurait été la seule.

Ou bien c'était arrivé sur le tard. Quand Annaleise avait vu ces photos dans toute leur netteté.

Je sais ce que c'est que partir, revenir, ne jamais se sentir à sa place. Éprouver cette sensation de distance entre soi et tout ce qu'on a connu. Mais Annaleise n'était pas capable de trouver sa place en dehors d'ici. De lâcher prise. Une gamine solitaire, une femme plus seule encore. Elle en revenait toujours à ce qu'elle connaissait le mieux.

On veut toujours croire qu'il y a plus triste que soi dans le monde.

Et Annaleise l'avait trouvé dans les photos. La fille inconsolable et seule. Elle figurait sur ce vieux cliché sombre, cachée sous une couverture. Mais ça ne lui suffisait pas. La tristesse, elle voulait la trouver chez Jackson et chez Daniel, chez Bailey et chez Tyler. La trouver dans la culpabilité de mon père. Et quand j'étais arrivée dans le paysage : me l'arracher.

Je voyais Annaleise scruter longuement la photo du cadavre de Corinne, avec une peur mêlée de désir. Est-ce que je suis toi ? Est-ce ainsi que l'on devient tous, un jour ? Que l'on s'évanouit, que l'on disparaît ?

La forêt renferme des yeux, des monstres et des histoires.

Autant de choses que nous sommes et qui nous constituent.

*

* *

Peu avant le crépuscule, et pas beaucoup plus tôt, une autre voiture se gara dans l'allée. Les lucioles clignotaient dans le jardin. L'inspecteur Charles gravit les marches du porche et me tendit le mandat qui détaillait ce qu'ils cherchaient.

Everett avait vu juste : un pistolet. Un pistolet et un corps. Je le fis entrer, soulagée d'avoir pensé à brûler les registres de mon père et toutes ses factures. L'historique de sa dette envers moi, l'argent versé pour acheter le silence d'Annaleise. « *Je suis en retard* », m'avait-il dit à Grand Pines. En retard pour son versement. « *Ma fille n'est pas en sécurité.* »

Mark Stewart était installé à la table de la cuisine, assis entre Tyler et moi, comme un chaperon. Mais il n'osait pas nous regarder.

Une heure plus tard, une nouvelle équipe arriva, équipée de machines d'excavation. J'assistai à la scène depuis le porche. Le sol du garage fut défoncé, comme si le béton tout neuf n'était pas une preuve suffisante. Ils creusèrent dans le jardin. Amenèrent un chien pour flairer le reste de la propriété, depuis la route jusqu'au lit du ruisseau asséché. Puis ils repartirent.

Tard dans la soirée, j'étais avec Tyler dans la cuisine pendant que les agents terminaient de démanteler toute la maison quand Hannah Pardot fit son entrée. Ses cheveux étaient plus longs, ses boucles teintées dans une nuance plus sombre, et le vermillon de son rouge à lèvres avait été remplacé par un beige mat. Son corps s'était arrondi mais son visage avait durci. Et elle ne souriait toujours pas.

– Nic Farrell, dit-elle. On en revient toujours à vous.

Comme si le temps n'avait pas passé. Comme si nous reprenions une conversation laissée en suspens quelques instants plus tôt.

– Il n'y a rien ici.

Elle s'installa sur la chaise face à moi.

– Annaleise Carter... Je me souviens d'elle. C'était l'alibi de votre frère, vous vous rappelez ? Votre alibi à tous, d'ailleurs.

– Je me rappelle.

Elle sortit un sachet zippé contenant un bout de papier. Un indice relevé sur la scène de crime.

– Elle avait ce message sur elle quand elle a été tuée. Expliquez-moi ça, Nic.

Action !

Un petit rectangle de papier – provenant sûrement du bloc-notes du motel –, une écriture manuscrite bien nette. L'encre avait bavé à cause de la pluie. Le papier s'était ramolli, déchiré par endroits.

– Quand je suis revenue à Cooley Ridge, Tyler l'a plaquée. Elle nous a accusés tous les deux. Ce n'était pas quelqu'un de bien, inspectrice.

Hannah me dévisagea. L'inspecteur Charles entra et vint se placer derrière elle.

– Vous m'avez menti concernant la nature de votre relation avec Tyler. Ou bien est-ce maintenant que vous me mentez ?

– C'est vous qui m'avez menti en premier, inspecteur. En jouant les enfants de chœur dans mon jardin. En m'expliquant que vous ne vouliez pas attirer d'ennuis à Tyler. Quelle blague...

Hannah se retourna, lui jeta un regard réprobateur et revint à moi.

– Dans ce cas, expliquez-moi un peu : en dehors de vous, qui êtes cités dans son message, qui d'autre aurait eu une raison de la tuer ?

– Apparemment, vous ne connaissez pas bien Annaleise Carter. Elle s'était fait beaucoup d'ennemis. Demandez à ses camarades de fac. Elle n'aimait rien tant que divulguer en public leurs petits travers, leurs secrets.

On aurait dit qu'elle les mettait au défi de se venger. Je suis sûre qu'elle s'est retrouvée mêlée à des affaires qui ne la regardaient pas. Elle se croyait tellement supérieure... Révélez son vrai visage, comme vous l'avez fait avec Corinne, et vous verrez bien.

– Allons donc.

– C'est vrai, ajouta Tyler.

Vous m'entendez ? Elle suscitait trop de colère, trop de ressentiments. Elle n'est pas coupable, mais elle est loin d'être innocente.

Ce qui lui est arrivé, elle l'a bien cherché, vous savez...

– Bon, revenons-en aux détails, si vous voulez bien. Vous connaissez la procédure...

Hannah Pardot posa un dictaphone entre nous sur la table.

– Où étiez-vous, chacun de vous, la nuit de sa disparition ?

– J'étais ici. En train de nettoyer la maison.

– Des témoins pour le confirmer ?

– Tyler. Je l'ai appelé, il était au Kelly's Pub et il est venu. Il a rompu avec Annaleise dans cette pièce, il se tenait juste en face de moi. Pour faire les choses bien. Et il a passé toute la nuit ici.

– Autrement dit, vous êtes chacun l'alibi de l'autre.

Tyler s'étira sur sa chaise.

– Jackson Porter était présent quand Nic m'a appelé. Il m'a vu partir. Il savait que je venais ici.

Hannah se pencha sur la table.

– Votre père a un pistolet immatriculé à son nom.

– Ah bon ?

– Oui. Une idée de l’endroit où il pourrait se trouver ?

– Je ne l’ai jamais vu nulle part.

Je haussai les épaules.

– On l’a transféré dans un établissement spécialisé l’an dernier. La poignée de la porte de derrière est cassée depuis pas mal de temps, il faut que je la fasse réparer. D’ailleurs, l’autre jour, quelqu’un est venu rôder autour de la maison...

Je regardai l’inspecteur Charles droit dans les yeux.

– N’importe qui peut l’avoir pris.

Hannah fit craquer ses mâchoires.

– Le béton dans le garage est encore frais. Qu’est-ce que vous avez trafiqué, Nic ? Et vous, Tyler ? Parce que j’imagine qu’elle s’est fait aider...

– Nous rénovons toute la maison, expliqua-t-il.

– Pour y reloger mon père.

Je souris à Hannah Pardot.

– Il vous a toujours beaucoup appréciée, Hannah.

Elle fronça les sourcils.

– Je croyais que vous deviez vous marier avec je ne sais quel avocat de Philadelphie ?

– Je porte une bague de fiançailles, peut-être ?

Elle remua sur sa chaise.

– Vous avez lancé une procédure de tutelle pour mettre la maison en vente. Nous avons vu les papiers.

Mon esprit dériva – juste une fraction de seconde.

J'eus un petit sourire satisfait.

– Non, pas pour vendre la maison. D'ailleurs vous avez vu : aucun écriteau, aucune petite annonce. Nous avons un rendez-vous au tribunal pour la tutelle, mais j'ai prévu de ramener mon père à la maison avec moi.

Comme si c'était le plan depuis le début.

La distance, comme le temps, n'est qu'une création de l'homme.

Tous les dominos tombaient dans un splendide crescendo.
M'indiquaient comment rentrer sans encombre chez moi.

-
1. Article de la Constitution des États-Unis commençant par : « Nul ne sera tenu de répondre d'un crime capital ou infamant sans un acte de mise en accusation. » Cet amendement permet donc à tout citoyen américain de refuser de témoigner contre lui-même dans une affaire pénale.

Trois mois plus tard

OceanofPDF.com

Quelque part, dans une société de garde-meubles, se trouve un box rempli de mobilier repeint. Quand le loyer cessera d'être versé et que je ne pourrai pas être contactée, faute d'avoir laissé mes nouvelles coordonnées, son contenu sera vendu aux enchères, ou jeté dans une benne.

Et je disparaîtrai pour eux. Un fantôme dans leurs souvenirs.

J'ai changé de numéro de portable. C'est plus facile comme ça.

La bague n'a jamais refait surface. Le frère d'Annaleise l'a peut-être trouvée avant que la police débarque avec un mandat de perquisition. Sa mère l'a peut-être cachée pour s'épargner les détails d'une histoire qu'elle ne comprenait pas. Ou bien Daniel l'a enterrée avec le sac, dans l'endroit qu'il a choisi. À moins qu'elle ne réapparaisse un jour sous la forme d'une voiture flambant neuve, ou d'un garage réaménagé, ou d'une année d'études à la fac.

Rien ne reste jamais perdu très longtemps.

*
* *

Ils ont décortiqué la vie d'Annaleise et l'ont remise dans le bon ordre. Ils ont arraché tous leurs secrets à sa famille et à ses camarades de classe, suivi des pistes partant de la fac, creusé dans son passé. Moi, j'avais assez parlé. Je n'étais plus obligée de leur répondre. Jamais. C'est Everett qui me l'a appris.

Tyler aussi a décidé d'arrêter de parler, puis Jackson, et Daniel, et Laura. Peu à peu, Cooley Ridge est devenue une ville sans voix. Peuvent-ils vraiment nous en tenir rigueur, après ce que nous avons vécu ?

On murmure parfois sur notre passage. Mais les murmures ne me dérangent pas.

Si l'intégralité de l'enquête sur Annaleise tenait dans une boîte, voilà ce qu'on y trouverait : un message plié en quatre adressé à la police de Cooley Ridge ; un rapport d'autopsie énumérant : plaie par balle au torse, mort par hémorragie ; tous les autres indices évacués ; ses relevés téléphoniques, que Daniel pourra expliquer tout en berçant son bébé (*« Je lui ai demandé de ne plus m'appeler ; elle me harcelait »*) ; et les mensonges de Laura : *« Il était à la maison avec moi. Il est rentré du pub juste après minuit. Nous étions à la maison tous les deux. J'avais des brûlures d'estomac à cause de la grossesse, il m'a préparé des pâtes pour me calmer. Nous avons passé le reste de la nuit ensemble. »*

*
* *

La maison commence à prendre forme. On a terminé le garage en premier, pour papa. Parfois, il m'arrive de penser qu'il n'a aucun problème ; en tout cas, il est bien mieux chez lui, dans un décor familial. De temps en temps, il part en vadrouille et atterrit quelque part en ville. Il se trouve toujours quelqu'un pour nous le ramener. Ou bien il entre dans la cuisine le matin, s'assied à table et m'appelle Shana, comme si sa vie se déroulait à une autre époque. Lorsque ses yeux se posent sur mon ventre, il commente : *« J'espère que c'est une fille, cette fois. Il a besoin d'une sœur. De quelqu'un à protéger. Ça fera de lui un homme meilleur. »*

*
* *

Dans la semaine qui a suivi le retour de papa à la maison, je me suis aperçue que j'avais quatre jours de retard. Deux semaines plus tard, j'ai été prise de la même nausée, de la même sensation de fatigue que j'avais éprouvées dans la salle de bains de Corinne, deux jours avant que nos vies basculent.

Tyler rénove la maison pièce par pièce. Il en fait un lieu pour nous. Ma chambre sera celle du bébé. Celle de Daniel va devenir le bureau de Tyler. Il a fallu qu'il désosse complètement la chambre de mes parents avant que je puisse envisager d'y dormir. Nouvelles peintures, nouvelle moquette, nouveaux meubles. Dans ces moments-là, je pense à Laura qui faisait tourner Daniel en bourrique ; je crois que je la comprends.

Malgré la fatigue, j'ai encore du mal à dormir longtemps d'affilée. Parfois, je n'arrive pas à distinguer la nuit du jour, le sommeil de la veille.

Ou bien le tremblement revient dans ma main droite. Alors je la presse contre mon ventre pour la calmer. J'ai toujours peur. Tout me semble encore trop proche de la surface. Une pichenette et notre histoire fragile risque de s'écrouler, de se dévoiler, de révéler notre vrai visage.

Mais cela n'arrive pas.

Je crois qu'on va s'en sortir.

*
* *

Comment j'arrive encore à dormir, après tout ça ?

À ce stade du récit, je ne sais pas qui ça peut aider si je déclare que Corinne était belle, que c'était un monstre, et que je l'ai aimée à une époque. Mais, en fin de compte, comme tout le monde, je l'ai abandonnée. En fin de compte, elle m'a obligée à la tuer.

Voilà. Ceci est ma confession. Mais Corinne était la personne la plus réfléchie qu'il m'ait été donné de connaître. Elle savait toujours ce qu'elle faisait. Elle y était forcée.

Et c'est en me répétant ça que je peux encore trouver le sommeil.

Parfois, elle occupe toutes mes pensées. Je la revois qui se rue sur moi. Je revois ses yeux dans les phares, rivés sur les miens.

Ces nuits-là – comme en ce moment –, Tyler m’attire contre lui, comme s’il savait.

Si être chez soi est une sensation, alors c’est celle-là. Se trouver dans un endroit d’où les secrets sont bannis, où rien ne peut rester enfoui très longtemps : ni le passé ni soi-même. Où l’on peut être toutes les versions de soi-même et en percevoir les reflets lorsque l’on monte les mêmes escaliers, arpente les mêmes couloirs, traverse les mêmes pièces. Où l’on sent le fantôme de sa mère assis avec soi à la table de la cuisine, où l’on entend le monologue incessant de son père pendant le repas. Où son frère peut passer à l’improviste pour voir si on a repris des forces, comment va la santé. Prendre des nouvelles.

Et où il y a Tyler. Bien sûr, Tyler.

Quatre murs qui renvoient l’écho de tout ce que l’on a été, de tout ce que l’on a accompli. Et les gens qui restent avec vous malgré tout ; après tout ; pour tout.

Un lieu où l’on peut cesser de craindre la vérité. En faire une partie de soi. L’emmener dans son lit. La regarder en face, avec un bras passé sur l’épaule.

La vérité, donc.

La vérité, c’est que je suis terrifiée de tout ce que j’ai à perdre, et de la facilité avec laquelle cela pourrait arriver. Mais ça m’est déjà arrivé. Et j’ai survécu.

Car je suis une survivante. J’aime à croire qu’Everett l’a vu en moi, et que Tyler le sait. C’est un détail, mais c’est tout pour moi.

Ressaisis-toi.

Recommence tout depuis le début.

Remerciements

Merci à mon agent Sarah Davies qui a soutenu cette idée quand elle se limitait à un pitch d'une phrase, m'a constamment enrichie de ses conseils et dont les encouragements ainsi que la confiance ont permis à ce projet de voir le jour.

Merci à mon éditrice Sarah Knight, pour avoir su rendre cette histoire plus forte et m'avoir aidée à en accoucher ; merci pour ton regard et ton jugement affûtés. Merci aussi à toute l'équipe de Simon & Schuster, en particulier Trish Todd et Kaitlin Olson.

Merci à Megan Shepherd, qui a lu d'innombrables versions de ce roman, ainsi qu'à Elle Cosimano, Ashley Elston et Jill Hathaway pour nos sessions de travail, leurs retours et leur amitié. Toute ma reconnaissance va à l'équipe de Bat Cave 2014, qui m'a toujours encouragée et conseillée dans mon travail.

Enfin, merci à mon mari Luis, à mes parents et à ma famille.

OceanofPDF.com

Titre original : *All The Missing Girls*

Éditeur original : Simon & Schuster, New York

© Megan Miranda, 2016

ISBN : 978-2-7324-7209-6

© Pour la traduction française : 2016, Éditions de La Martinière

Une marque de la société EDLM

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com